

Thèse de Doctorat présentée à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines
Institut de Psychologie et Éducation

Université de Neuchâtel

pour l'obtention du grade de Docteur en Sciences Humaines et Sociales –
Psychologie
par

Andrea Pozzobon

COSTRUZIONE, TRADIMENTO E RELAZIONI DI FIDUCIA :
UN APPROCCIO NARRATIVO

Thèse de Doctorat dirigée par :
Professeur ANTONIO IANNACCONE
(Université de Neuchâtel)

Membres du jury :

Professeure Michèle Grossen (Université de Lausanne)

Professeure Elena Marta (Università Cattolica, Milano)

Professeur Vincenzo Salerno (Istituto Universitario Salesiano – IUSVE, Venezia)

Université de Neuchâtel

30 juin 2020

IMPRIMATUR

La Faculté des lettres et sciences humaines de l'Université de Neuchâtel, sur les rapports de M. Antonio Iannaccone, directeur de thèse, professeur, Université de Neuchâtel ; Mme Michèle Grossen, professeure, Université de Lausanne ; Mme Elena Marta, professeure, Università Cattolica, Milan ; M. Vincenzo Salerno, professeur, Istituto Universitario Salesiano di Venezia – IUSVE autorise l'impression de la thèse (sans les annexes) présentée par M. Andrea Pozzobon en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.



Neuchâtel, le 30 juin 2020

Le doyen
Pierre Alain Mariaux

Résumé

Le chemin individuel vers une bonne vie est intimement lié aux relations familiales, au travail et aux relations communautaires. *“Mon identité personnelle dépend d’une manière essentielle de mes rapports dialogiques avec les autres”* (Taylor, 1999).

Il est donc important de comprendre à travers quels processus dialogiques puissent se construire bonnes identités/vies au niveau individuel, familial et communautaire. En d’autres termes: quels facteurs permettent la construction de liens, d’engagement commun, de coopération, de sens partagé, au sein de la famille et dans la communauté?

Un de ces facteurs est certainement la *confiance* entendue comme dimension relationnelle. Bien que soit fréquente la conviction que la confiance est centrale dans tous les contextes de vie micro et macrosociales, on a peu réfléchi sur *quels processus dialogiques développent la confiance dans les interactions* au sein des microcontextes de vie (familles, groupes, communautés) et, par conséquent, quels effets produisent les relations de confiance. Par exemple Gambetta (1989) affirme que *“nous ne savons pas grand-chose sur comment on rejoint ou si on peut rejoindre et promouvoir un certain niveau de confiance”*.

La question de recherche articulée qui s’est progressivement dessinée est la suivante: *quels sont les complexes d’action qui produisent la confiance? Que font les personnes pour que se développe la confiance? A son tour, la confiance que développe-t’elle chez les personnes, dans les relations, dans les contextes?*

Dans la première partie du travail (*Les processus de construction de la confiance*) je reporte les résultats d’une recherche sur le thème de la confiance dans le contexte des sciences humaines et sociales. La définition de confiance d’Antonio Mutti (*“une attente d’expériences avec valeur positive pour l’acteur, mûrie dans la condition d’incertitude mais en présence d’une charge cognitive et/ou émotive telle de permettre de dépasser le seuil du simple espoir”*) aide à individualiser certaines dimensions qui caractérisent la confiance: la confiance est une dimension de processus, qui se développe dans l’action et dans le temps, elle a toujours à faire à l’incertitude et au risque, elle est moralité en action et, en tant que don, elle promeut le lien social.

La réflexion met au centre la confiance interpersonnelle, et en particulier la confiance qui se construit dans les relations familiales et communautaires. Questionner la confiance comme *émergence* (outcome) de la relation, signifie inévitablement se confronter aussi aux thèmes de la défiance et de la trahison de la confiance.

L’approfondissement de la confiance comme processus relationnel nous a permis de définir, à travers l’utilisation d’un diagramme de flux, en premier lieu les facteurs de processus qui contribuent à l’augmentation de la confiance (l’écoute, la reconnaissance réciproque, la confrontation et l’enrichissement réciproque, le don); successivement les facteurs de processus

que la confiance contribue à développer (l'aide réciproque, la responsabilité, la coopération, les liens, les identités).

La première partie, après une ouverture sur la dimension étique de la confiance dans les relations familiales, se conclut par un approfondissement sur la relation entre identité, narration et confiance qui a comme objectif de donner forme à une syntaxe narrative de la confiance. Selon McIntyre et Taylor, en effet, chaque personne non seulement se représente narrativement, mais vit narrativement. Et comme dit Bruner, c'est à travers la narration que l'on crée et que l'on recrée l'identité, dans une dynamique relationnelle et dans un contexte social précis. Une première exploration de quelques narrations sur la confiance nous aide à donner une première forme à cette syntaxe narrative de la confiance.

Dans la seconde partie (*La recherche empirique*) j'ai choisi de questionner le processus de construction des relations de confiance à travers quelques entrevues narratives faites à des couples qui attendent leur premier enfant et à des couples qui ont vécu une crise conjugale. La perspective narrative aide, de ce point de vue, à observer comment le couple en tant que tel, et non seulement en tant que somme de deux individus, donne sens à la propre histoire de vie et la co-construit d'une manière réfléchie et à travers le filtre de la confiance. L'objectif de recherche qui a progressivement pris forme au cours de cette exploration est donc celui de comprendre (sans la présomption d'expliquer) comment dans les relations conjugales, familiales et interpersonnelles, les personnes donnent un sens à la naissance, au développement, à la rupture et à la reconstruction de la confiance.

J'ai donc défini deux corpus: (i) le premier est composé de cinq couples qui attendent leur premier enfant; avec chacun d'eux ont été réalisés trois moments d'interview (pour un total d'environ 5 heures d'interview pour chaque couple), deux avant l'accouchement, un après; (ii) le second corpus est composé de trois couples qui ont vécu une forte crise conjugale et qui ont ensuite entrepris un parcours de reconstruction de la confiance et de la relation; avec chaque couple une seule longue interview a été réalisée (d'environ deux heures).

J'ai choisi d'analyser les interviews à travers l'*analyse thématique* à la manière de Braun et Clarke (2006), c'est-à-dire une méthode pour "identifier, analyser et signaler des modèles (thèmes) à l'intérieur des données".

Les résultats de ce travail sont donc le produit d'une analyse comprehensive des interviews narratives liée à la demande de recherche et à la littérature considérée dans la première partie du travail. Après une première vérification des *principales occurrences* liées à la confiance, j'ai présenté quelques agrégations raisonnées d'extraits d'interviews suivant les principaux thèmes qui ont émergé dans l'analyse thématique. En premier lieu (i) *Les contextes de la confiance*, c'est-à-dire les contextes relationnels dans lesquels, selon les couples participants, la confiance se développe. Dans les interviews émergent de véritables (ii) *portraits de la confiance* associés à des personnes et/ou expériences, des sortes de narrations brèves dans lesquelles prend corps la

confiance. J'essaie ensuite de synthétiser les nombreuses (iii) *typologies de confiance* exprimées par les personnes interviewées; en fait elles rappellent et enrichissent ce qui a déjà été exploré dans la littérature sur la confiance. Dans la première partie du travail j'ai exploré la dimension éthique de la confiance; de la même manière dans les interviews cet aspect émerge avec force et j'ai donc trouvé de nombreux extraits qui expriment (iv) *termes et dimensions éthiques associés à la confiance*. A partir des récits des couples émergent en outre de véritables argumentations, une sorte de (v) *théories quotidiennes de la confiance*. Enfin je cherche à focaliser l'attention sur les nombreuses expressions qui narrent (vi) *la confiance dans ses processus de construction, trahison et reconstruction*, en mettant en lumière les narrations, aussi bien que sur le processus de construction, ainsi que sur celui de la trahison de la confiance, de la défiance, de la reconstruction des relations trahies et du passage de la dyade à la triade lors de la naissance du premier enfant. J'ai ensuite concentré l'attention, en cohérence avec la première partie du travail, sur les (vii) *facteurs de processus liés à la confiance* tels que l'écoute et le dialogue, la reconnaissance et l'accueil, la confrontation, le don, l'aide réciproque, la responsabilité. Je conclus avec une brève analyse (viii) *sur les relations dans l'interview narrative*.

En mettant en relation la première et la seconde partie du travail il me semble pouvoir affirmer que:

- En cohérence avec l'approche narrative utilisée, les contextes dans lesquels les parcours de vie prennent forme se révèlent fondamentaux pour le développement de la confiance et la construction des identités. Le contexte central est certainement celui de la famille, mais en relation avec les phases de la vie, ainsi que les relations amicales, le contexte communautaire (paroisse, travail) sont importants. Il émerge une vision unanimement négative, bien qu'avec diverses nuances, sur le processus de construction de la confiance en référence au contexte macrosocial. Ceci consolide ce qui a été soutenu dans la première partie du travail en référence au fait que la confiance est proprement liée à la rencontre interpersonnelle; hors de ce contexte, le terme confiance est dans un certain sens utilisé d'une manière inappropriée; dans le sens qu'il fait référence à d'autres dynamiques sociales (et, de manière spécifique, macrosociales).
- Dans la galerie de portraits de la confiance émerge avec force combien les attentions au processus relationnel sont fondamentaux pour le développement de la confiance: se dédier à l'autre, l'attente, le respect de l'autre et de ses temps, l'écoute, l'attention, l'être proche de, accompagner l'autre, la reconnaissance, se raconter. Ceci signifie que, même lorsque la confiance prend des apparences personnelles, elle fait de toute manière référence à une personne en relation. L'activité réflexive sur la confiance réalisée par les couples à travers les interviews, fait émerger dans ce sens une anthropologie relationnelle sous-jacente; la personne émerge donc toujours comme être-en-relation, elle est toujours une personne

“adressée à” (comme le suggère une possible signification étymologique du terme personne en grec: *pros-opon*).

- Il émerge une ample connotation du terme confiance: de la confiance en soi, à la confiance en les autres; de la déclinaison de la confiance comme foi, à la confiance comme abandon à l’autre et comme confiance aveugle; de la dimension éthique de la confiance à la déclinaison de genre de la confiance; de la confiance de base à la confiance systémique en passant par la dimension relationnelle de la confiance.
- Les dimensions éthiques de la confiance, profondément connectées à la logique de processus relationnel qui se développe dans le temps, sont très présentes dans les récits: en premier lieu la sincérité, mais aussi la clarté, la transparence, le respect, la responsabilité, la protection, le soutien, le fait de prendre soin l’un de l’autre. La relation vécue en couple émerge comme articulation des dimensions éthique et affective.
- Dans l’approfondissement progressif de l’analyse thématique j’ai mis en relation entre elles de véritables argumentations/théories quotidiennes de la confiance; il est intéressant de noter combien les principales argumentations expriment des théories qui mettent en connexion confiance, conversation et narration et qu’elles font émerger les dimensions relationnelle et éthique de la confiance.
- Le passage de la dyade à la triade se confirme comme un moment critique où la relation doit être régulée en fonction des forts changements; en conséquence le fait de prendre soin d’une nouvelle vie remet en jeu certaines dimensions relationnelles (en particulier de la reconnaissance réciproque des identités et en premier lieu des capacités maternelles, et paternelles) dans le nouveau contexte familial. Les narrations des couples maintiennent toujours très unies les identités personnelles (homme-femme), conjugales (époux-épouse) et parentales (père-mère).
- Le fil rouge de tout le travail est la dimension de la confiance comme émergence de la relation. La confiance grandit et se développe dans le temps (ou baisse et ne se développe pas) dans certains contextes conjugaux, familiaux, communautaires et sociaux. Dans les sections de la partie empirique qui analysent les processus de construction, trahison et reconstruction de la confiance, apparaît avec force l’importance des facteurs de processus explorés dans la première partie du travail; aussi bien comme processus déterminants pour la construction de la confiance, que dans le cas qu’ils soient niés, dans les processus de trahison. De la même manière le processus de reconstruction de la confiance est caractérisé par l’importance de la revitalisation des mêmes dimensions relationnelles (en particulier l’écoute, le dialogue des sentiments, la reconnaissance de l’autre à travers des attentions particulières) qui demandent patience et temps pour se reconsolider.

L'objectif général de la recherche était une compréhension de la question de la confiance dans la relation entre littérature et expérience. Le parcours de recherche confirme, dans les faits, un statut fragile de la confiance, mais en même temps, il en souligne la centralité pour les relations familiales et sociales dans un temps où la perception de confiance comme manque est de plus en plus évidente.

Dans l'analyse de la littérature, si d'un côté, la confiance est considérée par beaucoup de gens comme une propriété de relations, d'un autre côté peu d'auteurs cherchent à comprendre quels sont les dimensions/facteurs relationnels qui la développent. Bien que, comme j'ai relevé dans la première partie du travail, plus de quelques auteurs (cf. Mutti, 1987 e 1994; Donati, 2003; Origgi, 2008) se demandent quels facteurs contribuent à développer la confiance, je n'ai trouvé aucune approche qui s'occupe de ceci d'une manière systématique. Ma tentative est allée dans cette direction. J'ai donc l'impression que ce qui émerge des interviews confirme que *la confiance se présente comme émergence de la relation* ou bien, autrement dit, *comme facteur de processus* ou bien *comme outcome de la relation* qui, avec d'autres facteurs centraux dans les relations qui développent interdépendance, il résulte décisif pour la construction de liens significatifs en terme d'amour/co-union ou d'alliance dans les relations familiales. De la même manière il me semble que la définition des processus d'*écoute, de reconnaissance réciproque, de confrontation et de don*, d'un côté, et celle d'*aide réciproque, du fait d'assumer la propre responsabilité et de coopération* de l'autre, puisse être une première articulation de base des processus de naissance et de développement de la confiance. Les narrations des couples (ainsi que les extraits narratifs dans la première partie) enrichissent absolument en termes argumentatifs l'importance de ce qui a déjà été mis en évidence dans l'analyse précédente, en mettant en lumière comment le *close-relationship* et la relation entre celles-ci et le contexte communautaire ont un rôle central dans la construction de soi (et dans les processus de développement personnel en général) dans la logique d'interdépendance. Dans ces relations la confiance apparaît comme un facteur fondamental.

Dans la synthèse conclusive de la première partie j'ai fait référence au fait que, pour explorer la confiance, il est important de faire clarté, autant qu'il est possible, sur l'articulation des perspectives anthropologiques, éthiques et pédagogiques qui fondent cette exploration: pour construire des identités saines et interdépendantes, orientées vers le bien – *dimension éthique* -, il est important de construire des relations qui, dans le temps, se configurent comme lien d'amour (dans les relations affectives) et de participation (dans les relations de groupes, organisationnelles et communautaires). Ceci est possible en prenant acte que chaque personne en tant que telle et chaque relation, sont caractérisées par la dimension de la limite, de l'incertitude, de l'insécurité; personne, tout seul, ni aucune relation en tant que telle, peut être tout, peut satisfaire tout, peut connaître tout – *dimension anthropologique* -. Ces deux dimensions articulées entre elles, suscitent la question suivante – *d'ordre pédagogique* – sur quels parcours relationnels permettent-elles de construire de tels liens et de guider des parcours de développement personnel. Les

relations de confiance, même dans leur articulation entre promesse, loi et alliance, sont une réponse possible (certainement nécessaire même si certainement non suffisante) qui, à partir d'un niveau acceptable d'incertitude, aide la construction de liens qui donnent aux sujets (individuels et collectifs) la possibilité de donner un sens à la propre existence et de définir progressivement ce *qui importe*.

Mot-clés: Confiance, relations familiales et communautaires, identités narratives

Abstract

The individual's path to a good life is intimately linked to family, work and community relationships. "My personal identity depends in an essential way on my dialogical relationships with others" (Taylor, 1999).

It is therefore important to understand through which dialogical processes good identities/lives can be built at the individual, family and community levels. In other words: what factors enable the construction of bonds, of common commitment, of cooperation, of shared meaning, within the family and in the community?

One of these factors is certainly trust, understood as a relational dimension. Although it is often assumed that trust is central in all micro and macro contexts of life, little thought has been given to what dialogical processes develop trust in interactions within micro contexts of life (families, groups, communities) and, consequently, what effects trusting relationships produce. For example, Gambetta (1989) states that "we know little about how or whether a certain level of trust can be reached and promoted".

The articulated research question that has gradually emerged is: what are the action complexes that produce trust? What do people do to build trust? In turn, what trust does it develop in people, in relationships, in contexts?

In the first part of the work (Processes of trust building) I report the results of a research on the topic of trust in the context of the humanities and social sciences. Antonio Mutti's definition of trust ("an expectation of experiences with positive value for the actor, matured in the condition of uncertainty but in the presence of a cognitive and/or emotional charge such as to allow one to go beyond the threshold of mere hope") helps to individualize some dimensions that characterize trust: trust is a process dimension, which develops in action and in time, it always has to do with uncertainty and risk, it is morality in action and, as a gift, it promotes the social bond.

Reflection places interpersonal trust at the centre, and in particular the trust that is built up in family and community relationships. Questioning trust as the emergence (outcome) of the relationship inevitably means also confronting the themes of mistrust and betrayal of trust.

The deepening of trust as a relational process has allowed us to define, through the use of a flow chart, first of all the process factors that contribute to the increase of trust (listening, mutual recognition, confrontation and mutual enrichment, giving); then the process factors that trust contributes to develop (mutual help, responsibility, cooperation, bonds, identities).

The first part, after an opening on the ethical dimension of trust in family relationships, concludes with a deepening on the relationship between identity, narrative and trust, which aims to give shape to a narrative syntax of trust. According to McIntyre and Taylor, each person not only represents himself narratively, but lives narratively. And as Bruner says, it is through narrative that identity is created and recreated, in a relational dynamic and in a specific social context. A first exploration of some narratives on trust helps us to give a first form to this narrative syntax of trust.

In the second part (Empirical research), I chose to question the process of building trust relationships through a few narrative interviews with couples expecting their first child and couples who have experienced a marital crisis. The narrative perspective helps, from this point of view, to observe how the couple as such, and not only as the sum of two individuals, gives meaning to their own life story and co-constructs it in a thoughtful way and through the filter of trust. The research objective that has gradually taken shape during this exploration is therefore that of understanding (without the presumption of explaining) how, in conjugal, family and interpersonal relationships, people give meaning to the birth, development, break-up and rebuilding of trust.

I have therefore defined two corpora: (i) the first is made up of five couples who are expecting their first child; with each of them three interviews were conducted (for a total of about 5 hours of interview time for each couple), two before the birth and one after; (ii) the second corpus is made up of three couples who have experienced a strong marital crisis and who have then embarked on a process of rebuilding trust and relationships; with each couple only one long interview was conducted (about two hours).

I chose to analyse the interviews through thematic analysis in the manner of Braun and Clarke (2006), i.e. a method to "identify, analyse and report patterns (themes) within the data".

The results of this work are therefore the product of a comprehensive analysis of the narrative interviews related to the research request and the literature considered in the first part of the work. After an initial verification of the main occurrences related to trust, I presented some reasoned aggregations of interview extracts according to the main themes that emerged in the thematic analysis. Firstly (i) Contexts of trust, i.e. the relational contexts in which, according to the participating couples, trust develops. In the interviews emerge real (ii) portraits of trust associated with people and/or experiences, kinds of brief narratives in which trust takes shape. I then try to synthesize the numerous (iii) typologies of trust expressed by the interviewees; in fact, they recall and enrich what has already been explored in the literature on trust. In the first part of the work I

explored the ethical dimension of trust; in the same way in the interviews this aspect emerges forcefully and so I found many extracts that express (iv) ethical terms and dimensions associated with trust. From the couples' accounts also emerge real arguments, a kind of (v) everyday theories of trust. Finally, I seek to focus attention on the many expressions that narrate (vi) trust in its processes of construction, betrayal and reconstruction, highlighting the narratives, as well as the process of building trust, betrayal, mistrust, the reconstruction of betrayed relationships and the transition from dyad to triad at the birth of the first child. I then focused the attention, in coherence with the first part of the work, on (vii) process factors related to trust such as listening and dialogue, recognition and welcome, confrontation, giving, mutual help, responsibility. I conclude with a brief analysis (viii) on relationships in the narrative interview.

Putting the first and second parts of the work together, I think I can say that:

- Consistent with the narrative approach used, the contexts in which life courses take shape are fundamental to the development of trust and the construction of identities. The central context is certainly that of the family, but in relation to the phases of life, such as friendships, the community context (parish, work) are important. There emerges a unanimously negative view, although with various nuances, on the process of building trust with reference to the macro-social context. This consolidates what was argued in the first part of the work in reference to the fact that trust is properly linked to interpersonal encounter; outside of this context, the term trust is in a certain sense used inappropriately; in the sense that it refers to other social (and specifically macro-social) dynamics.
- In the gallery of portraits of trust, it emerges forcefully how much attention to the relational process is fundamental for the development of trust: dedication to the other, expectation, respect for the other and his time, listening, attention, being close to, accompanying the other, recognition, telling oneself. This means that, even when trust takes on personal appearances, it refers in any case to a person in a relationship. The reflexive activity on trust carried out by the couples through the interviews brings out in this sense an underlying relational anthropology; the person therefore always emerges as a being in relation, always a person "addressed to" (as suggested by a possible etymological meaning of the term person in Greek: *pros-opon*).
- A broad connotation of the term trust emerges: from trust in oneself to trust in others; from the declination of trust as faith, to trust as surrender to the other and as blind trust; from the ethical dimension of trust to the gender declination of trust; from basic trust to systemic trust through the relational dimension of trust.
- The ethical dimensions of trust, deeply connected to the logic of relational processes that develop over time, are very present in the narratives: first of all sincerity, but also clarity, transparency, respect, responsibility, protection, support, caring for one another. The

relationship lived as a couple emerges as an articulation of the ethical and affective dimensions.

- In the progressive deepening of the thematic analysis I have put together real arguments/theories of trust in daily life; it is interesting to note how the main arguments express the theories that connect trust, conversation and narrative and that they bring out the relational and ethical dimensions of trust.
- The passage from dyad to triad is confirmed as a critical moment where the relationship must be regulated according to the strong changes; consequently, taking care of a new life brings into play certain relational dimensions (in particular the reciprocal recognition of identities and first of all of maternal and paternal capacities) in the new family context. Couples' narratives always keep personal (male-female), conjugal (husband-wife) and parental (father-mother) identities very united.
- The common thread running through all the work is the dimension of trust as the emergence of the relationship. Trust grows and develops over time (or declines and does not develop) in certain marital, family, community and social contexts. In the sections of the empirical part that analyze the processes of construction, betrayal and reconstruction of trust, the importance of the process factors explored in the first part of the work is strongly emphasized, both as determining processes for the construction of trust, and in the case that they are denied, in the processes of betrayal. In the same way, the process of rebuilding trust is characterized by the importance of revitalizing the same relational dimensions (in particular listening, dialogue of feelings, recognition of the other through special attention) which require patience and time to be reconsolidated.

The overall objective of the research was an understanding of the issue of trust in the relationship between literature and experience. The research path confirms, in fact, a fragile status of trust, but at the same time, it underlines its centrality for family and social relationships in a time when the perception of trust as a lack is increasingly evident.

In the analysis of the literature, if on the one hand trust is considered by many people as a property of relationships, on the other hand few authors try to understand what relational dimensions/factors develop it. Although, as I noted in the first part of the work, more than a few authors (cf. Mutti, 1987 and 1994; Donati, 2003; Origi, 2008) wonder what factors contribute to developing trust, I have not found any approach that deals with this in a systematic way. My attempt went in this direction. I have the impression, therefore, that what emerges from the interviews confirms that trust is presented as an emergence of the relationship or, in other words, as a process factor or as an outcome of the relationship which, together with other central factors in relationships that develop interdependence, is decisive for the construction of meaningful bonds in terms of love/co-union or alliance in family relationships. In the same way, it seems to

me that the definition of the processes of listening, mutual recognition, confrontation and giving, on the one hand, and that of mutual help, assuming one's own responsibility and cooperation, on the other, can be a first basic articulation of the processes of birth and development of trust. The couples' narratives (as well as the narrative excerpts in the first part) absolutely enrich in argumentative terms the importance of what has already been highlighted in the previous analysis, highlighting how close-relationship and the relationship between them and the community context have a central role in self-building (and in processes of personal development in general) in the logic of interdependence. In these relationships trust appears as a fundamental factor.

In the concluding synthesis of the first part, I referred to the fact that, in order to explore trust, it is important to make clear, as far as possible, the articulation of the anthropological, ethical and pedagogical perspectives on which this exploration is based: in order to build healthy and interdependent identities, oriented towards the good - the ethical dimension - it is important to build relationships which, over time, are configured as a bond of love (in affective relationships) and participation (in group, organizational and community relationships). This is possible by taking into account that every person as such and every relationship is characterized by the dimension of limitation, uncertainty, insecurity; no one person, alone, nor any relationship as such, can be everything, can satisfy everything, can know everything - anthropological dimension. These two interrelated dimensions raise the following question - of a pedagogical nature - on what relational paths do they allow us to build such links and to guide paths of personal development. Relationships of trust, even in their articulation between promise, law and covenant, are a possible response (certainly necessary even if certainly not sufficient) which, starting from an acceptable level of uncertainty, helps the construction of bonds that give subjects (both individual and collective) the possibility of giving meaning to their own existence and of progressively defining what is important.

Keywords: Trust, family and community relations, narrative identities.

INDICE

<i>Résumé et abstract</i>	5
Introduzione	19

PRIMA PARTE. I processi di costruzione della fiducia

1. La fiducia e il suo contesto	23
2. Uno sguardo su alcuni approcci alla fiducia	31
2.1. Alcune definizioni di fiducia	37
2.2. Alcune precisazioni a partire dall'etimologia del termine fiducia	39
2.3. Fiducia di base, interpersonale e sistemica	42
2.4. La relazione tra fiducia e sfiducia	48
2.5. Tradimento della fiducia e ricostruzione della fiducia	51
3. Pensare la fiducia come emergenza della relazione: i fattori di processo connessi alla fiducia	55
3.1. Le questioni-chiave della fiducia	58
3.1.1. <i>La fiducia è una dimensione di processo</i>	58
3.1.2. <i>La fiducia si sviluppa nell'azione</i>	58
3.1.3. <i>La fiducia ha sempre a che fare con le dimensioni di incertezza e di rischio</i>	59
3.1.4. <i>La fiducia si sviluppa (o meno) nel tempo</i>	59
3.1.5. <i>La fiducia è moralità in azione</i>	60
3.1.6. <i>La fiducia, in quanto dono, promuove il legame sociale</i>	61
3.2. Fattori che promuovono fiducia	62
3.2.1. <i>L'ascolto</i>	63
3.2.2. <i>La legittimazione e il riconoscimento dell'altro</i>	63
3.2.3. <i>Confronto e influenzamento</i>	64
3.2.4. <i>Il dono</i>	65
3.3. Fattori che la fiducia contribuisce a sviluppare	67
3.3.1. <i>L'aiuto reciproco</i>	67
3.3.2. <i>La responsabilità/impegno</i>	67
3.3.3. <i>La cooperazione</i>	69
3.3.4. <i>Lo sviluppo di legami e di attivazione/partecipazione</i>	69

3.4. Fiducia e relazioni familiari	71
3.5. Fiducia e dimensione etica delle relazioni familiari	73
4. Identità, narrazione e fiducia	76
4.1. Per una sintassi narrativa della fiducia	80
4.1.1. L'intervista narrativa	81
4.1.2. Sulla relazione tra intervistato e intervistatore	84
4.2. Esempi di narrazioni sulla fiducia	86
4.2.1. La fiducia nella narrativa	86
4.2.1.1. Fiducia e segreti in <i>Purity</i> di Jonathan Franzen.....	86
4.2.1.2. Emmanuel Carrère: fiducia e menzogna.....	89
4.2.1.3. Tara Westover: la sfiducia nelle relazioni familiari.....	91
4.2.1.4. Kent Haruf: fiducia, rischio e reputazione	92
4.2.1.5. Simona Vinci e la fiducia come apertura e abbandono all'altro	92
4.2.1.6. Helen Humphreys e il tradimento irreversibile della fiducia.	93
4.2.1.7. L' <i>Otello</i> di Shakespeare: fiducia cieca e manipolazione della fiducia	94
4.2.1.8. Un dialogo tra Ian McEwan e Alessandro Baricco.....	95
4.2.2. Fiducia e racconti di crisi coniugali	96
4.2.2.1. La rottura e il tradimento della fiducia	97
4.2.2.2. La ricostruzione della fiducia.....	99
5. Una prima sintesi	103

SECONDA PARTE. La ricerca empirica

6. La ricerca empirica	109
6.1. La domanda di ricerca	110
6.2. Metodo di raccolta dei dati	111
6.2.1. Le coppie intervistate: dati socio-anagrafici	111
6.2.1.1. Primo corpus: cinque giovani coppie in attesa del primo figlio	111
6.2.1.2. Secondo corpus: tre coppie che hanno vissuto una forte crisi coniugale.....	112
6.2.2. Metodo di intervista	114
6.2.3. La posizione del ricercatore	118
6.3. Metodo di analisi dei dati: l'analisi tematica	120
6.3.1. Fasi dell'analisi tematica	122
6.4. Risultati	123
6.4.1. Le principali occorrenze	124

6.4.2. <i>I contesti della fiducia</i>	128
6.4.3. <i>La fiducia prende corpo: ritratti della fiducia</i>	131
6.4.4. <i>La fiducia e le sue tipologie</i>	135
6.4.5. <i>Termini e dimensioni valoriali associati alla fiducia</i>	148
6.4.6. <i>Teorie quotidiane della fiducia</i>	151
6.4.7. <i>Processi di costruzione, tradimento e ricostruzione della fiducia</i>	153
6.4.7.1. <i>La costruzione della fiducia</i>	153
6.4.7.2. <i>Il tradimento della fiducia</i>	153
6.4.7.3. <i>La sfiducia</i>	156
6.4.7.4. <i>La ricostruzione della fiducia</i>	160
6.4.7.5. <i>La fiducia nel passaggio dalla diade alla triade</i>	165
6.4.8. <i>Elementi e fattori di processo legati alla fiducia</i>	168
6.4.8.1. <i>Ascolto e dialogo</i>	169
6.4.8.2. <i>Riconoscimento/accoglienza</i>	170
6.4.8.3. <i>Il confronto in coppia e con altre famiglie</i>	172
6.4.8.4. <i>Dono</i>	173
6.4.8.5. <i>Aiuto reciproco</i>	173
6.4.8.6. <i>Responsabilità / Impegno</i>	174
6.4.9. <i>Le relazioni nell'intervista narrativa</i>	174
7. Conclusioni e aperture sul futuro	179
7.1. Possibili traiettorie di ricerca futura	183
7.1.1. <i>Fiducia e partecipazione, fiducia e democrazia</i>	184
7.1.2. <i>È possibile educare alla fiducia? Possiamo parlare di pratiche che promuovono fiducia?</i>	193
Riferimenti bibliografici	199

*COSTRUZIONE, TRADIMENTO E RELAZIONI DI FIDUCIA:
UN APPROCCIO NARRATIVO*

Andrea Pozzobon

La fiducia è nella presenza, in me come nell'altro, tra i due, nel legame.

Xavier Lacroix

*Il dominio sulla materia, in fin dei conti, richiede soggiogamento piuttosto che interazione,
oggetti statici, piuttosto che dinamici.*

Siri Hustvedt

Introduzione

Il cammino individuale verso una vita buona è intrinsecamente connesso ai legami familiari, al lavoro e alle relazioni comunitarie. “La mia identità personale dipende in maniera essenziale dai miei rapporti dialogici con gli altri” (Taylor, 1991, pp. 56-57). È importante dunque comprendere attraverso quali processi dialogici si possano costruire identità/vite buone a livello individuale, familiare e comunitario. In altre parole: quali fattori permettono la costruzione di legami, di impegno comune, di amore, di significati condivisi, in famiglia e nella comunità? Uno di questi fattori è sicuramente la *fiducia* intesa come dimensione relazionale. Pur essendo diffusa la convinzione che la fiducia sia centrale in tutti i contesti di vita micro e macrosociali, poco si è riflettuto su *quali processi dialogici sviluppano fiducia nelle interazioni* nei microcontesti di vita (famiglia, gruppi, comunità) e, di conseguenza, quali effetti producano le relazioni fiduciarie. Ad esempio Gambetta (1988b) afferma che “non sappiamo granché su come si raggiunga o si possa raggiungere e promuovere un certo livello di fiducia” (p. 290).

Il presente lavoro mira quindi, attraverso un approccio narrativo al sé e alla fiducia, ad esplorare la fiducia come qualità emergente della relazione, in particolare nelle *close-relationship*.

Il lavoro è suddiviso in due parti. Nella Prima parte, dopo una contestualizzazione della fiducia (§ 1) e in seguito ad una rassegna degli studi sulla fiducia (§ 2), ho riletto alla luce della domanda di ricerca (*Quali sono i complessi di azioni che producono fiducia? Che cosa fanno le persone perché si sviluppi fiducia? A sua volta la fiducia cosa promuove nelle persone, nelle relazioni, nei contesti?*) i contributi sulla fiducia tentando di individuarne le dimensioni-chiave, i fattori che promuovono fiducia e i fattori che la fiducia contribuisce a sviluppare, in particolare nelle relazioni familiari. Ho individuato nell'ascolto, nel riconoscimento reciproco, nel confronto e nel dono i principali fattori di processo che promuovono lo sviluppo dialogico della fiducia; e nell'aiuto reciproco, nell'assunzione di responsabilità, nella cooperazione e nel consolidamento dei legami i principali effetti di relazioni fiduciarie. Tali fattori di processo sono orientativamente gli stessi che mancano o che sono bloccati nei processi di tradimento della fiducia e che permettono la ri-costruzione di relazioni fiduciarie. Ho completato il terzo capitolo con una specificazione delle relazioni fiduciarie nel contesto familiare e un approfondimento sulle dimensioni etiche della fiducia (§ 3).

La sezione 4 mira ad un approfondimento della relazione tra identità, narrazione e fiducia, ad impostare una sintassi narrativa della fiducia e ad introdurre l'intervista narrativa come possibile strumento di ricerca in questo senso. Nella seconda parte della sezione ho analizzato alcuni stralci da romanzi e racconti che esemplificano narrazioni sulla fiducia.

Nella sezione 5 ho elaborato una prima sintesi dei contenuti emersi nella prima parte connettendo e aprendo alla seconda parte empirica.

Nella Seconda parte empirica (§ 6) focalizzo la domanda di ricerca, il metodo di raccolta dei dati, il metodo di analisi dei dati attraverso lo strumento dell'analisi tematica per poi concentrarmi sui risultati del lavoro.

Nell'ultima sezione (§7) traccio le conclusioni del lavoro, fortemente connesse alla sintesi redatta nella sezione 5, con un approccio volto alla comprensione, senza la pretesa di spiegare in termini sperimentali. ho cercato di sintetizzare i principali risultati di questa ricerca. Concludo tematizzando alcune possibili traiettorie di ricerca futura.

PRIMA PARTE

I processi di costruzione della fiducia

1. La fiducia e il suo contesto

Affrontare la questione della fiducia mette immediatamente di fronte ad una apparente contraddizione: siamo di fronte ad un termine inflazionato o ad un tema quasi inesplorato? La fiducia è quotidianamente citata, invocata, prescritta, desiderata nelle relazioni interpersonali, nei contesti gruppal e comunitari, nelle dimensioni macrosociali a livello economico, istituzionale, politico. Nella letteratura e nel cinema è sovente il filo rosso di molte narrazioni. Il discorso sulla fiducia è talmente innervato in tutte le relazioni micro e macrosociali tanto da non poter immaginare una società senza fiducia, delle relazioni affettive senza fiducia, delle relazioni professionali e commerciali senza fiducia. Senza fiducia quindi è difficile immaginare una coppia, una famiglia, una comunità, un gruppo di lavoro, una società. La fiducia è quindi una dimensione *fondamentale* (Marzano, 2010). Enzo Bianchi, nel suo prezioso e agile testo *Fede e fiducia* afferma: “Possiamo dire che non ci può essere autentica vita umana, umanizzazione, senza fede. Come sarebbe possibile vivere senza fidarsi di qualcuno?” (2013, p. 12).

D'altra parte, la fiducia resta una dimensione sfuggente, di difficile definizione e collocazione. Il rischio è che normalmente si attribuisca l'etichetta “fiducia” a dinamiche, situazioni, atteggiamenti molto diversi tra loro. C'è da chiedersi, ad esempio, se stiamo parlando della stessa cosa quando facciamo riferimento alla *fiducia di fondo* (Erikson, 1963), intendendo con essa la fiducia in se stessi, nelle persone vicine e negli altri in genere, che si acquisisce nel primo anno di vita, in particolare nel rapporto con la madre; alle *relazioni di fiducia* che ogni giorno siamo chiamati a costruire nei molteplici incontri con gli altri (familiari, lavorativi, comunitari); alla *fiducia nelle istituzioni* come garanti del bene comune; alla *fiducia nei mercati* (attualmente la più invocata); alla *fiducia nel futuro* come promessa e non come minaccia (Benasayag & Schmit, 2003).

Come afferma Marková:

Affidarsi a Dio, ai genitori, agli amici, alle istituzioni, ai professionisti o al futuro coinvolge diverse forme di fiducia e diversi tipi di interazione, relazioni e comunicazione. Nel linguaggio quotidiano la parola “fiducia” può riferirsi a tutte queste forme; il suo uso può nascondere la specificità di diverse interazioni e comunicazioni in cui, molto spesso, la “fiducia” può essere sostituita da altre parole come la confidenza, la dipendenza, l'aspettativa, la solidarietà e così via”. (Marková et al. 2008, p. 8; traduzione mia)

Probabilmente è anche questa molteplicità di significati e di ambiti in cui la fiducia è coinvolta che fa di essa una dimensione difficile da padroneggiare, da analizzare. Il rischio che ogni analisi corre è di riduzionismo da una parte o di vaghezza dall'altra. La stessa suddivisione classica tra *fiducia di base*, *fiducia interpersonale* e *fiducia sistemica*, come vedremo, suggerisce che, pur in situazioni molto diverse tra loro (la relazione mamma-

bambino da una parte e la relazione Stato-cittadini dall'altra), stiamo parlando della stessa qualità (personale o relazionale che sia) alla quale diamo il nome di fiducia.

Parlare di fiducia significa poi, inevitabilmente, approcciarsi al tema della *sfiducia* e del *tradimento della fiducia* (che, come vedremo, non sono esattamente la stessa cosa). La sfiducia è ancora meno studiata della fiducia; eppure spesso sono gli effetti relazionali e sociali della sfiducia che ci inducono ad invocare con forza la fiducia. Potremmo dire, in un certo senso, che è proprio la percezione della mancanza di fiducia nelle relazioni e nei contesti sociali che fa emergere con forza il bisogno e la domanda su di essa. L'espressione di *liquidità* introdotta da Bauman, e in particolare delle relazioni liquide, suggerisce l'idea di relazioni ridotte a connessioni piuttosto che volte a creare legami. La cooperazione, i legami, la comunità sono dimensioni che difficilmente si sviluppano se le relazioni sono centrate sulla sfiducia. Siamo davvero in una società della sfiducia?

Fiducia e sfiducia, oltre ad essere sfuggenti, sono parole *rischiose*. Portano con sé sempre la relazione con l'altro e, con essa, le dimensioni dell'incertezza, dell'insicurezza, del limite, della libertà, del tradimento, del perdono. Come diceva Georg Simmel (1922), forse il primo sociologo ad aver affrontato, seppur non organicamente, la questione della fiducia (Prandini, 1998; Linell & Marková, 2013), essa si colloca in una zona intermedia tra completa conoscenza e completa ignoranza:

la fiducia, in quanto costituisce l'ipotesi di un comportamento futuro la quale è abbastanza sicura per potervi fondare un agire pratico, rappresenta uno stadio intermedio tra conoscenza (*wissen*) e ignoranza (*nichtwissen*) relativa all'uomo. Chi sa completamente non ha bisogno di fidarsi, chi non sa affatto non può ragionevolmente fidarsi. (p. 296)

Parlare di fiducia significa quindi assumere il rischio e la fallibilità di ogni relazione; se potessimo essere sicuri dei comportamenti nostri e degli altri, la fiducia sarebbe inutile. La questione è quindi in primo luogo antropologica; essendo uomini e donne segnati dal limite (non siamo tutto, non possiamo sapere e fare tutto), ogni nostra relazione con l'altro e con il mondo sarà segnata dall'insicurezza (non possiamo prevedere con certezza il comportamento né nostro né dell'altro). È questa insicurezza, impastata di conoscenza e di non conoscenza, che chiede di scommettere, o di non scommettere, nelle relazioni; di approcciarci all'altro con fiducia o con sfiducia. Ma nel momento in cui si opta per la fiducia, le dimensioni di rischio e di incertezza portano con sé la possibilità che tale fiducia venga tradita. Ciò significa che la fiducia ha a che fare con la libertà e non può essere prescritta (come invece succede, ad esempio, in alcuni interventi educativi: "devi aver fiducia di me!", o a livello sociale: "bisogna aver fiducia nella crescita economica e non aver paura di spendere").

Tutte queste dimensioni (incertezza, insicurezza, rischio, tradimento, libertà, legame) assieme a molte altre che affronteremo (ascolto, riconoscimento, dono/scambio,

responsabilità, aiuto reciproco, cooperazione, ecc.) entrano necessariamente in una riflessione che voglia comprendere come le persone diano significato alla fiducia.

Comprendere cosa sia la fiducia, cosa la promuova e gli effetti della stessa nelle relazioni interpersonali e sociali, chiede quindi di collocare questa comprensione nel contesto relazionale e sociale attuale. Sembra infatti di vivere in una società che invoca la fiducia proprio per il timore (o per la constatazione) che la sfiducia prenda il sopravvento.

L'analisi di Bauman nel pamphlet *Fiducia e paura nella città* è centrata in particolare sulla relazione insicurezza-sicurezza: "L'acuta, inguaribile esperienza dell'insicurezza è un effetto secondario della convinzione che [...] si possa ottenere una completa sicurezza" (2005, p. 5). Parafrasando Simmel, risulta chiaro che se fosse possibile una totale sicurezza (quale esito di una illusoria eliminazione della paura), non ci sarebbe bisogno di porre fiducia in qualcosa o in qualcuno. Come vedremo in seguito, le relazioni di fiducia hanno anche l'effetto di rendere tollerabile l'insicurezza; ma, d'altra parte, è a partire da un'accettazione (più o meno consapevole) di un'ontologica insicurezza/incertezza della vita che acquista significato la costruzione di relazioni di fiducia. Anche Petitat (2004, cit. in Grossen & Salazar Orvig 2013) sostiene che se una persona non è in grado di accettare l'incertezza insita nella fiducia, si trova in uno stato di sfiducia permanente che gli impedisce di esporsi al rischio e di limitare il controllo sugli altri. L'illusione di una totale sicurezza porta con sé il sospetto permanente nei confronti dell'altro, che è la strada che con facilità porta ad un atteggiamento consolidato di sfiducia. Bauman (sulla scorta di Castel) individua due sostanziali "svolte" come causa dello snervante senso di insicurezza: "La prima [...] consiste nella "sopravalutazione" (*survalorisation*) dell'individuo, liberato dalle costrizioni imposte dalla fitta rete di vincoli sociali. La seconda, che segue da vicino la prima, consiste in una fragilità e vulnerabilità senza precedenti di quest'individuo, ormai privo della protezione che quei vincoli gli offrivano in passato" (2005, p. 6). Il significato che ogni persona dà all'altro e alla comunità risulta quindi determinante per sviluppare relazioni di fiducia o di sfiducia. Il significato che culturalmente diamo ai vincoli, alla protezione, ai legami influisce nel desiderio o meno di costruire relazioni di fiducia. Se da una parte infatti vincoli e legami sono inevitabilmente un limite, una costrizione, dall'altra la costruzione di una relazione di fiducia fa sentire la persona necessariamente "legata" all'altro. Se quindi non desidero un legame con qualcuno, difficilmente desidererò stabilire con lui una relazione di fiducia. Bauman (2005) afferma in proposito:

Richard Sennet, un sociologo anglo-americano molto avveduto, ci offre le conclusioni a cui è giunto nella sua accurata ricerca sull'esperienza americana: quel fenomeno che consiste nel cercare sempre più la compagnia dei simili deriva dalla riluttanza a guardarsi profondamente e fiduciosamente l'un l'altro, a impegnarsi reciprocamente in maniera intima e profonda, in modo *umano*. E ha scoperto che più le persone si separano, in queste

*gated communities*¹fatte di uomini e di donne simili a loro, meno sono capaci di trattare con gli stranieri; e meno sono capaci di trattare con gli stranieri, più ne hanno paura; perciò sempre più avidamente ricercano la compagnia dei loro simili. Insomma, si gira intorno: un circolo vizioso, che non si può spezzare. (p. 74-75)

Un'analogia riflessione, che ci aiuta a contestualizzare la nostra esplorazione sulla fiducia, è quella che Benasayag e Schmit (2003) sviluppano in *L'epoca delle passioni tristi*; essi affermano che “assistiamo, nella civiltà occidentale contemporanea, al passaggio da una fiducia smisurata ad una diffidenza altrettanto estrema nei confronti del futuro”² (p.18). È terminata in questo senso la convinzione positivista che la storia dell'umanità sia necessariamente una storia di progresso e quindi il futuro ha cambiato di segno: da un inevitabile *futuro-promessa* ad un incombente *futuro-minaccia*. Ciò ha gettato gli uomini nell'*incertezza*. Incertezza che è da intendere al tempo stesso come difficoltà e come opportunità. In una prospettiva in cui la minaccia oscura la dimensione di promessa, il rischio, soprattutto per le nuove generazioni, è che il *desiderio* ceda il passo alla *sopravvivenza*. Il desiderio, come sostiene Massimo Recalcati (2014), parafrasando Jacques Lacan, è sempre desiderio dell'Altro. In questo senso Benasayag e Schmit (2003) sostengono che: “Il desiderio pone in relazione, crea legami, mentre l'educazione finalizzata alla sopravvivenza implica che ‘ci si salva da soli’³. Nella sopravvivenza, prima o poi si è ‘contro gli altri’ ” (p.41). Come sostiene Bauman (2003), “la storia della sopravvivenza è destinata a snodarsi sempre nello stesso, identico modo: *in un gioco di sopravvivenza, la fiducia, la compassione e la pietà [...]* sono *armi suicide*” (p. 23). Il rischio, nella logica della sopravvivenza, è di instaurare relazioni centrate sull'utile, in cui l'altro è funzionale alla mia utilità; le relazioni utilitaristiche sono tipiche della logica mercantile, sono relazioni di scambio. Ora, anche le relazioni di scambio

¹ Le *gated communities* sono strutture abitative isolate e protette con ingressi sorvegliati, efficaci recinzioni, impianti di telesorveglianza e presenza di guardie armate; in genere costruite in zone fortemente urbanizzate, ma con una forte separazione dal contesto cittadino. Negli Stati Uniti sono oltre ventimila e la loro popolazione supera gli otto milioni di persone.

²Lo stesso Bauman (2017) nel suo ultimo libro descrive la *Retrotopia* come l'incapacità dell'uomo occidentale di guardare al futuro con fiducia e speranza, preferendo rivolgersi al passato per eliminare le paure.

³Non è questo il luogo per affrontare una riflessione sulla dimensione del desiderio, su quanto esso sia una dimensione fondamentale nel percorso di umanizzazione personale e relazionale (come sostengono ad esempio Lacan, Benasayag e Smith, Biagi, Salerno e Mari) o, viceversa, su come esso possa essere inteso addirittura come un impulso di distruzione: “Il desiderio è la brama di consumare. Di assorbire, divorare, ingerire e digerire – di annichilire. [...] Il desiderio è un impulso a spogliare l'alterità della sua diversità e, così facendo, a delegittimarla. [...] Nella sua essenza, il desiderio è un impulso di distruzione.” (Bauman, 2003, p. 14). Di cruciale importanza in riferimento allo sviluppo di relazioni di fiducia e di legami è il rapporto tra bisogno e desiderio. Assumerò una prospettiva di una connessione generativa tra le due dimensioni, intendendo il bisogno, in termini relazionali, come stato di tensione tra la persona e l'ambiente (Lewin, 1951; cf. anche Marta & Scabini, 2007), e non – negativamente – come stato di necessità individuale (Bruscaglioni & Gheno, 2000). In questo senso la soddisfazione dei bisogni è importante nei processi di sviluppo, individuali e gruppal, proprio perché permette che la spinta desiderante non sia effimera, ma legata alla realtà. Bisogno e desiderio sono perciò in questa prospettiva dimensioni fondanti che, in relazione tra loro e non in contrapposizione, permettono lo sviluppo sano di identità personali e comunitarie.

(pensiamo ad esempio ad una tipica relazione commerciale) hanno a che fare con la fiducia. C'è da chiedersi, però, se nelle relazioni affettive, nelle cosiddette *close-relationship*, possano svilupparsi fiducia e legami a partire dalla logica dello scambio. In questo senso Benasayag e Schmit (2003) sostengono che:

la grande sfida lanciata alla nostra civiltà è quindi quella di promuovere *spazi e forme di socializzazione animati dal desiderio*, pratiche concrete che riescano ad avere la meglio sugli appetiti individualistici e sulle minacce che ne derivano. Educare alla cultura e alla civiltà significava – e significa ancora – creare legami sociali e legami di pensiero. (p. 63)

I legami con gli altri, l'interdipendenza, emergono come possibilità di vita condivisa, di sviluppo della libertà con l'altro. Il timore di instaurare legami, la logica della separazione e dello scambio, la funzionalità delle relazioni caratterizzerebbero, in questo senso, l'*individuo*. La *persona*, diversamente, avrebbe un rapporto di apertura con il mondo, relazioni di fiducia e di responsabilità volte alla costruzione di legami.

Analogamente si esprime Bauman, in *Amore liquido* (2003), nell'analisi che fa dell'amore di sé come effetto del riconoscimento personale nelle relazioni interpersonali:

Per essere dotati di amore di sé, ci occorre essere amati. Il rifiuto dell'amore – il diniego dello status di oggetto degno di essere amato – genera odio di sé. L'amore di sé si costruisce con i mattoni dell'amore offertoci dagli altri. [...] Altri devono amarci prima che noi possiamo iniziare ad amare noi stessi. E come facciamo a sapere di non essere stati snobbati o scartati come un caso senza speranza? [...] Lo sappiamo [...] quando gli altri ci parlano e ci ascoltano. Quando ci ascoltano con attenzione, con un interesse che tradisce/segnala una disponibilità a rispondere. In questi casi, recepiamo che siamo *rispettati*. Riteniamo, cioè, che ciò che pensiamo, facciamo o intendiamo sia rilevante. Se altri mi rispettano, allora è ovvio che dev'esserci "in me" qualcosa che solo io posso offrire ad altri. [...] Io sono importante, e parimenti importante è ciò che io penso, dico e faccio. Non sono una nullità, facile da rimpiazzare e gettare via. Io "faccio la differenza", non solo per me, ma anche per altri. Ciò che dico e ciò che sono e faccio conta – e questo non è soltanto un volo della mia fantasia. (p. 111)

Non si può parlare di fiducia, quindi, se non facendo riferimento innanzitutto alla relazione tra individualità e collettività, tra identità e alterità, tra individuazione e intimità. Marková e Linell (2008) non hanno dubbi nel definire la fiducia come un concetto relazionale. La costruzione del sé è profondamente legata alla relazione con l'altro⁴. Il filosofo canadese Charles Taylor (1991) sostiene che il percorso di costruzione identitaria (dell'io e del noi) è un processo sociale, culturale e morale. Il cammino individuale verso una vita buona è intrinsecamente connesso ai legami primari (famiglia innanzitutto), al lavoro e alle relazioni comunitarie. "La mia identità personale dipende in maniera essenziale dai miei rapporti

⁴Linell e Marková (2013) rilevano come, a differenza di quanto ci si aspetterebbe, per molti dei teorici della pragmatica del linguaggio (in particolare John Searle, Stephen Levinson, Paul Grice, Sperber e Wilson) la fiducia sia un concetto secondario (o addirittura del tutto assente) e per lo più trattato secondo logiche individualiste che rendono marginali le dimensioni interpersonali.

dialogici con gli altri” (p. 56-57). In questo senso, la costruzione dell’identità è una tensione circolare continua tra processi relazionali/dialogici ed esiti (output) che ognuno percepisce come acquisizione del sé nel proprio contesto di vita.

Lo stesso Erikson sosteneva che “l’ego individuale può rafforzarsi solo attraverso una reciproca garanzia dei doni che sono stati dati a, e ricevuti da, tutti coloro i cui cicli di vita s’intrecciano” (1963, cit. in Atkinson, 1998, p. 106).

Anche in ambito psicologico culturale, Andrea Smorti (2003), facendo riferimento ad Amsterdam e Bruner, sostiene che

il processo attraverso il quale si cerca di dare coerenza al Sé è strettamente congiunto al processo col quale si cerca di mantenere una certa relazione con gli altri. Non posso trovare una mia coerenza nel corso della vita, e vedermi anche come una identità se non stabilisco in che relazione sto con le altre persone. [...] Due compiti dunque attendono la persona se vuole dare coerenza al Sé: il primo è la necessità di posizionarsi rispetto alla molteplicità di voci che animano la propria storia e il secondo è la coordinazione tra canonicità e eccezionalità. Ambedue questi compiti ruotano attorno al modo in cui in una cultura si articola la dialettica tra individualità e collettività. (p. 134-135; cf. anche Smorti, 2018)

Se focalizziamo in particolare lo sguardo sulle relazioni primarie, una prospettiva analoga appare negli studi psicosociali sulla famiglia solo dagli anni cinquanta/sessanta del secolo scorso, quando prende piede il paradigma interattivo-relazionale che, sostituendo progressivamente quello causativo-lineare, ha permesso l’emersione di uno spazio terzo, quello della relazione tra la persona e il suo contesto (in particolare il contesto primario), quale luogo che dà struttura alla costruzione della realtà. La relazione familiare, in relazione agli altri gruppi sociali, assume una sua specificità legata alla sua originarietà che la rende, in qualche modo, paradigmatica⁵ (Scabini-Iafrate, 2003).

La relazione persona-contesto è quindi la prospettiva attraverso la quale leggeremo lo sviluppo della fiducia nelle interazioni familiari (Iannaccone & Marsico, 2007). È anche la definizione che Kurt Lewin (1951) dà di gruppo che fonda questa lettura; i concetti di *eccedenza* (il gruppo, e quindi anche la famiglia come gruppo primario, è qualcosa di più e di diverso dalla somma delle sue parti) e di *interdipendenza* (la centralità della relazione tra i membri e tra questi e il contesto) caratterizzano la sua visione. Nel saggio *Il conflitto fra concezione aristotelica e concezione galileiana nella psicologia contemporanea*, scritto nel 1931, Lewin pone una distinzione tra “sostanza” e “relazione” e ritiene che la differenza tra il modo di pensare moderno e quello aristotelico stia proprio:

⁵“In generale, le teorie dello sviluppo non sono riuscite a descrivere il cammino delle relazioni verso la maturità dell’interdipendenza. L’identità della persona è profondamente intrecciata nelle relazioni con gli altri e la nozione di autonomia completa è una pura invenzione” (McGoldrick et al. 1993, p. 246). Si veda, come critica alla logica dell’indipendenza, il film documentario di Erik Gandini, *La teoria svedese dell’amore* (2015).

nel fatto che il tipo e la direzione dei vettori fisici nella dinamica aristotelica sono completamente determinati in anticipo dalla natura dell'oggetto considerato. Nella fisica moderna, per contro, l'esistenza di un vettore fisico dipende sempre dalle mutue relazioni fra diversi fatti fisici, e in particolare dalle relazioni tra l'oggetto e l'ambiente in cui esso si trova. (1935, p. 36)

Come con i concetti di campo e di forza, la fisica spiega il movimento dei corpi, così Lewin spiega il comportamento dei soggetti (C), e quindi il cambiamento, in quanto funzione dell'interazione tra la Persona (P) e l'Ambiente (A) [$C = f(P, A)$] (Lewin, 1951)⁶. Einstein e Infeld affermarono che “c'è bisogno di una grande immaginazione scientifica per concludere che non sono le cariche né le particelle, ma il campo compreso nello spazio tra le cariche e la particelle che è essenziale per la descrizione dei fenomeni” (Colucci, 2005, p. 51).

L'attenzione al campo relazionale, ai processi di interazione tra le persone e i contesti, ci sembra un ambito fertile per comprendere i significati relazionali della fiducia, quali azioni la producano, quali esiti promuova (Pozzobon, 2017). Anche Grossen e Salazar Orvig (2003) sostengono che “la fiducia è legata alla costruzione dell'identità e del sé, definita come una concezione di sé che è costruita attraverso gli occhi degli altri e lascia il posto a dialoghi interiori a volte contraddittori su se stessi e il mondo” (p. 7; traduzione mia).

È quindi con uno sguardo attento alle interazioni microsociale che esploriamo il significato della fiducia nella prospettiva di una psicopedagogia sociale e culturale che si nutre abbondantemente, senza timore di perdere la sua specificità, di altri sguardi delle scienze umane e sociali. Ciò senza la pretesa di trovare, in questo ambito, una visione comune ed esaustiva; ma d'altra parte con la consapevolezza che un fenomeno socio-relazionale complesso come la fiducia non può essere realmente compreso dal punto di vista esclusivo di una singola disciplina o separando tale fenomeno dagli altri fenomeni sociali (Marková & Linell, 2008).

Ciò significa necessariamente essere consapevoli che (i) “l'individuo [...] è visto come un'entità dinamica che cresce e che si muove progressivamente all'interno del *milieu* in cui risiede e lo ristruttura”; (ii) “l'interazione tra individuo e ambiente è considerata bidimensionale, è cioè caratterizzata dalla reciprocità”; (iii) l'ambiente include “le interconnessioni tra più situazioni ambientali, nonché le influenze esterne che derivano da condizioni ambientali di carattere più generale” (Bronfenbrenner, 1979, 55; cf. anche Iannaccone & Marsico, 2009). Quindi gli ambiti micro, meso, eso e macrosociale sono sempre in connessione tra loro e reciprocamente si nutrono.

⁶ Bronfenbrenner (1986) amplierà la formula di Lewin $C = f(P, A)$ sostituendo C (comportamento) con S (sviluppo), valorizzando la dimensione temporale dello sviluppo. “L'assunto centrale dell'ecologia dello sviluppo [di Bronfenbrenner] potrebbe condensarsi nell'idea di interdipendenza *tra processi di crescita e contesti di vita*” (Iannaccone & Marsico, 2009, p. 19).

Cercherò quindi di affrontare il fenomeno fiducia non perdendo, quantomeno inizialmente, la pluralità e la ricchezza dei diversi contributi sul tema che autori di diverse discipline hanno dato. Le fonti che ho preso maggiormente in considerazione fanno riferimento soprattutto agli ambiti psicosociale e culturale, sociologico e filosofico; ho tralasciato, per esigenza di indagine, le riflessioni in ambito economico e giuridico. In seconda battuta focalizzerò la mia riflessione (e la relativa ricerca) su dimensioni specifiche della fiducia a partire da un approccio psicosociale e culturale, pur mantenendo uno sguardo “sistemico”.

2. Uno sguardo su alcuni approcci alla fiducia

La riflessione che in prospettiva sociologica Anthony Giddens (1991) fa sulla fiducia rappresenta un punto di riferimento per tutta la riflessione successiva. In particolare risultano di sicuro interesse i rapporti già emersi tra legame e relazione funzionale e quella tra dono e scambio. Nella sua analisi della modernità Giddens intende:

dimostrare che la fiducia è un fenomeno non solo cruciale nello sviluppo della personalità, ma anche rilevante per un mondo fatto di meccanismi disancoranti e di sistemi astratti. Nelle sue generiche manifestazioni, la fiducia è direttamente collegata al raggiungimento di un primo senso di sicurezza ontologica. [...] La fiducia, in questo senso, è essenziale per la formazione di quella “corazza protettiva” che fa da guardia al sé nei suoi rapporti con la realtà quotidiana. [...] Nel suo aspetto più specifico, la fiducia è un mezzo di interazione coi sistemi astratti che, allo stesso tempo, svuotano la vita quotidiana dal suo contenuto tradizionale ed introducono influenze globalizzanti. In questo caso, la fiducia genera quel “salto di fede” che l’impegno pratico richiede. (pp. 5-6)

In questo suo sguardo programmatico Giddens intreccia le dimensioni di fiducia di base, interpersonale e sistemica, pur tematizzando in modo marginale la dimensione interpersonale. In riferimento a quest’ultima, che più propriamente riguarda la nostra riflessione, due sono gli aspetti particolarmente rilevanti nella sua riflessione: quello di *riflessività* e quello di *relazione pura* intrecciati tra loro (1992, 1991, 1990). Per Giddens, infatti, nella modernità:

la costruzione del sé si trasforma in un impegno strutturato in modo riflessivo. Il progetto riflessivo del sé, che consiste nel rendere coerenti le proprie vicende biografiche, anche se sottoposte a continue rivisitazioni, ha luogo nel contesto di molteplici alternative filtrate attraverso sistemi astratti. [...] La pianificazione dell’esistenza organizzata in maniera riflessiva, che normalmente presuppone un calcolo dei rischi [...] diviene una caratteristica centrale nella strutturazione dell’identità personale. [...] D’importanza cruciale è l’emergere della “relazione pura” come prototipo delle nuove sfere della vita personale. Una relazione è pura quando i criteri esterni si sono dissolti: la relazione esiste soltanto per soddisfare qualsiasi richiesta di quella relazione stessa. Nel contesto di una relazione pura, la fiducia può svilupparsi soltanto tramite un processo di reciproca scoperta. La fiducia, in altre parole, per definizione, non può essere ancorata a criteri che risiedono al di fuori della relazione stessa – come i criteri di parentela, di dovere sociale, o degli obblighi derivanti dalla tradizione. Così come l’identità personale, con la quale è strettamente intrecciata, la relazione pura deve essere controllata in maniera riflessiva nel lungo periodo, contro l’influenza di transizioni e trasformazioni esterne. (1991, p. 8-10)

La connessione tra fiducia, identità personale, riflessività e relazione pura che Giddens propone se, da una parte, restituisce una fotografia disincantata delle relazioni interpersonali, dall’altra stimola alcuni interrogativi. Sembra infatti che i percorsi di costruzione identitaria e, quindi, le relazioni di fiducia, siano sostanzialmente autoreferenziali, caratterizzati da una logica funzionale e nettamente separati dai contesti di vita e dal tempo. La logica sottesa allo sguardo di Giddens è radicalmente individualista e cognitiva: la pianificazione della vita organizzata in maniera riflessiva, con un calcolo dei rischi in relazione ai bisogni che le singole relazioni possono soddisfare, porta con sé una riflessione sulla fiducia come dimensione

fondata sullo scambio (e non sul dono) e sulla strumentalità e che quindi, inevitabilmente, si può costruire solo “in un processo di reciproca scoperta” che però è necessariamente disancorato dalla realtà relazionale, sociale, culturale. Giustamente Bauman (2003) si chiede se sia veramente possibile stabilire legami di fiducia (e quindi di dipendenza/interdipendenza, di impegno) in relazioni decontestualizzate in termini sociali e temporali: “La diffusa, anzi scontata consapevolezza del fatto che tutte le relazioni sono “pure” (vale a dire: fragili, fissipare, probabilmente non destinate a durare più a lungo della convenienza che arrecano, e dunque sempre “fino a ulteriore notifica”) non è certo un terreno su cui la fiducia possa mettere radici e germogliare” (p. 126).

La prospettiva di formazione dell'identità di Giddens si distanzia anche da quanto afferma Charles Taylor (1989) in particolare sulle questioni della relazione tra identità e contesto e della pianificazione. Taylor infatti sostiene che “un io esiste solo all'interno di [...] “reti di interlocuzione”. [...] La definizione completa dell'identità di una persona, quindi, di solito comprende non solo la sua posizione sulle questioni morali o spirituali, ma anche un riferimento a una comunità” (p. 54). C'è una esplicita divergenza di prospettiva nella formazione identitaria tra Taylor e Giddens; il nodo sta proprio nella relazione con il contesto comunitario, inteso da Taylor come un “noi” portatore di linguaggio e tradizione: “Ogni giovane può adottare un atteggiamento autenticamente personale; ma la stessa possibilità di questa scelta si inquadra in una prospettiva sociale che ha profonde radici temporali, ossia, in definitiva, in una tradizione” (1993, 58). Giddens, al contrario, sostiene l'inevitabilità della distanza/rottura dell'identità riflessiva dalla tradizione e dalla comunità portatrice di essa (Pozzobon, 2014). Zhao e Biesta (2012) sottolineano come Giddens descriva:

la modernità come un processo di rottura costante con le tradizioni in una spinta in avanti per sviluppare “il nuovo”. A livello individuale, l'ansia aiuta quindi a “mobilitare risposte adattive e nuove iniziative”. Ciò significa che gli individui non solo hanno bisogno dell'agency per adattarsi a un mondo in continua evoluzione, ma richiedono anche una maggiore agency per l'autorealizzazione e l'auto-innovazione. Quindi, la concezione di sé di Giddens sembra porre un iperindividualismo con un alto grado di agency. (p. 337; traduzione mia)

Se da una parte Giddens coglie nel segno quando parla della inevitabilità, nella relazione pura, di processi di costruzione della fiducia autocentrati nella relazione stessa (la “reciproca scoperta”), dall'altra c'è da chiedersi se possa esserci la possibilità reale di costruire relazioni di fiducia nelle *close-relationship* intese in senso atomistico, cioè completamente staccate, ostili o addirittura indifferenti al contesto. In una visione della formazione identitaria, e quindi delle relazioni di fiducia, che si fonda su una esplicita irrilevanza della relazione io-noi, c'è il rischio di concepire ogni relazione e ogni dato di contesto (relazioni di coppia, familiari, il contesto lavorativo, la comunità di vita, ecc.) in maniera esclusivamente funzionale alla (auto)

realizzazione del sé⁷. Ciò è ulteriormente confermato da Giddens (1991) quando individua nella pianificazione dell'esistenza organizzata in maniera riflessiva la caratteristica centrale della strutturazione dell'identità. La pianificazione implica il calcolo dei rischi, il bilancio costi-benefici; è centrata, cioè, su una chiara ed esplicita logica mercantile dello scambio. In riferimento alle *close-relationship*, c'è da chiedersi se sia possibile, come sostiene Giddens, costruire relazioni di fiducia all'interno di una logica funzionale centrata sullo scambio e avulsa dal contesto di vita. La stessa idea che la pianificazione sia il tratto costitutivo dell'identità mi sembra debba essere messo in discussione. Non possiamo sottovalutare il fatto che il tipo di riflessione sulla fiducia che andiamo a fare sia strettamente connesso alla riflessione antropologico-identitaria che le è sottesa. Taylor (1989), in proposito, contrappone il *significare* al *pianificare*, e il *valutare* al *soppesare*. Ridurre alla pianificazione il processo di significazione che ogni soggetto (individuale o collettivo) fa nel proprio percorso di vita vuol dire, ad esempio, ridurre le valutazioni su ciò che ci importa ad un semplice soppesare fondato sul bilancio costi-benefici (Pozzobon 2014). In questo senso un processo di costruzione identitaria, e quindi la costruzione di relazioni fiduciarie, può fondarsi solo su domande pianificatorie (cosa mi conviene? cosa è opportuno? cosa è utile?) o necessita di valutazioni forti in senso tayloriano (cosa è importante per me e per noi? cosa è bene per me e per noi)? Il rischio è che la pianificazione promuova delle semplici connessioni di per sé insufficienti a sviluppare relazioni di fiducia; al contrario processi di reale valutazione e significazione possono generare legami generativi per la propria vita.

L'idea di costruzione identitaria sostenuta da Taylor (2004) ci aiuta quindi a problematizzare la proposta sull'identità e sulla fiducia di Giddens che approfondiremo progressivamente:

Una persona è un agente che ha un senso in sé, della propria vita, che può valutarla e compiere scelte su di essa. [...] Rendere qualcuno meno capace di comprendersi, di valutare e di scegliere equivale a una completa negazione del principio secondo cui dovremmo rispettarlo come persona. (Taylor, 2004, p. 135)

Al pari di Giddens, anche Riccardo Prandini approfondisce in maniera sistematica il tema della fiducia in *Le radici fiduciarie del legame sociale* (1998). Prandini propone una visione della fiducia come “bene relazionale”:

Propongo quindi di pensare la fiducia come “relazione sociale”, più precisamente come proprietà emergente di certi tipi di relazione. Evidentemente essa può essere osservata sia

⁷ Si veda ad esempio questa definizione di famiglia espressa da Maurizio Mori (2006): “La famiglia è data dalla convivenza di due o più individui che attraverso speciali relazioni cercano la propria autorealizzazione. In questo senso, la famiglia è “strumentale” all'autorealizzazione dei componenti la famiglia stessa, e non viceversa, per cui è bene che un tipo di famiglia entri in crisi quando non soddisfa più il proprio scopo, e che ceda il passo ad un nuovo modello più adeguato”. (p. 25)

in termini “micro” sia in termini “macro” e quindi devono essere analizzate anche le relazioni tra fiducia istituzionale e fiducia interpersonale. In seconda istanza propongo di concepire queste proprietà emergenti nei termini di “beni relazionali”. (p. 19)

Mi sembra particolarmente interessante la sottolineatura di Prandini sulla fiducia intesa “come proprietà emergente di certi tipi di relazione”. Ciò induce a pensare la fiducia come effetto, emersione, *outcome* solo di alcuni tipi di relazione (e non di altri); il problema, come vedremo, sarà cercare di comprendere quali tipi di relazione, quali processi relazionali producono fiducia. La seconda sottolineatura è che queste proprietà emergenti sono dei beni relazionali, cioè dei beni che non sono propri di nessuno dei soggetti in gioco, ma della relazione tra di essi. Concepire la fiducia come bene relazionale, cioè come emergenza di una particolare tipo di relazione, può essere particolarmente fertile soprattutto se facciamo riferimento al particolare significato di bene relazionale che, sulla stessa linea d’onda di Prandini, danno Donati e Solci (2011):

definiamo il bene [...] come una realtà che soddisfa dei bisogni propriamente umani, ed è “buona” in quanto realizza questo soddisfacimento. [...] Il termine “relazionale” [intende] la relazione sociale in quanto realtà che “fa” la società e costituisce fatti sociali. [...] [Ciò] ci consente di definire i beni relazionali come quelle entità immateriali (*intangibile goods*) che *consistono nelle relazioni sociali che emergono da agenti/attori riflessivamente orientati a produrre e fruire assieme di un bene che essi non potrebbero ottenere altrimenti.* (p. 8)

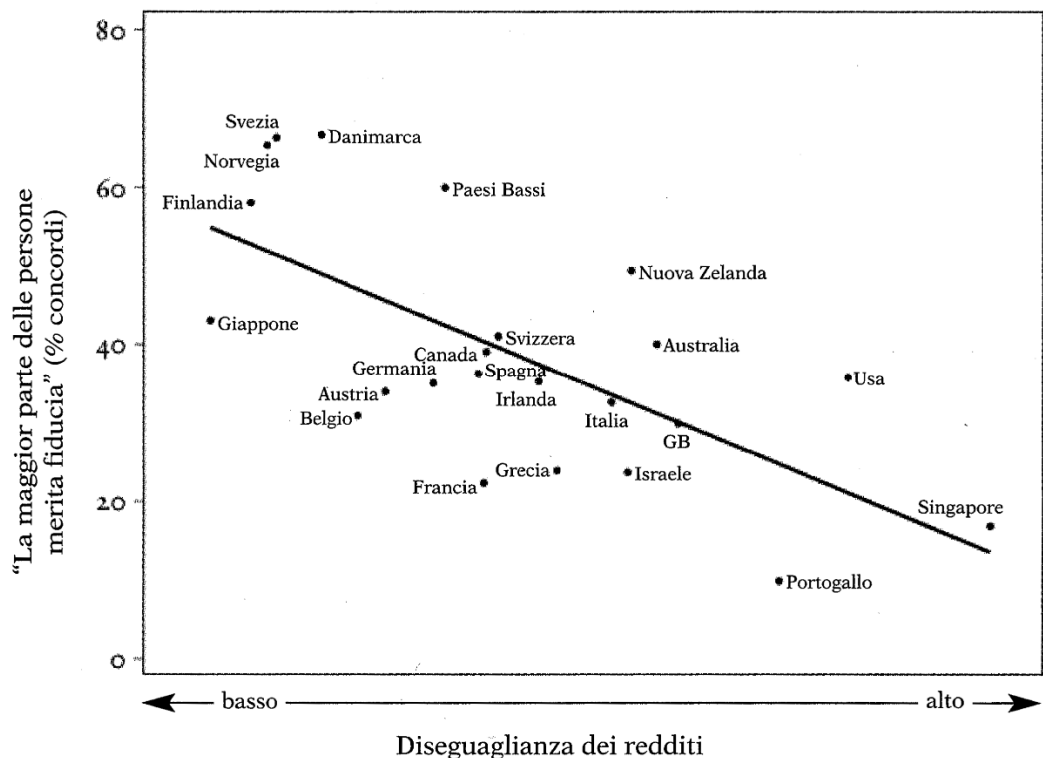
Concepire la fiducia come bene relazionale sposta l’attenzione dall’individuo alla relazione e, in specifico, ad un particolare tipo di relazione. Non da tutte le relazioni, sostiene Prandini, emergono beni relazionali e, quindi, non da tutte le relazioni emerge fiducia. Un bene relazionale “non può essere ottenuto: né con lo scambio di equivalenti [...]; né attraverso una relazione comandata da norme o leggi, perché altrimenti i soggetti non sono liberi, ma costretti” (Donati & Solci 2011, pp. 9-10). Se la fiducia quindi è un bene relazionale, Donati e Solci sembrano suggerire che non può essere ottenuta né da relazioni fondate sullo scambio né in assenza di libertà.

Un’altra dimensione sottolineata da Prandini è che “la fiducia è sia un prerequisito delle relazioni sociali, sia un atto rischioso che genera relazioni sociali” (1998, p. 20). Come vedremo in seguito, questa affermazione sollecita una riflessione sul legame tra fiducia di base (o fondamentale) e fiducia interpersonale: è la fiducia che permette un certo tipo di relazioni o, viceversa, è un certo tipo di relazioni che sviluppa fiducia? I due processi non si escludono a vicenda, ma resta aperta la questione su che tipi di interazioni producano fiducia e, di conseguenza, su che tipi di interazioni siano prodotte dalla fiducia.

Wilkinson e Pickett (2009) hanno svolto una ricerca quantitativa sul ruolo delle disuguaglianze nell’erosione del benessere delle persone e delle comunità. In questo ambito si

chiedono cosa c'entri la fiducia. Lo European and World Values Survey ha chiesto a dei gruppi di individui se fossero d'accordo con l'affermazione "La maggior parte delle persone merita fiducia". Come si vede nella figura 1 (2009, p. 65), l'accordo maggiore con questa affermazione si verifica nei paesi con minori disparità economiche.

Fig. 1: La percentuale di individui d'accordo con l'affermazione "la maggior parte delle persone merita fiducia" è più alta nei paesi con minore disparità economiche (tratta Wilkinson & Pickett 2009, p. 65)



La riflessione che propongono Wilkinson e Pickett è la seguente: "Ipotizzate di abitare in un paese dove il 90 per cento della popolazione non si fida del prossimo, e provate ad immaginare le implicazioni di questo dato per la qualità della vita di tutti i giorni, per le interazioni tra le persone sul lavoro, per strada, nei negozi e nella scuole" (2009, p. 66). Il problema è comprendere se è la disuguaglianza a generare sfiducia o se sono i bassi livelli di fiducia a generare disparità economiche e sociali. Gli autori propendono per la prima ipotesi. Resta il fatto che la fiducia è considerata come una questione chiave del benessere degli individui e della società:

Putnam e Uslaner affermano che la fiducia favorisce la cooperazione. Uslaner dimostra che, negli Stati Uniti, gli individui che si fidano del prossimo tendono a donare tempo e denaro per aiutare gli altri. [...] La fiducia condiziona il benessere tanto degli individui quanto della società civile. Quando la collettività è permeata da un alto grado di fiducia,

prevalgono un senso di sicurezza, l'assenza di paure e l'idea che l'altro sia qualcuno con cui cooperare piuttosto che competere. (p. 69)

Una riflessione analoga emerge da una ricerca di Scabini e Marta (2003) sulla famiglia prosociale. Le autrici si chiedono che relazione ci sia tra l'impegno familiare e l'impegno nell'ambito sociale, cioè "come le famiglie possono generare e sostenere comportamenti prosociali nei figli?" (p. 162). La trasmissione di prosocialità sembra legata, secondo Scabini e Marta, ad alcune dimensioni che emergeranno come fattori-chiave nella nostra riflessione sulla fiducia: la generatività, come capacità di prendersi cura; la fiducia nella logica generativa del dono; il riconoscimento reciproco tra generazioni; l'assunzione di responsabilità.

Come emergeva sopra, c'è però il rischio che parlando di fiducia si faccia riferimento a dimensioni plurime, riferite a contesti sociali molto diversi tra loro e non immediatamente riconducibili ad un nucleo comune. È quindi necessario focalizzare l'attenzione su cosa intendiamo per fiducia e su come nasce la fiducia. Il paradosso è che la fiducia sia percepita come una dimensione talmente data per scontata nella vita quotidiana da rendere superflua una sua definizione. Quando però si prova a circoscrivere il suo significato, le cose si complicano. In particolare risulta poco chiaro cosa e come produca fiducia. Gambetta (1988b), che alla fine degli anni Ottanta del secolo scorso ha tentato una prima sintesi di ordine soprattutto socioeconomico sul tema della fiducia, ha affermato che "non sappiamo granché su come si raggiunga o si possa raggiungere e promuovere un certo livello di fiducia" (p. 290). Allo stesso modo, in ambito sociologico, Antonio Mutti (1994) nei suoi studi sulla fiducia sostiene che:

L'identificazione delle condizioni generali che favoriscono l'attivazione e la riproduzione della fiducia costituisce un problema rilevante e complesso. La fiducia si manifesta, infatti, in un contesto di interazione influenzato sia da variabili attinenti al sistema sociale, sia da variabili che riguardano la struttura della personalità. (p. 82)

Donati (2003), nel suo approfondimento sul tema del capitale sociale, richiama la questione del cosa alimenti fiducia:

Il capitale sociale consiste pertanto in ciò che promuove le relazioni sociali come veicoli di interazione umana, ossia in quel "qualcosa" che alimenta fiducia, reciprocità, cooperazione fra le persone, quale che sia il loro grado di conoscenza e quali che siano gli scambi tra di esse. Questo "qualcosa" è di difficile definizione. (p. 372)

In ambito filosofico Origgi (2008) afferma che "la fiducia resta tuttavia uno dei più difficili concetti da affrontare in filosofia e nelle scienze sociali" (p.8; traduzione mia).

2.1. Alcune definizioni di fiducia⁸

Un primo tentativo è quello di esplorare la fiducia attraverso tre definizioni negli ambiti sociologico, psicologico-sociale e filosofico.

Antonio Mutti (1987) definisce la fiducia “come un’aspettativa di esperienze con valenza positiva per l’attore, maturata sotto condizioni di incertezza ma in presenza di un carico cognitivo e/o emotivo tale da permettere di superare la soglia della mera speranza”⁹(p. 230). In poche righe Mutti chiama in gioco molteplici dimensioni; innanzitutto la fiducia come *aspettativa di esperienze*. L’*aspettativa* è un’istanza presente, che attinge dal passato per proiettarsi nel futuro¹⁰; è in gioco quindi la dimensione temporale legata alle *esperienze*, cioè all’*azione*. Questa aspettativa di esperienze ha *valenza positiva per l’attore*; entra quindi in gioco la dimensione morale, cioè ciò che l’attore considera buono nella relazione con l’altro¹¹. Innanzitutto, quindi, la fiducia ha a che fare con le dimensioni del *tempo*, dell’*azione* e della *moralità*. Tutto ciò in un contesto di *incertezza*: non ci sarebbe bisogno di fiducia se non ci fosse incertezza. Nella relazione con l’altro nulla è totalmente certo; l’incertezza, potremmo dire, è un dato antropologico e relazionale. La fiducia, in questo senso, assume la dimensione della scommessa sull’altro e sulla relazione; ed ogni scommessa porta con sé il rischio di essere delusa, tradita. Mutti inoltre differenzia la fiducia dalla speranza perché quest’ultima, a suo avviso, è un’aspettativa priva di *ancoramenti cognitivi ed emotivi*. Come sottolinea Prandini (1998) “la speranza differisce dalla fiducia poiché riguarda situazioni in cui l’attore sociale non può intervenire, relazioni sociali che non possono essere modificate” (pp. 18-19)¹². Questo

⁸ Questo paragrafo e il successivo riprendono ed ampliano quanto, nella prima parte della ricerca dottorale, ho sviluppato nell’articolo “*Lo sviluppo delle relazioni di fiducia come pratiche per la costruzione di identità individuali, familiari e collettive*” (Pozzobon, 2017)

⁹ Molto simile è la definizione che ne dà Prandini (1998): “Propongo di definire la fiducia come un’*aspettativa con valenza positiva che, in condizioni di incertezza, rassicura Ego rispetto alle azioni e alle comunicazioni di Alter.*” (p. 21)

¹⁰ “L’aspettativa conscia non è una forma immaginaria di memoria, un esempio di ciò che Vico chiamava “fantasia”? L’aspettativa attinge dal passato per prevedere il futuro. Posso aspettarmi qualcosa che non ho mai vissuto? [...] L’*aspettativa non è forse una forma di ripetizione e di rievocazione? Non è in sostanza una specie di memoria significativa?*” (Hustvedt, 2016, p. 244).

¹¹ L’aspettativa positiva è propriamente morale quando è in gioco la valutazione intenzionale del soggetto, in particolare quando essa può essere definita *valutazione forte* in senso tayloriano: «In particolare Taylor distingue la valutazione in *valutazione debole* (o valutazione di primo grado, in cui interessano solo gli esiti) e *valutazione forte* (o valutazione di secondo grado, o valutazione dei desideri) nella quale ci importa la qualità della nostra motivazione; “ciò che è specificamente umano è la capacità di *valutare* i propri desideri, di considerarne alcuni desiderabili e altri indesiderabili” (Taylor, 2004, p. 50). [...] In Taylor c’è una costante circolarità tra la costruzione dell’identità e la possibilità/capacità di valutare; se da una parte, infatti “la nostra identità è ciò che ci consente di determinare che cosa è importante per noi e che cosa non lo è” (Taylor, 1989, p. 47) (e per Taylor *determinare che cosa è importante* significa *valutare*), dall’altra la valutazione forte è una dimensione che più di ogni altra consente la costruzione dell’identità: “la nostra identità è definita dalle nostre valutazioni fondamentali” (Taylor, 2004, p. 73)». (Pozzobon, 2014, p. 160)

¹² Non è possibile approfondire qui la relazione tra fiducia e speranza. Mutti e Prandini definiscono la speranza, solo in relazione negativa alla fiducia, come “un’aspettativa priva di

differente “carico”, afferma Mutti, non è così facilmente definibile. In relazione alla dimensione cognitiva Mutti, rifacendosi a Simmel, sostiene, come già detto, che la fiducia si colloca “in una zona intermedia tra completa conoscenza e completa ignoranza: ‘chi sa completamente non ha bisogno di avere fiducia; chi non sa nulla nemmeno può, razionalmente, avere fiducia’ ” (Mutti, 1987, p. 231). La mancanza di ancoramenti emotivi della speranza avvicinerrebbe quest’ultima alla fiducia cieca, cioè puramente emozionale e impermeabile ad evidenze cognitive.

In riferimento alla dimensione individuale o relazionale della fiducia Lewis e Weigert (1985) sostengono che:

da un punto di vista sociologico, la fiducia può essere concepita come una proprietà di unità collettive (in una progressione dalle coppie, ai gruppi, alle collettività), e non di singoli individui. Essendo una caratteristica collettiva, la fiducia è applicabile alle relazioni tra le persone piuttosto che al loro stato psicologico considerato singolarmente. (p. 968; traduzione mia)

Troviamo molte analogie nella definizione di fiducia in ambito psicologico-sociale proposta da Scabini e Ranieri (2010):

La fiducia è uno stato psicologico caratterizzato da aspettative positive nei confronti delle intenzioni e dei comportamenti di un altro, e in virtù di esse include la propria intenzione di accettare di essere vulnerabile. Quest’ultima caratteristica di apertura rischiosa è inerente alla condizione di incertezza e di scommessa nei confronti dell’altro [...] ed è tanto più rilevante quanto più si è in situazioni di interdipendenza. (p. 690)

Questa definizione solleva quindi la seguente ambivalenza: la fiducia è uno stato psicologico o una relazione sociale? Emerge qui con evidenza la tensione tra dimensione personale (*stato psicologico, la propria vulnerabilità*) e dimensione relazionale/sociale (*le aspettative e la scommessa nei confronti dell’altro; tutto ciò assume rilevanza in situazioni di interdipendenza*). È probabilmente la dimensione processuale della costruzione dell’identità che ci permette di superare questa dicotomia, assumendo la prospettiva di una *sintassi narrativa della fiducia* intesa come un susseguirsi di esperienze, di relazioni dialogiche, di storie che sviluppano identità e legami.

La prospettiva filosofica conferma la centratura del costrutto di fiducia sulla relazione interpersonale in termini di azione e di rischio di delusione delle proprie aspettative (qui

ancoramenti cognitivi ed emotivi”. Pur in ambito medico, risulta molto interessante la riflessione sulla speranza che fa Fabrizio Benedetti (2018) nel suo recente libro *La speranza è un farmaco*: “Questo è il significato, anzi, la definizione stessa di speranza: il desiderio e l’aspettativa che il futuro sia migliore del presente. [...] C’è però un altro elemento cruciale nella speranza: la fiducia. Se non credo di farcela io o non credo che le persone intorno mi aiuteranno è più difficile mettere in atto un comportamento che mi farà raggiungere l’obiettivo. [...] La speranza, quindi, non può essere considerata una singola entità, bensì una miscela di fattori che mi fanno prevedere un domani migliore di oggi” (p. 53).

espresse in termini di motivazioni e sentimenti): “Ciò che la fiducia significa, allora, è sia la qualità di una relazione interpersonale a differenti livelli (individuale o istituzionale), sia l’azione stessa di impegnarsi in una situazione considerata rischiosa, sia infine la motivazione, il sentimento che porta a questa azione” (Origgi, 2008, p. 10; traduzione mia).

Origgi (2008) sostiene ulteriormente il carattere connotativo e di indeterminatezza della fiducia quando afferma che essa è distinta sia dalla fede, sia dall’affidabilità, sia da una credenza ottimistica sul mondo. Siamo di fronte ad uno stato cognitivo e motivazionale complesso che si sviluppa nella relazione con gli altri in situazioni di potenziale rischio.

Addentrarsi nella dimensione della fiducia significa innanzitutto prendere atto che gli ambiti di riflessione della fiducia stessa sono plurimi. Come sostiene Albert Ogien (2006) è però necessario focalizzare l’ambito di analisi della fiducia, cioè:

riservare l’uso della parola fiducia solo alle relazioni tra individui in interazione, cioè postulare il carattere essenzialmente morale del concetto di fiducia. Un primo elemento della grammatica [della fiducia] emerge qui: *la fiducia è un termine che viene solitamente usato per descrivere un particolare evento in una relazione sociale tra gli umani.* [...] Un secondo elemento: [...] *Se usato come termine relazionale, il termine fiducia indica sia uno stato, sia un meccanismo, sia un impegno.* [...] Un terzo elemento: [...] *la fiducia è un termine usato per dire qualcosa sullo sviluppo futuro di una relazione sociale nel momento stesso in cui ci si impegna.* (pp. 218-219, traduzione mia)

Coerentemente a quanto sostenuto da Albert Ogien, nel nostro caso l’ambito di indagine sarà quindi quello dell’interazione interpersonale e, in specifico, della relazione familiare.

2.2. Alcune precisazioni a partire dall’etimologia del termine fiducia

Allo stesso tempo è d’obbligo una contestualizzazione etimologica; il termine fiducia porta con sé, come abbiamo visto, un’area plurale di significati: dalla dimensione dell’aver fede, del credere, al confidare, all’affidarsi, al fare affidamento. Hart (1988) propone una breve ed efficace analisi etimologica di questo gruppo di termini:

Il gruppo di sinonimi di cui fa parte la parola *fiducia (trust)* provoca una singolare confusione. Avere fede (*faith*), dare fiducia (*trust*) e confidare (*confidence*)¹³ esprimono un modo di credere (*belief*). In origine *belief* esprimeva qualcosa che ci è caro (cfr. *love*). Credere (*to believe*) significa accettare qualcosa per *vero*. *Credere in* significa aver *fede, fiducia* o *confidare* in qualcuno o qualcosa. I termini inglesi *faith* e *confidence* derivano entrambi dal latino *fides*, il concetto più vicino al *trust* germanico. (p. 241)

¹³ Gloria Origgi nel suo libro *Qu’est-ce que la confiance?*(2008) traduce *trust* con *confiance décidée* e *confidence* con *confiance assurée*.

Hart sottolinea come dal Medio Evo in poi il termine *fede* abbia sostituito il verbo *credere*, sottolineando maggiormente la fiducia in una persona o in una cosa. Propone quindi un continuum di parole che esprimono il *credere* sulla base della progressiva intensità dell'evidenza: “*Fede* non richiede un'evidenza; *fiducia* è un'aspettativa basata su un'evidenza non conclusiva, e tollera incertezza o rischio; *confidare* è una convinzione forte basata su un'evidenza solida o su una deduzione logica. Tutti i termini implicano atteggiamenti soggettivi”. Per Hart *credere* è un sentimento riferito ad una persona o cosa che non ci deluderanno; tale sentimento, quindi, cambia in maniera inversamente proporzionale all'evidenza:

Fede è un'accettazione priva di dubbi e con forte contenuto emotivo. *Fiducia* implica profondità e certezza di quel sentimento, con evidenza non conclusiva. *Confidare* comporta un sentimento meno intenso e fondato spesso su prove sufficienti a renderci sicuri. *Fiducia* si colloca pertanto nel mezzo di un continuum di termini relativi al credere che contiene gli estremi della fiducia cieca e del confidare a ragion veduta. L'etimologia del termine inglese *trust* è di essere *true* come un *tree*, ferma, solida e leale; non impermeabile all'evidenza dei sensi, ma fondata sulla volontà di correre il rischio e tollerare l'incertezza. (pp. 241-2)¹⁴

Possiamo quindi per il momento, a partire dai contributi analizzati, assumere come oggetto della nostra indagine la fiducia come termine medio tra la fede e il confidare/sperare, nell'interazione faccia a faccia che avviene nel tempo (connessione passato-presente-futuro) e in un preciso contesto sociale e culturale (dimensione situata), e che mira allo sviluppo di un impegno/legame (dimensione morale). Consapevoli quindi della polisemia del concetto di fiducia¹⁵, tralascieremo, sia per necessità di indagine da una parte, ma, d'altra parte e come vedremo in seguito, perché si tratta probabilmente di questioni diverse (ma comunemente definite sotto lo stesso cappello terminologico), gli ambiti di riflessione che guardano alla

¹⁴ Hart, sulla scorta di Simmel, associa il termine *fede* alla certezza e alla fiducia cieca. Pur non essendo questo il luogo per approfondire il legame fede-fiducia, è evidente che tale associazione rimane alla superficie della questione. Mi sembra significativo, in questo senso, riportare anche l'etimologia biblica della fiducia: “I termini ebraici che indicano la confidenza e la fiducia sono il verbo *batach* (“confidare, aver fiducia, trovare la propria sicurezza in”), a volte sinonimo di *aman* (“aver fede, poggiare su, aderire”) e di *cashab* (“trovare rifugio, ripararsi”), che indicano un atteggiamento soggettivo di abbandono e di affidamento radicale dell'orante nei confronti di Dio. Nella preghiera la fiducia si manifesta come un sentirsi accolto dal Signore nella sua casa (cf. Sal 23,5-6), protetto e custodito da lui (cf. Sal 91,1 ss.), sicuro come un bambino piccolo in braccio a sua madre (cf. Sal 131). [...] Il vocabolario biblico della fiducia in Dio è rappresentato infatti da espressioni come “abitare con”, “dimorare all'ombra di”, “rifugiarsi in”, “trovare riparo in” (Manicardi, 2014, pp. 26-27). Cf. anche l'interessante analisi del termine fiducia in diverse lingue europee che fanno Marková e Linell (2008).

¹⁵“In relazione a diverse reti di concetti in lingue, culture e sistemi sociopolitici, il termine “fiducia” è altamente polisemico. Gli individui sviluppano il significato di “fiducia” attraverso il processo di socializzazione e comunicazione, acquisendo sistemi di conoscenza sociale localmente rilevanti” (Marková & Linell 2008, p. 8).

fiducia come qualità personale (nel senso di fiducia nelle proprie capacità, di autostima)¹⁶ e quelli che guardano alla fiducia come dimensione che va oltre la relazione interpersonale, cioè quella che potremmo chiamare fiducia sistemica o macrosociale (cf. § 2.3.).

A supporto di questa scelta e in conclusione di questa riflessione, mi è venuto in aiuto un intervento di un narratore italiano, Marco Balzano¹⁷. Non si tratta di un racconto, ma di una sorta di riflessione narrativa su tre parole chiave (fiducia, confini, scuola) scritta recentemente, che narra in maniera molto efficace il significato relazionale che l'autore dà alla fiducia. Per Balzano, a partire dal rimando etimologico a *fides* che richiama il “riconoscimento dell'affidabilità dell'altro”, la fiducia richiede sempre l'incontro:

La fides che sta alle spalle della nostra fiducia non è un atto istintivo, è invece un atto in cui abbiamo bisogno di familiarizzare, di esporci, di condividere, di saggiare la lealtà di chi ci sta davanti. Soltanto dopo tutto questo daremo fiducia. Quando abbiamo stabilito intimità, diventiamo sicuri che se il depositario della nostra fiducia dovrà decidere per noi lo farà nel nostro interesse.

Emerge quindi, in prima battuta, la caratteristica della fiducia come esito di un incontro, di una relazione. Allo stesso tempo la fiducia interroga la nostra identità che, in quanto segnata dal limite, ha bisogno della relazione con l'altro; relazione che nutre, ma che può essere anche tradita:

Dalla consapevolezza del limite nasce il bisogno di accogliere l'altro, prova inconfutabile del nostro essere animali sociali, insufficienti a noi stessi. Del resto, insufficienti a noi stessi lo siamo sin dalla nascita, evento che coincide con una richiesta di fiducia. Il primo grido, afferma Freud, risponde proprio a questa domanda. Anzi, la nostra sopravvivenza è dovuta all'aspettativa che il bambino ripone nella madre che tornerà a sfamarlo.

Che la fiducia sia, a differenza della fede, un atto sospeso lo si capisce chiaramente alla luce dello smarrimento e del dolore che causano i tradimenti, sempre in agguato per chi compie questo salto nel vuoto. Il verbo latino “tradere”, infatti, sta proprio per “abbandonare qualcuno”, “consegnarlo altrove”. La sua accezione è generalmente negativa e rende molto bene la desolazione e la solitudine che segue allo spezzarsi di un patto.

¹⁶Mi sembra che la relazione di fiducia che tentiamo di indagare centri poco con l'idea di fiducia in se stessi che propone R. W. Emerson (2003), forse il primo ad aver parlato della fiducia in se stessi in *Self reliance*; nel suo saggio ottocentesco, che esalta le innumerevoli risorse dell'individuo, la sua ispirazione e il suo genio capriccioso, egli afferma che nella società a lui coeva “la virtù che più si ricerca è il conformismo, di cui la fiducia in se stessi è l'opposto. [...] Chiunque voglia essere un uomo, deve essere un anticonformista” (p. 33). Quella che guida Emerson è una pur comprensibile logica naturalistica, vitalistica, individualista, in cui l'altro (e il passato, la tradizione, la comunità) può essere solo di ostacolo alla mia autorealizzazione alla quale sono chiamato per natura. Per Emerson è un valore l'autosufficienza; un'anima autosufficiente è fiduciosa in se stessa. Solo se l'individuo ha fiducia in se stesso, in una logica unidirezionale, cambiano le relazioni con gli altri: “È facile osservare che una maggiore fiducia in se stessi opera necessariamente una rivoluzione in tutte le relazioni fra gli uomini e in tutte le loro istituzioni” (p. 93). Pur ispirando anche molti approcci psicologici odierni sulla fiducia in se stessi e sull'autostima, tralascio questo ambito di riflessione per la sua esplicita esclusione della dimensione relazionale della fiducia.

¹⁷Marco Balzano, classe 1978, oltre a raccolte di poesie e saggi, ha pubblicato quattro romanzi. Il suo ultimo romanzo è *Resto qui* (Einaudi 2018).

Balzano, nel ribadire che la domanda sulla fiducia è tanto più viva quanto meno viviamo pratiche di fiducia, sottolinea lo slittamento della fiducia dal contesto privato a quello pubblico. Egli pone la questione se si tratti della stessa fiducia; la risposta è evidentemente negativa, ritornando alla necessaria dimensione di interdipendenza che la fiducia richiede:

La domanda è: siamo sicuri che la fiducia che ci chiedono la politica, la società, la pubblicità, sia veramente fiducia? Sia, cioè, un atto di conoscenza, di tensione verso l'altro, di una generosità che crea affidabilità? A me pare di no. La fiducia che ci viene chiesta non deriva dalla pratica, lenta e faticosa, della conoscenza. La fiducia smerciata nella comunicazione – quella politica e quella pubblicitaria specialmente - è calata dall'alto, senza avere l'autorevolezza di una fede. Non nasce da un rapporto che due o più persone intrecciano: la politica e il mercato non se la guadagnano sul campo, ma la domandano a ripetizione e la pretendono per sussistere e rafforzare se stessi. E infatti la nostra parte attiva viene eliminata: in questa dinamica non ci viene mai chiesto di agire, se non quando dobbiamo dire sì, quando dobbiamo alzare la mano per votare la fiducia o per dire che anche noi vogliamo quel prodotto. Siamo soli a dare fiducia, non c'è un'altra parte che ci ha teso la mano e che ci ha conquistati, dunque questa non è fiducia perché non esiste una fiducia senza l'altro. In fondo fiducia ha una radice che risale alla parola amore, il quale, a meno che non sia per Dio, prevede che siamo sempre in due.¹⁸

2.3. Fiducia di base, interpersonale e sistemica

Per concludere questo primo tentativo sintetico di definizione della fiducia è doveroso fare riferimento alla classica tripartizione della fiducia in fiducia di base, interpersonale e sistemica. Si potrebbe definire *fiducia di base* (o *fiducia di fondo*, come la chiama Erikson - 1982) la fiducia in se stessi, nelle persone vicine e negli altri in genere che si acquisisce nel primo anno di vita, in particolare nel rapporto con la madre. Facendo riferimento al bambino, Erikson (1963) afferma che:

l'aver fiducia implica in genere non solo l'aver appreso a far affidamento sulla continuità e sulla identità dei provvisori esterni, ma anche l'aver appreso ad aver fiducia in se stesso e nelle capacità dei propri organi e l'esser in grado di considerarsi abbastanza degno di fiducia da non imporre ai provvisori esterni un atteggiamento guardingo. (pp. 231-232)

La fiducia di base, in un certo senso e pur con gradazioni diverse, è propria di ogni persona¹⁹. Potremmo descriverla come quella dimensione di fiducia nell'altro senza la quale non si potrebbe vivere: è quella, ad esempio, che ci fa uscire di casa la mattina senza temere che qualcuno, appena usciti, ci investa; o quella che ci permette di addormentarci accanto ad un'altra persona senza pensare che nel sonno quella persona potrebbe ucciderci. Utilizzo degli

¹⁸Balzano Marco, *Tre parole*, in Repubblica.it/Robinson del 4 luglio 2018. L'intervento è stato poi ampliato e ripubblicato in Balzano (2019).

¹⁹Sulla fiducia come fondamento di qualsiasi pratica umana si veda Bongiovanni (2012).

esempi “tragici” proprio per sottolineare che una vita senza fiducia di base sarebbe invivibile. Questa fiducia, secondo Erikson (ma anche secondo Bowlby e Winnicott, ad esempio), dipende dalla qualità del rapporto madre-bambino nel primo anno d’età²⁰. Potrebbe sembrare quindi che, dopo il primo anno di vita, la fiducia di base una persona o ce l’ha o non ce l’ha. Non a caso questa dimensione è stata studiata soprattutto da psicologi dello sviluppo e quindi, apparentemente, in primo luogo come qualità individuale, pur nell’interazione con il contesto. Meglio di Erikson, Bowlby (1988) in realtà sottolinea come la costruzione della fiducia di base sia un processo bidirezionale nel quale l’attivazione del bambino è un dato fondamentale. Non è solo la madre che fa in modo di dare cura e attenzione al figlio cercando di comprendere al meglio i suoi bisogni, ma è anche il figlio che mette in atto comportamenti volti a suscitare l’attenzione della madre:

Il modello dei percorsi di sviluppo afferma che alla nascita il neonato ha davanti a sé una gamma di possibili percorsi, e quello su cui procederà verrà determinato in ogni istante dall’interazione dell’individuo, com’è in quel momento, con l’ambiente in cui gli capita di essere. [...] Questo potenziale continuo di cambiamento indica che in nessuna età della vita una persona è invulnerabile di fronte alle possibili avversità e anche che in nessuna età della vita una persona è impermeabile ad un’influenza favorevole. (1988, p. 131)

Anche la fiducia di base, in questo senso, è un processo di reciproca attivazione volto alla costruzione del legame. Anche Pittaluga (2000) afferma come la fiducia e la sicurezza non “passano” nella logica dell’elargizione dall’adulto al bambino, ma si formano nell’intersoggettività. Il rapporto tra fiducia di base e la fiducia che si svilupperà nelle interazioni future è centrale nella riflessione di Judy Dunn, come riporta Marisa Pittaluga:

In che misura [...] la fiducia, il concetto di sé e l’autostima sono influenzati da una relazione precoce e quanto tale inizio determina la natura delle relazioni che si svilupperanno nel corso della vita, come ad esempio le relazioni di coppia o le relazioni tra fratelli, i rapporti tra coetanei e le amicizie basate sul reciproco impegno di affetto, di sostegno e di fiducia? Nel ribadire che i dati attualmente disponibili confermano che la qualità dei rapporti dipende sempre da entrambi i partecipanti alla relazione, la Dunn individua un elemento di mediazione nella capacità di comprensione sociale. (p. 18)

Sembra quindi che l’incisività della fiducia di base nelle future relazioni sociali non sia da intendere tanto in termini deterministici secondo una logica di causa-effetto, quanto nello sviluppo nel bambino della capacità di comprensione degli aspetti relazionali e sociali della realtà: da come ottenere l’attenzione degli altri, a come sviluppare le migliori strategie di cooperazione; dalla gestione delle difficoltà, al considerare la necessaria diversità dei

²⁰Già nella parola biblica emerge questa intuizione: “Sulle mammelle di mia madre mi hai insegnato la fiducia, o Dio!” (Salmo 22,10). Erikson (1963) sottolinea la dimensione fondamentale del rapporto madre-bambino: “Bisogna però dire qui che la fiducia deriva dall’esperienza della prima infanzia in una misura che non sembra dipendere dal nutrimento ricevuto o dalle manifestazioni d’affetto, ma piuttosto dalla qualità del rapporto con la madre” (p. 233).

sentimenti e dei punti di vista degli altri. La fiducia di base in questo senso permetterebbe la maturazione di modelli di interazione, perlopiù appresi in famiglia, che sosterebbero in seguito le esperienze di interazione, reciprocità e cooperazione che si sviluppano nei gruppi e nella comunità. “In altre parole – scrive Emde (1991) – quanto è interiorizzato dal bambino è immagazzinato come conoscenza procedurale, relativa al modo in cui *chiarire le cose* nel corso di interazioni con altri significativi” (Pittaluga, 2000, 19).

Se letta secondo queste prospettive, la critica di Luhmann (2000; cf. anche Luhmann, 1988 e Prandini, 1998), secondo la quale la fiducia non dovrebbe essere studiata a livello psicologico poiché non può essere ridotta ad una variabile individuale (cf. Giani, 2010), perde di valore, a patto quindi che l’approccio sia psicologico-sociale, cioè centrato sulla relazione tra la persona e il suo contesto di vita, in una logica duale e non monodimensionale (cf. Spaltro, 1969).

Ne deriva che ogni forma di rapporto con la realtà, lo stesso fidarsi o non fidarsi, la definizione degli oggetti investiti di fiducia, il valore e le conseguenze del fidarsi, implicano sempre come “parametro fondamentale” il riferimento ad un contesto che rappresenta il sistema di regolazione cui il singolo partecipa. [...] La fiducia, in questa ottica, non è una “cosa che c’è o non c’è”, né ha una forma definitiva. Ha un carattere *dinamico* – il perché del fidarsi, di chi e di che cosa ci si debba fidare, ecc., sono dimensioni allo stesso tempo costruite e fruite dagli attori – ed ha carattere *contingente* – è entro le pratiche discorsive di costruzione di senso che la fiducia viene continuamente costruita e rielaborata. (Venuleo, pp. 83-84; cf. anche Smorti 1994)

Questa riflessione ci introduce alla seconda dimensione della fiducia, quella *interpersonale* che si sviluppa nelle interazioni vicine (*close-relationship*), cioè familiari, gruppali e comunitarie. La fiducia interpersonale, centrata sul processo della relazione interpersonale e sociale (in questo senso è inclusiva, dal mio punto di vista, anche della fiducia di base), è il centro dell’attenzione delle riflessioni di questo contributo. Anche la fiducia di base, se vista come una relazione senza soluzione di continuità, è la fiducia che nasce tra madre e bambino (interpersonale) che, come afferma Bowlby, è suscettibile di essere erosa e/o nutrita negli scambi innumerevoli che il bambino ha e avrà nel corso della sua crescita. Allo stesso modo la teoria dello stadio dello specchio di Lacan “mostra come l’identità del soggetto non sorga affatto dallo sviluppo progressivo di potenzialità innate, ma dipenda fundamentalmente dalla mediazione assicurata dallo sguardo dell’Altro. Il sentimento di identità e di unità del proprio corpo non si genera per una maturazione evolutiva già programmata, ma solo grazie all’incontro contingente con lo specchio come volto dell’Altro” (Recalcati, 2015, p. 38).

Pur rilevando il limite della teoria dell’attaccamento di Bowlby nel considerare la diade mamma-bambino perlopiù come una sorta di relazione isolata dal contesto (in particolare il ruolo del padre e della coppia coniugale risultano poco rilevanti)²¹, è difficile immaginare la

²¹Non è questo il contesto per una critica alla parzialità del contesto di interazione nella teoria dell’attaccamento di Bowlby. Basti ricordare come anche Bronfenbrenner, come ci ricordano Iannaccone e Marsico, ha evidenziato “la necessità di non limitarsi allo studio dei rapporti

fiducia di base come un processo che ad un certo punto termina con degli esiti chiari (indipendentemente dalla loro qualità) che determineranno quasi in termini destinali la qualità delle relazioni di fiducia di una persona nel futuro. Ritengo che se Bowlby (1988) afferma che “in nessuna età della vita una persona è invulnerabile di fronte alle possibili avversità e anche che in nessuna età della vita una persona è impermeabile ad un’influenza favorevole” (p. 131), ciò autorizzi a considerare la fiducia di base come una dimensione particolarmente rilevante nella costruzione delle relazioni fiduciarie interpersonali che ogni persona continua a stabilire per tutta la vita nei suoi contesti di vita²².

Una terza dimensione da considerare è la fiducia *sistemica*, cioè la fiducia nelle diverse espressioni dell’organizzazione sociale, istituzionale e del mercato. È soprattutto il versante sociologico che ha esplorato questo livello. Ed è proprio Luhmann che, con la sua distinzione tra la *fiducia* e il *confidare* (cf. Luhmann, 1988), ci aiuta a concentrarci sui processi che, essendo caratterizzati dal *rischio*, hanno a che fare con situazioni sulle quali i soggetti possono incidere. La fiducia, in questo senso, è propria di quelle interazioni (rischiose) nelle quali i soggetti possono agire (ad esempio, posso organizzarmi assieme ad altri soggetti della mia comunità per evitare il rischio che l’amministrazione comunale decida di autorizzare una discarica nel nostro territorio). Il *confidare*, invece, si riferisce alle situazioni di *pericolo*, dove il singolo, i gruppi e le singole comunità possono al massimo *confidare* che qualcosa succeda (o non succeda), ma non possono incidere sul processo (ad esempio, se sono un autotrasportatore, posso *confidare* che il prezzo della benzina scenda, ma verosimilmente non posso fare nulla perché questo succeda). La nostra attenzione si focalizza perciò sulle situazioni di fiducia-rischio, non sul binomio *confidare-pericolo* che caratterizza soprattutto la riflessione sulla fiducia sistemica. Questa distinzione tra fiducia e *confidare* suggerisce inoltre che, come ben ha intuito Marco Balzano, pur nominando con il termine fiducia sia la fiducia interpersonale sia il *confidare*, stiamo parlando forse di due dimensioni molto diverse tra loro.

diadici (tipico è quello della madre e del bambino) che possono costituirsi nei contesti familiari (Bowlby, 1972), ma di prendere in esame *sistemi di interazioni* che comprendano più di due persone. Del resto, la scelta di unità di analisi diadiche (ad es. madre/bambino), frequentemente operata negli studi evolutivi, presenta l’inconveniente, ben sottolineato dalla prospettiva ecologica, di prendere in considerazione solo aspetti parziali di un sistema ben più complesso a scapito di spiegazioni scientifiche realmente esaustive” (Iannaccone & Marsico, 2007, p. 36). Allo stesso modo anche Scabini e Cigoli (2000) sostengono che “chi vuole cogliere l’oggetto famiglia è spinto a superare la prospettiva duale che si limita a esaminare la prospettiva duale genitore-figlio, o più facilmente l’interazione mamma-bambino, e deve prendere in considerazione più generazioni” (p. 12).

²²Enzo Bianchi (2013), con la sua consueta semplicità ed efficacia, descrive questa logica fiduciaria interpersonale e dialogica costante, fin dalla costruzione della fiducia di fondo (o in se stessi): “La fiducia in se stessi dipende in gran parte da questo poter credere agli altri, perché è di fronte alla parola venuta da qualcun altro che il bambino impara a situarsi. Accogliendo la parola che viene dall’altro si mette fiducia in lui e nello stesso tempo si afferma la propria identità. In questo esercizio del credere si scambia la parola, nasce la coscienza, crescono la soggettività e la relazione, che permettono agli umani di confessare reciprocamente: ‘Io credo in te.’” (pp. 13-14)

Ciò non significa che non ci sia una dimensione di fondo che le accomuna, ma che l'espressione, i soggetti e le dimensioni in gioco sono molto diverse²³. Non è quindi per nulla scontata la relazione (e il reciproco nutrimento) tra la fiducia nei contesti micro e il confidare nei contesti macro. In questo senso la distinzione tra *fiducia* e *confidare* di Luhmann se, da una parte, aiuta a distinguere due processi sociali differenti, dall'altra, come sottolinea Prandini (1998), rischia di separare gli ambiti micro e macro in cui si sviluppa la fiducia rendendoli incomunicabili ed escludendo una loro reciproca significazione.

Quindi l'equazione "quanto più si sviluppano relazioni interpersonali fiduciarie di qualità, tanto meglio si svilupperà una società fiduciaria (e viceversa)" è tutta da indagare. Nell'ambito della psicologia sociale e di comunità la reciprocità (anche fiduciaria) tra dimensione gruppale (e in primo luogo la famiglia), intergruppo e comunitaria è sicuramente tematizzata (Branca 2000; Martini & Torti, 2003; Mannarini, 2013; Scabini & Marta, 2003; Marta & Scabini, 2007). Scabini e Cigoli (2000) affermano in proposito che:

quando il senso del legame tra le generazioni, che si apprende in famiglia, diventa cura responsabile del futuro della società, il movimento dalla famiglia alla comunità è all'insegna di un processo generativo. Al contrario, esperienze confuse e rapporti distorti tra le generazioni familiari producono facilmente patologia sociale e in questo caso il movimento dalla famiglia alla comunità è all'insegna di un processo degenerativo. (p. 38)

Già secondo Erikson (1963, 1969) fiducia e sfiducia interpersonale generalizzate sono l'esito di una buona risoluzione del conflitto tra fiducia e sfiducia di base. Per Erikson, infatti, c'è una connessione significativa tra fiducia in se stessi, fiducia negli altri e fiducia nelle istituzioni e nel mondo; lo stesso vale per la sfiducia (Mutti, 2006). Le stesse ricerche dello European and World Values Survey (Wilkinson & Pickett, 2009 e Mutti, 2006) confermano

²³ Alessandro Pizzorno (2007) non ha dubbi in merito: "Ora, questo termine [fiducia sistemica] può voler dire due cose. Una, riferita alle attività delle istituzioni (agenzie di valutazione; società di revisione del bilancio, e simili). [...] La seconda cosa riguarda l'uso, diventato corrente in ricerche fatte con sondaggi, su campione, di inserire domande, o scale di domande, in cui si chiede all'intervistato se lui, o lei, 'nutre fiducia nei confronti di ... (persone, professioni, istituzioni, governi e simili)?'. Ora, si dà spesso il caso che le risposte a questo tipo di domande siano correlate in maniera significativa con risposte a domande o riguardanti altri atteggiamenti (ideologici, religiosi o simili), o anche, ma è assai raro, comportamenti (partecipazione politica, mobilità sociale, e così via). Dev'essere però chiaro – e spesso purtroppo non lo è agli stessi ricercatori – che qui il termine 'fiducia' riguarda, ovviamente, un atteggiamento e non un comportamento; il che non permette di dedurre nessun comportamento reale ed è di natura, si potrebbe dire, "metaforica". La fiducia in senso proprio, infatti, è una condotta d'azione che si può manifestare unicamente tra individui, non tra individui ed entità astratte (polizia, chiesa, avvocatura, sindacati, e così via): cosa potrà mai voler dire: aver fiducia nella polizia (in generale? in media? tutto il tempo? in tutte le città? e altre sciocche genericità), o nei politici, o negli avvocati, nella chiesa (nel papa? nei cardinali? nei parroci?), nei sindacati (nelle confederazioni? in questa fabbrica? in quella?). È un atteggiamento sul quale non è stato fatto, né potrà mai essere fatto nessun test di comportamento reale, che quindi permetta di prevedere nulla su come quella singola persona si comporterà di fronte a un poliziotto, o a un parroco, nei suoi affari con un avvocato, o se si iscriverà ad un sindacato. (Il guasto di questo tipo di questionari, per chi non li sa usare, è pernicioso)" (pp. 229-230).

l'ipotesi di Erikson. Mutti (2006), pur con un atteggiamento prudente nei confronti dei dati di queste ricerche²⁴, riporta come:

Da queste ricerche risulta, comunque, che le persone più propense a fornire fiducia interpersonale generalizzata mostrano anche buoni livelli di fiducia istituzionale generalizzata e di fiducia in se stesse. Si tratta di persone fondamentalmente ottimiste, cresciute in contesti familiari con presenza di genitori ottimisti, aperti verso gli estranei e in grado di esperire relazioni calde con i figli. L'ottimismo che segna questi individui spiega gran parte della fiducia interpersonale generalizzata, e la spiega molto di più di quanto facciano variabili classiche quali: istruzione, reddito, età, sesso, religione, ecc. Tale ottimismo si compone dei seguenti elementi: un buon livello di autostima; la convinzione di poter controllare il proprio ambiente e il proprio futuro al fine di renderli migliori; una visione inclusiva della società, secondo cui i diversi e gli estranei appaiono – fino a prova contraria – degni di fiducia, degni, cioè, per quanto riguarda alcuni valori essenziali, di far parte della stessa comunità morale. [...]

Successivamente, come le stesse ricerche dimostrano, anche la partecipazione a movimenti collettivi e ad associazioni di volontariato fortemente inclusivi e con *membership* eterogenea, contribuisce a rafforzare la fiducia interpersonale generalizzata. (p. 212)

Pur con prudenza si potrebbe quindi affermare che vivere in contesti familiari particolarmente attenti alla relazione con l'altro in termini di apertura e vivere in contesti associativi orientati all'inclusione, promuove fiducia interpersonale generalizzata. Analogamente, in riferimento alla sfiducia, Mutti sostiene che “contesti familiari chiusi, gruppi e movimenti fortemente esclusivi, istituzioni e formazioni politiche che mirano a distruggere la credibilità di altre istituzioni, o che attuano politiche volte ad accrescere le disuguaglianze sociali, favoriscono la propagazione della sfiducia interpersonale e istituzionale (focalizzata e generalizzata)” (p. 221).

Mutti (2006) riporta inoltre che “alcune ricerche sottolineano anche il ruolo di variabili macro nell'influire sui livelli di ottimismo e di fiducia interpersonale generalizzata” (p. 213). Ad esempio, coerentemente a quanto affermano anche Wilkinson e Pickett (2009), quanto più:

le disuguaglianze [socio-economiche] sono ridotte, e tendono a diminuire nel tempo, tanto più gli attori si percepiscono socialmente uguali e degni di fiducia reciproca. Le politiche volte a ridurre le disuguaglianze economico-sociali tenderebbero così a favorire, nel lungo periodo, la fiducia interpersonale generalizzata. (2006, p. 213)

La relazione tra fiducia di base, interpersonale e sistemica, come la relazione tra i diversi livelli di relazione interpersonale focalizzata e generalizzata, sono relazioni complesse,

²⁴Mutti (2006) sostiene che i limiti di queste ricerche sono da individuarsi soprattutto “dalla difficoltà di rendere conto dei diversi modi in cui vengono percepite le domande ed elaborate le risposte in contesti culturali molto eterogenei tra loro, e dal fatto che, generalmente, non ci sono specificazioni concernenti i vari contenuti della fiducia, né richieste di giustificare la fiducia accordata” (p. 212). Si legga, in questo senso, anche la posizione di Pizzorno nella nota 21.

difficilmente interpretabili secondo criteri lineari di causa-effetto. Il legame bidirezionale tra fiducia micro e macro resta perlopiù da indagare. Soprattutto restano oscuri i complessi di azioni che producono (o meno) questo legame.

2.4. La relazione tra fiducia e sfiducia

Affrontare il tema della fiducia significa inevitabilmente approcciarsi anche alla sfiducia. Come affermano Linell e Marková (2013) “la fiducia è soppesata dai suoi opposti dialetticamente correlati, come il dubbio e la diffidenza/sfiducia. Quindi devono essere analizzati insieme” (p. 177). Apparentemente fiducia e sfiducia potrebbero sembrare (e in parte è così) semplicemente due polarità di un segmento, una positiva e l’altra negativa. Bauman stesso, in *Amore liquido* (2003), segna la contrapposizione tra queste due dimensioni; cita, da una parte, Knud Ejler Løgstrup che, nel 1956, considera la fiducia addirittura come una inclinazione naturale dell’uomo:

È una caratteristica della vita umana il fatto che di norma interagiamo con senso naturale di fiducia. [...] Solo a seguito di qualche circostanza speciale finiamo col diffidare preventivamente di uno sconosciuto [...] In circostanze normali, tuttavia, diamo per buona la parola di uno sconosciuto e non diffidiamo di lui fino a quando non abbiamo un motivo particolare per farlo. Non sospettiamo mai che qualcuno sia un bugiardo fin quando non l’abbiamo scoperto a mentire. (p. 121)

È una visione chiaramente ottimistica, probabilmente legata ad una particolare esperienza positiva dell’autore nel periodo in cui è stata scritta, ma difficilmente generalizzabile e soprattutto poco comprensibile, secondo Bauman, da una generazione odierna sottoposta a narrazioni caratterizzate da tutt’altra cifra:

È ben più probabile che si riconoscano nelle azioni e confessioni dei personaggi che hanno popolato la recente ondata di seguitissimi spettacoli televisivi del genere *Il grande fratello*, *Survivor*, o *The Weakest Link*, i quali trasmettono un messaggio ben diverso: *mai fidarsi di un estraneo*. *Survivor* aveva per sottotitolo lo slogan “Non fidarti di nessuno”. Gli spettatori e i fan degli spettacoli tipo “Real-TV” ribalterebbero il verdetto di Løgstrup: “È una caratteristica della vita umana il fatto che di norma interagiamo con un senso di naturale sospetto”. (p. 122)

In realtà la relazione tra fiducia e sfiducia non è solo di contrapposizione, ma è un po’ più complessa. Per Mutti (2006) la sfiducia non è l’esatto contrario della fiducia proprio perché ha dinamiche proprie. Allo stesso modo la fiducia non sempre è generativa (si pensi, ad esempio, alla fiducia cieca) e la sfiducia non sempre è da intendere in accezione negativa poiché, al pari della fiducia, può essere un modo per ridurre l’incertezza.

Coerentemente al modo in cui Mutti (1987), sulla scorta di Simmel, ha definito la fiducia, così definisce la sfiducia: “La sfiducia, dunque, è un’aspettativa con valenza negativa per l’attore, maturata sotto condizioni di incertezza, ma in presenza di un carico cognitivo e/o emotivo tale da permettere di superare la soglia del semplice timore, dal cauto sospetto, della prudenza, della vigilanza critica” (2006, p. 203).

Siamo quindi in presenza di un’aspettativa che però, rispetto alla fiducia, cambia di valore. Le condizioni di incertezza caratterizzano sia fiducia che sfiducia, come le dimensioni cognitive ed emotive (queste ultime normalmente sottovalutate dalla ricerca²⁵). La sfiducia però si caratterizza per il superamento di un’ipotetica soglia del timore, del sospetto, della prudenza, della vigilanza critica, della leggera diffidenza. Queste dimensioni, infatti, non sono ancora sfiducia. Come, d’altra parte, secondo Mutti confidare e speranza sarebbero dimensioni appena al di qua del confine che porta alla fiducia. Ma “come si valicano questi confini? [...] Sulla natura e sulla specificità di queste soglie critiche conosciamo ben poco. Lo stesso vale per il passaggio dalla sfiducia alla fiducia e viceversa” (pp. 202-203). Ritorna quindi l’esigenza di comprendere come si costruisce fiducia o come si sviluppa la sfiducia. L’analisi di Mutti (2006) non concepisce però, in primo luogo, la sfiducia come una sorta di sovvertimento o di tradimento della fiducia, quindi come un processo reattivo; ma come un processo vero e proprio, con delle proprie specificità. Infatti:

la dimensione morale di cooperazione e socievolezza [della fiducia] non è presente nell’azione di chi manifesta sfiducia. La sfiducia espressa da *Ego* nei confronti di *Alter* tende infatti a ridurre l’incertezza tramite una limitazione degli scambi con *Alter*. La sfiducia evita l’esposizione a danni e delusioni (se ben riposta), ma impedisce la possibilità di beneficiare dei vantaggi della cooperazione (se mal riposta). Questa prima specificità della sfiducia, rispetto alla fiducia, si associa ad una seconda specificità [...]. La sfiducia non ha bisogno di essere onorata da *Alter* nel corso dell’interazione, perché l’interazione e lo scambio sociale sono preclusi ai contenuti su cui la sfiducia è stata costruita. (p. 207)

Questa dimensione della riduzione dello spazio di interazione come effetto della sfiducia risulta particolarmente rilevante. Se in un’interazione il soggetto agisce sfiducia in partenza, il primo esito sarà quello di non fare esperienza e, quindi, di non beneficiare degli effetti nella relazione dell’ascolto, del riconoscimento, del confronto. “La sfiducia, infatti, riduce gli spazi di comunicazione e di interazione, e così le possibilità di essere monitorata” (p. 209). La conseguenza, di fronte a smentite o a delusioni di fronte alla realtà, è che saremo in grado di apprendere molto di più nell’ambito di una relazione di fiducia che non in una relazione di sfiducia, perché, “nel caso della sfiducia [...] le opportunità di vagliare le prove contrarie

²⁵Mutti sottolinea come “il ricorso esclusivo agli interessi di *Ego* e di *Alter*, privilegiato dai teorici della scelta razionale nello studio della sfiducia e della fiducia (Hardin, 2002), non rende giustizia alla complessità delle aspettative e delle motivazioni degli attori sociali, a meno di dilatare talmente, come taluni fanno, il concetto di interesse da privarlo di ogni carattere distintivo rispetto a quello di motivazione in generale.” (2006, p. 205)

offerte dall'esperienza sono generalmente più limitate" (p. 209). Questa è la terza specificità della sfiducia indicata da Mutti che porta con sé un'ulteriore domanda: il passaggio dalla fiducia alla sfiducia è analogo al passaggio da sfiducia a fiducia? Per Mutti, coerentemente a quanto detto finora, il percorso è in parte analogo (e contrario), ma con percorsi differenti (similmente a quanto vedremo nel percorso di ricostruzione della fiducia dopo un tradimento della stessa):

La sfiducia, specie se di elevata intensità, riducendo la comunicazione e gli scambi, incontra maggiori difficoltà, rispetto alla fiducia, nell'apprendere dall'esperienza e, più in generale, nel monitorare i mutamenti avvenuti tra i destinatari della sfiducia. Di conseguenza, il passaggio dalla sfiducia alla fiducia ha tendenzialmente bisogno di un nuovo carico cognitivo ed emotivo di entità superiore a quanto richiesto nel passaggio dalla fiducia alla sfiducia. (pp. 210-211)

Alla luce di quanto detto è comprensibile anche una quarta specificità della sfiducia indicata da Mutti, cioè che "la fiducia focalizzata è tendenzialmente più precaria della sfiducia focalizzata" (p. 211), vale a dire che il radicamento dell'interazione su processi di sospetto e di diffidenza chiede molta energia per essere modificato, mentre il passaggio da fiducia a sfiducia non chiede un impegno particolare. Possiamo quindi facilmente immaginare, in termini pedagogici, quanto sia più efficace, e soprattutto più efficiente, promuovere e sostenere nei diversi contesti (micro e macrosociali) percorsi di fiducia che non recuperare percorsi di sfiducia verso la fiducia²⁶. Considerare la sfiducia come un fattore di processo, al pari della fiducia, ci aiuta a comprendere in termini relazionali le parole di Mutti:

La "sindrome" della sfiducia reciproca, specie se di ampi contenuti, crea una spirale socialmente viziosa (Fox 1974) che presenta i seguenti connotati: gli attori hanno fini e valori divergenti che tendono a minare la collaborazione; offrono prestazioni solo in cambio di una calcolata e pedissequa reciprocità di breve periodo; manipolano la comunicazione nel loro interesse; cercano di minimizzare la dipendenza reciproca; adottano uno stile di coordinamento retto da dettagliate e rigide regole impersonali; sono pronti a sospettare degli errori altrui e a invocare sanzioni. (pp. 207-8)

Una relazione di sfiducia quindi mina la collaborazione; si centra più su dinamiche di scambio che non di dono ridotte nel tempo; è frutto e produce comunicazioni degenerative; impedisce l'interdipendenza e la condivisione emotiva a favore di scambi rigidi e impersonali; induce sospetto e invoca sanzioni invece di scommettere nell'altro e nell'inatteso della relazione. Tutti questi tratti sono fattori di processo che riprenderò (con segno uguale e contrario) nell'analisi delle relazioni fiduciarie.

²⁶È probabile che sospetto e diffidenza siano tratti emersi dall'evoluzione sociale e che ancora oggi abbiano la tendenza a prevalere sulle disposizioni alla fiducia. Questo potrebbe spiegare perché è più facile attivare sentimenti di divisione piuttosto che di altruismo e collaborazione." (Daniel Little, intervista di Maurizio Ferrera, in "La Lettura" 343 del 24 giugno 2018, pp. 6-7).

2.5. Tradimento della fiducia e ricostruzione della fiducia

Come sostiene Mutti la sfiducia è una dimensione poco indagata forse perché implicitamente considerata sottesa, in maniera uguale e contraria, alla fiducia. L'esplorazione da parte di Mutti della sfiducia in sé (2006), fa emergere alcune sfumature di valore che ci permettono di distinguere a nostra volta la sfiducia dal tradimento della fiducia, che solo in parte possono essere sovrapposti.

Come emerso nel paragrafo precedente, se da una parte fiducia e sfiducia sono perlopiù due facce della stessa medaglia, d'altra parte la sfiducia ha anche caratteristiche specifiche rispetto alla fiducia che potremmo sintetizzare come segue:

la mancanza della dimensione morale di cooperazione e socievolezza; la non necessità di essere "onorata" e tuttalpiù il bisogno di essere smentita; la più scarsa propensione a vagliare le prove contrarie offerte dall'esperienza; le maggiori difficoltà incontrate nel trasformarsi in fiducia rispetto a quelle presenti nel passaggio dalla fiducia alla sfiducia. (Mutti, 2006, p. 215)

La sfiducia quindi può caratterizzare una relazione fin dalla sua fase iniziale (è a questa dinamica che Mutti si riferisce, pur non in maniera esplicita) o può essere l'esito di un tradimento agito nell'ambito di una relazione fiduciaria. Facendo riferimento al tradimento in una relazione affettiva, se la sfiducia che ne consegue non è orientata in nessun modo alla ricostruzione del rapporto, saranno agite tutte le quattro specificità della sfiducia sintetizzate sopra.

Probabilmente il processo nel tempo sarà diverso se nasce progressivamente il desiderio di ricostruire la relazione di fiducia. Tradimento della fiducia e ricostruzione della fiducia sono, in questo senso, processi che probabilmente hanno una loro specificità. C'è da chiedersi innanzitutto quali aspetti della relazione di fiducia vada ad intaccare il tradimento, che significati esso assuma per l'offeso e l'offensore in riferimento alla relazione e alla dignità personale.

Come vedremo in particolare nelle interviste del secondo corpus (famiglie che hanno vissuto una forte crisi coniugale), in genere il tradimento è tanto più impattante quanto più la relazione di fiducia costruita nel tempo è percepita come importante nel proprio percorso di vita. Il tradimento di una relazione di fiducia crea smarrimento, disorientamento, dolore, sofferenza, nonsenso, rabbia. Come suggerisce Manicardi (2014) "se infatti la fiducia è matrice della vita, il suo tradimento compromette seriamente le basi della vita e segna con ferite profonde la capacità della persona di amare e di avere relazioni" (p. 14). La fiducia può essere tradita in innumerevoli modi che introducono nella relazione contraddizioni e

incoerenze: tra parole e comportamenti, tra comportamento pubblico e privato, tra verità e menzogna, tra persuasione e manipolazione, tra rivelazione e riservatezza. Di fronte a situazioni nelle quali parole, persone e relazioni vengono manipolate “nasce prima il dubbio, poi il sospetto e infine si crea la sfiducia: allora la relazione si incrina o si spezza” (p. 18).

James Hillman (1964) sostiene che “*siamo traditi proprio nei rapporti più intimi, quelli in cui è possibile la fiducia originale*. Possiamo essere traditi davvero soltanto là dove ci fidiamo davvero. [...] Più grandi sono l’amore e la lealtà, il coinvolgimento e l’impegno, più grande è il tradimento” (p. 19).

Il tradimento della fiducia sembra mettere in discussione quelle dimensioni dell’interazione che nel tempo hanno permesso alla relazione di fiducia di svilupparsi. Soprattutto se facciamo riferimento alle *close-relationship*, e in particolare alla relazione di coppia, il tradimento della fiducia richiama le dimensioni della *fedeltà* tradita e, in una particolare accezione, della *fede* tradita, cioè della svalutazione nel credere in un senso più profondo dell’altro e del nostro rapporto. Come ci ricorda Xavier Lacroix (2007) “ ‘fede’ è la traduzione di un termine latino valorizzato da Agostino d’Ippona, *fides*, che si traduce sia con ‘fiducia’ sia con ‘fedeltà’. In realtà, queste tre virtù sono una cosa sola: la fedeltà esige fiducia, la fiducia esige la fede, la fede si traduce mediante la fiducia. La fiducia è l’anima della fedeltà” (pp. 104-105). L’accezione del termine *fede* si chiarisce meglio nel passo seguente: “Ma, quando ho fiducia nell’altro, qual è l’oggetto della mia fiducia? [...] La fiducia nell’altro prende tutta la sua forza se si *crede*²⁷ che nell’altro vi sia una fonte di vita più profonda e più reale delle fluttuazioni della vita psicologica dei due elementi della coppia” (p. 105). Potremmo dire, in questo senso, che il tradimento è percepito come dirompente perché colpisce la *fides*, intesa come intreccio tra fiducia, fedeltà e fede; quindi non colpisce solo l’altro, in quanto parte offesa, ma colpisce anche chi agisce il tradimento, la relazione stessa e il significato più profondo del rapporto che nel tempo si è costruito insieme. L’infedeltà, come sostiene Jean Bataille (2011), “indubbiamente toglie credibilità a chi è infedele, ma ancor di più alla sua vittima, perché essa patisce il fatto che tutto accada come se, in modo speculare a chi la tradisce, anch’essa a sua volta non fosse più degna di fede. Non riesce ad accettare che, contro ogni evidenza, le venga negata la sua qualità di persona amabile e credibile” (p. 58).

Ora, i piccoli e grandi tradimenti nelle relazioni di fiducia possono sgretolare irrimediabilmente i rapporti, ma possono anche destabilizzarli senza romperli definitivamente. Nel primo caso, come suggerisce Hillman (1964), prendono il sopravvento la vendetta, la negazione del valore dell’altro, il cinismo, il tradimento di sé e del proprio valore, le scelte paranoide che mirano a costruire rapporti perfetti, cioè illusoriamente al riparo da rischi di ulteriori tradimenti. Ma la fiducia tradita può essere, probabilmente ad alcune condizioni, ricostruita, ri-significata. Si tratta, in questo caso, di costruire una nuova relazione di fiducia che

²⁷Corsivo mio.

assuma in termini generativi il tradimento. L'esperienza quotidiana ci dice che questo è possibile, ma a quali condizioni? Quali sono i processi che permettono di ri-costruire la fiducia in una relazione tradita? I fattori di processo che contribuiscono a rigenerare la fiducia sono gli stessi che normalmente sviluppano la fiducia? Quali sono le differenze tra lo sviluppo della fiducia e la ricostruzione di una relazione di fiducia tradita?

Come vedremo (cf. § 3.2.4), riflettendo sulla dimensione del dono nelle *close-relationship*, il dono è un atto fiduciario; analogamente, potremmo dire che la fiducia è un atto donativo. E' il caso solo di accennare al fatto che la ricostruzione di una relazione di fiducia richiede un atto fiduciario particolare, cioè un dono particolare, che è il *perdono*. Il perdono, come la fiducia, può essere inteso come un'emergenza della relazione; il perdono, pur essendo un evento intimo e personale, rifugge l'autoreferenzialità, poiché avviene sempre e inevitabilmente all'interno di una relazione intersoggettiva. Il perdono, nella sua dinamica di richiesta di perdono e di dono del perdono, esprime sempre interdipendenza e reciprocità (cf. Balduzzi, 2015 e 2016). Anche Lacroix (2007), all'interno della sua riflessione sulla *fides* quale intreccio tra le tre dimensioni di fede-fedeltà-fiducia, sottolinea la dimensione fondamentale del perdono per la relazione:

Una delle forme più concrete che la fede potrà assumere sarà il *perdono*. [...] Non c'è relazione stretta tra due esseri che, col passare del tempo, non chiami in causa il perdono [...] Il perdono non consiste nelle scuse, nella dimenticanza, tantomeno nella rimozione. È il rinnovamento del dono: un ri-donare e un sovra-donare, dono al di là dell'offesa, e il suo coronamento, come esprime il prefisso *per*, che in latino significa "compimento". Ma, perché tale atto sia o meno reale, perché prenda, almeno, tutto il suo senso (dato che può realizzarsi parzialmente), presuppone la parola, una parola di verità, cioè la capacità di *dire* la sofferenza subita, l'offesa. [In questo senso] il perdono è contemporaneamente un dono e un lavoro. Ma, affinché abbia luogo il lavoro, ci vuole, ancora una volta, del tempo. (pp. 107-108)

Esplorare il tema della fiducia in termini relazionali, significa quindi non separarlo mai dai processi, ad essa legati, della sfiducia, del tradimento della fiducia, del perdono e della ricostruzione della fiducia²⁸, e dai contesti nei quali tutto ciò avviene. Hillman (1964) ci aiuta a dare senso al legame tra fiducia, tradimento e perdono:

²⁸Massimo Recalcati, in questo passaggio del suo libro *Non è più come prima. Elogio del perdono nella vita amorosa* esprime il legame tra fiducia, tradimento, dono e perdono in una logica di processo nel tempo: "Nel tradimento e nell'abbandono non facciamo solo esperienza dell'assenza reale dell'Altro, ma anche della sua disidealizzazione più radicale che ci impone [...] il confronto con il nostro reale più proprio. L'Altro si è rivelato eccentrico e dissonante rispetto a ogni idealizzazione manifestandosi nello spergiuro e nell'offesa della promessa. Non dobbiamo decidere se questo volto reale dell'Altro meriti la nostra assoluzione – solo Dio e i giudici decidono le condanne o le assoluzioni -, ma se siamo disposti, per l'amore che ancora nutriamo, a rinnovare la fiducia, a rinnovare il dono della promessa. Non è una cosa semplice. Ma se la fiducia nei confronti dell'Altro si è inevitabilmente e irreversibilmente spezzata è solo dal movimento soggettivo di chi è stato investito dal trauma che il patto si può rinnovare. In questo senso il perdono è un dire "Sì!" – ancora un "Sì!" – a un altro incontro possibile con chi abbiamo amato. Si tratta di un rinnovamento assoluto del legame che non può perseguire l'illusione di ricostruire il legame com'era" (2014, 91-92).

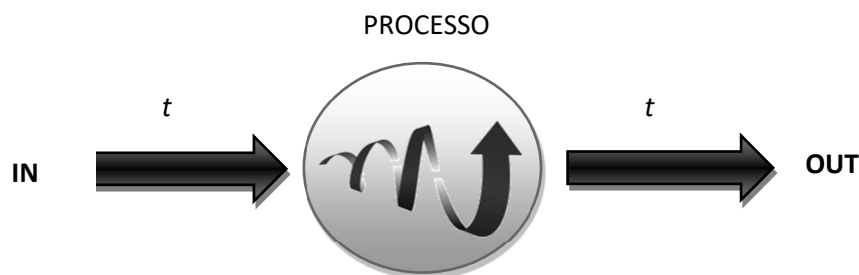
Così come la fiducia conteneva il seme del tradimento, il tradimento contiene in sé il seme del perdono. [...] Che posto occupa il tradimento nella vita psicologica? *Senza l'esperienza del tradimento, né fiducia né perdono acquisterebbero piena realtà.* Il tradimento è il lato oscuro dell'una e dell'altro, ciò che conferisce loro significato, ciò che li rende possibili. (p. 44)

3. Pensare la fiducia come emergenza della relazione: i fattori di processo connessi alla fiducia

È interessante leggere ciò che fin qui è emerso, da una parziale rassegna della letteratura scientifica, in relazione alla domanda di ricerca che progressivamente ha preso corpo²⁹: *quali sono i complessi di azioni che producono fiducia? Che cosa fanno le persone tra loro perché si sviluppi fiducia? A sua volta la fiducia cosa promuove nelle persone, nelle relazioni, nei contesti?*

In questo senso mi sembra fertile provare a leggere la fiducia come un fattore di processo. Un processo che, a partire dall'incontro di due (o più) persone (con le loro attese, i loro bisogni, i loro valori, i loro sentimenti, i loro percorsi di vita, ...), mira, più o meno consapevolmente, alla crescita del sé e a costruire legami più o meno significativi. Potremmo intendere, in questo senso, ogni identità e ogni legame (nuovi *io* e nuovi *noi*) come l'esito delle relazioni di fiducia vissute nel tempo e in un dato contesto di vita. Se immaginiamo, aiutandoci con un diagramma di flusso (schema 1), che due persone si incontrino in un tempo t_0 , la relazione di fiducia che nel tempo svilupperanno sarà importante (o addirittura decisiva) per la costruzione delle loro reciproche identità e del loro legame (che collochiamo come esito in un tempo t_1).

Schema 1: *Diagramma di flusso 1*

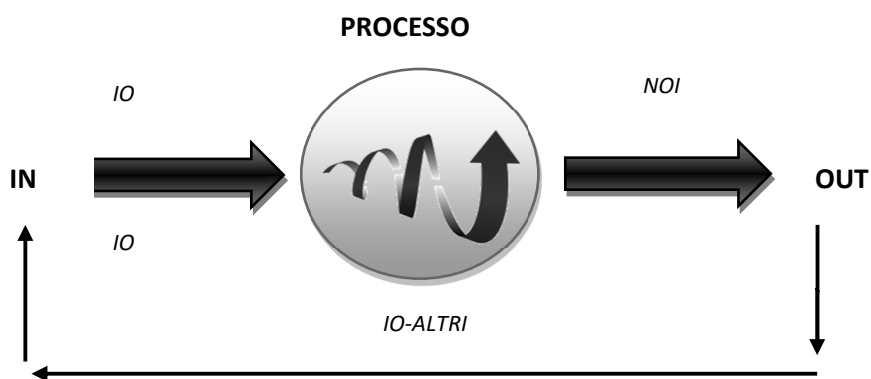


Potremmo inoltre considerare le relazioni di fiducia come fattori di processo per la costruzione di identità non solo individuali, ma collettive, quali la famiglia, i gruppi, le organizzazioni, le comunità. In quest'ottica, la qualità dei legami familiari, il senso di appartenenza ai gruppi, la partecipazione alla vita organizzativa, il senso di comunità, sarebbero, ad esempio, fattori in uscita di processi relazionali caratterizzati (o meno) dallo

²⁹ È quanto suggerisce anche Giovanna Leone nel suo testo *Fare ricerca in psicologia sociale* (2003).

sviluppo di relazioni fiduciarie. Come orizzonte relazionale, potremmo collocare nel diagramma di flusso in entrata i diversi “io” che entrano nel processo; potremmo intendere tale processo come un’interazione “io-altri”; la modalità, la qualità nel *tempo* e nei *contesti* di queste interazioni produrranno in uscita un “noi” più o meno caratterizzato in termini di legame familiare, sociale, sentimenti di appartenenza, solidarietà, cooperazione (cf. Branca 2000; cf. anche Spaltro 1969). Essendo i processi circolari nel tempo, il “noi” in uscita costituirà successivamente il contesto relazionale, sociale e culturale nel quale sorgeranno nuove interazioni “io-altri”, e così via (schema 2)³⁰.

Schema 2: *Diagramma di flusso 2*



Concepire la fiducia prioritariamente come dimensione relazionale, come fattore di processo e di interazione tra le persone, non può essere però un’affermazione data per scontata. È frequente l’uso di espressioni quali “io ho fiducia di ...”, o “si merita la mia fiducia”. Ciò ci indurrebbe a pensare che la fiducia sia più una qualità/caratteristica della persona che non una dimensione relazionale (cf. ad esempio Emerson 2003); in questo senso sono comprensibili espressioni del tipo: “Io sono una persona fiduciosa” e/o “Io sono una persona che merita la fiducia dell’altro”. Quindi la fiducia è una caratteristica che appartiene alla persona (quindi un

³⁰L’utilizzo di un diagramma di flusso, pur nei suoi limiti grafici, tenta di leggere le interazioni tra le persone superando una logica causativo-lineare, cioè la logica per cui, dati degli elementi in entrata, avremo dei conseguenti e programmabili dati in uscita. Tra i dati in entrata e quelli in uscita c’è il processo relazionale tra i soggetti e tra essi e il contesto che non è definibile, in partenza, nei suoi esiti. Il diagramma di flusso è quindi centrato sui processi relazionali dei soggetti nei loro contesti di vita, e la circolarità dei cicli processuali è da intendere in una logica a spirale a cono rovesciato nella quale il continuo riproporsi dei processi (retroazione) pone in gioco questioni potenzialmente simili, ma su livelli diversi. L’utilizzo del termine *fattori di processo*, in questo senso, non richiama una logica matematica, ma, al contrario, lo sviluppo e l’imprevedibilità degli esiti delle interazioni tra le persone. Tale termine e tale lettura della logica processuale sono utilizzati in Psicologia sociale da Kurt Lewin (cf. in particolare 1951) e nell’ambito della Psicologia di Comunità in particolare da Piergiulio Branca (1996, 2000, 2003a, b, c) e da Martini-Torti (2003).

dato di *input* nel diagramma di flusso), è un processo relazionale o è una combinazione di entrambi? La fiducia, come sostiene Casetti (2006), “si muove all’interno di un vero e proprio paradosso: da un lato essa appare come l’elemento indispensabile per costituire un qualunque rapporto interpersonale, [...] dall’altro essa tuttavia appare anche come qualcosa che si costruisce con fatica entro una interazione, e che va continuamente protetta come un bene prezioso” (p. 1). Anche Linell e Marková (2013) analizzando la posizione di Watson (2009), sostengono che “la fiducia è sia prioritaria e costitutiva delle azioni, ma anche un risultato dell’interazione” (2013, p. 171; traduzione mia). In realtà Watson, sulla scorta di Garfinkel, considera la fiducia prioritariamente come una condizione costitutiva della comunicazione (una sorta di dato in entrata nel nostro diagramma di flusso); in questo senso senza sufficiente fiducia non ci sarebbe comunicazione. Secondo Linell e Marková (2013), se si assume una prospettiva dialogica, non si dà fiducia se non nell’interdipendenza sé-altro. Così sembra pensarla anche Marzano (2010) che vede la fiducia come un esito verso la fine del processo, e non all’inizio: “dal momento in cui dichiaro a qualcuno la mia intenzione di contare su di lui, può sentirsi motivato dalle mie aspettative e impegnarsi in un processo al termine del quale può infine stabilirsi la fiducia reciproca” (p. 114).

Ci viene in aiuto Simmel (1922) quando suppone che serva almeno una conoscenza reciproca per comunicare tra due interlocutori; in questo senso la conoscenza reciproca è una precondizione della comunicazione. Ma questa conoscenza reciproca non potrà mai essere completa e si costruirà per successivi assemblaggi di frammenti. L’altro non ci farà mai vedere del tutto la qualità dei propri sentimenti o dei propri pensieri. Quindi i partecipanti aumenteranno la loro conoscenza reciproca immaginando sentimenti e pensieri dell’altro e cosa aspettarsi da lui/lei, ogni volta in maniera particolare. In questo senso il grado di reciprocità e di conoscenza reciproca dipenderà dal livello di fiducia instaurato (Linell & Marková 2013).

Anche Prandini (1998) sottolinea entrambe le dimensioni della fiducia: come fattore di entrata, cioè che precede la relazione, e come fattore di processo, cioè come esito/emergenza dell’interazione:

la fiducia è generata dal riconoscimento del “credito” di cui un individuo dispone; è una proprietà che precede la relazione e su cui essa può svilupparsi. Inoltre la fiducia è una concessione individuale che non preesiste alla relazione, ma che la crea. Questa duplice caratterizzazione della fiducia ci accompagnerà per tutta la ricerca: infatti la fiducia è sia un prerequisito delle relazioni sociali, sia un atto rischioso che genera relazioni sociali (p. 20).

La fiducia come dato in entrata e la fiducia come dato di processo non sono quindi necessariamente alternativi. In una prospettiva intersoggettiva e dialogica potremmo dire che è l’incontro che produce fiducia; solo in termini di condizioni strutturali/di premessa è la fiducia che è precondizione dell’incontro. Ma se vogliamo comprendere quali interazioni

producano quale fiducia, è necessario assumere la fiducia come fattore di processo, pur nella consapevolezza che sia nella sua dimensione di fiducia di base, sia nella logica di retroazione di ogni processo relazionale, la fiducia è sempre anche un fattore in entrata.

3.1. Le questioni-chiave della fiducia

Pur rimanendo la fiducia un costrutto non facilmente descrivibile con criteri rigorosi³¹, mi sembra importante sottolineare alcune dimensioni non eludibili per un approccio relazionale e narrativo alla fiducia.

3.1.1. La fiducia è una dimensione di processo

Riprendendo il diagramma di flusso, emerge il fatto che la fiducia caratterizza la relazione tra le persone. È nella relazione dialogica, nelle storie di vita, nella necessaria e auspicabile interdipendenza tra le persone e i contesti che si costruisce o meno fiducia. La fiducia, e anche la fiducia di base in questo senso, è quindi interpretabile solo in parte come dato in entrata. La fiducia, in quanto qualità personale, che ogni persona porta come dato in entrata nell'interazione, si trasforma in dato di processo nel momento in cui entra in relazione con la fiducia (personale) dell'altro. In ogni caso, quindi, la fiducia non si può pretendere come dato di premessa delle relazioni (sintetizzabile nell'espressione "devi avere fiducia"), ma è una conquista, un esito della dimensione dialogica della relazione. È quindi nella relazione persona-contesto che le persone, le famiglie, i gruppi e le comunità danno significato/identità alla realtà.

3.1.2. La fiducia si sviluppa nell'azione

Il valore della fiducia è realizzabile solo nell'azione in una dinamica intersoggettiva (De Leo, 2010; Venuleo, 2010). È l'azione vissuta e la riflessività su di essa che permette la costruzione o meno di relazioni fiduciarie. Il contesto familiare è paradigmatico in questo senso. È fare e significare insieme le cose, le situazioni, le relazioni che permette l'emergere di un sentimento di fiducia in coppia e tra le generazioni. Che la fiducia si riferisca ad *azioni*

³¹Albert Ogien (2006) mette in guardia dal rischio di voler misurare e dettagliare con precisione la fiducia, essendo essa un concetto morale. Questo rischio è tanto più alto quanto più si consideri la fiducia uno *stato*, cioè un fattore in entrata dell'interazione o, altrimenti detto, una qualità della persona più che della relazione. Un minor rischio si corre se si considera la fiducia nelle sue dimensioni di *meccanismo* o *impegno*.

umane è anche il primo elemento che sottolinea Prandini (1998) perché si possa parlare di fiducia.

3.1.3. *La fiducia ha sempre a che fare con le dimensioni di incertezza e di rischio*

Di nessuna relazione possiamo prevedere in anticipo e con certezza il suo esito nel tempo. Ogni rapporto chiede di essere vissuto. La qualità dei processi relazionali avrà come dato in uscita legami più o meno coesi, più o meno cooperativi, più o meno intimi. Accogliere l'inevitabile incertezza che portano con sé le relazioni significa accettare la propria costitutiva dimensione di *limite* (noi siamo uno dei soggetti in gioco nella relazione, non siamo la relazione) e comprendere la necessaria *irriducibilità/incomprensibilità* dell'altro. Costruire fiducia significa allora rischiare, investire sulla relazione, consapevoli della possibile delusione che ogni rischio porta con sé. Anche Prandini (1998) sostiene che la fiducia riguarda *eventi contingenti* i quali necessariamente sono caratterizzati dall'incertezza e che "la fiducia implica la *libertà d'azione* dell'altro, libertà di poter deludere le aspettative di Ego. [...] La fiducia implica sempre la possibilità di *essere delusa*: in tal senso è sempre una scommessa rischiosa sul comportamento altrui" (pp.21-22). Bauman (2003) ci aiuta, allo stesso tempo, a recuperare la dimensione di opportunità decisiva che l'incertezza porta con sé:

Se non ci si prepara alla possibilità di fare le scelte sbagliate, diventa impossibile perseverare nella ricerca della scelta giusta. Lungi dall'essere una grande minaccia alla moralità (e quindi un abominio per i filosofi etici), *l'incertezza è l'humus naturale della persona morale e l'unico terreno dal quale la moralità può germogliare e fiorire.* (p. 130)

3.1.4. *La fiducia si sviluppa (o meno) nel tempo*

Se da una parte possiamo a volte provare una fiducia immediata nei confronti di una persona, dovuta ad una prima impressione/emozione, dall'altra è il tempo che ci conferma se quella prima impressione era ben riposta o meno. Come sostiene Annette Baier "la fiducia spesso non ha un inizio definito, si sviluppa lentamente e in maniera impercettibile" (1986, cit. in Origgi 2008, p. 94; traduzione mia). In particolare sono le *close-relationship*, le relazioni a cui diamo più importanza, che si caratterizzano per uno sviluppo nel tempo. La vicinanza, la condivisione della quotidianità, vedono i soggetti coinvolti in tutti quei processi dialogici che contribuiscono a sviluppare fiducia. In questo senso possiamo intendere la fiducia come una narrazione costruita nella connessione tra passato, presente e futuro³². Scabini e Ranieri (2010)

³² In riferimento alla temporalità anche Prandini (1998) sostiene che "la fiducia può essere concessa solo nel presente ed è un modo per anticipare il futuro" (p. 22). È importante altresì rilevare che molti studi sulla fiducia utilizzano il dilemma del prigioniero (e più estesamente la teoria dei giochi) come paradigma per tentare di individuare delle costanti nel costruito di

fanno riferimento al tentativo da parte di Rempel (1985) di misurare la fiducia (*trust scale*) nelle relazioni intime secondo tre componenti: (a) la prevedibilità (*predictability*), legata alla quantità e alla qualità (in termini di consistenza, stabilità e controllo) di esperienze passate della relazione; (b) l'affidabilità (*dependability*), intesa come la fiducia nella persona e non tanto nelle azioni specifiche – anche questa legata a esperienze passate; (c) il “salto di fede” (*leap of faith*) come credenza che va al di là dell'evidenza dei comportamenti e che attribuisce al partner una positività dovuta all'identificazione empatica con esso – proiezione nel futuro. Prevedibilità, affidabilità e “salto di fede”, pur mettendo in relazione anche altre dimensioni, mettono in luce come la dinamica della fiducia sia un processo che si sviluppa nel tempo (cf. anche Natoli, 2016).

3.1.5. *La fiducia è moralità in azione*

Abbiamo visto che la fiducia, in quanto aspettativa nell'altro e nella relazione, porta con sé la qualità della relazione desiderata/auspicata. Ciò significa che la costruzione delle storie e degli intrecci di vita rispecchiano e, allo stesso tempo, danno forma alla nostra idea di bene, al Noi “in uscita” che auspichiamo, che vogliamo costruire.

Certo, negli ambiti psicologico e pedagogico sociale non è così frequente chiamare in causa la dimensione etica/morale³³; ma se vogliamo esplorare la relazione tra fiducia e costruzione di identità, è inevitabile che questa abbia a che fare con le domande in riferimento ad una vita buona (nell'accezione tayloriana), all'idea di persona, di famiglia e di comunità verso la quale orientiamo i nostri valori, le nostre azioni, le nostre fatiche. Allo stesso tempo la dimensione morale, e quindi il cercare di perseguire quello che ritengo/riteniamo sia bene per me/per noi, porta con sé la dimensione della *libertà*³⁴. Non c'è possibilità di stabilire relazioni di fiducia

fiducia. Tale approccio esclude la dimensione dello sviluppo nel tempo del processo e quindi, in ultima istanza, esclude la dimensione processuale stessa della fiducia, pregiudicandone l'analisi. Anche Caillé (1996) critica il dilemma del prigioniero perché i rispettivi interessi personali dei soggetti non entrano in interazione, c'è assenza di processo. “La sola risposta alle aporie messe in luce dalla teoria dei giochi consiste nello spirito del dono. Proprio per questo il campo semantico della nozione di fiducia è indissociabile da quella del dono” (p. 103). Ritornano quindi le dimensioni del *tempo*, del *processo* e del *dono* come dimensioni intrinseche alla fiducia.

³³ Lo scrittore israeliano Abraham B. Yehoshua (2000), nel suo saggio su etica e letteratura dal titolo *Il potere terribile di una piccola colpa*, in riferimento all'evitamento scrupoloso delle questioni morali da parte della critica letteraria, indica come prima ragione proprio il «progresso compiuto in questo secolo (il '900 – ndr) dalla psicologia che permette di meglio comprendere le deformazioni caratteriali dell'uomo e di stabilire l'eziologia dei suoi atti mancati. Questa conoscenza ci porta a ridurre considerevolmente l'intensità e la portata dei nostri giudizi morali» (p. XII).

³⁴ Giuseppe Mari (2013) sostiene che “l'essenza dell'educazione [...] è la *conquista della libertà*. Questo significa che non ogni relazione interpersonale è educativa, ma solo quella che si connota in forma morale. [...] Che cosa rende possibile lo sguardo fiducioso sull'avvenire? Ancora una volta, la libertà perché – grazie a essa – l'essere umano non subisce passivamente

se non in un contesto di reciproca libertà. Lo stesso Gambetta (1988b) sottolinea come la fiducia vada messa in relazione anche con il fatto che gli altri sono liberi di deludere le nostre aspettative:

affinché la fiducia diventi rilevante ci deve essere la possibilità di tradimento, di defezione, di exit. [...] La libertà degli altri, comunque, non è di per se stessa sufficiente a definire le condizioni in cui il nodo fiduciario diventa rilevante. Anche la nostra relazione con gli altri deve essere una *relazione libera*, sia pur di *libertà limitata*. (pp. 283-284)

Linell e Marková (2013), facendo riferimento a Tileag (2013), sostengono che “la fiducia è strettamente legata alle ipotesi sull’identità morale e sul carattere morale di sé e degli altri, sulla loro volontà di pensare agli interessi degli altri” (p. 171; traduzione mia). Anche Grossen (2013) dice che la fiducia “è una sorta di contratto morale tacito tra due o più individui perché, come dice Simmel, se qualcuno si fida di noi, impegniamo noi stessi per onorare la sua fiducia” (p. 4; traduzione mia).

Origgi (2008), riferendosi a Baier e a Hume, pone l’accento su una moralità della fiducia strettamente legata alla costruzione del legame; dice infatti che:

entrambi gli autori sembrano pensare che la moralità della fiducia non si possa trovare nella giustificazione morale delle nostre scelte per fidarsi o per onorare la fiducia riposta in noi, ma nella nostra volontà di impegnarci con gli altri nella costruzione dei legami sociali fondamentali senza i quali non potremmo sopravvivere. (p.126 – traduzione mia)

3.1.6. *La fiducia, in quanto dono, promuove il legame sociale*

Il dono, come ci suggeriscono Scabini e Rossi (2007), è un atto fiduciario³⁵. Si potrebbe dire, in un certo modo, che il dono è una sorta di fiducia in azione. Ciò riguarda, in particolare, le *close-relationship*. Scabini e Ranieri (2010), infatti, riportano alcuni studi in cui si è osservato che “nelle interazioni puntuali (*on time*) è prevalente la fiducia calcolante attenta al bilanciamento guadagno-perdita” (p. 692) (*scambio*), mentre nelle relazioni che perdurano o nelle relazioni di condivisione (*close-relationship*) è prevalente la considerazione del benessere dell’altro e della relazione (*dono*). È soprattutto nelle relazioni di vicinanza che emerge il forte carattere relazionale della fiducia poiché si riesce ad andare oltre il proprio interesse e ad essere attenti al bene del legame.

gli avvenimenti, ma sa alzare lo sguardo e dirigersi verso un approdo che va oltre ciò che può essere previsto alla luce dei nudi ‘dati di fatto’” (pp. 6-7).

³⁵ Parlare di dono in questo contesto significa fare riferimento, in sintesi, alla riflessione che a partire da Marcel Mauss (1950), attraverso in particolare i testi di Jacques Godbout (2000, 1998) e Alain Caillé (2007, 1998) ha mostrato il carattere generativo del circolo dare-ricevere-ricambiare del dono (in assenza della definizione di cosa, come, quando e a chi restituire) in contrapposizione alla dinamica dello scambio (in cui è definito esattamente cosa, come, quando e a chi ricambiare).

La fiducia rappresenta [...] il cuore originario dell'esperienza affettiva che ha una direzione ed è desiderio di legame. La fiducia è un'apertura amorosa all'altro. Essa è, all'origine, una rottura dell'autoriferimento, esprime il desiderio di relazione. La fiducia, come il dono che è un atto fiduciario, è un performatore di alleanza, un invito all'altro. [...] Se la fiducia è un'apertura amorosa all'altro, un invito, è la risposta dell'altro che propriamente crea il legame e questa risposta rivela la componente etica della fiducia e cioè l'affidabilità. (Scabini & Rossi, 2007, pp. 11-12)

Anche nella prospettiva sociologica Mutti sostiene che, a parte i casi di credulità e manipolazione³⁶, “il concedere fiducia per primi [cioè donare fiducia, *ndr*] ha un profondo significato morale perché produce una pressione alla cooperazione e alla socievolezza” (2006, 206).

È solo il caso di riprendere (cf. § 2.5) il fatto che, nel momento in cui la fiducia viene tradita la dimensione del dono si esprime nella logica del *per-dono*. Il perdono, in riferimento al tradimento della fiducia, è un *dono per* l'altro che permette nel tempo di risanare piccole e grandi ferite che ogni relazione necessariamente sperimenta. In questo contesto facciamo riferimento al “*perdono interpersonale*, ossia a quella forma di perdono che coinvolge direttamente due soggetti, in un processo esperienziale in cui ci si ritrova fisicamente, ci si guarda negli occhi e ci si apre ‘l'uno davanti all'altro’.” (Balduzzi 2016, 86-87). In ogni relazione di fiducia prima o poi si è chiamati a donarsi il perdono; anzi, come sostiene Bellingreri, il perdono è probabilmente uno degli indicatori più significativi della bontà del legame: “Un indicatore di eccellenza della qualità della relazione e del legame, sicuramente non semplice e non sempre da tutti sperimentabile, è la capacità di *perdonare* e di *perdonarsi* a vicenda” (2014, cit. in Balduzzi 2016, 107)³⁷.

3.2. Fattori che promuovono fiducia

Dobbiamo ora, dopo l'individuazione di alcuni nodi che cercano di comprendere la sintassi narrativa delle relazioni fiduciarie, ritornare alle domande che guidano questa prima esplorazione (che verrà poi precisata nella seconda parte del lavoro): *quali sono i complessi di azioni che producono fiducia? Che cosa fanno le persone perché si sviluppino fiducia?* In effetti la questione su *cosa* e *come* produca fiducia è una delle più spinose.

Non è facile imbattersi in contributi che, in maniera sufficientemente sistematica, cerchino di comprendere la logica processuale che promuove fiducia nelle relazioni interpersonali. Coerentemente con l'approccio fin qui sostenuto, tutti i fattori di seguito sinteticamente

³⁶Si veda in proposito la vicenda dell'*Otello* di Shakespeare (cf. § 4.2.1.7)

³⁷Sul tema del perdono si veda anche Balduzzi, 2015; Scabini & Rossi, 2000; Recalcati, 2014; Lacroix, 2007; Bianchi, 2014.

esplorati sono fattori di processo, cioè fattori che caratterizzano l'interazione tra le persone e tra di esse e il contesto.

3.2.1. *L'ascolto*

Il fattore di processo basilare è sicuramente l'*ascolto*. È impensabile una relazione di fiducia non fondata su un ascolto reciproco. Tale fattore è segnalato come fondamentale sia da Casetti (2011), nella forma del chiedere e dare attenzione, sia da Venuleo (2010) – “la fiducia si fonda sull'ascolto” (p. 95). La stessa Venuleo ci suggerisce la stretta connessione tra un reale processo di ascolto e feedback e il riconoscimento dell'altro in quanto persona. Anche Manicardi (2014) afferma che “la fiducia sgorga dal *sapersi ascoltato, cioè accolto*” (p. 30). In questo senso è importante, nella logica del diagramma di flusso, pensare all'ascolto a sua volta come un fattore primario di processo. Al pari della fiducia, ci aiuta pensare all'ascolto non come una qualità personale (sarebbe in questo senso un fattore di entrata), ma come un fattore di processo, legato cioè all'interazione tra le persone; un susseguirsi perciò di espressione, ascolto e feedback il quale, se realmente volto all'accoglienza dell'altro, promuove apertura personale e apre quindi un ciclo virtuoso di ascolto tra le persone.

3.2.2. *La legittimazione e il riconoscimento dell'altro*

Un processo virtuoso di espressione, ascolto e feedback permette il riconoscimento relazionale dell'altro in quanto persona nella logica della reciprocità. “L'ipotesi sottesa è che il riconoscimento reciproco dell'identità tra gli individui partecipanti all'interazione costituisce la condizione principale affinché sia possibile una relazione sociale fondata sulla fiducia” (Giani, 2000, p. 116). Riconoscere l'altro nei diversi contesti di interazione (famiglia, gruppo, comunità) significa innanzitutto riconoscergli la dignità di persona, evitando il più possibile di collocarlo nelle nostre immagini che spesso sono frutto di indebite proiezioni e che non permettono una reale accoglienza dell'altro per ciò che è. Perché ci sia un reale processo di riconoscimento reciproco, questo deve includere l'accoglienza e la progressiva soddisfazione dei bisogni³⁸ individuali, e quindi familiari, gruppalì e comunitari (quella che McMillan e Chavis (1986) chiamano *integration and fulfillment of needs*). McMillan e Chavis (1986), sulla scorta di Seymour Sarason (1974; cit. in Mannarini, 2016), analizzano il *senso di comunità* quale esito di processi di interazione tra i soggetti della comunità. Nello specifico individuano quattro componenti di base che, in relazione tra loro, concorrono a definire il

³⁸ Il concetto di bisogno a cui qui si fa riferimento non è il bisogno come stato di necessità (dimensione centrata sull'individuo), ma il concetto lewiniano di bisogno come stato di tensione tra persona e ambiente (dimensione relazionale). (Cf. Branca, 2000; McMillan & Chavis, 1986).

senso di comunità (Mannarini, 2016): la *membership* (il sentirsi parte della comunità), l'*influence* (cioè il processo bidirezionale di influenzamento tra soggetti e comunità), l'*integration and fulfillment of needs* (cioè l'integrazione e la soddisfazione dei bisogni) e la *shared emotional connection* (cioè la connessione emotiva). Ora, ponendo il senso di comunità in uscita nel nostro diagramma di flusso, leggiamo il sentirsi parte, il processo complessivo di influenzamento, la soddisfazione dei bisogni e la connessione emotiva come quei processi di interazione tra le persone che, promuovendo il riconoscimento reciproco, sono necessari allo sviluppo del senso di comunità. Questi processi, connessi tra loro, sono in qualche modo allo stesso tempo produttori e prodotti della fiducia. Lo stesso McMillan definirà successivamente (1996) il processo di influenzamento (*influence*), inteso come esito del confronto tra le persone, come *trust* (fiducia) "a voler sottolineare che l'elemento saliente per l'esercizio del potere è lo sviluppo della fiducia negli altri, nelle norme e nell'autorità istituzionale" (Mannarini 2016, 18).

3.2.3. *Confronto e influenzamento*

Ascolto, riconoscimento reciproco e la soddisfazione dei bisogni possono avvenire solo in processi di *confronto/influenzamento* che permettano l'emersione e la gestione collaborativa del conflitto. Un tale confronto/conflitto è generativo solo a patto che si attivi quella connessione emotiva tra i soggetti (trasversale peraltro a tutto il processo) permessa dai passaggi precedenti di ascolto e apertura personale. In particolare nelle relazioni di vicinanza, che si sviluppano nel tempo e che sono continuamente sollecitate da azioni di costruzione e decostruzione della fiducia, non è immaginabile che l'integrazione reale di bisogni, aspettative, visioni di vita, valori, avvenga senza frizioni e conflitti che testimoniano la già richiamata irriducibilità dell'altro (Zani & Cicognani, 1999).

Marta e Scabini (2007) affermano che:

il confronto vivo tra persone consente la condivisione di problemi e di risorse nonché il recupero di spazi di quotidianità e normalità in un'ottica di riconoscimento dell'Altro a sé simile pur nella sua diversità. Questo incrementa la fiducia e la responsabilità, nonché la riduzione di distanza e formalità a favore di autenticità e prossimità. (p. 15)

In fondo, come ci suggerisce Origgi (2008), "dare fiducia e riconoscere questa fiducia aumenta la probabilità che le aspettative di fiducia siano soddisfatte" (p. 26, traduzione mia). L'influenzamento reciproco, inteso come esito di un confronto fondato sull'ascolto, è tale solo se tra i due c'è una reale connessione emotiva o, se vogliamo, un rispecchiamento e una condivisione dei sentimenti. X. Lacroix (2007) sostiene che:

le coppie con una cultura che non aiuta a formulare i sentimenti sono le più sguarnite di fronte alle difficoltà relazionali. Le cose migliori, così come le meno buone, necessitano di essere formulate, di essere rese dal linguaggio, di accedere alla parola. Tra le cose migliori: il riconoscimento reciproco, la gratitudine, l'attaccamento, le attese, le gioie; tra quelle meno buone: i dispiaceri, le delusioni, le paure, i rancori ... (p. 97)

3.2.4. *Il dono*

La fiducia è frutto di azioni in cui si attiva *la dinamica del dono*. Come sostiene Roberto Esposito (2006), in fondo “fidarsi è già una prima forma di dono, il dono di sé e della propria incompiutezza e insufficienza” (pp. XVI-XVII). La dinamica del dono permette quei processi di indebitamento positivo che fanno crescere la fiducia e il desiderio di cooperare e condividere. “Le microdecisioni della vita quotidiana che contribuiscono ad uno stato d'indebitamento reciproco positivo, alimentano la fiducia. Esse agiscono come se moltiplicassero gli effetti di un dono. Questo diventa allora un moltiplicatore di ricchezze” e permette la continuità nel tempo del sentimento di fiducia (Caillé, 1996, p. 108).

Non è da sottovalutare il fatto che, a mano a mano che ci allontaniamo dalle *close-relationship*, la dinamica del dono si confonde con quella dello scambio. Se nelle relazioni familiari, ad esempio, risulta evidente che le relazioni di scambio (*do ut des*) non contribuiscono nel tempo a sviluppare fiducia, nelle relazioni commerciali la fiducia può essere legata a interessi e utilità. Così infatti sostiene Gloria Origgi (2008): “Io do fiducia a qualcuno se ho delle ragioni per credere che sarà nel suo interesse di considerare i miei interessi [...] Noi crediamo che è nel suo interesse massimizzare la nostra utilità” (p. 17; traduzione mia). Il mutuo vantaggio sarebbe quindi una sorta di “minimo comune denominatore” di tutte le relazioni di fiducia. Secondo la prospettiva che sta emergendo, fondare le relazioni di fiducia su un nucleo fondante di mutuo vantaggio e interesse, può valere per le relazioni commerciali, economiche e macrosociali in genere, ma è insufficiente nelle *close-relationship*³⁹:

Non esiste famiglia vivente e vivificante se al suo centro non c'è la circolazione del dono, se il desiderio di donare non è prioritario. [...] Il regalo più grande che posso fare all'altro è accoglierlo, e lo accolgo autenticamente solo donandogli: non solo cose, ma tempo, attenzione, dedizione. Che cosa sarebbe una famiglia senza questi mille e uno favori che quotidianamente ci si scambia, *senza calcolare*? All'inverso, constatiamo che, quando il dono circola male, quando è a senso unico, oppure ancora quando resta esterno alla famiglia, è proprio in quel momento che si verificano le disfunzioni e i drammi della vita familiare. (Lacroix, 2007, pp. 42-43)

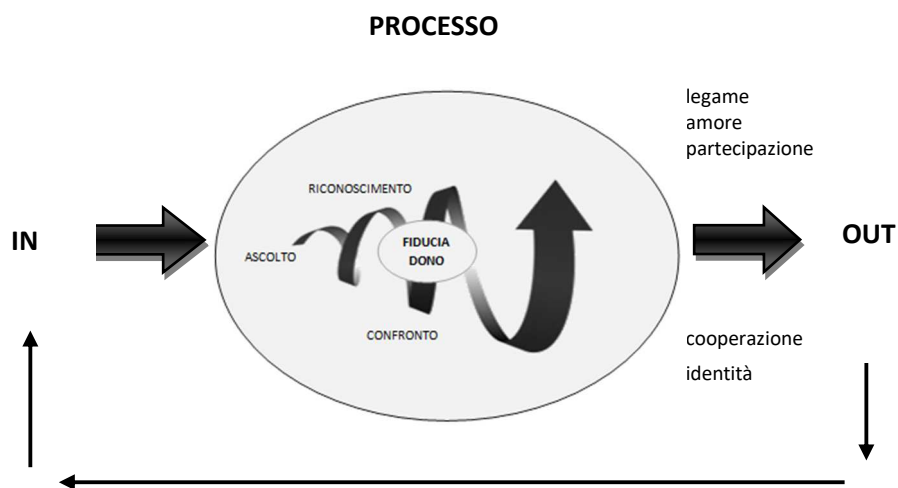
³⁹La pensa in questo modo anche Michela Marzano (2010): “Perché la cooperazione possa aver luogo, bisogna poter aver fiducia nell'altro e assumersi un rischio che supera ampiamente la semplice questione del perseguimento del proprio interesse” (p. 38).

Riprendendo l'origine del termine dono, che in latino è *gratia*, il filosofo agnostico Vladimir Jankélévitch ha potuto scrivere che “la carità è figlia della grazia” (1986, cit. in Lacroix 2007, pp. 114). Che, letto attraverso il linguaggio che ho utilizzato nel diagramma di flusso, sta a dire che la carità (intesa come *caritas*, a sua volta calco del greco *agape*, cioè amore oblativo/donativo) è frutto del dono/atto fiduciario. Detto in altri termini è donando e sviluppando una relazione fiduciaria che cresce il legame e l'amore.

La relazione mamma-bambino, e la relazione familiare in genere, è forse quella che meglio di ogni altra riesce a rendere comprensibile la logica del dono; recentemente, nel suo bestseller internazionale *Una gioventù sessualmente liberata (o quasi)*, la giovane sessuologa Thérèse Hargot (2016) sostiene: “Essere genitore significa amare il proprio bambino perché giunga a lasciarci. L'amore non è un discorso, si incarna nel quotidiano. [...] È pelando le patate con lui per la cena che si confiderà. È al ritorno da una scampagnata insieme che la sua fiducia in voi crescerà. Ha bisogno di sentire i suoi genitori disponibili all'ascolto per condividere i suoi dubbi e le sue domande. Ha bisogno di assicurarsi che non sarà giudicato, che i suoi genitori non misureranno tutto con il proprio metodo. [...] La relazione fiduciaria è quella che costruisce l'identità propria di uomo o di donna” (p. 152).

Potremmo raffigurare nello schema 3, attraverso un diagramma di flusso la relazione tra i fattori di processo individuati:

Schema 3: *Diagramma di flusso 3*



3.3. Fattori che la fiducia contribuisce a sviluppare

Se l'interazione tra le persone caratterizzata da ascolto, riconoscimento reciproco, connessione emotiva e confronto sviluppa fiducia, c'è da chiedersi se le relazioni fiduciarie promuovano a loro volta fattori di processo che contribuiscono poi allo sviluppo di legami e alla crescita di identità personali, familiari e comunitarie. In altri termini, essendo a sua volta un fattore di processo, la fiducia sorge e si consolida grazie alla qualità delle interazioni tra i soggetti, ma a sua volta permette lo sviluppo di altre dimensioni processuali. Tutto ciò nella logica che accennavo precedentemente, cioè in una logica circolare a spirale, non causativo-lineare, caratterizzata da ripetute interazioni cicliche nel tempo e sempre legate all'incertezza che caratterizza ogni relazione. La fiducia, come tutti gli altri fattori di processo dell'interazione, è un'emergenza, un'eccedenza che non possiamo mai definire in maniera preventiva, ma è esito delle interazioni e ne produce di ulteriori (Marzano 2010).

Di seguito elenco alcuni fattori di processo che possono svilupparsi a partire da relazioni di fiducia.

3.3.1. *L'aiuto reciproco*

L'aiuto reciproco è il fattore più vicino alla fiducia, nel senso che è difficile stabilire in maniera precisa se nello sviluppo di una relazione sia la fiducia che promuove l'aiuto reciproco o viceversa. Se come riferimento prendiamo i legami significativi che si sviluppano nel tempo, allora mi sembra più realistico pensare che non sia possibile lo sviluppo di un reale aiuto reciproco se non all'interno di relazioni di fiducia. Ora, e questo vale per tutti i fattori processuali che stiamo analizzando, è importante ribadire che il diagramma di flusso è una foto che ferma un processo che in realtà è sempre in divenire e nel quale i dati in uscita (in questo caso l'aiuto reciproco), nel continuum della relazione, risultano poi essere dei dati in entrata. Possiamo intendere l'aiuto reciproco anche come *solidarietà*. Relazioni di fiducia che si sviluppano e si consolidano, si esprimono prima o poi in gesti e azioni concrete di aiuto, sostegno, attesa, accompagnamento.

3.3.2. *La responsabilità/impegno*

Il secondo fattore è l'*assunzione di responsabilità*. Come la fiducia e l'ascolto, la responsabilità viene spesso considerata prioritariamente come una qualità della persona, e quindi come un dato in entrata del processo. Nella lettura delle interazioni fiduciarie che stiamo facendo, la responsabilità emerge come dato di processo, cioè come emergenza di una relazione di fiducia. Potremmo dire che un soggetto si assume una responsabilità nei confronti

dell'altro e della relazione (e quindi se ne prende cura) proprio grazie alla messa in atto relazionale dei fattori finora descritti. In questa logica anche l'espressione "devi essere responsabile" (lo stesso vale in realtà anche per il "devi avere rispetto", "devi prenderti cura") suggerisce quantomeno l'inefficacia in termini relazionali (e in termini educativi) di considerare la responsabilità come fattore che pre-esiste alla relazione e non come esito della qualità dell'interazione⁴⁰. In altri termini, io sono in grado nel tempo di assumermi la responsabilità di un legame se do ad esso un significato rilevante per la mia vita in termini affettivi ed etici. Adriano Zamperini (1998) ci ricorda come, seppure il termine *responsabilità* sia di conio abbastanza recente, le sue radici siano rintracciabili nei termini latini *spondeo* e *respondeo*; già quindi l'etimologia porta con sé la dimensione relazionale di responsabilità come risposta ad una persona/situazione. Zamperini ne sottolinea ulteriormente la dimensione di interdipendenza:

La responsabilità coinvolge assunti e valutazioni inerenti all'agente e al contesto sociale entro cui si manifesta la sua azione. L'agente può essere rappresentato da un individuo o da un gruppo di persone che agiscono in determinate situazioni sociali, politiche o all'interno di realtà più svincolate in senso normativo, come particolari forme di aggregazioni formali e informali; sempre e comunque in uno spazio di mutua influenza. In ogni caso la responsabilità è una categoria di relazione riflessiva: la responsabilità della persona e la responsabilità della comunità di appartenenza sono interdipendenti. (p. 15)

Un'ulteriore declinazione della responsabilità è la dimensione dell'impegno. Se per la mia vita una relazione è importante, verosimilmente mi impegnerò a prendermene cura, a valorizzarla, a nutrirla. Lacroix (2007) ci suggerisce che nel medioevo si usava l'espressione "dare la propria fede-*fides*" per significare l'"impegnarsi" (p.107); ciò suggerisce una connessione profonda tra fiducia e responsabilità/impegno. La studiosa di ontologia sociale Margaret Gilbert (2015) sostiene che la dimensione dell'*impegno comune* è necessaria e determinante per la costituzione di un "noi" inteso come *soggetto plurale*. In questo senso l'impegno comune è fattore di processo decisivo per la costruzione di identità collettive (in uscita nel diagramma di flusso), siano esse coppie, famiglie, gruppi, comunità.

⁴⁰"Nelle *close-relationship* e in particolare nelle relazioni di coppia la fiducia è considerata, insieme all'amore e all'impegno (*commitment*), un caposaldo della relazione ideale e a essa è legato lo sviluppo e il successo della relazione" (Scabini & Ranieri, 2010, p. 692). L'impegno/responsabilità, in questo senso, è uno dei principali fattori di processo per la costruzione del Noi coniugale e di ogni tipo di Noi. Si veda in questo senso anche in Grossen e Salazar Orvig (2013) l'idea di persona "irresponsabile", come una persona di cui non ci si può fidare, che oscilla (nell'esperienza analizzata del gruppo focus) da un'idea di responsabilità come caratteristica della persona e come esito della qualità di una relazione.

3.3.3. *La cooperazione*

Un ulteriore fattore è la *cooperazione*. Per cooperazione intendo qui qualcosa di più di un'occasionale collaborazione (che a sua volta può essere considerata un fattore di processo che precede temporalmente la fiducia), cioè un impegno cooperativo comune e continuo nel tempo, fondato sulla fiducia, sull'aiuto reciproco e sull'assunzione comune di responsabilità. In questo senso la cooperazione è un dato finale di processo, addirittura un dato in uscita. «La cooperazione esige fiducia, nel senso che le parti dipendenti devono essere in certa misura garantite contro la defezione delle parti non dipendenti» (Williams, 1988, p. 12); ma, come afferma lo stesso Williams, la fiducia, le regole, le norme possono garantire solo in certa misura. Sono i fattori che entrano in gioco nel corso del processo cooperativo che, in una logica circolare, sviluppano o inibiscono la cooperazione. In questo senso è coerente l'affermazione di Gambetta (1988b) secondo cui la fiducia è necessaria non solo per la cooperazione, ma anche per una sana competizione (pensiamo, ad esempio, alla decisione di astenersi dal farsi violenza).

Riccardo Fanciullacci (2012), in prospettiva filosofica, sottolinea il legame necessario tra fiducia e cooperazione; dal suo punto di vista la circolazione di fiducia è una condizione di possibilità della cooperazione sociale e, in fin dei conti, della società tutta: «La fiducia reciproca è il fondamento della cooperazione sociale: perderebbe senso la promessa, l'idea stessa di patto, si sgretolerebbe la condizione di possibilità di un contratto o di un accordo esplicito, se venisse meno la circolazione della fiducia» (p.280).

3.3.4. *Lo sviluppo di legami e di attivazione/partecipazione*

Gli ultimi esiti di relazioni di fiducia (in connessione con gli altri fattori esplorati) sono lo *sviluppo di legami*, di *con-unione*, di *amore*, di *attivazione/partecipazione*. Chiaramente i diversi contesti nei quali crescono le relazioni fiduciarie produrranno in uscita uno o più di questi esiti (verosimilmente comunione e amore sono propri di una relazione affettiva, pur non escludendo affatto la partecipazione; mentre l'attivazione, la partecipazione e la cooperazione possono fare riferimento, per esempio, ad un gruppo di lavoro).

Facendo riferimento alle relazioni familiari, la dimensione dell'amore risulta centrale; il rischio è, come per la fiducia, che la parola *amore* dica tutto e niente della relazione tra un uomo e una donna. Altro è invece provare a collocare l'amore, in termini di processo, come l'esito (*output*) di alcuni (e non altri) processi relazionali nella coppia. È utile precisare come, in una logica di retroazione, se intendiamo l'amore come esito di processi di interazione (ascolto, riconoscimento, connessione emotiva, accoglienza dei bisogni, confronto, fiducia,

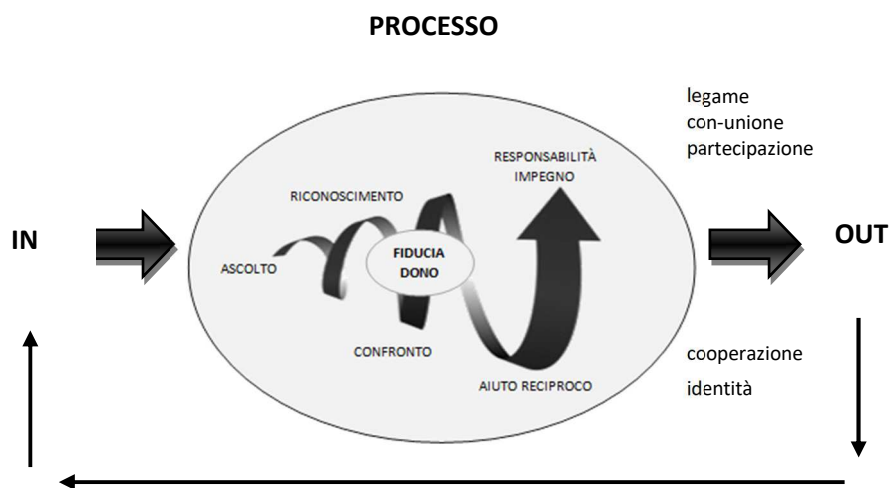
dono, aiuto reciproco, responsabilità ...), l'amore diventa poi dato in entrata che rafforza il consolidamento e lo sviluppo di nuovi processi generativi di relazione; i quali però dovranno sempre fare i conti con il tempo, i limiti personali, i dati di contesto e non potranno mai essere dati per scontati e/o pretesi o prescritti. Sul legame tra amore e fiducia ci viene in aiuto ancora Enzo Bianchi (2013):

Per una vita che abbia senso si può fare a meno dell'amore? [...] Ora, se mettiamo l'amore come il fine della ricerca di ogni uomo [...] dobbiamo dire che ciascuno, in un certo senso, è obbligato a credere: infatti, amare ed essere amati implica riporre fiducia in se stessi e nell'altro che vogliamo amare, credere alle sue parole, al suo modo di vivere, alla sua fedeltà. Senza l'atto della fiducia, l'amore non può nascere né crescere. (p. 32)

Il sentirsi "legato" all'altro, il prendersi cura del legame nella relazione di coppia, il sentirsi gruppo nei contesti sociali e lavorativi, la partecipazione a livello organizzativo e comunitario sono in questo senso l'esito della qualità delle relazioni intersoggettive e gruppalì e non possono mai essere prescritte. Possono solo essere l'esito di storie comuni fondate sulla fiducia.

Pur con i limiti già accennati che comporta la schematizzazione di questa riflessione in un diagramma di flusso, di seguito aggiungiamo i diversi fattori nella fase finale del processo (schema 4):

Schema 4: *Diagramma di flusso 4*



3.4. Fiducia e relazioni familiari

Le riflessioni fatte finora riferite in genere alle relazioni interpersonali e, nello specifico, alle *close-relationship*, chiedono un'ulteriore specificazione in chiave familiare. “La specificità della famiglia consiste nel fatto che essa è un’*organizzazione* di relazioni primarie fondata sulla differenza di gender e sulla differenza tra *generazioni* e che ha come obiettivo e progetto intrinseco la generatività”⁴¹ (Scabini & Cigoli, 2000, p. 8). La famiglia, in primo luogo, organizza relazioni primarie e, in quanto primarie, significative (cf. anche Iannaccone & Marsico, 2007). Tali relazioni significative mirano a costruire legami generativi, fondamentali in termini identitari:

La generatività è il *core* della famiglia: essa lega indissolubilmente insieme i due generi che non potranno più “uscire” dalla relazione parentale (non si può diventare ex genitori o ex nonni) e attraverso di loro lega le famiglie di origine producendo una differenza di generazione e un legame tra le stirpi che si perde nel tempo. Il *legame generativo* è dunque da intendersi nella duplice valenza del generare e dell’essere generati. (Scabini & Cigoli, 2000, p. 12)

Nel nostro diagramma di flusso il legame è primariamente un dato in uscita, che sarà tanto più generativo (anche in termini di prosocialità; cf. Scabini & Marta 2003) quanto più sarà esito di relazioni di fiducia che siano motore di apertura, di assunzione di responsabilità, di solidarietà, di generatività.

Un approccio relazionale alla fiducia, come fin qui proposto, trova nel paradigma relazionale-simbolico di Eugenia Scabini e Vittorio Cigoli un contesto coerente per una comprensione della fiducia nelle relazioni familiari. Innanzitutto risulta molto importante, in questo senso, focalizzare il significato di *relazione* che include quello di *interazione*, superando la visione eminentemente interazionista che non differenzia i due termini. La posizione interazionista, infatti, se da una parte ha permesso di osservare e analizzare “ciò che sta fra i soggetti”, dall’altra “ha ridotto la complessità dei rapporti dentro la famiglia e tra la famiglia e il sociale. In particolare non ha consentito di leggere la famiglia come relazione sociale dotata di una sua intrinseca sovra funzionalità, cioè di un suo *core* specifico” (2000, p. 15). Interazione e relazione, propongono Scabini e Cigoli, sono da distinguere e connettere:

⁴¹La generatività e il legame, in questo senso, sono l’esito di come la differenza riesce ad essere accolta, tematizzata e arricchita nelle relazioni. La differenza sessuale nella coppia e la differenza generazionale tra genitori e figli sono le due dimensioni originarie che poi, in molteplici forme, si ripropongono nelle relazioni quotidiane. Pur non potendo approfondire tale questione, accenno solo al fatto che, nella logica di processo qui proposta, la differenza (nelle sue espressioni plurali) è un dato in entrata che, in base a come è ascoltato, riconosciuto, riflesso e donato nelle interazioni, può generare legame, con-unione, amore. Si leggano in quest’ottica anche le espressioni sulla differenza sessuale che alcune coppie intervistate mettono a tema (cf. § 6.4.4.).

Quanto più il legame è debole, come accade negli scambi tra estranei o nei gruppi ad hoc, tanto più interazione e relazione si confondono (tendono a coincidere). Quanto più il legame tra i soggetti è forte come nelle relazioni intime e di lunga durata (*close relationship*) tanto più interazione e relazione si distinguono e si pongono su livelli gerarchici di inclusione (p. 16).

Per comprendere le relazioni familiari, in questo senso, la prospettiva di analisi delle interazioni (orizzontale) è necessaria, ma non sufficiente. Il paradigma relazionale considera anche la dimensione verticale dando valore “sia alla relazione di coppia sia alla relazione con la famiglia di origine ed è attento alle condizioni del contesto socioculturale con il quale le famiglie interagiscono. Come si può indagare il livello relazionale? Dando rilievo a *dimensioni chiave* quali la temporalità, i legami e la risposta data dalla famiglia al senso del vivere (cos’ha valore)” (2000, p. 23). Il livello relazionale ci permette quindi di comprendere il modo in cui si sviluppano le relazioni fiduciarie in famiglia ponendo attenzione alle relazioni all’interno della famiglia e tra esse e il contesto, dando rilievo alla connessione tra passato, presente e futuro in relazione alla costruzione di un legame che tenderà ad essere più o meno generativo in base alla qualità della condivisione che, ognuno e insieme, si darà in famiglia in riferimento a ciò che importa (cf. Taylor).

Scabini e Cigoli (2000) introducono inoltre l’asse simbolico, in sintonia all’approccio psicoculturale,:

come struttura latente di senso che connette tra loro gli aspetti basilari delle relazioni familiari. È questo che chiamiamo il *famigliare*. Il familiare, cioè la matrice simbolica tra i sessi, le generazioni e le stirpi, dà sostanza simbolica alle singole famiglie e alle varie forme familiari. [...] Il simbolico attraversa il livello relazionale e quello interattivo e fa da *matrice* per la costruzione dei significati delle singole vicende familiari. [...] La matrice simbolica è formata dalle qualità relazionali basilari della famiglia sia sul versante affettivo sia su quello etico. [...] Le qualità etico-affettive costituiscono la struttura portante sia della relazione di coppia (il coniugale), sia della relazione genitori-figli (il parentale), sia della relazione tra stirpi (il trans generazionale). Identifichiamo queste qualità come *fiducia-speranza* e *giustizia-lealtà*. (pp. 39-40)

In riferimento in particolare alla relazione fiduciaria, è di particolare interesse la sottolineatura che Scabini e Cigoli fanno sulla dimensione dialettica tra fiducia-speranza e giustizia-lealtà con i loro opposti, cioè sfiducia-disperazione e ingiustizia-slealtà. “Giustizia e fiducia sono ingredienti essenziali nelle relazioni familiari sane” (Jurkovic, 1998, cit. in Scabini & Cigoli, 2000, p. 40). La costruzione della relazione familiare ha perciò sempre a che fare con una matrice simbolica della famiglia costituita da una sostanza etico-affettiva.

Essa è sia una qualità che si concretizza nelle relazioni, sia un’istanza ideale che non si consuma, ma piuttosto incessantemente muove a continue realizzazioni. Così il polo etico si traduce in norme (che a seconda dei contesti culturali regolano la relazione coniugale, quella genitoriale e quella tra famiglie di origine) e il polo affettivo si traduce in molte forme espressive. (Scabini & Cigoli, 2000, p. 40)

Lo scambio simbolico che avviene nelle relazioni familiari ha nella fiducia il suo elemento costitutivo, in stretta connessione con il dono: “il dono è infatti una caratteristica del *legame incondizionato*: il legame familiare si alimenta di azioni che prestano fiducia all’altro e ha alla sua origine un *quid di gratuito*” (p. 47). Ritorna quindi la prospettiva per cui, nelle relazioni familiari come nelle *close-relationship* in genere, la logica generativa è quella del dono/fiducia. Viceversa le relazioni familiari fondate sulla dinamica della perversione del dono (o dello scambio) e della sfiducia producono facilmente forme di patologia relazionale.

3.5. Fiducia e dimensione etica delle relazioni familiari

Le relazioni familiari, nella loro articolazione fondamentale e originaria tra relazione di coppia e genitoriale, sono sempre l’articolazione di una dimensione affettiva e di un’istanza etica. Nello specifico la relazione di coppia si fonda, come suggeriscono Scabini e Cigoli (2000), su un *patto fiduciario*. La dimensione del patto, e tutte le dimensioni ad esso collegate – parola, promessa, impegno, responsabilità, norme, giustizia, lealtà -, esprime il polo etico della relazione. La dimensione fiduciaria e la speranza (e tutte le loro forme espressive) esprimono invece il polo affettivo. “La matrice simbolica della famiglia è così costituita da una sostanza etico-affettiva” (2000, p. 40). Ogni relazione familiare si gioca quindi nell’articolazione tra questi due registri; non nel senso del tendere a trovare una sorta di complementarità volta a placare le tensioni e le inquietudini, come suggerisce l’immagine platonica dell’androgino, quanto piuttosto in una mai doma tensione tra due polarità volta a costruire una reciprocità sempre più piena (anche se in fondo mai raggiungibile)⁴². Scabini e Cigoli sintetizzano bene questa articolazione:

L’istanza etica della relazione coniugale, potremmo dire la sua tensione ideale, spinge insomma alla reciprocità del dono di sé, a un prendersi cura dell’altro e a vivere il paradosso di un “obbligo” che passa attraverso il dono. Per questa ragione diciamo che il compito di sviluppo della relazione coniugale è che ciascuno si prenda cura dell’altro nella sua unicità e differenza. La fiducia è l’altro ingrediente basilare della relazione coniugale, quella che consente l’apertura di credito verso l’altro, che consente di trasformare l’attrattiva e la buona seduzione in affidamento dell’uno all’altro e di costruire e mantenere nel tempo un rapporto esclusivo. [...] Senza la fiducia il patto

⁴²La figura platonica di una relazione tra uomo e donna immaginati come due metà, originariamente unite, che si cercano e che mai si pacificano finché non si ritrovino, ridando vita ad una illusoria e originaria unità (cf. Platone, *Simposio*), è ancora molto viva nella nostra cultura popolare; si ascolti e si vedano ad esempio testo e video della canzone *Blood of eden* di Peter Gabriel (1993). Altra prospettiva è quella, più realistica e antropologicamente fondata, di due interi, uomo e donna, i quali, pur restando due, costruiscono una nuova identità di coppia che tende ad una piena reciprocità. Questo percorso di costruzione si fonda nella valorizzazione delle due polarità/differenze che non mirano ad anestetizzarsi e quasi ad annullarsi in un mortifero equilibrio statico, ma a vivere una tensione generativa dei due reciproci *tu* e del *noi*. Un testo che può dare fondamento a questa prospettiva è sicuramente R. Guardini (1925), *L’opposizione polare. Saggio per una filosofia del concreto vivente*.

diventa freddo contratto; senza il patto la fiducia diventa apertura di sé assai rischiosa perché affidata solo al sentimento e all'emozione. (2000, pp. 51-52)

Ora, concepire la fiducia come emergenza della relazione, non significa rendere marginali le dimensioni etiche ad essa legate, ma comprendere il loro significato all'interno del processo relazionale tra le persone e tra di esse e il loro contesto. La dimensione della *promessa* è, in questo senso, intrinseca all'esperienza della fiducia. La fiducia, in un certo senso, è sempre *prestare fede* a qualcuno; ha sempre a che fare con la promessa. La promessa quindi è sia costitutiva del legame (una sorta di dato in entrata), sia dimensione che lo alimenta. Potremmo dire, con una esemplificazione pur generica, che una relazione di coppia inizia con una promessa e, attraverso i processi relazionali quotidiani, questa promessa si rinnova nell'ascolto, nel riconoscimento, nella fiducia e nella reciproca responsabilità. La rigenerazione della promessa alimenta il legame (che in questa prospettiva è quindi un dato in uscita) che a sua volta, rafforza e consolida la promessa.

In questo senso *promessa* e *legame* sono, da un punto di vista etico, profondamente connessi alla *legge* la quale, facendo riferimento in termini simbolici all'originaria esperienza del bene, custodisce il bene insito nella promessa e, nella forma dialogica della risposta a questa attesa, conduce alla realizzazione di questo bene nell'eccedenza del legame/alleanza (cf. Chiodi, 2018). La legge, in questo senso, non è comprensibile al di fuori della relazione con la promessa e l'alleanza. "La legge non è il compimento, ma è la via e l'*istruzione* per accedervi. Essa non è il bene, ma è il comando (parola) che vi conduce, istruendo lungo il cammino" (Chiodi, 2018, p. 42).

La terna promessa - legge - alleanza, oltre a tenere legati passato, presente e futuro, rimette al centro la dimensione di bene che ogni uomo e ogni donna perseguono nella costruzione dei legami. In questo senso emerge con più chiarezza come nei processi relazionali che sviluppano fiducia è sempre in gioco ciò che, attraverso il reciproco riconoscimento, conduce alla costruzione di legami caratterizzati dal dono in quanto atto fiduciario. Il tenere fede alla parola data, alla promessa, è la dimensione che piega la fiducia verso i versanti etici della fedeltà e dell'affidabilità. Allo stesso tempo la fedeltà alla promessa rischia di non essere generativa se, nella logica dell'alleanza, non è vissuta nella prospettiva di permettere e, allo stesso tempo, di nutrirsi dell'esperienza donativa intesa come *apertura alla storia dell'altro*, andando oltre le logiche contrapposte della funzionalità e della fusionalità (cf. Lacroix, 2007). Il legame d'amore diventa alleanza nei termini in cui si realizza come progetto e luogo in cui tentare di realizzare la promessa attraverso relazioni quotidiane di dono (Sagne, 1995).

Distinguere dimensione etica e dimensione affettiva nella relazione è funzionale alla riflessione, ma nella realtà queste realtà sono impastate, cioè mai del tutto separabili; non è possibile pensare, ad esempio, alla parola/promessa se non inserita in un'interazione che le permette di diventare realtà. La promessa, per essere tale, ha bisogno di qualcuno che la

accolga e, nel caso della coppia, che insieme a me la alimenti e la custodisca nel tempo (legge) al fine di dare sempre più e sempre meglio forma al nostro legame/alleanza. Marco Balzano (2019) in proposito afferma:

Mi interessa osservare come, implicando l'altro, la parola è un atto che richiede – stando a Gadamer, che ha scritto pagine superbe su questo tema – ascolto e comprensione. Il filosofo definisce l'ascolto la nostra “disposizione a comprendere”. In effetti, solo quando la parola è compresa dall'altro la parabola è avvenuta e crea un ponte che istituisce un legame. Da questo momento sarà abitata da entrambi, da chi la lancia e da chi la raccoglie: sarà cioè diventata un territorio comune. Proprio da questa polarità comunicante nasce il dialogo, la modalità di scambio per eccellenza. [...] Il dialogo avviene tra chi si espone e chiede cura per ciò che “manda” e chi ricambia questa richiesta di fiducia mantenendo la promessa di dare ascolto. (pp. 70-72)

In tal senso, le dimensioni della promessa, della legge e dell'alleanza prendono forma nei processi relazionali quotidiani. L'esempio della fedeltà in una coppia può essere chiarificatore: concepire la fedeltà come un fattore di processo significa superare l'idea che il bene del soggetto, dell'altro e della relazione sia semplicemente quello del rispetto, senza se e senza ma, di una promessa fatta a suo tempo. Ciò significa, utilizzando il diagramma di flusso, considerare la promessa come un dato di entrata e la fedeltà come un dato in uscita; tutto ciò che succede nel tempo nella relazione non sarebbe granché rilevante. Altra cosa, invece, è rinnovare, risignificare quella promessa giorno per giorno nell'ascolto e nel riconoscimento reciproco del legame di coppia, affinché quella promessa non sia solo un atto passato di cui far memoria, ma un alimento della nostra fiducia/fedeltà, una tutela e un sostegno nei confronti dei nostri limiti (legge) e una spinta di apertura al bene possibile per la coppia e per le persone e i contesti che la rendono tale (alleanza).

L'alleanza nella coppia coniugale e genitoriale sarà poi il fondamento per la costruzione di un'alleanza tra le generazioni, in famiglia e nella comunità. Giuseppe Angelini (1991) afferma che “il rapporto di alleanza tra i genitori, la fedeltà, la sincerità, il fondamentale consenso a proposito di tutte le questioni serie, costituisce per i bambini l'immagine stessa dell'affidabilità del mondo” (p. 172). Anche questo non può che succedere nella mediazione di una relazione quotidiana caratterizzata dai fattori di processo descritti, una relazione che, sviluppando fiducia, dà progressivamente corpo alle esperienze di fedeltà e di affidabilità.

4. Identità, narrazione e fiducia

Nell'introduzione a questo lavoro ho accennato al fatto che, come sostiene Taylor (1991), "la mia identità personale dipende in maniera essenziale dai miei rapporti dialogici con gli altri" (pp. 56-57). Ciò significa fare riferimento ad una concezione di identità che si snoda nello spazio e nel tempo, all'interno di reti di interlocuzione e riferita ad uno spazio morale e culturale (Taylor, 1989). In questo senso, approcciarsi al fattore fiducia come un'emergenza delle relazioni tra le persone in contesti situati, significa considerare i processi relazionali tra le persone, nel tempo e nello spazio, come centrali per la costruzione di identità personali, familiari, gruppalì e comunitarie. Ciò chiede di soffermarsi sull'idea di un approccio narrativo del sé⁴³. Per lo stesso Taylor, il processo di costruzione identitaria è un cammino articolato, mai chiuso, continuamente esteso, ma che chiede, al tempo stesso, una definizione (per quanto parziale). L'uomo non può fare da solo questo cammino di articolazione del significato; la costruzione di una sua "topografia morale" può avvenire solo in reti di pratiche e narrazioni collettive (Costa, 2001). Taylor afferma che il percorso di costruzione identitaria (dell'io e del noi) è un processo sociale, culturale e, in modo particolare, morale. Il cammino individuale verso una vita buona è intrinsecamente connesso ai legami primari (famiglia innanzitutto) e alle relazioni comunitarie (Pozzobon, 2014). Sono tali relazioni a costituire principalmente lo spazio morale necessario alla costruzione del sé:

La mia tesi principale è la seguente: il sé esiste essenzialmente in uno spazio morale [*in a moral space*] tramite un'immagine dominante, che si configura in termini spaziali. E questo è ciò che intendo quando parlo di una "topografia morale" del sé [*a "moral topography" of the self*]. [...] Le topografie morali elaborano il contesto in relazione al quale noi possiamo distinguere e determinare ciò che essenzialmente siamo. [...] Le topografie morali forniscono l'indispensabile contesto per il nostro possedere quel qualcosa che chiamiamo sé. (Taylor, 1988, pp. 55, 63)

Ma per Taylor, ognuno di noi "può trovare un'identità solo nell'autonarrazione" (1989, p. 361). Raccontando si può perseguire un senso più chiaro della propria prospettiva, proprio perché "la piena comprensione, come in gran parte di ciò che è veramente importante nella vita degli uomini, giunge attraverso la narrazione" (Taylor, 1994, cit. in Costa 2001). La dimensione narrativa è perciò costitutiva delle esistenze individuali. Nel secondo capitolo di *Radici dell'io* (1989), Taylor afferma che:

Il problema della nostra condizione non si riduce mai, per noi, a quello di che cosa *siamo*, perché noi cambiamo perennemente, perché *siamo sempre in divenire*. [...] In precedenza ho sostenuto che, per dare un senso minimale alla nostra vita, per avere un'identità, abbiamo bisogno di un orientamento al bene. [...] A questo punto ci rendiamo conto che questo senso del bene deve fare tutt'uno con la nostra concezione della vita come vicenda in corso di svolgimento. Ma tutto questo comporta che un'altra condizione fondamentale

⁴³Quando Taylor parla del sé usa la "s" minuscola, mentre Bruner una la "S" maiuscola. Eccetto nelle citazioni delle opere di Bruner, userò per semplicità sempre la "s" minuscola.

per dar senso alla nostra esistenza è che ne abbiamo una visione di tipo *narrativo*. (pp. 66-67)

Narrazione e dialogicità sono dunque per Taylor due snodi-chiave per la costruzione dell'identità. "La nostra identità è sempre almeno in parte definita in conversazioni con altri o attraverso il sapere comune che sta alla base delle pratiche della nostra società" (Taylor, 1979, cit. in Costa 2001). Tali conversazioni avvengono sempre in uno *spazio pubblico*; ciò significa che un io e un tu non possono mai guidare completamente la loro conversazione perché essa è inserita in una *rete di interlocuzioni* che prevede regole che in qualche modo li precede (il *noi*, in questo senso, viene prima dell'io; e la conversazione avviene in un contesto dato, che la precede). Si comprende in questo senso come una dialettica di riconoscimento reciproco sia costitutiva dell'identità⁴⁴ e che tale dialettica sia propria, in primo luogo, delle *close-relationship* (o relazioni primarie). Ecco quindi che conversazione, riconoscimento reciproco e narrazione danno vita a quella dialogicità costitutiva di ogni identità.

Come ben sottolineano Paolo Costa (2001) e Michele Cometa (2017)⁴⁵, Taylor condivide questa visione del sé narrativo con Alasdair McIntyre e con Paul Ricoeur. In particolare McIntyre, nel suo *Dopo la virtù* (1981), sostiene che non può esistere un comportamento "che possa essere identificato prima e indipendentemente dalle intenzioni, dalle credenze e dai contesti" (p. 253). C'è una stretta connessione tra l'intenzionale, il sociale e lo storico. McIntyre contesta il fatto che si possa "chiarire il concetto di identità personale indipendentemente e separatamente da quelli di narrazione, intelligibilità e responsabilità". Si chiede quindi: "In che cosa consiste l'unità di una vita individuale? La risposta è che tale unità è l'unità di una narrazione incarnata in una singola vita. [...] L'unità di una vita umana è l'unità di una ricerca narrativa" (p. 265). Questa ricerca, in forte sintonia con la riflessione di Taylor, ha a che fare con un *telos* finale, fondato sull'idea di bene per l'uomo che il percorso stesso permette progressivamente di comprendere, ed è fortemente connessa con la storia del contesto

⁴⁴ Ritengo importante sottolineare la questione del riconoscimento reciproco per l'importanza che essa riveste nella prospettiva da me proposta. Per Taylor infatti il bisogno di riconoscimento è intrinseco alla nostra identità proprio perché essa è un'identità dialogica (cf. Costa 2001). Anche per Riccardo Fanciullacci (2012) il riconoscimento è la base di ogni legame ed è un processo strettamente legato alla costruzione di fiducia: "... la forma del contare-su [...] non corrisponde però al fidarsi, che ha una struttura più complessa; per cominciare ad approssimarci a questa struttura, dobbiamo innanzitutto introdurre il riferimento ad un'altra soggettività. L'introduzione minimale di questo riferimento è quella che fa passare dal contare sull'accadere di qualcosa al *contare sul fatto che qualcuno farà qualcosa*. [...] Più rilevante è il secondo passaggio, quello che conduce al *contare su qualcuno a proposito del suo fare qualcosa*. [...] Ma anche questo contare su qualcuno non è ancora il fidarsi di lui, infatti può essere realizzato *senza* entrare in relazione con la persona. [...] Il fidarsi di qualcuno richiede anche l'entrare in un'interazione con lui, per cui non solo lo riconosciamo come una soggettività, ma anche gli chiediamo di riconoscerci come soggettività, cioè ci mettiamo in gioco, rapportandoci direttamente a lui. [...] L'adozione di questa postura nei confronti di un altro è la prima e più basilare *forma di riconoscimento del suo essere una soggettività*" (pp. 289-291). Sul riconoscimento si vedano anche Ricoeur (2004) e Honneth (2018).

⁴⁵ Si vedano anche Biagi & Salerno (2014) e Balduzzi (2016).

comunitario nel quale la mia identità prende forma. Per McIntyre l'uomo è essenzialmente un animale narratore (*story-telling animal*) la cui storia intreccia altre narrazioni. Per Taylor e McIntyre, quindi, “gli uomini non si limiterebbero a rappresentarsi narrativamente, ma vivrebbero narrativamente” (Costa, 2001, p. 138).

Tali riflessioni si connettono alla riflessione che fa Ricoeur (1990, 1991), a partire dalla dialettica tra *medesimezza* e *ipseità*, per definire l'identità narrativa nella tensione tra permanenza e cambiamento. Per Ricoeur il sé non si conosce mai in maniera diretta, ma sempre attraverso mediazioni, e la mediazione narrativa ci dice che la conoscenza di sé è sempre interpretazione di sé⁴⁶.

Da un punto di vista psicologico il punto di riferimento per una teoria narrativa del sé è indiscutibilmente Jerome Bruner. Per Bruner, coerentemente anche a quanto affermano Taylor, MacIntyre e Ricoeur, le modalità culturali attraverso le quali costruiamo le nostre identità influenzano la percezione della realtà e dunque la nostra esperienza di essa. Anche per Bruner (2006), come per Taylor, “la forma del Sé non è una questione privata come sembrava un tempo” (p. 77); e, al pari di Ricoeur, la costruzione del sé è un processo dialettico e “l'autobiografia che effettivamente scriviamo non è che una *versione*, un modo di conseguire la coerenza” (p. 84).

Mi sembra importante sottolineare alcuni capisaldi del pensiero di Bruner (2002) che aiutano a fondare la relazione tra identità e narrazione e, quindi, a comprendere meglio una sintassi narrativa della fiducia:

- Senza la capacità di raccontare non esisterebbe l'identità. È attraverso la narrazione che creiamo e ricreiamo l'identità.
- L'identità ha carattere profondamente relazionale. In questo senso possiamo dire che il sé è anche l'Altro (cf. Ricoeur, 1990).
- Non è possibile conoscere un sé intuitivamente evidente ed essenziale; noi invece costruiamo e ricostruiamo un sé in relazione alle persone e ai contesti che incontriamo, sia in termini spaziali sia in termini temporali (facendoci guidare dai ricordi del passato⁴⁷ e dalle speranze, dalle attese e dalle paure per il futuro).
- Le narrazioni che danno vita al nostro sé sono espressioni della cultura di cui ci nutriamo. Ma questa cultura è a sua volta dialettica, frutto di narrazioni alternative su

⁴⁶ Per un approfondimento della relazione tra identità e narrazione in Ricoeur si rimanda a Salerno (2011) e a Balduzzi (2016).

⁴⁷ Non si tratta, come sottolinea Paolo Jedlowski, solo di un passato nei termini di un “non più”, bensì soprattutto come un “non ancora”, sottolineando in questo senso il bacino di possibilità che rappresenta il passato. “Il passato può essere carico di futuro. L'atto di memoria è generativo: non semplice recupero di quello che è già stato, ma emersione di potenziali novità, corrispondenti a ciò che la Storia insegnò a desiderare” (2017, p. 16). Da qui l'importanza di un lavoro sulle “memorie del futuro”.

ciò che il sé è o potrebbe essere. Le narrazioni che danno forma alla nostra identità riflettono tale dialettica.

- Le narrazioni che contribuiscono a costruire la nostra identità sono l'esito di una continua dialettica o di un continuo bilanciamento tra interiorità e esteriorità, tra autonomia identitaria e impegno con gli altri.

Tutti questi aspetti ci aiutano a comprendere meglio la relazione tra identità e narrazione. Ma per comprendere il significato, in questo contesto, di una sintassi narrativa della fiducia mi soffermo in particolare sull'ultima delle questioni che Bruner sottolinea. Egli infatti sostiene che:

La creazione del Sé è un'arte narrativa. [...] L'anomalia della creazione del Sé sta nel suo avvenire dall'interno non meno che dall'esterno. Il suo lato interiore, come amiamo dire con mentalità cartesiana, è costituito dalla memoria, dai sentimenti, dalle idee, dalle credenze, dalla soggettività. [...] Ma gran parte della creazione del Sé è fondata anche su fonti esterne: sull'apparente stima degli altri e sulle innumerevoli attese che deriviamo assai presto, addirittura inconsapevolmente, dalla cultura nella quale siamo immersi. Infatti, rispetto a queste attese, "il pesce è sempre l'ultimo a scoprire l'acqua". [...] Per di più, gli atti narrativi diretti a creare il Sé sono tipicamente guidati da modelli culturali taciti e impliciti di ciò che esso dovrebbe e potrebbe essere e naturalmente di ciò che non deve essere. [...] Tutte le culture forniscono presupposti e prospettive sull'identità. (2002, pp. 73-74)

In riferimento alla focalizzazione dell'importanza della relazione tra le persone per lo sviluppo della fiducia (e quindi dei legami e delle identità), e in particolare all'attenzione ai principali fattori di processo che facilitano tale sviluppo, risulta centrale la dialettica tra prospettiva interiore ed esteriore del sé inserita in una cultura (che è cultura familiare, di gruppo, comunitaria, sociale; livelli, peraltro non sempre e non necessariamente coerenti tra loro). L'identità (singolare e plurale) prende forma nella continua interazione tra ciò che io so/non so di me/noi e ciò che gli altri fanno/non fanno di me/noi⁴⁸. È nei continui processi di espressione, ascolto e feedback che prende forma (o meno) il riconoscimento reciproco e quindi possono svilupparsi relazioni di fiducia che poi danno forma ai legami. Attraverso processi di ascolto e riconoscimento è possibile una presa di coscienza comune delle reciproche identità e delle norme sociali che sulle nostre identità influiscono. Ciò aiuta a fare luce, in termini di processo, sul legame tra narrazioni, fiducia e identità. Tali processi infatti non sono mai lineari e si caratterizzano per le continue tensioni (più o meno generative) tra il sé e l'altro. Bruner (2002) afferma in proposito:

⁴⁸Si veda in questo senso la finestra di Johari (*Johari window*), strumento messo a punto nel 1955 da Joseph Luft e Harry Ingham. Interessante soprattutto la sua tematizzazione in prospettiva psicologico-sociale da parte di Piergiulio Branca (2000).

In fin dei conti, la creazione del Sé è il principale strumento per affermare la nostra unicità. E basta riflettere un momento per capire che la nostra “unicità” deriva dal distinguerci dagli altri paragonando le descrizioni che ci facciamo di noi stessi con quelle che gli altri ci forniscono di se stessi. [...] Dunque parlare agli altri di noi stessi non è cosa semplice. Dipende, infatti, da come *noi* crediamo che *loro* pensino che dovremmo essere fatti. (74-75)

In fondo anche nel primo brano di Jonathan Franzen tratto da *Purity* (cf. § 4.2.1.1) la questione centrale è proprio il processo di definizione dell’identità nella dialettica tra distinzione e vicinanza, tra custodire e condividere i segreti, tra riconoscimento di sé e riconoscimento dell’altro. In questo senso la teoria dell’identità che Franzen fa pronunciare al personaggio Andreas (“La tua identità esiste all’intersezione di queste linee di fiducia”, cioè tra le linee del custodire e del condividere i segreti) è ciò che Bruner (2002) sostiene in riferimento alla creazione narrativa del sé:

Una narrazione creatrice del Sé è una specie di atto di bilanciamento. Da una parte deve creare una convinzione di autonomia, persuaderci che abbiamo una volontà nostra, una certa libertà di scelta, un certo grado di possibilità. Ma deve anche metterci in relazione con un mondo di altre persone – con la famiglia e gli amici, con le istituzioni, il passato, gruppi di riferimento. Ma nell’entrare in relazione con l’alterità è implicito un impegno verso gli altri che ovviamente limita la nostra autonomia. Sembriamo virtualmente incapaci di vivere senza entrambe le cose, l’autonomia e l’impegno, e le nostre vite cercano di equilibrarle. E così pure i racconti del Sé che narriamo a noi stessi. (p. 89)

L’identità, come la fiducia, pur in fasi diverse di un processo, sono quindi l’esito delle conversazioni e delle narrazioni che avvengono in contesti sociali e culturali situati nello spazio e nel tempo, in una logica di processo retroattivo a spirale.

4.1. Per una sintassi narrativa della fiducia

Nell’ambito di una ricerca sulla fiducia che sempre più si è focalizzata sulla comprensione dei processi interazionali e relazionali che contribuiscono a promuovere fiducia, mi è sembrato fecondo avvicinarmi all’esplorazione⁴⁹ dei significati della fiducia attraverso l’approccio narrativo e, in specifico, adottando lo strumento dell’intervista narrativa.

⁴⁹Per il tipo di lavoro che ho svolto mi pare che il termine più adeguato sia *esplorazione*, in sintonia con Giuseppe Mantovani (2005): “Noi non cogliamo la realtà ‘così com’è’ ma la costruiamo per mezzo di pratiche discorsive, come sostiene un autorevole filone di psicologia sociale (Gergen, 1994). Io preferirei usare una diversa metafora, quella dell’esplorazione, anziché quella della costruzione della realtà. Mi sembra un po’ arrogante dire che costruiamo la realtà, quando di fatto ci limitiamo ad ordinare alcune parti secondo i nostri bisogni del momento. [...] La metafora dell’esplorazione ha il merito di lasciare aperto il forziere di sorprese che la realtà tiene in serbo per ciascuno di noi: nei nostri viaggi di scoperta troveremo ogni volta qualcosa di più, e di diverso, di quello che ci aspettavamo partendo. Diciamo dunque che noi esploriamo la realtà con l’aiuto delle mappe che la cultura ci mette a disposizione. Non possiamo fare a meno delle mappe quando ci avventuriamo in territori

La strategia adottata per costruire e sviluppare un impianto di ricerca volto a rispondere alla domanda sui fattori di processo che generano fiducia, si colloca nella prospettiva della *comprensione* di un fenomeno e di una sua prima esplorazione. Non c'è quindi la finalità di spiegare in termini di causa-effetto (tipica di approcci sperimentali) il costrutto della fiducia, bensì quella di studiare, in prima battuta, delle situazioni specifiche e irripetibili (le narrazioni sulla fiducia di alcune coppie, come vedremo nella seconda parte del lavoro) con l'obiettivo di descriverle e di rilevarne l'originale articolazione e complessità in ordine alla percezione della fiducia nelle proprie storie di vita.

Giovanna Leone (2003) sostiene che la differenza prospettiva tra la spiegazione del fenomeno studiato e la sua comprensione è ciò che marca la differenza tra le scienze della natura e le scienze sociali. In questo senso “dobbiamo riconoscere onestamente il nostro bisogno di riduzione di complessità, indispensabile per porre ipotesi sensate, ma non cadere nella tentazione di credere esaustivi i nostri modelli” (p. 25). In questa prospettiva un punto di riferimento è senza dubbio Jerome Bruner e il suo lavoro volto alla ricerca di cosa sia “una psicologia che si occupa principalmente del significato e [di] come essa diventi inevitabilmente una psicologia *culturale*, che deve avventurarsi oltre gli obiettivi convenzionali della scienza positivista, con i suoi ideali di *riduzionismo*, *spiegazione causale* e *predizione*” (Bruner, 1990, p. 16). Centrare l'analisi dei significati che le persone, utilizzando la lente della fiducia, danno alle loro storie di vita risponde al compito che per Bruner deve avere la psicologia culturale:

Una psicologia culturalmente sensibile [...] è e deve essere basata non solo su ciò che la gente realmente *fa*, ma su ciò che *dice* di fare e su ciò che *dice* essere la causa di ciò che fa. Si occupa anche di ciò che la gente *dice* a proposito di azioni compiute da altri, e sulle relative motivazioni. E, soprattutto, si occupa di come gli individui *dicono* che è il proprio mondo. [...] Una psicologia culturale, quasi per definizione, non si occuperà di “comportamento” ma di “azione”, la controparte intenzionale del comportamento, e più specificamente si occuperà di *azione nella situazione*, un'azione situata in uno scenario culturale, e che risponde agli stati intenzionali, reciprocamente interattivi, di coloro che vi prendono parte. (1990, pp. 31-35)

4.1.1. *L'intervista narrativa*

La narrazione autobiografica è quindi un mezzo significativo per comprendere come “costruiamo” la nostra vita (Bruner, 1986, 1990, 1996 e 2002). Bruner è in qualche modo l'esponente di spicco di tale approccio; egli ha compreso come la realtà personale si costruisce proprio nella concettualizzazione e nell'espressione delle proprie narrazioni, “e che le nostre

selvaggi e sconosciuti ma sappiamo che, per quanto accurate, esse non esauriscono il territorio. Ci dicono alcune cose soltanto, e anche quelle in modo piuttosto approssimativo. La realtà sfugge sempre, per qualche aspetto, alla presa del nostro sistema di categorie e di anticipazioni” (pp. 65-66).

esperienze assumono la forma delle narrazioni che usiamo per descriverle, e che i racconti sono il nostro modo di organizzare, interpretare e dare significato alle esperienze che abbiamo vissuto, e di assicurare loro un senso di continuità” (Atkinson, 1998, p. 12). Atkinson nel suo testo *L'intervista narrativa* (1998) afferma:

la narrazione, nella sua forma quotidiana più comune, consiste nel raccontare in forma strutturata un evento, un'esperienza, o qualunque altro fatto della nostra vita. [...] In genere, quando raccontiamo una vicenda della nostra vita, tendiamo a intensificare la conoscenza pratica che abbiamo di noi stessi perché scopriamo un significato più profondo della nostra esistenza attraverso la riflessione e la trasposizione in forma orale degli eventi, delle esperienze e dei sentimenti che abbiamo vissuto. (p. 3)

L'approccio di Atkinson mira a mantenere la vicenda autobiografica narrata massimamente aderente ai significati che vi hanno dato i narratori/intervistati. Attraverso la collaborazione tra ricercatore e intervistato si costruisce un racconto che coglie la prospettiva soggettiva dell'evoluzione del sé nel tempo e nello spazio.

L'obiettivo di un'intervista narrativa non è quindi quello di ricerca dell'oggettività, eliminando gli aspetti legati al contesto e alla conversazione. Come sostiene Piero Paolicchi “una tradizione ormai lunga di studi critici sulle interviste ha infatti evidenziato le distorsioni prodotte dall'intervento di variabili diverse dall'opinione dell'intervistato” (2011, p. 194). È ritornata perciò al centro l'attenzione, sulla scorta di Bruner, la comprensione dei significati nel contesto della conversazione tra le persone. I significati, in questo senso, sono sempre soggettivi, anche se co-costruiti all'interno di una comunità/cultura (Mantovani, 2005). Ciò introduce l'idea non di una separazione tra persona e contesto (o addirittura di una dipendenza deterministica dell'esperienza soggettiva dal contesto), ma di una relazione dialettica tra persona e contesto e “dell'esperienza come dotata di due caratteri essenziali, la relazionalità e la continuità” (Dewey, 1934, cit. in Paolicchi, 2011). Da questa prospettiva l'esperienza è sempre sia individuale sia sociale e, in ordine alla continuità:

ogni esperienza non ha un significato in sé ma solo in relazione ad altre passate e future, e quindi nella sequenza integrata e unitaria delle esperienze di un soggetto. L'esperienza si struttura quindi non solo sulla base di un sistema di significati e relazioni di tipo sincronico, come più comunemente è osservato, ma anche lungo un asse temporale. Ciò porta ad ipotizzare nel soggetto una capacità “sinottica” che gli consenta di dare ordine e intelligibilità al suo mondo interiore come un tutto nella dimensione diacronica di un presente, un passato e un futuro iscritti in un orizzonte unitario e unico. E questa temporalità, come con-sequenzialità unificante dell'esperienza soggettiva, ha nella dimensione autobiografica il contesto nel quale assume significato qualsiasi atto di esperienza. (Paolicchi, 2011, p. 197)

La prospettiva epistemologica di questo approccio, peraltro molto in linea con le affermazioni di McIntyre in *Dopo la virtù*, è quella di un costruttivismo “moderato”.

Mario Cardano (2011) utilizza la terminologia di *intervista discorsiva* per indicare un'esperienza di impegno molto dissimile e asimmetrica tra intervistatore e intervistato. Al primo compete la definizione del tema, la possibilità, quando ritiene, di deviare dal tema e nel fare le domande nei tempi e nei modi che ritiene; il secondo è invece al centro dell'attenzione, di fatto raccontando tutto quanto ritiene coerente con le domande poste. Ciò è rilevabile nelle trascrizioni delle interviste, nelle quali risultano turni di interlocuzioni brevissimi per l'intervistatore e lunghissimi per l'intervistato. Addirittura, nell'approccio di Atkinson (2002), in seguito alla trascrizione e alla lettura dell'intervista da parte dell'intervistatore e, in ultima istanza, dell'intervistato, le parti dell'intervistatore dovrebbero essere espunte al fine di ottenere una vera e propria storia. Chiaramente, in questo caso, il rischio è quello di eliminare la dinamica conversazionale dell'intervista, che non è "solo" un'esperienza unica, ma un'esperienza in quel luogo e in quel tempo nella relazione con una specifica persona. Nel caso della narrazione congiunta di una coppia emerge non solo l'evoluzione della vita nel tempo, ma in particolare il valore dell'interazione tra le singole vite (nello specifico le vite dei coniugi, nel loro percorso di figli e di - futuri - genitori) e tra esse e il contesto di vita. Ogni persona (e ogni coppia) ha una maniera unica di narrare la propria vita personale, di coppia, di genitori e di relazione con una molteplicità di altri soggetti e di contesti intrecciati tra loro.

Claudio Cortese, nel suo saggio *Il potere delle storie*, prefazione al testo di Atkinson (1998), suggerisce di utilizzare il termine *intervista narrativa* rispetto a *intervista biografica* o *autobiografica* proprio perché quest'ultima indica la raccolta dell'intera storia del soggetto. Secondo Cortese (2002) l'approccio narrativo fa riferimento a tre principali tipi di materiale di ricerca:

- la *story*, ovvero la storia, un breve racconto in prima persona in cui un singolo individuo presenta un'esperienza vissuta in riferimento a uno specifico tema definito dal ricercatore [...]
- la *life story*, ovvero la storia di vita, un lungo racconto in prima persona in cui un singolo individuo presenta l'esperienza che ha vissuto nel corso di tutto l'arco della sua esperienza o di un periodo significativo di essa [...]
- la *history*, ovvero la cronaca, un racconto in terza persona in cui il ricercatore presenta l'esperienza di un singolo individuo utilizzando le proprie parole. (p. IX-X)

In riferimento alla ricerca che verrà presentata nella seconda parte di questo lavoro la tipologia di riferimento è la *story*, in cui una coppia (e non un individuo) racconta dei tratti della propria storia a partire dal tema specifico *fiducia* proposto dal ricercatore. Così concepita, l'intervista narrativa non rientra nella classica tripartizione tra *intervista strutturata*, *semistrutturata*, *non strutturata*. Si presenta come uno scambio dialogico tra il ricercatore e il/i soggetto/i intervistato/i. L'intervistato è in questo senso il narratore della storia e l'intervistatore funge soprattutto da facilitatore del processo in un'esperienza collaborativa,

riducendo in tal modo al minimo l'influenza di inevitabili pregiudizi dell'intervistatore in termini di indirizzo dell'intervista e di successiva trascrizione.

In sintesi, l'intervista narrativa si caratterizza quindi per tre aspetti principali: (a) il *ruolo attivo dell'intervistatore*; l'intervistatore è un soggetto della conversazione e, in questo senso, contribuisce alla costruzione della storia (cf. sezione successiva); (b) *la durata dell'interazione*; raccogliendo storie è preferibile che il racconto sia narrato in più sessioni o, comunque, in una sessione sufficientemente lunga; e (c) *la definizione del materiale atteso*; l'intervistato è completamente libero di attingere alla propria esperienza di vita (lavoro, affetti, vita comunitaria) per raccontare episodi significativi in riferimento all'oggetto di ricerca; allo stesso tempo lo fa nel rispetto di un "canone" definito a priori con l'intervistatore: "nell'intervista narrativa si chiede che le risposte dell'intervistato vengano formulate come un racconto, ovvero che assumano la *forma di una o più storie*." (Cortese, 2002, p. XII)

4.1.2. *Sulla relazione tra intervistato e intervistatore*

Anche la relazione tra intervistatore e intervistato ha a che fare con la fiducia. Un approccio narrativo alla fiducia chiede che anche nell'approccio all'altro (intervistato) si cerchino di superare del tutto gli atteggiamenti legati ad un modello quantitativo della ricerca che mantengono gli interlocutori in una dinamica soggetto-oggetto. È invece importante passare ad una logica di coinvolgimento che permetta, in particolare all'intervistato (ma in realtà anche all'intervistatore), di far entrare l'altro nella propria vita, e passare quindi ad una dinamica soggetto-soggetto.

Come sottolinea Cardano (2011), spesso, prima della conversazione, intervistato e intervistatore sono reciprocamente estranei, nel senso che al limite hanno avuto alcuni contatti telefonici o via mail. In questi casi l'intervista può rischiare di essere una sorta di violazione della sfera privata del soggetto che è chiamato a raccontare episodi, situazioni, aspetti particolarmente delicati della propria vita. Altre volte le persone già si conoscono o, comunque, attraverso più step dell'intervista, si conoscono progressivamente. In ogni caso, "la forma assunta dall'interazione discorsiva, [...] varia sensibilmente in ragione del grado di familiarità/estraneità che lega l'intervistato all'intervistatore" (Cardano, 2011, p. 151). Mi sembra che, nell'approccio narrativo finora prospettato in ordine alla fiducia, non sia possibile a priori definire, ad esempio, che la troppa vicinanza impedisca la realizzazione dell'intervista o, viceversa, che la troppa distanza non permetta un'esperienza intensa di condivisione e un'apertura su aspetti specifici e mai detti della propria vita. A partire dalla situazione concreta che si incontra, mi sembra sia importante essere attenti ai fattori di processo sopra esplorati affinché, attraverso processi di ascolto che permettano l'accoglienza e il riconoscimento

dell'altro, attraverso una connessione emotiva che faciliti una conversazione fondata sull'apertura personale, si sviluppi quel clima di fiducia che dà forma ad un reale incontro tra soggetti. Che quindi l'intervista esprima l'incontro di "due soggettività che si coniugano per restituire l'oggettività del sociale" (Javeau, 1987, cit. in Cardano, 2011, p. 152); che sia dipinta come una danza giocata, sulla costruzione di un'intesa, un bilanciamento tra "intervista-attore e narra-attore", una "trance socializzata" (La Mendola, 2009, cit. in Cardano, 2011, pp.152-153); che sia una breve, ma intensa *folie à deux*; o un semplice e "garbato incontro di fioretto" (Cardano, 2011, p. 153); non c'è in questo senso una norma che possa definire cosa sia una buona o una pessima intervista.

L'immagine dell'intervista come incontro di due soggettività è ciò che induce anche Kennet Miller (2004) a considerare la fiducia come un prerequisito fondamentale per svolgere qualsiasi ricerca di valore (e quindi anche un'intervista narrativa)⁵⁰. Ciò significa anche per lui il superamento di una logica positivista della ricerca, che mira all'imparzialità, all'impersonalità, all'oggettività tra ricercatore e partecipante, per abbracciare senza indugi una logica fiduciaria e di interdipendenza autentica volta a far emergere l'intreccio tra narrazioni e argomentazioni dei partecipanti. Miller, attualizzando la distinzione di Erving Goffman (1959) dello spazio interazionale tra comportamenti *frontstage* (ribalta) e *backstage* (retroscena), propone la distinzione rispettivamente tra accesso interpersonale illusorio e autentico. Il *frontstage*, essendo una prestazione progettata con l'obiettivo di ottenere l'effetto desiderato, viene utilizzato in assenza (o con presenza limitata) di situazione di fiducia interpersonale e di intimità. Al contrario, il comportamento *backstage* aiuta a superare la logica della *performance* permettendo ai soggetti di rilassarsi e di togliersi la maschera e ai fatti reconditi di fare la loro apparizione. Per Miller, in questo senso, l'assenza di relazioni di fiducia tra ricercatori e partecipanti non permette un accesso interpersonale autentico, con il rischio che i partecipanti inclinino, nel momento in cui è loro richiesto di raccontare aspetti importanti della loro vita, a dare risposte *frontstage*, cioè di ordine formale/superficiale (adeguandosi alle aspettative dei ricercatori). Occorre allora investire tempo ed energie per sviluppare quei rapporti di fiducia che possono facilitare l'accesso interpersonale autentico e la condivisione di aspetti/situazioni *backstage*.

Miller sottolinea anche la sottovalutazione, da parte degli psicologi e delle scienze sociali in genere, della discussione sulla figura dell'intervistatore/ricercatore (a differenza dell'enfasi sulla figura del partecipante). Viene fornita ogni sorta di informazioni demografiche sui partecipanti e si sottace qualsiasi caratteristica del ricercatore, considerata implicitamente irrilevante. Ciò porta con sé l'idea, a sua volta implicita, di un partecipante-robot che non

⁵⁰ Miller in realtà, nel suo articolo *Beyond the Frontstage: Trust, Access, and the Relational Context in Research With Refugee Communities* (2004), si focalizza soprattutto sulla ricerca e sulle interviste con comunità socialmente emarginate e politicamente oppresse.

modellerebbe le risposte alle domande in maniera critica, in base al contesto relazionale e ambientale nel quale la ricerca si svolge. È come supporre l'irrelevanza, per il partecipante, della presenza di un intervistatore piuttosto di un altro, o del realizzare l'intervista nella propria casa o in un luogo anonimo o asettico. Anche questa visione, piuttosto che assumere la natura interpersonale e contestuale del processo di ricerca, relega l'intervista all'interno di un modello stimolo-risposta.

4.2. Esempi di narrazioni sulla fiducia

Prima di passare alla parte empirica del lavoro, mi sembra interessante aprire due finestre su altrettanti contesti narrativi che esemplificano cosa le persone dicono della fiducia. La prima finestra è legata a storie raccontate nell'ambito della letteratura narrativa; la seconda fa riferimento a storie di vita raccontate da coppie che hanno vissuto una crisi coniugale.

4.2.1. *La fiducia nella narrativa*

L'esplorazione della fiducia nelle narrazioni trova nei romanzi una forma particolare di racconto che esprime molteplici visioni dell'esperienza umana e, nel nostro caso, delle esperienze umane legate alla fiducia. Jerome Bruner (2002) afferma che “la grande narrativa è un invito a trovare i problemi, non una lezione su come risolverli. È una profonda riflessione sulla situazione umana, sulla caccia più che sulla preda” (p. 23). Anche il romanzo è, a suo modo, un'esperienza intersoggettiva. Lo scrittore e la scrittrice scrivono in un contesto sociale e culturale, fatto di memorie, immagini, relazioni. Allo stesso modo, chi ascolta o legge è all'interno di una storia. Come scrive Siri Hustvedt (2016) “gli esseri umani sono animali con cuori, fegati, ossa, cervelli e organi genitali. Desideriamo e bramiamo, abbiamo fame e freddo, siamo tutti nati dal corpo di una donna, e tutti moriremo. Queste verità naturali sono inevitabilmente inquadrare e interpretate attraverso la cultura in cui viviamo” (p. 257).

Gli estratti delle narrazioni letterarie che riporto di seguito sono solo alcuni esempi di come le storie abbiano sempre a che fare, implicitamente o esplicitamente, con il tema della fiducia.

4.2.1.1. *Fiducia e segreti in Purity di Jonathan Franzen*

Purity, ultimo romanzo di Jonathan Franzen ⁵¹ (2015), potrebbe essere letto complessivamente come una narrazione di intrecci di relazioni fiduciarie, anche se questa

⁵¹Jonathan Franzen (1959) è uno scrittore statunitense. I suoi ultimi romanzi sono *Purity* (2015), *Libertà* (2011), *Le correzioni* (2002).

possibile chiave di lettura non emerge ad una prima lettura. Rispecchia, in qualche modo, la presenza pregnante e sfuggente, allo stesso tempo, della fiducia nelle relazioni *tout court*.

Un passaggio, in particolare, risulta molto stimolante per la nostra riflessione. Andreas si chiede se l'identità (ogni identità) esista “*all'intersezione di linee di fiducia*”. Solo poche righe del dialogo tra Andreas e Purity, due tra i principali protagonisti, fanno emergere alcune questioni nodali per comprendere come si sviluppino le relazioni di fiducia, e in particolare il legame tra fiducia e identità:

- Sai, - disse, - è difficile fidarsi di una persona che non ha segreti.
- Per me è difficile fidarmi delle persone, punto.
- Non mi fa piacere che Pedro sappia che sono qui con te. Ma adesso che ci sono, non ce ne andremo finché non sarò sicuro di potermi fidare di te.
- Allora potremmo stare qui per un pezzo.
- Vuoi sapere la mia teoria dei segreti?
- Ho un'alternativa?
- La mia teoria è che l'identità consiste di due imperativi contraddittori.
- Okay.
- C'è l'imperativo di tenere i segreti, e c'è l'imperativo di rivelarli. Come fai a sapere che sei un individuo, distinto dagli altri? Tacendo certe cose. Custodendole dentro di te, perché, se non lo fai, perdi ogni distinzione tra dentro e fuori. I segreti sono quel che ti permette di sapere che dentro di te c'è qualcosa. Un esibizionista integrale è una persona che ha perso la sua identità. Ma l'identità nel vuoto non ha alcun senso. Prima o poi, quello che hai dentro avrà bisogno di un testimone. Altrimenti saresti una mucca, un gatto, una pietra, un oggetto intrappolato nella propria oggettività. Per avere un'identità, devi credere che esistano anche altre identità. Devi sentirti vicino agli altri. E come si crea questa vicinanza? Condividendo segreti. Colleen conosce la tua opinione segreta su Willow. Tu conosci la sua opinione segreta su Flor. La tua identità esiste all'intersezione di queste linee di fiducia. Ha senso quello che dico? (p. 311)

Il primo scambio è centrato su quanto sia difficile fidarsi delle persone; per Andreas è difficile fidarsi di una persona che non ha segreti; per Purity è difficile fidarsi in genere. Emerge un primo nodo legato alla difficoltà, sperimentata come più o meno forte, a stabilire relazioni di fiducia; sembra quindi non sia scontato né facile fidarsi. È da notare che Andreas non dice che è difficile fidarsi di una persona che non sa *tenere* un segreto, ma che *non ha* segreti. Se infatti noi chiedessimo a qualcuno che caratteristiche dovrebbe avere una persona per essere degna di fiducia, molto probabilmente la riservatezza sarebbe una di queste. Qui però non si tratta di questo. Andreas sembra sostenere che una persona che non ha segreti non è per lui degna di fiducia. Solo nella parte finale si comprende come ciò corrisponda per lui ad un tratto identitario fondamentale: il custodire qualcosa è ciò che *distingue* dall'altro, che ti fa percepire come un'individualità. Quindi potremmo dire che Andreas pensa che difficilmente può fidarsi di una persona che non abbia una adeguata consapevolezza della propria identità.

Nel secondo scambio Andreas sostiene che il dialogo non finirà fino a quando “non sarò sicuro di potermi fidare di te”. La stessa Purity solleva l'obiezione che probabilmente questo non sarà possibile. Secondo nodo: che rapporto c'è tra la fiducia e la sicurezza? Posso essere

certo/sicuro che la fiducia che ripongo nell'altro non verrà tradita? La fiducia può essere totale/cieca?

L'articolazione del terzo nodo emerge dalla teoria dei segreti che Andreas espone a Purity, connettendo le dimensioni della segretezza, della fiducia e dell'identità. Franzen, attraverso Andreas, suggerisce che l'identità si costruisce nella relazione tra distinzione e vicinanza. Da una parte devo avere e custodire dei segreti, perché ciò mi permette di percepire che io non sono l'altro, mi permette cioè un processo di *individuazione*. D'altra parte devo condividere i segreti, perché l'identità chiede di crescere con altre identità, chiede condivisione, vicinanza, *intimità*. Per Andreas, quindi, l'identità si costruisce nella relazione tra distinzione e vicinanza, cioè "all'intersezione di queste linee di fiducia". Quasi a dire che una relazione di fiducia chiede sia un movimento di *riconoscimento di sé* (individuazione) sia un movimento di *riconoscimento dell'altro* (condivisione, intimità). Ci sarebbe fiducia solo nell'intersezione tra questi due movimenti. E, di conseguenza, l'identità esiste come esito della (qualità della) relazione fiduciaria tra i soggetti.⁵²

Trasversalmente emerge almeno un quarto nodo: la fiducia riguarda la relazione tra le persone e, di conseguenza, l'identità è una questione di relazioni.

In un altro passo Franzen ci introduce nel sentimento pervasivo di sfiducia che vive Purity (già emerso nel brano precedente):

- Quale di questi superpoteri preferiresti avere? – lesse Annagret. – Volare, essere invisibili, leggere nel pensiero o fermare il tempo per tutti tranne che per te?
 - Leggere nel pensiero, - rispose Pip.
 - Questa è una buona risposta, anche se non ci sono risposte giuste.
- Il sorriso di Annagret era caldo e avvolgente. Pip rimpianse ancora il college, dove era brava nei test.
- Per favore, giustifica la tua scelta, - lesse Annagret.
 - Perché non mi fido della gente, - disse Pip. – Persino mia madre, di cui mi fido, non mi dice delle cose, cose molto importanti, e sarebbe bello avere un modo per scoprirle senza che lei debba rivelarmele. Così saprei quello che voglio sapere, ma lei potrebbe stare tranquilla. E poi, con tutti gli altri, letteralmente tutti, non so mai cosa pensano di me, e non sono molto brava a indovinarlo. Perciò sarebbe bello potermi tuffare nella loro testa, tipo per un paio di secondi, e controllare che sia tutto a posto, tanto per essere sicura che non stiano pensando malissimo di me a mia insaputa, e poi potrei fidarmi di loro. Non me ne approfitterei o roba del genere. Solo che è dura non fidarsi mai degli altri. Devo sempre sforzarmi di capire cosa vogliono da me. Alla lunga è molto faticoso. (pp. 25-26)

Il sentimento pervasivo di sfiducia di Purity nei confronti degli altri (*non mi fido della gente*) induce al controllo totale dell'altro; in questo caso attraverso l'ipotetico superpotere di

⁵²Un'analisi della fiducia nel contesto delle società segrete è stata fatta da Simmel. Più rilevante per il nostro lavoro è quanto sostiene Petitat nel suo *Secret et formes sociales* (1998, cit. in Grossen & Salazar Orvig 2013) in riferimento alla relazione tra segreti e identità: i segreti sarebbero infatti una caratteristica fondamentale della vita poiché svolgono un ruolo importante nello sviluppo del bambino e sono presenti in diversi tipi di società.

leggere nel pensiero dell'altro. Ciò permetterebbe di conoscere i pensieri dell'altro evitando l'incontro. Purity vorrebbe essere sicura che l'altro non pensi *malissimo* di lei, ma senza incontrarlo. In altre parole, vorrebbe essere riconosciuta, ma senza entrare in relazione. Non accettare l'insicurezza/ incertezza che l'altro porta con sé, risulta molto faticoso. Una vita fondata sulla sfiducia, sembra dire Purity, è più dura di una vita aperta all'incontro con l'altro.

4.2.1.2. *Emmanuel Carrère: fiducia e menzogna*

Il romanzo-inchiesta di Emmanuel Carrère⁵³ *L'avversario* (2000), attraverso la storia vera di Jean-Claude Romand – uomo mite e affettuoso che ha mentito per diciassette anni a moglie, figli, genitori e amici sulla sua reale identità e che, per la paura che la sua menzogna venisse scoperta, ha poi ucciso moglie, figli, genitori ed ha tentato il suicidio – narra come una fiducia costruita nel tempo, che si è consolidata in maniera quasi assoluta, si riveli un'illusione che, come racconta splendidamente Carrère, può nascondere un'assoluta menzogna:

Se qualcuno venisse a dirti che il tuo migliore amico, il padrino di tua figlia, l'uomo più onesto che conosci ha ucciso moglie, figli e genitori, e per di più che da anni mente su tutto, non continueresti ad avere fiducia in lui, nonostante le prove schiaccianti? Che amico saresti se ti lasciassi convincere così facilmente del tuo errore? Jean-Claude non poteva essere un assassino. [...] Cécile e Luc⁵⁴ hanno lottato con tutte le loro forze per non arrendersi. Ma il terzo giorno, se non prima, sono stati costretti ad ammettere che le loro speranze erano vane e che avrebbero dovuto fare i conti con quella realtà: non soltanto con la perdita di chi non c'era più, ma con la morte della fiducia, con una vita interamente avvelenata dalla menzogna. (pp. 9-10)

Carrère ci pone di fronte ad una situazione estrema, ma reale, nella quale la fiducia, costruita nel tempo e consolidata dall'amicizia, viene negata dalla menzogna. Ogni vita e ogni relazione sono segnate da una parte dall'incertezza e dall'insicurezza; dall'altra dalla libertà di ognuno, che rende ogni legame segnato dalla moralità, nel senso della possibilità di scegliere per il bene (o meno) dell'io, del tu, della relazione. La fiducia ha quindi la funzione di “ridurre” l'incertezza, ma mai potrà rendere sicura una relazione. Non può esserci la fiducia assoluta, la fiducia cieca. O meglio: può esserci, come nel caso de *L'avversario*, ma portando con sé il rischio del tradimento e di una faticosa recuperabilità del senso stesso della fiducia.

E nel passo successivo Carrère riesce a comunicarci quanto possa essere difficile intraprendere un percorso di ricostruzione della fiducia, in seguito ad un suo drammatico tradimento, che riguarda non tanto una singola relazione, ma la vita e la relazione con l'altro in genere. Per costruire fiducia ci vuole tempo, ma, sembra dirci Carrère, per ricostruirla ne

⁵³Emmanuel Carrère (1957) è uno scrittore francese. I romanzi dai quali sono stati tratti i brani sono *L'avversario* (2000) e *Il regno* (2014).

⁵⁴Cécile e Luc sono la coppia di amici più vicina a Jean-Claude e sua moglie. Jean-Claude è il padrino della loro figlia.

serve ancora di più; il naturale abbandonarsi all'altro, tipico dell'infanzia, sarà segnato dal dubbio di essere nuovamente tradito:

Ormai si era insinuato un dubbio che soltanto il tempo avrebbe potuto sradicare. Era come se avessero rubato l'infanzia ai bambini e anche ai loro genitori: i piccoli non si sarebbero mai più abbandonati fra le loro braccia con la stessa miracolosa fiducia, miracolosa ma normale alla loro età, nelle famiglie normali. E proprio pensando a questo, a ciò che era andato irrimediabilmente distrutto, Luc e Cécile hanno cominciato a piangere. (p. 10)

L'incontro di Carrère con Jean-Claude Romand, attraverso la lettura degli atti del processo, tre incontri in carcere e uno scambio epistolare, cerca di esplorare personalità, motivazioni, eventi che possano dare un senso credibile a tutta la vicenda. Un passaggio sicuramente interessante riguarda un ricordo dell'infanzia di Romand, in cui l'attenzione si centra sull'esperienza di poter confidare le proprie emozioni, i propri sentimenti alle persone vicine. L'impossibilità di confidare a qualcuno, se non al proprio cane, le proprie emozioni, non permette un reale incontro con l'altro tale da far nascere quella connessione emotiva necessaria ad attivare una relazione di fiducia. La sfiducia progressivamente consolidata, la tossicità dei segreti e delle menzogne mai condivisi, non permette più di aprirsi alla disponibilità di ascolto dell'altro:

Stava per chiudersi il capitolo della sua infanzia, quando Abad, il suo avvocato, gli ha chiesto: "E' vero che a quei tempi, se provava una gioia o un dolore, il suo unico confidente era il cane?" Romand ha aperto la bocca [...] Ma non è uscito alcun suono. Ha vacillato. Ha cominciato a tremare piano, poi forte, dalla testa ai piedi, mentre dalla bocca gli sfuggiva una specie di cantilena disarticolata [...] Allora si è gettato a terra emettendo un gemito da far gelare il sangue [...].

L'udienza è ripresa. Rimesso in sesto da una puntura, l'imputato ha provato a spiegare la sua crisi: "... L'accento al cane mi ha ricordato tanti segreti della mia infanzia, segreti pesanti da portarsi dentro ... Può sembrare indecente da parte mia parlare delle sofferenze della mia infanzia ... Da piccolo non potevo parlarne perché i miei genitori non avrebbero capito, li avrei delusi ... A quei tempi non mentivo, ma non confidavo mai le mie emozioni più profonde, se non al mio cane ... Ero sempre sorridente e credo che i miei genitori non abbiano mai intuito che ero triste ... Non avevo nient'altro da nascondere allora, ma nascondevo questo: la mia angoscia, la mia tristezza ... Sicuramente sarebbero stati pronti ad ascoltarmi, come Florence [la moglie] del resto, eppure non sono mai riuscito a parlare ... e quando rimani incastrato in questo ingranaggio, per non deludere, la prima bugia chiama la seconda, e poi vai avanti tutta la vita ..." (pp. 39-40)

C'è però, in Carrère, almeno un passaggio più centrato sulla fiducia che sul suo tradimento. Nel suo ultimo libro, *Il Regno* (2014), parlando della relazione con la sua madrina, racconta anche quali possano essere le dimensioni/fattori dell'interazione che aiutano la crescita della fiducia:

La poesia e il misticismo della mia madrina erano facili bersagli delle mie continue ironie, ma sentivo anche che lei mi voleva bene e, per quanto mi fosse possibile allora fidarmi di qualcuno, di lei mi fidavo. [...] Di fronte a lei, cadeva ogni maschera. Con lei si poteva parlare soltanto a cuore aperto. Si sapeva che da quel salotto non sarebbe uscita una

parola. Lei guardava, ti ascoltava. Tu ti sentivi guardato, ascoltato, come mai prima, e poi lei ti parlava di te come nessun altro, mai, te ne aveva parlato. (pp. 34-35)

Proviamo allora a comprendere di cosa si nutre la fiducia che ha vissuto Carrère: innanzitutto *il parlare a cuore aperto*; è quella che, nella comunicazione interpersonale, potremmo chiamare *apertura personale*, cioè l'espressione di sé fortemente connessa circolarmente ad un clima reale di *ascolto*. Un ascolto caratterizzato dall'intimità e dalla segretezza ("da quel salotto non sarebbe uscita una parola"; ritorna la dimensione della dinamica intimità-apertura presente anche in *Purity* di Franzen). *Lo sguardo*, il *sentirsi unico*, la *profonda condivisione* sono tutti elementi legati ad un'interazione fondata sull'ascolto e sul riconoscimento dell'altro. In fondo i fattori che emergono dall'esperienza di Carrère sono molto coerenti con i fattori che promuovono fiducia che possiamo incontrare nella letteratura delle scienze umane e sociali.

4.2.1.3. Tara Westover: la sfiducia nelle relazioni familiari

Tara Westover (1986) è una giovane scrittrice statunitense. Nel suo romanzo autobiografico d'esordio, *L'educazione* (2018), alcuni passaggi narrano il vissuto di sfiducia cresciuto inesorabilmente nella sua famiglia mormona caratterizzata, in particolare, da una profonda sfiducia in tutto ciò e in tutti coloro che sono esterni alla famiglia e la propria ristretta comunità. Da adulta Tara inizia una profonda riflessione sulla famiglia e, in particolare, sul grado di lealtà dovuto alla famiglia e agli altri: "Cosa deve fare una persona, mi chiedo, quando i suoi doveri verso la famiglia si scontrano con *altri* doveri – verso gli amici, la società, verso se stessi?" (2018, p. 358). Il senso di lealtà è il polo etico, che insieme al polo affettivo della fiducia, fonda le relazioni familiari (cf. Scabini & Cigoli 2000). La chiusura nei confronti degli altri vissuti come minaccia genera un profondo senso di sfiducia che, per essere scardinato, ha bisogno di atti di rottura, di sconvolgimento delle relazioni stesse. Lo notiamo in questa mail, che Tara sta leggendo, inviatale dal fratello, fino a quel momento strenuo alleato del padre nel non permettere un contatto con il mondo:

Cliccai col mouse e l'allegato si aprì. Ero così frastornata che lessi l'intera lettera senza capire: I nostri genitori sono bloccati dalle catene della violenza, della manipolazione e del controllo ... Vedono il cambiamento come qualcosa di pericoloso e allontaneranno chiunque lo cerca. E' un'idea perversa di fedeltà familiare ... Parlano tanto di fede, ma non è questo quel che insegna il Vangelo. Abbi cura di te. Ti vogliamo bene. (p. 357)

Da questa mail del fratello di Tara emerge, per negazione, l'idea di fedeltà/fede. E' negazione della fiducia tutto ciò che a che fare con relazioni violente che ledono la dignità e non permettono il riconoscimento; tutto ciò che, attraverso la manipolazione della relazione, nega il reale ascolto e accoglienza dell'altro e lo utilizza per fini propri; con il controllo

dell'altro che impedisce la libertà e quindi la moralità intesa come scelta di ciò che alla persona *importa*, di ciò che dà significato alla mia vita, di ciò che la orienta al bene.

La sfiducia, nel racconto di Tara Westover, è espressa anche attraverso le espressioni facciali che accompagnano la relazione con il fidanzato Nick:

“Andiamo dal dottore,” disse.

Feci per ribattere, ma poi vidi la sua faccia. Era come se volesse chiedermi qualcosa ma sapesse che non aveva senso chiedermelo. La linea tesa della bocca, gli occhi stretti. *Ecco com'è la sfiducia*, pensai. (p. 247)

4.2.1.4. *Kent Haruf: fiducia, rischio e reputazione*

Kent Haruf⁵⁵ nel suo ultimo e delicato romanzo *Le nostre anime di notte* (2015) racconta la nascita lenta di un rapporto di intimità, amicizia e fiducia tra due persone anziane e vedove. Il reciproco avvicinamento è segnato dal rischio che l'intimità comporta:

Non puoi avere un po' di fiducia? domandò lei.

In te sì. Posso avere fiducia in te. Lo vedi. Ma non sono sicuro di riuscire ad essere come te.

Di cosa stai parlando? A cosa ti riferisci?

Al coraggio, rispose lui. All'essere disposti a rischiare.

Sì, però sei venuto.

E' vero. Sono qui. (p. 12)

Un altro passaggio richiama la dimensione della *reputazione*⁵⁶, dimensione che in qualche modo intercetta la dimensione del meritare fiducia nell'ambito di un contesto intersoggettivo volto al giudizio reciproco:

Sai, disse, ho sempre sentito dire che con te nessuna storia è al sicuro. Ti passa direttamente dalle orecchie alla bocca. Al posto tuo, in una cittadina di queste dimensioni eviterei di farmi la fama del bugiardo, che racconta le cose a modo suo. Una reputazione del genere ti seguirebbe ovunque. (p. 27)

4.2.1.5. *Simona Vinci e la fiducia come apertura e abbandono all'altro*

Nel suo ultimo romanzo, *Parla, mia paura* (2017), Simona Vinci⁵⁷ ci introduce al senso profondo della fiducia, intesa come atto di apertura, di esposizione, di espressione nei confronti dell'altro, come possibilità di incontro che supera la paura e il sospetto che la non conoscenza

⁵⁵Kent Haruf (1943 – 2014) è stato un romanziere statunitense. È conosciuto soprattutto per la *Trilogia della pianura* (*Cantico della pianura* – 1999; *Crepuscolo* – 2004; *Benedizione* – 2013). I due stralci sono ripresi dal suo ultimo romanzo *Le nostre anime di notte* (2015).

⁵⁶Si veda in proposito l'interessante saggio di Alessandro Pizzorno, *Dalla reputazione alla visibilità*, in Pizzorno (2007).

⁵⁷Simona Vinci (1970) è una scrittrice italiana. Nel suo ultimo romanzo autobiografico *Parla, mia paura* (2017) narra la sua lotta contro gli attacchi di panico e la depressione.

possono imporre. Il fidarsi è strettamente connesso all'affidarsi, suggerendo come l'atto fiduciario sia in fondo sempre un atto di abbandono.

La mattina dopo il mio arrivo accompagnai il mio amico a Union Square, doveva andare a lezione e pensavo vi avrei assistito e sarei tornata indietro assieme a lui. Invece, dopo un caffè alla Barnes & Noble, R. mi mise in mano una card per la metro, una piantina di Manhattan, una scheda telefonica per i telefoni pubblici (non avevo un cellulare adeguato alla bisogna) e un foglietto con sopra scritto l'indirizzo di casa e il suo numero di telefono. Poi mi fece ciao ciao con la mano e mi disse, "A stasera". Boom. Ero in mezzo a una città sconosciuta: La Città. I grattacieli erano infiniti, la luce accecante, l'aria condizionata a palla dappertutto, la gente era grande e grossa e con un aspetto coriaceo ed efficiente, il sistema toponomastico, per me, un incubo. Presi un bus che si chiamava MI per tornare a rintanarmi in casa, ma durante il tragitto successe qualcosa. Stavo seduta con tutti i sensi all'erta per non sbagliare fermata e intanto avevo i brividi e pregavo, per favore, fa' che non arrivi adesso [l'attacco di panico], non ora, non ora, ma cominciai a sudare, a tremare, a sentirmi mancare il respiro, chiusi gli occhi, li riaprii e mi guardai attorno: guerrieri femmine e maschi, senza paura, determinati a fendere la vita di slancio, mentre io mi disintegravo e diventavo un pugno di cenere; di fianco a me, a destra, una donna alta e nerissima mi posò una mano sul braccio, alzò gli occhi a incontrare i suoi. "Mi chiamo Mary, - disse, - sono un'infermiera". Era vero? Vidi che sotto il giubbottino di jeans portava un camice verde da ospedale, probabilmente aveva finito il turno e si era dimenticata di toglierlo, oppure aveva fretta, che ne so. Dentro gli occhi enormi di quella donna io però trovai qualcosa, un appiglio che mi sfuggiva da mesi, anni, qualcosa che non mi avrebbe mai più abbandonata: scoprii che gli esseri umani possono incontrarsi anche se non si conoscono, che fidarsi e affidarsi è quasi sempre l'unica cosa sensata da fare. Mi sciolsi nel bruno liquido del suo sguardo e le dissi grazie e lei mi indicò la fermata sulla mappa e mi fece segno quando dovevo scendere e io scesi e arrivai fino al portone del palazzo con il numero giusto, presi l'ascensore, salii al piano giusto e trovai la porta giusta, me la chiusi alle spalle e mi lasciai cadere sul divano senza più muovermi né accendere la luce. Rimasi lì tutto il giorno a guardare l'Hudson River, fino a sera, in pace con l'universo. Ecco il trucco, la magia: non chiudere, apri. Non nasconderti, mostrati. Non tacere, esprimiti. Se hai paura, chiedi aiuto. (pp. 8-9)

La chiusa di questo brano sembra indicare tutte quelle dimensioni che, in situazioni di sfiducia, non permettono lo sviluppo della relazione in senso fiduciario: il nascondimento, il tacere, la paura. A queste dimensioni che caratterizzano un'interazione di sfiducia, Simona Vinci contrappone alcuni atteggiamenti/comportamenti profondamente connessi alla costruzione della fiducia: il mostrarsi all'altro in termini di esposizione alla relazione, l'accettare di esprimersi in termini di apertura personale, chiedere e dare aiuto.

4.2.1.6. *Helen Humphreys e il tradimento irreversibile della fiducia*

La fiducia è tale solo se può essere tradita. Helen Humphreys⁵⁸, nel suo *Cani selvaggi* (2005), descrive come spesso le ferite causate dal tradimento possono essere talmente profonde da compromettere la possibilità di dare fiducia in genere, talmente permanenti da considerare il tradimento come una macchia indelebile e ogni traditore, e soprattutto ogni tradito, come una persona della quale diffidare per sempre e senza riserva.

⁵⁸Helen Humphreys (1961) è una scrittrice e poeta anglo-canadese. Il suo libro *Cani selvaggi*, narrazione sull'amore ferito, è stato pubblicato per la prima volta nel 2005.

Sono stata tradita così tante volte che, naturalmente, il tradimento è una realtà che conosco e probabilmente anche io lo metterò in atto. Mai fidarsi di qualcuno che è stato tradito. Il tradimento non perde mai il suo mordente, non va mai via per davvero. (p. 172)

4.2.1.7. *L'Otello di Shakespeare: fiducia cieca e manipolazione della fiducia*

Oltre alle molte letture che nel tempo si sono date dell'Otello di Shakespeare, in particolare come dramma della gelosia, una lettura possibile è anche quella di dramma della fiducia cieca e della manipolazione della fiducia, in particolare nella relazione tra Otello e Iago. Leggendo questa tragedia con la lente della fiducia colpisce l'incapacità di Otello di tollerare l'incertezza e, per questo, la necessità di perseguire, illusoriamente, la sicurezza nella relazione con l'altro, in particolare con Iago e con la stessa Desdemona. Ciò si traduce in una fiducia cieca che, essendo posta come dato in entrata della relazione, non permette ad Otello di mettersi in ascolto e di sentirsi sollecitato dalla relazione per come si presenta, accecato da come la relazione deve essere secondo le sue aspettative. Alcuni brani sono rivelatori in questo senso:

Otello: Scommetto la mia vita sulla sua [di Desdemona] fedeltà. Onesto Iago, affido a te la mia Desdemona. (atto I, scena III)

Otello: [...] La mia convinzione è che Desdemona è onesta. [...] S'ella è infedele, il cielo si burla di se stesso. Non posso crederlo. (atto III, scena III)

Già da questo breve brano emerge la fiducia incondizionata di Otello nei confronti della fedeltà di Desdemona e l'affidamento totale a Iago a partire dal dato indiscusso della sua onestà. La sete di certezza si nutre di una razionalità cieca:

Otello: [...] No, Iago. Voglio vederci chiaro, prima di dubitare, Se ho poi il dubbio, voglio la prova. E se c'è la prova non rimane che dire subito addio all'amore, e alla gelosia (atto III, scena III).

Otello: Mondo cane. Io credo che mia moglie sia onesta, e credo che non lo sia. Credo che tu [Iago] sia sincero e credo che tu non lo sia. Ho bisogno di prove [...] O avessi la certezza!

Iago: Vedo, signore, che siete divorato dalla passione. E mi pento di averla risvegliata. Vorreste la certezza?

Otello: Vorrei? la voglio! (atto III, scena III)

La fiducia cieca di Otello, che non gli permette di accogliere la realtà per ciò che è, ma per come lui vorrebbe che fosse, è aggravata e provocata dalla manipolazione della fiducia di Otello da parte di Iago che, invece di accogliere il dono fiduciario che Otello gli fa, lo restituisce "avvelenato" a causa della sua brama di utilità:

Iago (rivolto a Roderigo): [...] Perché, signor mio, com'è certo che voi siete Roderigo, se io fossi il Moro non vorrei esser Iago, in quanto servendo lui, io servo me solo. Il cielo m'è giudice: non mi guida l'affetto né il dovere, ma, sotto queste apparenze, il mio utile. (atto I, scena I)

Iago: [...] Ma basta un semplice sospetto del genere per agire come avessi la certezza. Egli mi stima. Sarà quindi più facile realizzare i miei propositi. Cassio è un bell'uomo ... Vediamo un po' ... Prendergli il posto e portare a casa il mio piano in un colpo solo ... In che modo? Certo ... *Fra qualche tempo, potrei stillare nell'orecchio di Otello che Cassio si prende troppe libertà con sua moglie. Cassio ha un aspetto e un carattere gentile. Sembra fatto apposta per far girare il capo alle donne. Il Moro è d'indole semplice e franca. Crede onesti quegli uomini che ne hanno appena l'apparenza. Si farà menare per il naso, docilmente, come un somaro. Ho trovato ... L'idea c'è. È concepita. L'inferno e la notte porteranno poi alla luce questo parto mostruoso.* (atto I, scena III)

Iago: [...] Perché, quindi sarei un furfante, se consiglio a Cassio questa strada che lo porta diritto al suo bene? Divinità dell'inferno! Quando i diavoli vogliono indurre ai peccati più neri, cominciano appunto a suggerirli come soluzioni luminose, come faccio ora io. Mentre quello stupidone supplicherà Desdemona di riconquistargli il favore perduto, ed ella sosterrà ardentemente la sua causa, io verserò nell'orecchio del Moro la velenosa insinuazione ch'ella voglia il ritorno di Cassio per appagare i suoi sensi. Quanto più ella si sforzerà di fare il bene di Cassio, tanto più perderà la fiducia del Moro. La sua virtù verrà da me tramutata in pece, e dalla sua stessa generosità tesserò la rete che li avvolgerà tutti. (atto II, scena III)

L'illusione di Otello di potere/volere essere certo, la certezza in Desdemona e in Iago, non gli permette di comprendere la manipolazione di Iago. In qualche modo Otello e Iago rappresentano due polarità: da una parte l'approccio alla realtà con una fiducia cieca, dall'altra l'approccio alla realtà con la sfiducia totale nell'altro. Entrambi, in fondo, si impediscono reciprocamente di fare esperienza di ciò che di buono può dare un legame fiduciario.

4.2.1.8. *Un dialogo tra Ian McEwan e Alessandro Baricco*

Concludo questa sezione sul tema della fiducia nella narrativa con uno scambio di battute sulla fiducia/sfiducia tra due grandi romanzieri contemporanei: Ian McEwan⁵⁹ e Alessandro Baricco⁶⁰. Il veloce dialogo è centrato sull'ambiguità tra amore e mancanza di fiducia, tra certezza/controllo e libertà; e su come in fondo, sembra voler dire McEwan, solo una reale fiducia possa permettere la creatività:

McEwan: “Ho una domanda per te. Prendiamo due personaggi, un uomo e una donna. Una coppia legata sentimentalmente. Hanno entrambi il cellulare. E ciascuno è dotato di un'applicazione per sapere dove sia l'altro. Ma questo è amore o mancanza di fiducia?”

Baricco: “Posso risponderti così: ogni tanto, raramente, tramite Google Maps regalo otto ore della mia localizzazione: ti mando un whatsapp e tu puoi vedere dove sono. Lo faccio

⁵⁹Ian McEwan (1948) è uno tra i maggiori romanzieri inglesi contemporanei. Il suo ultimo romanzo è *Nel guscio* (2017).

⁶⁰Alessandro Baricco (1958) è scrittore e saggista italiano. Ha fondato a Torino nel 1994 la scuola Holden, scuola di storytelling e arti performative. Il suo ultimo libro è *The Game* (2018).

per amore. No, non credo di averlo mai fatto con mia moglie, ma con una persona che non sta bene: eccomi, ci sono, puoi sempre contare su di me”.

McEwan: “Uhm, la formula inglese del matrimonio recita: “... con il mio corpo io ti venererò”; potremmo cambiarla: “con il mio smartphone io sarò sempre fedele e rintracciabile ...”. Ma la domanda se si tratta di amore o sfiducia te la rivolgevo pensando agli scrittori dell’Ottocento. Prendi Tolstoj, Flaubert o Maupassant: pensa se gli dicessimo di immaginarsi un device che permette di sapere sempre dove si trova l’amata. Credo che avrebbero molto da dire ...”

[Dialogo di Simonetta Fiori con Alessandro Baricco e Ian McEwan, in *La Repubblica/Robinson*, 14 ottobre 2018, p. 5]

4.2.2. *Fiducia e racconti di crisi coniugali*

Mi sono imbattuto recentemente in un testo pubblicato dall’associazione internazionale *Retrouvaille*⁶¹ dal titolo *Scelgo ancora te* (2016). Il libro raccoglie nove narrazioni di altrettante coppie che hanno raccontato la loro storia d’amore ferito da una crisi coniugale. La lettura di queste storie di vita dà spunti molto interessanti su come ogni coppia dia significato al proprio percorso di vita in riferimento alla fiducia e ai fattori di processo ad essa legati. Un possibile filo rosso tra queste storie potrebbe essere il percorso di vita da una fiducia iniziale, al percorso progressivo di tradimento della fiducia stessa e, infine, alla ricostruzione della fiducia tradita. È sorprendente come la dimensione della fiducia emerga, in modo implicito e soprattutto esplicito, in tutti i racconti, quasi ad indicare un processo trasversale di significazione che tante coppie utilizzano per leggere il proprio percorso di vita.

Leggere questi racconti nel corso della ricerca mi ha permesso di comprendere meglio come alcune coppie diano significato, nel processo di costruzione, tradimento e ricostruzione della fiducia, ai diversi fattori di processo individuati in questa prima parte del lavoro.

Fin dall’introduzione viene espressa la convinzione che il processo di ricostruzione della relazione sia in fondo una riconquista della fiducia reciproca grazie, in particolare, alla qualità di alcune fondamentali interazioni nella coppia: “Sentendosi accolti e non giudicati, coloro che vivono in difficoltà riescono, a poco a poco, a riconquistare la fiducia e a credere che è possibile uscire dal tunnel, [...] attraverso il processo di ascolto, di perdono, di comunicazione e di dialogo (2016, p. 9).

Una possibile lettura volta alla connessione di queste storie tra loro può essere fatta a partire da come le coppie danno significato ai diversi fattori di processo che sviluppano fiducia o, più frequentemente, a come la mancanza o la negazione di questi processi contribuiscono al tradimento della fiducia e/o alla nascita della sfiducia. In particolare, senza la pretesa di un’analisi metodologicamente fondata, in questa fase mi limiterò alla raccolta di alcuni stralci

⁶¹ L’associazione internazionale *Retrouvaille* da molti anni promuove percorsi rivolti alle coppie in crisi che vogliono provare a ricostruire la loro relazione. www.retrouvaille.it

di narrazioni dei processi di rottura e/o tradimento della fiducia e, successivamente, di ricostruzione della stessa.

4.2.2.1. La rottura e il tradimento della fiducia

Abbiamo individuato la dimensione dell'ascolto come il fattore di processo fondamentale per sviluppare relazioni di fiducia. Con ascolto non intendo una generica capacità di ascolto, ma un'interazione di espressione, ascolto e feedback che permetta ad ogni persona di sentirsi realmente accolta, di instaurare un dialogo profondo che permetta di riflettere e condividere i sentimenti e i bisogni di ognuno. Questa dimensione, soprattutto quando manca, è individuata dalle coppie come cruciale per la costruzione o meno della fiducia. Un mancato ascolto porta con sé interazioni e sentimenti che allontanano sempre più dalla fiducia; interazioni nelle quali le persone non si ascoltano, non promuovono in primo luogo la legittimazione e il riconoscimento dell'altro in quanto persona e, di conseguenza, non permettono un reale confronto che sviluppi dono e fiducia. La mancanza di un dialogo che riconosca e accolga l'altro è segnalato come un fattore che determina un crollo della fiducia e della relazione d'amore:

Ogni piccolo pretesto era una scintilla che faceva scoppiare liti furibonde tra me e lui. [...] L'uomo che viveva nella stessa casa in cui vivevo io era sempre di più uno sconosciuto. Io però avevo capito che, per non far più soffrire i nostri figli, avremmo dovuto smettere di litigare e così chiusi la comunicazione, finché diventammo due estranei. In realtà la mancanza di dialogo fu devastante per il nostro matrimonio. (Marta, p. 28)

Marta parla del marito come un soggetto che sempre più è divenuto sconosciuto. Il reciproco dis-conoscimento, o mancato ri-conoscimento, è probabilmente un indicatore di una relazione sofferente. Quanto reciprocamente chiediamo all'altro di rispondere alle nostre aspettative su di lui? Quanto ci relazioniamo con la persona che abbiamo davanti o piuttosto con l'immagine che abbiamo di lei? Quanto le nostre aspettative non ci permettono di riconoscere l'altro e quindi di instaurare un rapporto di fiducia? Anna descrive gli effetti che porta con sé questa dinamica:

Nelle mie difficoltà mi aspettavo sostegno, comprensione, protezione! Invece quando gli chiedevo aiuto e cercavo il suo appoggio per affrontare un problema, lui interpretava questa richiesta come una lamentela. [...] Dov'era andato l'uomo aperto, disponibile, sensibile che io credevo di aver sposato? (Anna, p. 13)

Il non sentirsi riconosciuti può innescare azioni che calpestano la dignità dell'altro, in particolare agiti dai maschi con modalità spesso violente, come raccontano Giulio e Anna:

I suoi rimproveri, la pressione per la mancanza di soldi, i continui paragoni con gli altri uomini che faceva mi infastidivano a tal punto da reagire violentemente, alzando persino le mani su di lei. (Giulio, p.15)

L'amarezza e il risentimento verso Giulio erano diventati i miei sentimenti più frequenti. [...] Il fondo si toccò con la morbosa gelosia. Era un incubo essere continuamente controllata: cellulare, agenda, km in auto, tempo di percorrenza, appuntamenti, orari ecc. Anche se non c'erano elementi sospetti, venivo comunque accusata e insultata. (Anna, p. 15)

Nella dinamica del riconoscimento risulta centrale la reale possibilità, nell'interazione, di esprimere e di accogliere i bisogni dell'altro. Se nella relazione di coppia è bloccata questa possibilità, gli effetti in termini di distanza, sfiducia, conflittualità, indifferenza, mancanza di intimità, crescono progressivamente:

Quando Matilde litigava con la sua famiglia d'origine, era per me un peso confortarla e sostenerla; pensavo di non dover entrare nei rapporti con i suoi genitori e mi limitavo a dirle di lasciar perdere. Mi sentivo ostile, distante e incurante dei suoi sentimenti, non le davo modo di trovare in me l'ascolto di cui avrebbe avuto bisogno. [...] Mi resi conto che mi limitavo a comunicare a Matilde solo fatti, non fantasticavo più insieme a lei sul nostro futuro, erano solo le noie e i problemi quotidiani che ci comunicavamo. I miei pensieri e i miei sentimenti più intimi me li tenevo dentro, pensavo che non le interessassero più e che anzi potesse usarli contro di me: avevo perso la fiducia. Mi creavo mondi paralleli e iniziavo a mentirle. Il nostro livello di intimità era divenuto inesistente. Mi vedevo spesso aggredito, e mi sentivo frustrato. Iniziai così a rivolgere maggiore interesse alla ricerca di gratificazione nel lavoro. Mi stavo allontanando, ma non avevo il coraggio di esprimere il mio disagio, non volevo litigare. Mi sentivo solo, senza amici, non mi sentivo apprezzato. (Aldo, pp. 37-38)

Anche Giovanni e Laura danno voce a questa non capacità di accoglienza dei bisogni dell'altro alla quale fa da contraltare il facile giudizio dei suoi atteggiamenti e comportamenti:

Cercavo di spiegare a Laura i miei bisogni, a volte con la dovuta calma, altre volte lasciando uscire la rabbia che avevo dentro, e questo peggiorava il nostro rapporto. Iniziai a mettere in dubbio il suo amore per me, non la sentivo più mia complice, non riuscivo più ad essere me stesso con lei, la vedevo con occhi diversi. Mi sentivo diffidente e insoddisfatto della nostra relazione e questo mi portava spesso a chiudermi nel mio rancore per non essere più ferito; altre volte nutrivo liberamente il desiderio di rivalsa, lasciandomi andare all'idea di vendicarmi per come mi sentivo trattato. (Giovanni, p. 73)

Il mio profondo senso di dovere mi riportava ad essere premurosa e dedita alla famiglia nonostante le fatiche: volevo arrivare a fare tutto nel migliore dei modi e quando non ci riuscivo pretendevo da Giovanni l'aiuto che mi mancava. Avevo bisogno di un uomo che mi aiutasse e che alleggerisse il mio compito di madre quando ero troppo stanca! Ma non sempre succedeva e iniziarono a nascere incomprensioni tra noi.[...] Non ho saputo interpretare il suo malessere, anzi lo criticavo e giudicavo egoista per le sue richieste di attenzioni. Non mi ero presa cura delle sue manifestazioni di insofferenza e delle sue insoddisfazioni, le avevo sottovalutate e male interpretate. Non mi ero resa conto che Giovanni soffriva così tanto, ai miei occhi tutto era successo inavvertitamente. (Laura, pp. 73-74)

L'accogliere e il sentirsi accolti, oltre alla dimensione dei bisogni, chiedono anche un ascolto empatico, cioè la capacità, ascoltando l'altro, di rifletterne i sentimenti e quindi di

condividere in profondità sia sentimenti di gioia sia di difficoltà e frustrazione. La mancanza di un reciproco ascolto dei sentimenti può provocare un crollo della fiducia:

Provavo un forte sentimento di vergogna: le mie bugie di tanti mesi trovavano ora una spiegazione agli occhi di Martina e io cadevo nel baratro del senso di colpa e di chi aveva tradito profondamente la fiducia della propria moglie. (Sauro, p. 113)

Mi aveva oltraggiata e la rabbia in me si era scatenata in maniera folle. Come aveva potuto? Volevo sapere tutto, ma le sue rassicurazioni non facevano altro che ferirmi ancora di più, come una lama affilata che dilaniava le mie carni. Non avevo più fiducia in lui e nemmeno in me stessa. (Martina, p. 112)

Qualsiasi forma di dialogo era impossibile: parlavamo solo per darci comunicazioni di servizio che riguardassero i figli. [...] Stavo male, avevo bisogno di qualcosa che riaccendesse la speranza, di qualcosa in cui credere anche se ormai le avevamo provate tutte. (Sauro, pp. 115-116)

Con il passare del tempo, la mancanza di ascolto, riconoscimento e confronto portano come effetti la chiusura, la routine, la pigrizia, la stanchezza. Le differenze sono di ostacolo, non ci si diverte più insieme, non si desidera più affidarsi e abbandonarsi all'altro. La distanza impedisce il dono e la fiducia:

Ero priva di fiducia verso chiunque e senza voglia di niente, chiusa in me stessa nel tentativo di cercare di capire perché fosse successo. (Laura, p. 78)

Col passare del tempo la routine quotidiana, la stanchezza e la pigrizia ci hanno fatto allontanare un po'. Non ci dedicavamo tempo, non ridevamo più, non ci cercavamo e anche il dialogo si era ridotto ed era diventato superficiale e spesso acido. (Simona, p. 96)

Gli atteggiamenti ereditati dalle nostre famiglie d'origine, ovvero il mio essere taciturno, pigro e accondiscendente e l'essere Simona pianificatrice, giudicante e aggressiva, iniziarono a manifestarsi ben presto: le differenze ci portavano a scontrarci e a provare rancore e chiusura. Rivendicazioni, rinfacciamenti, ripicche continue sulle piccole cose quotidiane mi provocavano frustrazione e rabbia. (Andrea, p. 97)

La distanza, il non riconoscersi e la mancanza di fiducia, provocano anche una progressiva mancanza di assunzione di responsabilità nei confronti dell'altro e della relazione:

Dove stava andando a finire il mio rapporto? E mio marito? Era sempre stato un tipo allegro e leggero, ma non pensavo fino al punto di non saper prendere responsabilità di nulla. (Marta, p. 24)

4.2.2.2. La ricostruzione della fiducia

I racconti delle coppie che sono riuscite a ricostruire un rapporto di coppia e una relazione di fiducia tradita, sono concordi sul fatto che c'è bisogno di tempo. Se ogni rapporto di fiducia, per crescere, ha bisogno di tempo, ricostruire la fiducia tradita chiede lentezza e pazienza:

È stato un lento riaprirsi alla fiducia. (Anna, p. 19)

In relazioni oramai incistate nelle loro difficoltà, rassegnate al giudizio e al rancore, si tratta ancora di lasciarsi stupire, di accogliere ancora l'altro/a come una novità, pur con tutte le resistenze che il tradimento suscita; ecco il racconto di Aldo e Matilde:

Fu allora che ricominciai ad accorgermi di quanto lei teneva a me. Di fronte al comportamento di Matilde mi sentii sorpreso, avevo immaginato che mi avrebbe sbattuto fuori di casa, invece mi parlava in modo pacato e mi offriva il suo amore, sembrava accettare le mie richieste assecondando la mia volontà. [...] Tuttavia, nonostante questi suoi gesti di apertura, continuavo ad avere atteggiamenti di orgoglio, restavo distaccato e ostentavo una sicurezza che non era mia. [...] Ero molto scettico sul fatto che potessi davvero ritrovare quella relazione che ci aveva spinto a sposarci, ma volli fare un ultimo tentativo. (Aldo, pp. 40-41)

Ho sentito che Aldo toccava la mia ferita, mi sono commossa e ho aperto il cuore ai suoi sentimenti. Ci siamo messi a nudo come non abbiamo mai fatto, abbiamo guardato la parte più intima di noi stessi donandocela vicendevolmente. Ritrovare la serenità e l'equilibrio non è stato immediato. È stato necessario un lungo percorso personale per superare l'orgoglio e rimarginare le ferite. Ma è stato anche necessario riconoscere la mia parte di responsabilità, smettere di vedere solo le cose dal mio punto di vista e guardare a cosa avevo fatto io per contribuire alla distruzione del mio matrimonio. Sono tornata indietro negli anni e ho visto come mi ero disinteressata di mio marito, come avevo smesso di condividere con lui la mia parte più intima, e nel considerare questo mi sentivo amareggiata e dispiaciuta. Ho visto anche la sofferenza che dovevo avergli procurato tutte quelle volte che lo avevo aggredito verbalmente, umiliato. [...] Mi resi conto che quello di cui avevo bisogno era che Aldo comprendesse la mia ferita, la toccasse con mano e mi chiedesse perdono. [...] Aldo me l'ha chiesto. In quel momento ho riconosciuto la sua sincerità, ho compreso il suo profondo dolore per avermi ferito e gli ho chiesto perdono a mia volta per tutto il male che gli ho fatto. Il suo pianto, il suo bisogno di avermi sempre vicino, mi hanno ridato fiducia. (Matilde, pp. 41-43)

Matilde ci aiuta a comprendere come il dono reciproco sia quell'atto fiduciario che permette di rimettere in moto la relazione. Una nuova relazione che, pur in un tratto diverso del cammino, richiede, come racconta Aldo, le stesse attenzioni relazionali che richiederebbe in qualsiasi altro tratto: ascolto, conferma/riconoscimento, accoglienza:

Pian piano ho capito che il matrimonio è un'unione che richiede un impegno quotidiano che non è solo impegno materiale, ma la capacità di mettersi in ascolto dell'altro, di confermarlo, di accoglierlo nella sua essenza più intima. (Aldo, p. 43)

Laura, oltre che sull'ascolto, sul dialogo e sull'accoglienza dei bisogni, pone l'accento sul perdono come dimensione relazionale (*si costruisce insieme*). Il perdono, in questo senso, è un dono speciale che ci si fa reciprocamente dopo un tradimento, un'espressione fiduciaria:

Amare vuol dire aprirsi al dialogo, saper ascoltare e accogliere i bisogni dell'altro. Ma vuol anche dire perdonare. Amare e perdonare è qualcosa che si costruisce insieme: e il bacio fra di loro è quello vero, che ci risveglia. (Laura, pp. 79-80)

Ricostruire una relazione di fiducia e, quindi, d'amore è un percorso da fare insieme, è un processo che chiede di rivedere insieme limiti personali e di coppia, ridare loro nuovi significati, riscoprire nuovi motivi per investire nuove energie, attraverso il perdono:

Mi sono sentito accettato da Simona, anche nelle mie debolezze. L'atteggiamento di Simona è stato fondamentale: il suo mettersi in discussione per ricercare insieme i motivi che ci avevano portato ad allontanarci. Mi sono aperto. Mi sono fatto conoscere nel profondo. E lei mi ha accolto pienamente, permettendomi di essere me stesso e senza paura di essere giudicato. (Andrea, pp. 104-105)

Andrea mi aveva tradita! Ma io cosa avevo fatto, negli anni, per rendermi amabile e per amare mio marito? [...] Avevo amato me stessa, le mie esigenze, le mie lamentele, la mia pigrizia, il mio essere perfettina. [...] La mia maschera di superdonna [...] mi aveva fatto pensare di essere al centro del mondo e di poter risolvere tutti i problemi da sola, senza fidarmi di Andrea e delle sue capacità. [...] Volevo ricostruire il mio matrimonio e non restare concentrata solo su me stessa. Così ho deciso di manifestare il mio dolore con tenerezza, provando a lasciarmi amare da Andrea. Il perdono non è stato automatico! Ci è voluto tanto tempo e soprattutto è stato necessario prendere la decisione di perdonare. (Simona, p. 105)

Mi sembra importante anche il racconto di Mery che mette in rilievo come la relazione si incastri nei suoi funzionamenti nel tempo, non improvvisamente. Il tempo è necessario anche per il decadimento della relazione. Il tradimento decisivo (talvolta o spesso sessuale) è solo l'effetto di piccoli tradimenti relazionali agiti nella quotidianità. Prendere atto di questo attrezzata allora nel darsi tempo anche per superare gli inevitabili ostacoli (e i momenti in cui prevale la sfiducia) di un percorso di ricostruzione della relazione di fiducia.

Nel percorso di ricostruzione del nostro matrimonio, seppur con sfiducia e fatica, ho ricominciato a dialogare con Gino. Mi sono sentita confortata, ho preso consapevolezza graduale delle mie responsabilità, di quello che era mancato a entrambi e che ci aveva allontanato. Capivo che dovevo ricominciare da me e dai miei limiti, se volevo veramente tornare a stare bene ed essere moglie per mio marito. Ho imparato che la vera causa della rottura del matrimonio era una relazione che non funzionava già da qualche tempo e ho sperimentato che a provocare l'evento tradimento eravamo stati entrambi. Non ci sono stati né vittime né carnefici, il matrimonio si era rotto prima. Ho capito che la rottura di un matrimonio non è causata dall'evento, per quanto grave, del tradimento; questo evento non è la causa, ma la conseguenza di una relazione che non sta funzionando, di una relazione deteriorata che provoca atti e situazioni estremamente dolorosi. [...] La decisione quotidiana di amare e perdonare me stessa e Gino mi dà la forza e la voglia di vivere il matrimonio in maniera nuova. L'apertura dell'una verso l'altro aumenta la fiducia reciproca e mi aiuta a scoprire una nuova intimità con Gino. Oggi posso dire che grazie alla rottura del matrimonio vecchio ho potuto scoprire un matrimonio nuovo. (Mery, pp. 92-93)

Un'ultima dimensione da mettere in luce è l'espressione, l'ascolto e l'accoglienza dei sentimenti. Il rischio, nel richiamo ad un dialogo generico, è quello di dimenticare che un ascolto e un riconoscimento profondi dell'altro si possono realizzare solo facendo esperienza di una profonda connessione emotiva:

Da quel momento ho iniziato timidamente a mettermi in gioco, confidando attraverso il dialogo i miei sentimenti a Martina e questo ha cambiato radicalmente la nostra relazione di coppia. Ho deciso di darle fiducia senza pretendere nulla in cambio, ho iniziato a lavorare sui settori della nostra relazione che ci avevano creato più difficoltà. [...] Ho pensato al passato e mi sono reso conto di non aver colto alcune nostre diversità di valori, differenze che mi avevano portato a non capire mia moglie. Per questo ora cerco di essere più attento nei suoi confronti, ascoltandola e dialogando con lei anche quando sono stanco oppure quando ho l'impressione che si tratti di argomenti di poco conto. Questo processo di guarigione mi ha aiutato a trovare la pace interiore che ho sempre desiderato. (Sauro, p. 117)

Attraverso il dialogo ho scoperto il mondo emotivo di mio marito, fatto anche di sensibilità e premura e allo stesso modo sono riuscita ad aprirmi a lui senza pregiudizi. Ho incominciato un cammino fatto di piccole decisioni, ho imparato a dare fiducia e a perdonare per le piccole cose e questo ha portato la nostra relazione a un livello di profondità che non avevo mai sperimentato. (Martina, p. 118)

5. Una prima sintesi

Una prima esplorazione della letteratura in merito alla questione *fiducia* fa emergere l'ampia connotazione semantica del termine e quindi la sua estensione a situazioni e contesti a volte estremamente differenti tra loro. Il significato di fiducia si estende facilmente, più o meno in maniera appropriata, ai significati di affidabilità, di confidare, di credere, di avere fede, di sperare; e, per converso, ai significati di sfiducia, del diffidare, del dubitare, del sospettare, del tradire, del disperare. Quest'ampia connotazione estende l'aver fiducia dai contesti delle interazioni faccia a faccia tra le persone (plurimi a loro volta: dalle *close-relationship* alla relazione tra persone in ambito commerciale), alla relazione con la trascendenza, alla relazione comunitaria, sociale, economica, politica e alla relazione con le nostre attese future.

Se nessuno sembra contestare il fatto che senza fiducia non sarebbe tematizzabile né l'idea di sé né l'idea di società, la pluralità delle forme in cui si concretizza la fiducia è però molto ampia e non facilmente riconducibile ad una visione organica e transdisciplinare. Dal mio punto di vista è importante portare a consapevolezza che per tentare di comprendere le forme della fiducia, pur facendo riferimento ad un ambito semantico comune, dobbiamo operare una prima distinzione tra la fiducia nelle interazioni faccia a faccia e la fiducia in altri contesti. Una seconda distinzione necessaria è, nell'ambito delle relazioni faccia a faccia, tra *close-relationship* e altre relazioni che noi viviamo nella nostra quotidianità.

La mia prima esplorazione è stata quindi ad ampio raggio (sia tematico, sia disciplinare). Anche la ricerca bibliografica, in questo senso, si è sviluppata in una logica ciclica caratterizzata da una sorta di tensione con la domanda di ricerca che via via si focalizzava. Da una prima preoccupazione dovuta alla percezione di una relativa scarsità di materiale bibliografico sono passato velocemente alla preoccupazione per l'emersione carsica di stimoli difficilmente arginabili e ordinabili. Le riflessioni più generali sulla fiducia (penso soprattutto a Bauman, Benasayag e Schmit, Erikson, Giddens, Prandini, Wilkinson e Pickett, Gambetta, ecc.) aiutano certamente ad inquadrare la problematica; ma progressivamente, a partire anche dal mio interesse sui processi che sviluppano partecipazione e comunità, si è fatta pressante la necessità di focalizzare la dimensione relazionale della fiducia in ordine alla costruzione dell'identità e dei legami. Chiedersi se ha senso o meno investire sui legami di fiducia, significa mettere in gioco e chiarificare i nostri fondamenti e le nostre prospettive antropologiche, etiche e pedagogiche. Ecco che interrogarsi sulla fiducia significa necessariamente interrogarsi sulla costruzione del sé e sulla costruzione delle identità familiari e comunitarie. Ciò comporta che per comprendere quali processi costruiscano fiducia, identità, legami è necessario assumere un approccio relazionale e narrativo alla fiducia al pari di un

approccio narrativo di costruzione del sé. È chiaramente una scelta tra le possibili, ma nel percorso di ricerca ad un certo punto tale scelta si è imposta in maniera pressante.

Ecco quindi che, una volta fatta una prima ricognizione generale ed emersa una prima esigenza di focalizzazione relazionale della fiducia, ho deciso che il terzo capitolo dovesse essere una rilettura di quanto emerso fino a quel momento a partire dalla domanda di ricerca che progressivamente aveva preso forma: *Quali sono i complessi di azioni che producono fiducia? Che cosa fanno le persone perché si sviluppi fiducia? A sua volta la fiducia cosa promuove nelle persone, nelle relazioni, nei contesti?*

Nel terzo capitolo ho cercato quindi, attraverso lo strumento del diagramma di flusso, di leggere la fiducia in termini relazionali tentando, sempre nell'ambito di un'esplorazione della letteratura, di individuare quali fattori di processo contribuiscono a far crescere la fiducia nelle *close-relationship* (e analogamente come la negazione di tali fattori non permetta un suo sviluppo, o lo tradisca, o sviluppi sfiducia) e, a sua volta, quali fattori di processo e quali esiti in uscita la fiducia promuova. Ciò in nessun modo in termini di causa ed effetto. Siamo all'interno di processi relazionali che non sono e non possono essere mai predeterminati né previsti con sufficiente approssimazione. Ogni relazione, come abbiamo visto, è segnata dal limite, dall'incertezza e dalla libertà delle persone. Allo stesso tempo, un'analisi delle riflessioni sulla fiducia, ci inducono ad affermare, ad esempio, che difficilmente può svilupparsi fiducia in una relazione se non attraverso processi corretti di espressione, ascolto e feedback. Allo stesso modo i processi di riconoscimento, accoglienza dei bisogni, connessione emotiva e confronto sono qualità dell'interazione che permettono alla fiducia di crescere e di esprimersi nel dono (inteso come atto fiduciario). Una relazione che, attraverso tali passaggi, consolida la dimensione fiduciaria, facilita di conseguenza azioni di aiuto reciproco, di assunzione di responsabilità e di cooperazione. Questa distinzione non può essere assunta in termini sequenziali rigidi; sappiamo bene come le relazioni siano complesse (e non solo complicate), e quindi siano un impasto di tutti questi elementi (che non possono essere quindi mai nettamente separabili) che la continua e quotidiana ciclicità delle interazioni può rendere digeribile o indigesto.

Tali processi chiedono a loro volta di essere precisati all'interno del contesto familiare, nella loro inevitabile dimensione etica e nel loro riferimento alla costruzione narrativa del sé. In questo contesto non era possibile approfondire adeguatamente queste tre dimensioni. Ho provato una prima esplorazione mettendo in luce la connessione tra questi aspetti. In particolare mi sembra significativo il fatto che, nelle relazioni familiari, l'originaria differenza tra i sessi e le generazioni, attraverso i processi relazionali analizzati (ma non solo), mira a sviluppare legami generativi che, come sostengono Scabini e Cigoli (2000), vanno intesi nella doppia valenza del generare e dell'essere generati. Ciò introduce la prospettiva etica sottesa ai processi che mirano a costruire legami generativi, cioè il legame tra promessa, legge e alleanza.

La matrice simbolica della famiglia è di sostanza etico-affettiva, e quindi le relazioni fiduciarie non si configurano solo nella dimensione affettiva, pure importante, ma effimera se separata dalla dimensione etica. In famiglia la fiducia si configura, dunque, sempre come patto fiduciario. Il legame tra promessa, legge e alleanza riconduce le relazioni fiduciarie al loro fondamento e alla loro direzione al bene dei legami, che, nella logica dell'alleanza, sono generativi tanto quanto sono il frutto di "scambi" donativi, cioè di atti fiduciarie.

Ciò richiama, di conseguenza, i caratteri di dialogicità e narratività della fiducia e, quindi, dell'identità. L'integrazione tra il pensiero filosofico di Taylor e di MacIntyre e la riflessione psicologico-culturale di Bruner è, per quanto fin qui affermato, il migliore sostegno per un approccio narrativo al sé e per una sintassi narrativa della fiducia. Il processo narrativo è la traiettoria irrinunciabile per la costruzione di un'identità che prende forma nella dialogicità con le persone e nei contesti (spaziali, temporali, sociali e culturali), nella continua dialettica tra le polarità dell'autonomia e dell'impegno con gli altri (quest'ultima dimensione ontologica fondamentale per la costruzione di un noi senza il quale l'io sarebbe indicibile).

Il tipo di riflessione sviluppata ha dato forma alla decisione, coerentemente con un approccio narrativo del sé, di utilizzare l'intervista narrativa quale strumento per l'esplorazione, in chiave familiare, di cosa le persone dicono della fiducia in riferimento ai loro percorsi di vita individuali, coniugali e familiari, e, quindi, in riferimento alle loro identità. L'intento è quello di comprendere come le persone e le coppie costruiscono le loro vite secondo la prospettiva della fiducia. Ciò significa necessariamente, attraverso l'intervista narrativa, dare l'opportunità alle persone di portare alla luce dialogicamente la loro idea di fiducia e permettere che tale idea possa, il più esplicitamente possibile, dare senso ai propri percorsi di vita.

Come vedremo nella Seconda parte (empirica), in primo luogo si è trattato di raccogliere le narrazioni di alcune coppie. In secondo luogo di analizzarle, secondo lo strumento dell'analisi tematica, al fine di far emergere la relazione tra la fiducia e i percorsi personali, coniugali e familiari. In particolare cercherò di analizzare come le questioni affrontate nella prima parte del lavoro, in particolare la dimensione relazionale della fiducia, nelle sue declinazioni affettive ed etiche, e i principali fattori di processo, vengono tematizzate dalle coppie intervistate.

SECONDA PARTE

La ricerca empirica

6. La ricerca empirica

Nella prima parte ho cercato, dopo una rassegna sulla fiducia in diversi contesti disciplinari, di esplorare le dimensioni relazionali della fiducia; in particolare, alla luce della domanda di ricerca, ho cercato di individuare, a partire dalla letteratura, i principali fattori di processo che contribuiscono a promuoverla e i fattori che sono effetto di relazioni di fiducia. La riflessione sulla relazione tra identità, narrazione e fiducia, da questo punto di vista, si è rivelata molto feconda al fine di tenere uniti i percorsi di costruzione della fiducia, di formazione delle identità e dei legami in quanto processi caratterizzati da una relazione di reciprocità con l'altro e con il contesto sociale e culturale, e dalla relazione tra passato, presente e futuro.

Ho ritenuto coerente a questo approccio la scelta di indagare il processo di costruzione delle relazioni di fiducia principalmente attraverso alcune interviste narrative a coppie in attesa del primo figlio e a coppie che hanno vissuto una crisi coniugale. Secondo Scabini e Cigoli (2000) la coppia "è un sottosistema specifico della famiglia e svolge una funzione di *mediazione* cruciale. Consideriamo i due partner come il punto d'incontro e di mediazione di storie e culture familiari. Come ogni incontro, esso ha una sua propria imprevedibilità, una propria *fortuità*" (p. 25). Come vedremo, l'intervista narrativa rivolta ad alcune coppie può permettere di tenere connessi tra loro, in riferimento alla fiducia, (i) almeno tre generazioni; (ii) i legami intrafamiliari e (iii) tra famiglia e comunità; (iv) i significati attribuiti ai propri percorsi di vita e alla qualità dei legami costruiti da ognuno dei coniugi e, insieme, in quanto coppia.

La prospettiva narrativa aiuta, da questo punto di vista, ad osservare come la coppia in quanto tale, e non semplicemente come la somma di due individui⁶², dia significato alla propria storia di vita e la co-costruisca in maniera riflessa e attraverso la lente della fiducia. Gli eventi narrati, come vedremo, seguono cicli di inizi, conflitti e risoluzioni che, pur nella loro originalità, attingono ad esperienze archetipiche comuni a tutte le persone e, nel nostro caso, a tutte le coppie. Ciò risulterà particolarmente evidente nelle interviste alle coppie che hanno vissuto una forte crisi coniugale (in cui la fiducia è stata tradita) e che hanno intrapreso un percorso di ricostruzione della fiducia.

⁶² "Proprio perché la coppia non è la somma di competenze di due individui, il suo funzionamento è in parte imprevedibile. Vale qui il principio di non sommatività. [...] Se è vero infatti che ognuno dei due partner prende dalla propria famiglia di origine in ostacoli e in risorse relazionali, è anche vero che le proprietà del nuovo legame di coppia sono *altro* rispetto alla somma delle risorse e dei deficit che costituiscono il bagaglio dei due partner" (Scabini & Cigoli, 2000, p. 25).

6.1. La domanda di ricerca

Ogni processo di ricerca, pur in un'area sufficientemente circoscritta di studio, è un percorso ad ostacoli che si nutre di innumerevoli opportunità. La domanda di ricerca iniziale, a sua volta frutto di un processo di riflessione e analisi approfondita, mirava a delineare le principali pratiche sociali e partecipative in grado di promuovere sviluppo di comunità (*community development*) e di promuovere comunità di partecipazione (*community participation*). Mi ponevo gli obiettivi di:

(a) indagare il concetto di partecipazione presente negli attori di una specifica comunità locale;

(b) comprendere su quali esperienze e credenze sia fondato tale concetto;

(c) ipotizzare quali pratiche possano ridurre il gap tra partecipazione attesa e agita, e, di conseguenza,

(d) esplorare in che misura il concetto di fiducia possa giocare un ruolo nella costruzione dei processi partecipativi

(d) delineare prospettive e pratiche per uno sviluppo di comunità (*community development*) volto a promuovere comunità di partecipazione (*community participation*).

L'importanza e il desiderio per l'esplorazione di tali questioni permangono in me forte (cf. la sezione 7.1. *Possibili traiettorie di ricerca futura*). Ma, proprio perché di percorso di ricerca si tratta, alcune circostanze hanno fatto sì che il percorso deviasse, o, meglio, si focalizzasse. La prima fase di ricerca ed esplorazione bibliografica, il confronto con colleghi di diverse estrazioni disciplinari, l'incontro in particolare con l'approccio psicologico-culturale, hanno fatto sì che il mio ambito di studio si concentrasse sul punto (d), cioè sulla fiducia quale fattore di processo fondamentale nello sviluppo della partecipazione.

L'ulteriore passaggio è stato abbandonare per il momento l'ambito della partecipazione comunitaria in senso stretto (pur essendo un focus principale del mio lavoro negli ultimi quindici anni) e collocare comunque la riflessione sulla fiducia in un contesto di processi interpersonali che hanno (o possono avere) come esito l'attivazione delle persone nei propri contesti di vita (e nelle *close-relationship* innanzitutto). Quindi, in relazione a quanto emerso fin qui e in funzione a questa seconda parte del lavoro, le domande che hanno guidato la mia riflessione sono: *Cosa dicono le persone sulla fiducia? Quali sono i complessi di azioni che producono fiducia? Che cosa fanno le persone tra loro perché si sviluppi fiducia? A sua volta la fiducia cosa promuove nelle persone, nelle relazioni, nei contesti?*

Come ho accennato all'inizio dell'elaborato, il percorso di ricerca sulla fiducia ha suscitato in me fin da subito una sensazione un po' paradossale: la ricerca bibliografica iniziale sembrava registrare un limitato numero di contributi che però via via sono emersi come per

effetto carsico, tanto da dover in breve tempo delimitarne il campo con non poca difficoltà. La percezione complessiva, consapevole del rischio di generalizzazione, è che la questione fiducia sia molto generica e che ogni disciplina la tratti in modi che spesso non sono fertili in termini transdisciplinari. Una questione, da una parte, talmente quotidiana da non meritare grande approfondimento; dall'altra talmente sfuggente da non permettere focalizzazioni e comprensioni convincenti. Lo stesso paradosso, in fondo, l'ho vissuto incontrando le otto famiglie con le quali ho realizzato le interviste narrative: la fiducia è una questione che pervade quotidianamente le loro vite e che emerge come un tratto fondamentale della relazione di coppia, ma che in realtà difficilmente viene tematizzata in termini riflessi.

Comprendere (senza la pretesa di spiegare) come nelle relazioni coniugali, familiari e interpersonali le persone diano significato al sorgere, allo sviluppo, alla rottura, alla ricostruzione della fiducia, è l'obiettivo di ricerca che ha progressivamente preso forma nel corso di questa esplorazione.

6.2. Metodo di raccolta dei dati

6.2.1. Le coppie intervistate: dati socio-anagrafici

6.2.1.1. Primo corpus: cinque giovani coppie in attesa del primo figlio

Ho individuato, in prima battuta, *cinque giovani coppie in attesa del primo figlio* per raccogliere le loro storie di vita lette da loro attraverso la *lente della fiducia*.

Le cinque coppie, come suggerito da Atkinson (1998), sono state individuate attraverso reti di conoscenze con l'unico criterio che si trattasse di una coppia in attesa (non imminente) del primo figlio. Di seguito alcuni dati di sintesi (tab. 1) sui dati socio-anagrafici di ciascuna coppia:

Tabella 1: *Dati socio-anagrafici delle coppie del Corpus 1*

	<i>ETÀ</i>	<i>IMPIEGO</i>	<i>TITOLO DI STUDIO</i>	<i>REDDITO COMPLESSIVO (IN €)</i>	<i>FIGLIO</i>	<i>PROVINCIA DI RESIDENZA</i>	<i>ORIENTAMENTO RELIGIOSO</i>
FRANCO	30	Impiegato	Diploma superiore	Compreso tra 31 e 50.000	Maschio	Treviso	Cattolico
CLAUDIA	30	Educatrice	Laurea triennale				Cattolico
ROBERTO	38	Impiegato	Diploma professionale	Compreso tra 31 e 50.000	Maschio	Padova	-
SARA	36	Impiegata	Diploma superiore				-
CARLO	39	Impiegato	Diploma superiore	Inferiore a 30.000	Maschio	Venezia	Cattolico
ARIANNA	36	Banconiera / barista	Diploma superiore				Cattolico
MORENO	27	Studente lavoratore	Diploma superiore	Inferiore a 30.000	Maschio	Venezia	Cattolico
CARLA	26	Barista	Laurea triennale				Cattolico
LUCIO	32	Impiegato	Master	Compreso tra 31 e 50.000	Femmina	Padova	Cattolico
ERICA	32	Casalinga	Laurea triennale				Cattolico

La media complessiva dell'età è di 32,6 anni; 32 anni per le donne⁶³ e 33,2 anni per gli uomini. In riferimento alla professione non ci sono liberi professionisti; i maschi sono tutti impiegati (uno in ambito educativo); le donne, a parte una sola casalinga, sono tutte impiegate (2 come bariste, una come educatrice, una impiegata generica). I maschi sono tutti diplomati a parte un laureato con successiva specializzazione. Le donne sono due diplomate e tre laureate. Complessivamente siamo di fronte a famiglie con un reddito medio o medio-basso, che abitano in tre provincie della regione Veneto e che sono perlopiù (4 su 5) di orientamento cattolico.

6.2.1.2. *Secondo corpus: tre coppie che hanno vissuto una forte crisi coniugale*

⁶³Simile all'età media al primo parto delle donne in Italia che è di 31,9 anni (dato Istat 2017).

Intervistando il primo gruppo di coppie e ponendo in relazione le prime storie di vita con la parallela ricerca bibliografica, è emerso che il *focus* delle storie si sarebbe concentrato soprattutto sul processo di costruzione e di sviluppo della fiducia nella relazione tra dimensione coniugale e relazione genitoriale. Poco sarebbe emerso, verosimilmente, sulla rottura/tradimento della fiducia e sull'eventuale processo di ricostruzione della fiducia. Il problema, che inizialmente sembrava non superabile, era trovare delle coppie che, in quanto coppie e non singoli individui, fossero disponibili a raccontare la loro storia di vita segnata da una crisi di coppia (fino anche alla separazione); ancora più difficile che queste coppie, dopo la crisi, non fossero separate, e quindi che potessero narrare anche il percorso di ricostruzione della fiducia e della relazione di coppia. L'ipotesi era stata perciò accantonata. È ritornata in gioco grazie all'incontro con una coppia che mi ha parlato della propria esperienza con l'associazione *Retrouvaille*⁶⁴ che propone percorsi formativi a livello internazionale rivolti a coppie che vivono una situazione di forte crisi relazionale. Attraverso il contatto con i referenti del Triveneto dell'associazione ho quindi realizzato *tre interviste narrative* ad altrettante coppie che hanno vissuto una crisi coniugale e che hanno intrapreso un percorso per superarla.

Di seguito alcuni dati socio-anagrafici di sintesi (tab. 2):

Tabella 2: *Dati socio-anagrafici delle coppie del Corpus 2*

⁶⁴ L'associazione internazionale *Retrouvaille* offre un servizio esperienziale a coppie sposate o conviventi che soffrono gravi problemi di relazione, che sono in procinto di separarsi o già separate o divorziate, che intendono ricostruire la loro relazione d'amore lavorando per salvare il loro matrimonio in crisi, ferito e lacerato. (www.retrouvaille.it)

	<i>ETÀ</i>	<i>IMPIEGO</i>	<i>TITOLO DI STUDIO</i>	<i>REDDITO COMPLESSIVO (IN €)</i>	<i>FIGLIO</i>	<i>PROVINCIA DI RESIDENZA</i>	<i>ORIENTAMENTO RELIGIOSO</i>
GIORGIO	59	Pensionato	Diploma professionale	Compreso tra 31 e 50.000	2 figlie femmine	Padova	Cattolico
LAURA	61	Impiegata	Diploma superiore				Cattolico
MARCO	59	Pensionato	Diploma superiore	Compreso tra 31 e 50.000	2 figlie femmine	Vicenza	Cattolico
ALBERTA	57	Pensionata	Diploma professionale				Cattolico
GIANLUCA	49	Libero professionista	Diploma superiore	Inferiore 30.000	3 figli maschi	Padova	Cattolico
MIRIAM	47	Educatrice	Laurea				Cattolico

La media complessiva dell'età è di 55,3 anni; 55 anni per le donne e 55,6 anni per gli uomini. In riferimento alla professione due maschi sono pensionati (uno ex artigiano, l'altro ex impiegato) e uno è libero professionista; le donne sono una pensionata, un'impiegata e un'educatrice. I maschi sono tutti diplomati. Le donne sono due diplomate e una laureata. Complessivamente siamo di fronte a famiglie con un reddito medio o medio-basso, che abitano in due provincie della regione Veneto e che sono tutte di orientamento cattolico.

6.2.2. *Metodo di intervista*

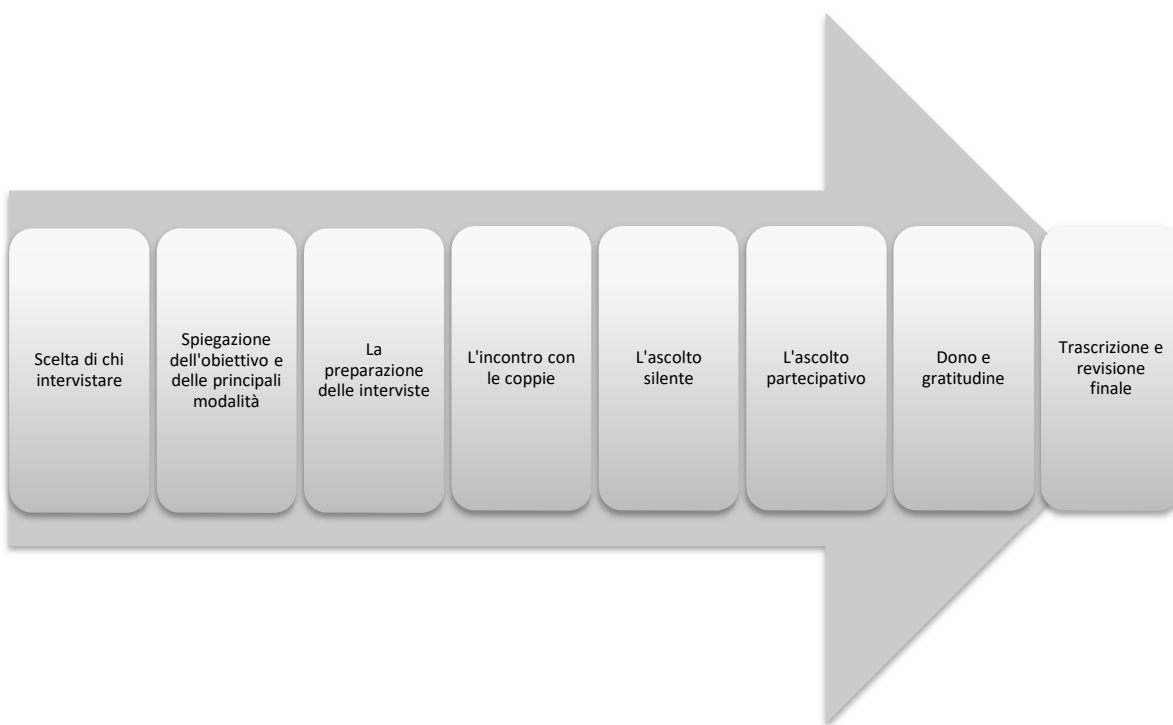
Con progressiva approssimazione, mano a mano che attraverso una prima ricerca bibliografica la domanda di ricerca prendeva forma, ho deciso di concentrare l'analisi della fiducia nelle *close-relationship* e, in specifico, nelle relazioni familiari. Abbiamo visto come la relazione familiare permetta di incontrare il rapporto tra due dimensioni originarie della vita: la differenza tra i sessi e tra le generazioni; e come, nelle relazioni di coppia e genitoriale, la dimensione della fiducia possa trovare un luogo privilegiato di senso e di sviluppo (cfr. § 3.4).

Ho deciso perciò di realizzare delle interviste narrative ad alcune famiglie suddivise nei due corpus sopra descritti⁶⁵. Come descritto nella sezione 4.1.1, il tipo di intervista utilizzata è definito da Cortese (2002) *story*, ovvero “un breve racconto in prima persona in cui un

⁶⁵ Le interviste sono state realizzate nel periodo che va da maggio 2017 a febbraio 2018.

singolo individuo presenta un'esperienza vissuta in riferimento a uno specifico tema definito dal ricercatore” (p. IX). Analogamente, per Giovanna Leone (2003), l'intervista narrativa è classificabile come una procedura di ricerca a *media intrusività*, come “tutte quelle procedure che richiedono direttamente ai soggetti di rispondere alle interrogazioni dei ricercatori sui temi selezionati per l'indagine” (p. 69). Secondo Leone, la tipologia di intervista che ho utilizzato è inquadrabile tra un'*intervista libera focalizzata*, nella quale, a partire da un suggerimento tematico dell'intervistatore, la persona è libera di toccare e articolare i temi a modo suo, e una *storia di vita* “in cui l'aspetto più significativo non riguarda soltanto i contenuti ma anche il *modo* in cui la persona riesce ad organizzarli” (p. 75; cfr. Bruner 1990). Le fasi del processo di lavoro sono sostanzialmente tre (Atkinson 1998): (a) la *pianificazione* (pre-intervista), cioè la “preparazione dell'intervista che comprende l'analisi delle ragioni per cui una narrazione autobiografica può essere d'aiuto” (p. 44); (b) la *realizzazione dell'intervista*, nella quale si facilita il racconto della persona e in cui si registra l'audio (o il video); (c) la *trascrizione e interpretazione dell'intervista* (post-intervista). Di seguito descrivo nel dettaglio i passi progressivi compiuti a livello metodologico per la realizzazione delle interviste⁶⁶ (schema 1):

Schema 1: *Progressione dei passi per la realizzazione delle interviste:*



⁶⁶I passi descritti riprendono, con alcune modifiche, le tappe descritte per l'intervista narrativa da Atkinson (1998).

- a) *Scelta di chi intervistare:* Come sopra descritto una volta individuata la struttura del corpus 1, ho attivato attraverso una rete informale di famiglie, colleghi, conoscenti con la richiesta di individuazione di cinque coppie in attesa del primo figlio. Nell'arco di un mese ho avuto i riferimenti di cinque coppie e ho attivato il primo contatto telefonico. In riferimento al corpus 2, costituito in un momento successivo, ho individuato le tre coppie attraverso un primo contatto con una coppia dell'associazione *Retrouvaille*, che mi ha messo in contatto con la coppia responsabile dell'associazione per il Triveneto. Dopo il primo contatto mi sono stati forniti contatti e disponibilità delle tre coppie individuate dall'associazione.
- b) *Spiegazione dell'obiettivo e delle principali modalità:* Nel primo contatto telefonico con tutte le coppie – ovviamente con il componente della coppia contattato - (Corpus 1 e Corpus 2; d'ora in poi C1 e C2), ho informato in maniera il più possibile chiara e dettagliata sul tema e sullo scopo della ricerca; sul contesto in cui è collocata; sulla loro possibilità di restare anonimi e di avere l'ultima parola sull'intervista; sul permesso di registrare l'intervista esplicitando l'uso che se ne farà e sulla necessità di firmare una autorizzazione per il suo utilizzo. Per facilitare le coppie ho inoltre espresso la mia disponibilità a svolgere le interviste a casa loro o nel luogo per loro preferibile. Ho chiesto che, dopo un confronto con il loro partner, mi confermassero la loro disponibilità. Tutte le coppie contattate hanno confermato la loro disponibilità.
- c) *La preparazione dell'intervista:* A partire dai diversi approcci tecnici considerati sull'intervista narrativa (Atkinson 1998; Cardano 2011; Cortese 2002; De Lillo 2010; Leone 2003) ho scelto di utilizzare una modalità che garantisse il più possibile la libertà degli intervistati nel definire i temi dei propri discorsi e la loro successione/organizzazione. La pianificazione delle interviste prevedeva, nel caso del C1, di incontrare ognuna delle coppie tre volte nell'arco di circa 10 mesi per effettuare un'*intervista narrativa di coppia* (in tutte le interviste entrambi i coniugi erano sempre presenti); ognuno dei tre incontri ha avuto una durata da un'ora a due ore (per una durata complessiva di circa 4-5 ore per ognuna delle cinque batterie di interviste). Nella prima intervista ho chiesto che il loro racconto si concentrasse sulla fase di vita prima del loro incontro di coppia e fino al loro incontro; nella

seconda intervista sulla loro storia di coppia fino alla decisione di concepire un figlio; nella terza, dopo il parto, sui primi mesi da neogenitori.⁶⁷

La domanda aperta iniziale, funzionale ad avviare il racconto, è stata orientativamente la seguente: *“Vi chiedo di provare a raccontare alcuni episodi della vostra vita, dall’infanzia, alla giovinezza e fino al vostro incontro, che secondo voi hanno a che fare con la dimensione della fiducia ...”*. Nei successivi incontri la stessa domanda era concentrata sulle successive fasi di vita. La traccia di intervista era perciò costituita da una sola domanda, lasciando poi emergere nel corso dell’intervista le conversazioni che permettessero di facilitare la focalizzazione sul tema della fiducia.

Nel caso del C2 era prevista una sola lunga intervista (di circa un’ora e mezza / due ore) centrata sulla lettura del loro percorso di coppia alla luce del tradimento e della ricostruzione della fiducia. La domanda iniziale è stata orientativamente la seguente: *“Vi chiedo di provare a raccontare la vostra vita, concentrandovi sulla fase in cui avete vissuto una crisi di coppia e sul successivo percorso di ricostruzione, alla luce della fiducia ...”*

- d) *L’incontro con le coppie:* Con tutte le coppie del C1 e del C2 le interviste si sono svolte nelle loro case. Non conoscevo nessuno di loro, a parte una sola persona incontrata in ambito universitario. Quindi, in particolare nel primo incontro, ho lasciato che nella prima fase si sviluppasse la necessaria e auspicabile relazione di conoscenza e di reciproca presentazione e accoglienza. Anch’io come intervistatore, entrando in una nuova casa di persone non conosciute, ho dovuto superare il mio iniziale imbarazzo, cercando di equilibrare le mie azioni di ascolto e di espressione. In genere l’intervista vera e propria è iniziata almeno 15-20 minuti dopo il mio arrivo nella casa. All’inizio dell’intervista, come premessa, ho dovuto sinteticamente ribadire obiettivo e contesto della ricerca perché per la prima volta avevo entrambi i partner davanti a me. In due situazioni con altrettanti uomini, che vedevo e sentivo per la prima volta, l’iniziale titubanza si è protratta per alcuni minuti attraverso una timida resistenza all’espressione che via via si è diradata.
- e) *L’ascolto silente:* Dopo aver attivato il registratore e aver posto la domanda di partenza, mi sono messo in un atteggiamento di ascolto e, per quanto possibile, nella prima parte ho evitato il più possibile miei interventi verbali al fine di

⁶⁷ Solo con una coppia le interviste non sono state tre, ma due, poiché nel periodo in cui era programmata la seconda intervista (pre-parto) è avvenuto il parto prematuro. Quindi nella seconda (e ultima) intervista ho condensato le fasi della seconda e della terza.

permettere il fluire del racconto, essendo viceversa il più possibile attento e in ascolto con semplici feedback non verbali.

- f) *L'ascolto partecipato*: ho permesso così alle persone di parlare senza interruzioni per il tempo che volevano, lasciando anche libera l'alternanza negli interventi della coppia. Ho avviato una conversazione solo se valutavo che il mio intervento, breve e focalizzato, potesse essere di aiuto ad uno o ad entrambi gli interlocutori per approfondire meglio alcuni contenuti o per chiarire lo sviluppo di alcuni episodi narrati, dimostrando sempre una reale partecipazione alle storie che le persone mi stavano raccontando. Ho fatto l'esperienza, in quanto intervistatore, di essere partecipazione; più volte infatti l'ascolto di alcune narrazioni mi ha provocato emozioni che a mia volta ho condiviso. Questo ha sviluppato sicuramente reciproca accoglienza e fiducia.
- g) *Dono e gratitudine*: Ho fatto l'esperienza in tutte le situazioni di ricevere la loro storia di vita come un dono. Non ho nascosto il mio sentimento di gratitudine ad ogni coppia. Questo ha contribuito ulteriormente a stabilire una relazione collaborativa con tutti fino alla fase finale del lavoro. Sono rimasto stupito della disponibilità e della naturalezza con le quali tutte le coppie hanno condiviso con me le loro storie e, in particolare, anche alcuni episodi particolarmente difficili.
- h) *Trascrizione e revisione finale*: Ho trascritto le interviste in maniera sostanzialmente integrale, correggendo solo passaggi difficoltosi dal parlato allo scritto al fine di permettere la leggibilità⁶⁸ (Atkinson 1998). Una volta trascritta l'intervista, ho inviato ad ogni coppia il file trascritto affinché ogni coppia si sentisse libera di modificare il proprio racconto. Solo due coppie mi hanno fatto dei rilievi, perlopiù di ordine sintattico.

6.2.3. *La posizione del ricercatore*

⁶⁸ Realizzare una trascrizione completa non è mai semplice ed è sempre in stretta relazione alla finalità di ricerca e dall'uso che si intende fare del documento finale (Atkinson 1998). Nel mio caso la finalità non è di analisi linguistica né di analisi della conversazione (cfr. Pontecorvo & Arcidiacono 2007). In questo senso non mi sono avvalso di specifiche norme di trascrizione proprio perché, come già espresso nella sezione 4.1.1, l'obiettivo è quello di raccogliere delle storie di vita in forma narrativa tali da permettere l'emersione di una sintassi narrativa della fiducia. Non c'è in questo nessuna esigenza di generalizzazione tale da implicare rigorose procedure di codifica e quantificazione.

Nella sezione 4.1.2 *Sulla relazione tra intervistato e intervistatore* ho già tematizzato come, in un contesto di ricerca attraverso delle interviste narrative, sia necessario superare un modello positivista della ricerca centrato su una dinamica soggetto-oggetto e privilegiare invece processi di costruzione di significati fondati sull'incontro tra due soggetti, nel nostro caso io come intervistatore e la coppia intervistata. Anche questo incontro ha a che fare con la fiducia.

Mi sembra importante sottolineare come nel percorso di realizzazione delle 17 interviste l'obiettivo è stato sempre quello di dar vita, per quanto possibile, a degli incontri tra soggetti volti a stabilire una relazione di reciprocità e non semplicemente una relazione funzionale alla ricerca. Nessun obiettivo quindi di neutralità, impersonalità, oggettività; tutt'altro. Un approccio narrativo alla fiducia, in una prospettiva di psicologia socioculturale, mi ha chiesto di sentirmi fin da subito, in quanto ricercatore, parte-in-azione. In genere però, come afferma Miller (2004), si sottovaluta la figura dell'intervistatore/ricercatore a fronte di un'enfasi sulla figura dei partecipanti. Nella sezione precedente (§ 6.2.2) ho descritto passo passo la modalità che ho utilizzato nelle diverse fasi della relazione con le coppie. Fin dal primo contatto è evidente come non ci sia in gioco solo la disponibilità della coppia a raccontarsi, ma anche la reputazione e il posizionamento dell'intervistatore. L'incontro con le coppie ha preso forma, infatti, fin dal processo di costruzione della rete attraverso il quale ho individuato quelle specifiche coppie. Il mio posizionamento, infatti, non è stato quello di un anonimo e asettico intervistatore, magari assoldato da un istituto di ricerca, ma quello di un educatore/pedagogo che da molti anni è impegnato con le famiglie e con le comunità in azioni di ricerca-azione territoriali e in azione formative e di accompagnamento, e di docente di Pedagogia della Famiglia e di Pedagogia Sociale e di Comunità in un Istituto universitario del territorio veneto (lo stesso territorio delle famiglie intervistate). Il mio profilo/posizionamento, basato sull'ascolto e la disponibilità a sostenere l'altro, costituisce così un elemento centrale della costruzione del lavoro di ricerca. Il mio legame formale e informale con il territorio e con molte reti di famiglie è ciò che ha permesso, attraverso pochi passaggi, di individuare tutte le coppie intervistate e di stabilire il rapporto di fiducia che ha reso legittima la loro partecipazione alla ricerca. L'individuazione di ognuna di queste coppie è avvenuta attraverso il confronto fiduciario con persone/coppie che avevano un legame sia con me che con loro. Ciò ha permesso che fin dal primo contatto telefonico le potenziali resistenze fossero già ridotte grazie alla rappresentazione che i partecipanti avevano del mio lavoro e del mio impegno nel campo sociale e della mia reputazione mediata da tali *gate-keepers*. Nel progressivo rapporto di conoscenza (dagli iniziali contatti telefonici,

al primo incontro di conoscenza, ai successivi contatti, ...) non solo io ho conosciuto loro, ma anche loro hanno conosciuto me. È questo rapporto, caratterizzato dall'ascolto, dall'accoglienza reciproca (mi hanno accolto nelle loro case), dal confronto e che progressivamente ha assunto le caratteristiche di una relazione fiduciaria, che ha permesso di raggiungere i risultati qui presentati (§ 6.4). In fondo si è trattato di un progressivo e semplice affidarsi reciproco: io non potevo che ascoltare e accogliere le loro storie; loro non potevano che fidarsi un po' alla volta che io non avrei strumentalizzato la loro disponibilità e il dono dei loro racconti di vita.

Di conseguenza il processo di ricerca che ne è scaturito è inevitabilmente di natura interpersonale e contestuale. Non mi sembra irrilevante, in questo senso, ciò che normalmente è accaduto, tra un'intervista e la successiva, con le coppie del corpus 1. La mia seconda e terza entrata nelle loro case, a differenza della prima volta (caratterizzata dall'inevitabile imbarazzo sia da parte mia, entrando per la prima volta in casa di persone non conosciute, sia da parte loro nell'accogliere un estraneo a casa propria in attesa di vivere l'esperienza inedita di un'intervista), è stata accompagnata da una accoglienza familiare, semplice. Spesso nella transizione al momento formale dell'intervista abbiamo indugiato nella condivisione informale, ma sincera, di alcune riflessioni sorte sia in loro che in me nei giorni successivi all'intervista precedente. Ciò ha permesso quella condivisione emotiva che ci ha fatto sentire parte di un percorso comune.

La fiducia nel ricercatore si è rivelata quindi un fattore di processo fondamentale per l'esito del lavoro empirico. La comprensione di questo lavoro non può non tenere conto della base fiduciaria sulla quale si è sviluppato. Questo a mio avviso ha permesso l'accoglienza di racconti autentici e la condivisione di passaggi difficili e delicati del percorso di vita dei partecipanti.

6.3. Metodo di analisi dei dati: l'analisi tematica

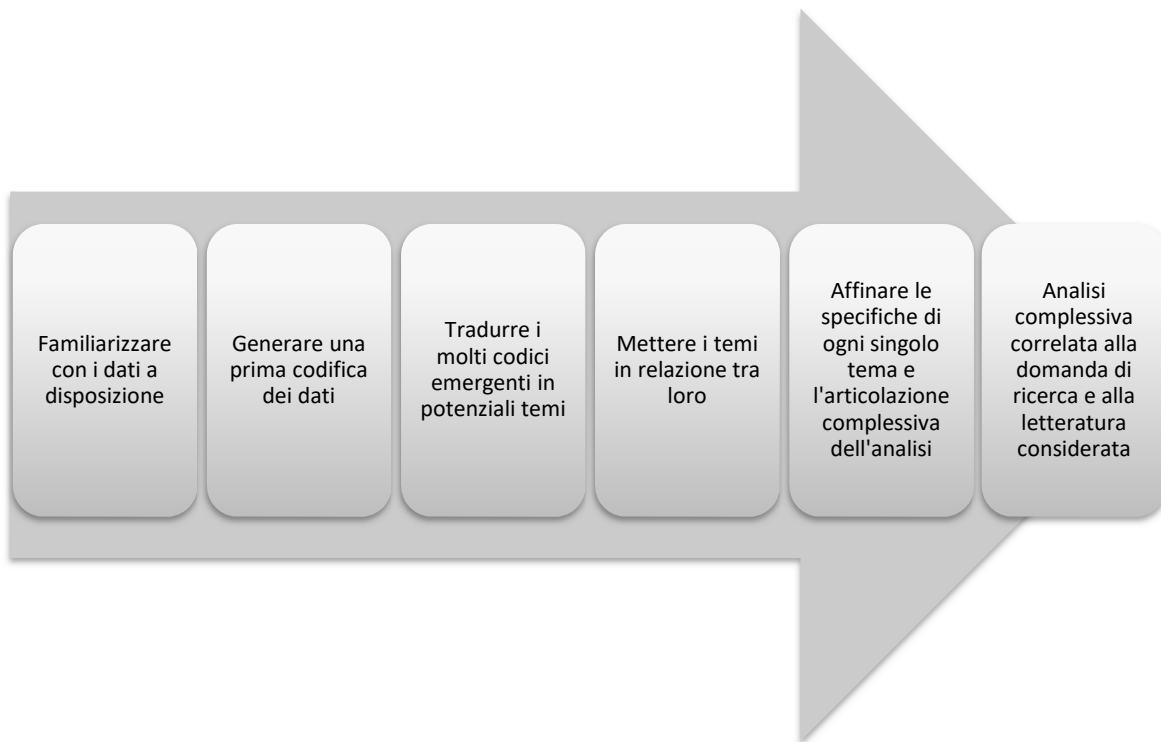
Nell'ampio panorama di metodi e strumenti per l'analisi delle interviste nella ricerca qualitativa (Cardano 2011; De Lillo 2010; Leone 2003; Mazzara 2011), ho scelto di analizzare le interviste attraverso l'*analisi tematica* per come essa viene proposta da Braun e Clarke (2006). Braun e Clarke ritengono che l'analisi tematica sia un metodo analitico qualitativo scarsamente delimitato e poco riconosciuto, ma, allo stesso tempo, ampiamente utilizzato all'interno e oltre la psicologia. Il suo maggior pregio è la flessibilità proprio per la sua compatibilità con paradigmi sia essenzialisti che costruttivisti all'interno della psicologia. Tale flessibilità può anche divenire un limite nel momento in cui l'assenza di linee guida chiare e

concise non permette di configurarla come un vero e proprio metodo. Il tentativo di Braun e Clarke è quello non di “ingabbiare” tale flessibilità, ma di costruire una cornice, per quanto ampia, che dia la possibilità di fare un’analisi tematica in modo teoricamente e metodologicamente corretto. Per gli autori, quindi, “l’analisi tematica è un metodo per identificare, analizzare e segnalare modelli (temi) all’interno dei dati” (2006, p. 6 – traduzione mia). L’individuazione dei temi-chiave non dipende necessariamente da misure quantificabili (ad esempio attraverso un’analisi delle occorrenze di un termine), ma anche da altri modi (sta soprattutto qui la flessibilità) che, in maniera coerente, consentono la focalizzazione di dimensioni importanti in relazione alla questione di ricerca, nel nostro caso la fiducia. Da questo punto di vista l’analisi tematica può essere utilizzata (i) sia per una ricca descrizione del set di dati, come per un resoconto dettagliato di un particolare aspetto; (ii) utilizzando un approccio induttivo (*bottom up*), senza cioè cercare di relazionare i dati ad una cornice di codifica preesistente; o in modo teorico o deduttivo (*top down*), cioè un’analisi guidata tendenzialmente dall’interesse teorico o analitico del ricercatore; (iii) identificando i temi a livello semantico (o esplicito) o a livello latente (o interpretativo).

In riferimento al presente lavoro, l’analisi tematica tenderà più verso (i) un’ampia descrizione del set di dati; (ii) attraverso una modalità deduttiva, cioè guidata dall’interesse teorico sul tema della fiducia; (iii) identificando i temi soprattutto a livello semantico (o esplicito).

Di seguito elenco le diverse fasi del lavoro svolto (schema 2), come indicato da Braun e Clarke (2006), riprecisando che l’analisi non è un percorso lineare, nel quale si passa in maniera meccanica da una fase all’altra, ma un processo ricorsivo in cui in ogni fase si possono ritematizzare elementi e questioni relativi a fasi precedenti e così via. Ciò richiede il tempo di ritornare ed eventualmente modificare scelte fatte in precedenza.

Schema 2: *Fasi dell’analisi tematica (tratto da Braun & Clarke 2006; traduzione mia)*



6.3.1. *Fasi dell'analisi tematica*

Una volta trascritte le interviste ho letto più volte le interviste al fine di *familiarizzare con i dati* a disposizione (fase 1). Successivamente ho *generato una prima codifica dei dati* (fase 2) a partire da alcune caratteristiche interessanti emergenti dai dati. Ho cercato di *tradurre i molti codici emergenti in potenziali temi* (fase 3) raggruppando tutti i dati rilevanti nelle interviste per ogni potenziale tema. Nella fase 4 ho iniziato a *mettere i temi in relazione tra loro* costruendo una prima mappa tematica dell'analisi e verificando la sua coerenza con l'intero set di dati. Da questa prima mappa è iniziata un'ulteriore analisi volta ad *affinare le specifiche di ogni singolo tema e l'articolazione complessiva dell'analisi* (fase 5). L'ultima fase (6) mira, attraverso la selezione di significativi estratti, ad una loro *analisi complessiva correlata alla domanda di ricerca e alla letteratura considerata*.

Secondo Braun e Clarke l'analisi tematica presenta come strumento una serie di vantaggi sintetizzabili come segue (schema 3):

Schema 3: *Vantaggi dell'analisi tematica (Braun & Clarke 2006; traduzione mia)*

Flessibilità
Metodo relativamente facile e veloce da imparare e da fare
Accessibile a ricercatori con poca o nessuna esperienza di ricerca qualitativa
I risultati sono generalmente accessibili al grande pubblico istruito
Metodo utile per lavorare all'interno del paradigma della ricerca partecipativa, con i partecipanti come collaboratori
Può riassumere in modo utile le caratteristiche principali di un ampio insieme di dati e/o offrire una "descrizione dettagliata" dell'insieme di dati
Può evidenziare similitudini e differenze tra i vari set di dati
Può generare intuizioni inaspettate
Consente interpretazioni sociali e psicologiche dei dati
Può essere utile per l'elaborazione di analisi qualitative atte a informare gli sviluppi politici

La successiva sezione 6.4. *Risultati*, oltre ad una prima breve analisi delle occorrenze di alcuni tra le principali voci lessicali emergenti, è il report della fase 6 (cfr. Braun e Clarke 2006).

6.4. Risultati

I risultati di questo lavoro sono quindi l'esito di un'analisi complessiva delle interviste narrative correlata alla domanda di ricerca e alla letteratura considerata nella prima parte del lavoro.

Dopo una prima ricognizione delle *principali occorrenze* legate alla fiducia (§ 6.4.1), presenterò alcune aggregazioni ragionate di stralci delle interviste seguendo i principali temi emersi dall'analisi tematica.

In primo luogo *I contesti della fiducia* (§ 6.4.2), cioè i contesti relazionali nei quali, secondo le coppie intervistate, la fiducia si sviluppa.

Nelle interviste emergono dei veri e propri *ritratti della fiducia* associati a persone e/o esperienze (§ 6.4.3), una sorta di narrazioni brevi nelle quali prende corpo la fiducia.

La sezione 6.4.4 è un tentativo di sintetizzare le numerose *tipologie di fiducia* espresse dalle persone intervistate; perlopiù richiamano e arricchiscono quanto già esplorato nella letteratura sulla fiducia.

Nella prima parte del lavoro, inoltre, ho seppur brevemente esplorato la dimensione etica della fiducia nella sezione 3.5; nella sezione 6.4.1 sulle principali occorrenze emerge la significatività dei termini associabili all'area etica della relazione di fiducia (tab. 6); quindi nella sezione 6.4.5 ho estratto i numerosi stralci che esprimono *termini e dimensioni valoriali associati alla fiducia*.

Delle vere e proprie argomentazioni, una sorta di *teorie quotidiane della fiducia*, compongono la sezione 6.4.6.

La sezione 6.4.7 cerca di focalizzare l'attenzione sulle numerose espressioni che narrano *la fiducia nei suoi processi di costruzione, tradimento e ricostruzione*.

Successivamente, in stretta relazione con i *fattori di processo legati alla fiducia* individuati nella prima parte del lavoro e nella sezione 6.4.1 sulle occorrenze (cfr. tab. 7), la sezione 6.4.8 riporta nel dettaglio come gli intervistati tematizzano tali fattori.

La sezione 6.4.9 *sulle relazioni nell'intervista narrativa* chiude l'analisi dei risultati.

6.4.1. *Le principali occorrenze*⁶⁹

In prima battuta riporto una sintetica ricognizione delle principali voci lessicali emerse in relazione alla fiducia. Solo nei successivi paragrafi l'analisi tematica, supportata da numerosi stralci dalle interviste, permetterà di individuare delle possibili traiettorie semantiche della fiducia.

La prima doverosa analisi delle occorrenze riguarda la voce *fiducia*, chiaramente la più presente; ricorre 335 volte in C1 e 74 in C2 (tab. 3):

⁶⁹ I due corpus (C1 e C2) vengono distinti non tanto per una loro comparazione, quanto per la sostanziale differenza di soggetti (5 coppie il C1; 3 coppie il C2), di materiale raccolto (17 interviste il C1; 3 interviste il C2) e per la focalizzazione diversa sul tema (la costruzione del rapporto di fiducia in C1; il tradimento e la ricostruzione della fiducia in C2). In questo senso i due corpus danno luce da una prospettiva diversa al tema della fiducia, pur nello stesso contesto familiare.

Tabella 3: Occorrenze del termine fiducia.

	Interviste CORPUS 1						Interviste CORPUS 2				TOT (CORPUS 1 + CORPUS 2)
	I1	I2	I3	I4	I5	TOT CORPUS 1	I6	I7	I8	TOT CORPUS 2	
FIDUCIA	85	62	28	48	112	335	28	19	27	74	409

Alla parola fiducia sono associati, per connotazione, le voci *confidare/confidarsi* (16 occorrenze in C1, 1 in C2), *affidare/affidarsi* (12 occorrenze in C1 e 2 in C2), *fede* (13 occorrenze in C1 e 4 in C2), *credere* (37 occorrenze in C1 e 8 in C2) e *sperare* (17 in C1 e 2 in C2); cfr. tab. 4:

Tabella 4: Occorrenze dei termini *confidare/confidarsi*, *affidare/affidarsi*, *fede*, *credere*, *sperare*.

	CORPUS 1						CORPUS 2				TOT (CORPUS 1 + CORPUS 2)
	I1	I2	I3	I4	I5	TOT CORPUS 1	I6	I7	I8	TOT CORPUS 2	
CONFIDARE / CONFIDARSI	2	2	6	2	4	16	0	1	0	1	17
AFFIDARE / AFFIDARSI	3	0	4	0	5	12	0	2	0	2	14
FEDE	2	3	0	1	7	13	2	2	0	4	17
CREDERE	2	7	2	13	13	37	2	6	0	8	45
SPERARE	3	6	2	6	0	17	0	2	0	2	19

Per quanto riguarda i termini nell'area della sfiducia la voce più ricorrente è *tradimento* (17 occorrenze in C1 e 16 in C2); poi *sfiducia* (19 in C1 e 4 in C2), *crisi* (9 in C1 e 7 in C2), *delusione* (9 in C1 e 2 in C2); cfr. tab. 5:

Tabella 5: Occorrenze dei termini tradimento, sfiducia, crisi, delusione.

	CORPUS 1						CORPUS 2				TOT (CORPUS1 + CORPUS2)
	I1	I2	I3	I4	I5	TOT CORPUS1	I6	I7	I8	TOT CORPUS2	
TRADIMENTO	3	3	2	7	2	17	0	7	9	16	33
SFIDUCIA	0	0	2	2	15	19	0	2	2	4	23
CRISI	0	0	1	6	2	9	1	3	3	7	16
DELUSIONE	0	3	1	5	0	9	0	1	1	2	11

Un'altra area riguarda i termini associabili all'area etica della relazione; la voce *impegno* appare 22 volte in C1 e 3 volte in C2; poi *rispetto* (13 in C1 e 5 in C2); *responsabilità* (7 in C1 e 9 in C2); *promessa* (6 in C1 e 2 in C2). All'area della moralità sono associabili anche lemmi quali *sincerità* (17 in C1 e 2 in C2), *libertà* (20 in C1 e 7 in C2), *trasparenza* (4 in C1 e 3 in C2); cfr. tab. 6:

Tabella 6: Occorrenze dei termini impegno, rispetto, responsabilità, promessa, sincerità, libertà, trasparenza.

	CORPUS 1						CORPUS 2				TOT (CORPUS1 + CORPUS2)
	I1	I2	I3	I4	I5	TOT CORPUS1	I6	I7	I8	TOT CORPUS2	
IMPEGNO	11	1	0	4	6	22	0	0	3	3	25
RISPETTO	5	4	2	1	1	13	0	4	1	5	18
RESPONSABILITÀ	0	1	2	2	2	7	4	1	4	9	16
PROMESSA	3	0	0	1	2	6	0	1	1	2	8
SINCERITÀ	3	7	5	2	0	17	0	2	0	2	19

LIBERTÀ	7	0	1	3	9	20	1	3	3	7	27
TRASPARENZA	2	0	0	2	0	4	3	0	0	3	7

In riferimento ai fattori di processo individuati nella prima parte del lavoro troviamo principalmente le seguenti occorrenze: *ascolto* (33 in C1 e 8 in C2); *riconoscimento* (19 in C1 e 4 in C2). Nell'area semantica dell'*accoglienza* (17 in C1 e 7 in C2) possiamo fare rientrare anche la dimensione dei *bisogni* (73 in C1 e 17 in C2), dei *desideri* (27 in C1 e 1 in C2) e dei *sentimenti* (9 in C1 e 12 in C2). C'è poi tutta l'area del *dialogo* (18 in C1 e 16 in C2), del *confronto* (39 in C1 e 8 in C2), della *reciprocità* (17 in C1 e 3 in C2). Altri termini che emergono in questo ambito sono quelli di *dono* (4 in C1 e 10 in C2) e di *perdono* (1 in C1 e 6 in C2), *aiuto* (74 in C1 e 21 in C1), di *legame* (16 in C1 e 4 in C2) e di *amore* (25 in C1 e 4 in C2); cfr. tab. 7:

Tabella 7: Occorrenze dei termini riferiti ai fattori di processo individuati: *ascolto, riconoscimento, accoglienza, bisogni, desideri, sentimenti, dialogo, confronto, reciprocità, dono, perdono, aiuto, legame, amore.*

	CORPUS 1						CORPUS 2				TOT (CORPUS1 + CORPUS2)
	I1	I2	I3	I4	I5	TOT CORPUS1	I6	I7	I8	TOT CORPUS2	
ASCOLTO	22	2	2	2	5	33	4	2	2	8	41
RICONOSCI MENTO	6	0	0	7	6	19	2	1	1	4	23
ACCOGLIENZA	3	0	2	5	7	17	2	4	1	7	24
BISOGNI	19	13	7	19	14	73	7	5	5	17	90
DESIDERIO	6	5	3	8	5	27	0	0	1	1	28

SENTIMENTI	1	0	1	0	7	9	1	8	3	12	21
DIALOGO	1	0	4	4	9	18	1	11	4	16	34
CONFRONTO	18	2	1	11	7	39	4	2	2	8	47
RECIPROCIÀ	3	1	5	3	5	17	1	0	2	3	20
DONO	2	0	0	1	1	4	1	4	5	10	14
PERDONO	1	0	0	0	0	1	0	4	2	6	7
AIUTO	25	8	5	23	13	74	11	6	4	21	95
LEGAME	9	1	2	1	3	16	2	1	1	4	20
AMORE	9	6	4	3	3	25	0	0	4	4	29

6.4.2. *I contesti della fiducia*

Le relazioni di fiducia/sfiducia sono sempre situate in un preciso contesto. Molteplici sono i contesti nei quali le coppie intervistate hanno raccontato che può emergere o che può essere tradita la fiducia. Il contesto familiare, innanzitutto:

Roberto: Ma il cerchio più ristretto è di persone fidate. Quindi posso stare tranquillo perché mi fido. Alle persone di famiglia lascerei anche le chiavi della macchina. (Corpus 1, Intervista 2 - *Sara*; d'ora in poi C1, I2)⁷⁰

Roberto: In realtà la fiducia ci è stata data. Una fiducia "silente" dei nostri genitori che hanno sempre appoggiato le nostre idee senza mai dire la loro. (C1, I2 - *Sara*)

Arianna: ... con la mia famiglia ho sempre avuto un buon rapporto. [...] Stavo bene con i miei, un rapporto fatto di fiducia, complicità e libertà allo stesso tempo. (C1, I3 - *Carlo*)

⁷⁰ Negli stralci di intervista inserirò sempre il seguente codice identificativo: corpus (C1 o C2), numero di intervista (es: I1, I2, I3, ecc ...), nome del coniuge. Gli stralci conservano, per quanto possibile, lo stile parlato.

Lucio: Facendo memoria trovo sia esperienze positive sia negative, che si contraddicono. Ad esempio nell'infanzia, dal mio punto di vista un tratto comune dei bambini è quello di fidarsi ciecamente dei genitori. Nel mio caso questa fiducia nei genitori, in specifico nella figura paterna, si è prolungata più che per altre persone. Nel senso che io non ho avuto tutte quelle ribellioni in adolescenza di cui ho sentito parlare, cioè il figlio ribelle che contraddice i genitori. Io in realtà mi sono sempre fidato dei miei genitori in primis. (C1, I5 - *Erica*)

Franco: a me viene in mente che da giovane i miei genitori hanno vissuto la separazione, e riconduco questo in qualche modo alla fiducia [...]; sicuramente in me e in mia sorella questa loro scelta - vissuta in malo modo da parte di tutta la famiglia - può aver trasmesso indirettamente dei vissuti spiacevoli, di poca fiducia nei genitori o nei confronti di tante piccole relazioni che si vivono quotidianamente. [...] Sicuramente l'aria che si respirava era quella della mancanza di fiducia. Guardando al mio passato, la fiducia vista come una cosa negativa è legata alla separazione. (C1, I1 - *Claudia*)

Ripensando ai percorsi di crescita, le relazioni amicali sono segnalate come un contesto in cui si è vissuta e si vive fiducia:

Claudia: Se penso alla fiducia, per quanto riguarda la mia infanzia o adolescenza, io la penso soprattutto nell'amicizia. (C1, I1 - *Franco*)

Claudia: avere amici in situazioni simili alla nostra [...] mi dà sicurezza. Mi fa avere un'apertura per poter crescere anche a livello di famiglia, sapendo che comunque sia alla fine faremo le nostre scelte, sbagliando e sbattendo contro i muri ... però almeno so che ho la possibilità di un confronto concreto, non di quelli astratti per cui se non sai a chi chiedere guardi in internet ... (C1, I1 - *Franco*)

Erica: La fiducia è entrata in gioco fin dall'infanzia indubbiamente attraverso i genitori e mia sorella; mi vengono più facilmente in mente, però, episodi più recenti. Soprattutto amicizie femminili; mi vengono in mente delle amicizie femminili importanti, nate sui banchi di scuola, che sono vive tuttora, in particolare con due ragazze, in cui fin da subito è entrata in gioco la fiducia perché è nato un rapporto molto profondo di confidenza, di amicizia e di lealtà. (C1, I5 - *Lucio*)

Un altro contesto segnalato, in questo caso in segno negativo, è il gruppo di pari:

Arianna: Purtroppo le mie esperienze giovanili hanno fatto sì che io mi fidassi meno delle persone. Alla scuola media i compagni di classe hanno avuto nei miei confronti atteggiamenti di bullismo ... ero io che davvo troppa fiducia a chi mi stava intorno e mano a mano che arrivavano delusioni e prese in giro mi dicevo che questa gente non meritava la mia fiducia e quindi mi trovavo a ridimensionare il mio giro di amicizie. (C1, I3 - *Carlo*)

Anche il contesto parrocchiale è citato quale luogo in cui sono sorte relazioni di fiducia:

Franco: se devo guardare l'aspetto positivo, è stata la parrocchia che mi ha fatto vivere un momento positivo del mio percorso di vita, dove le relazioni che ho instaurato mi portavano a vedere nell'altro una persona importante, di cui fidarti; per cui sapevi che le cose che gli raccontavi rimanevano lì e non andavano in giro. (C1, I1 - *Claudia*)

Moreno: Racconto una cosa che mi ha colpito molto. Quando abbiamo deciso, e cercato, di portarlo [riferito al figlio] con noi alla Santa Messa, abbiamo ricevuto un'accoglienza

molto forte che ha confermato la fiducia che avevo nei confronti della mia parrocchia ...
(C1, I4 - *Carla*)

Particolarmente significativi per la crescita della fiducia sono i contesti delle *close-relationship* e della comunità:

Moreno: Facendo un passo indietro rispetto all'appoggiarsi a qualcuno anche nella rete familiare, riconosco sempre che abbiamo avuto un grande dono, sia nell'organizzare il nostro matrimonio, sia nel giorno stesso del matrimonio ... abbiamo avuto veramente molta gente che ci ha aiutati e sostenuti. Nelle reti di amici, familiari, parrocchiani ... tutti hanno fatto davvero molto, concretamente, nell'organizzazione e anche nel supportarci e starci vicino. Per cui siamo stati talmente fortunati che se dovessimo avere bisogno di confrontarci o di parlare con qualcuno so che l'aiuto di qualcuno c'è. (C1, I4 - *Carla*)

Erica: Ti faccio un esempio, che mi aiuta a spiegarmi meglio: l'allattamento, che effettivamente non è una cosa facile, o almeno non mi risulta che lo sia, per molte mamme è una rinuncia in partenza; noi abbiamo la fortuna di esserci confrontati con due esperienze molto diverse, e soprattutto abbiamo la fortuna di avere delle persone su cui contare; cioè ho proprio le mamme, le cognate, i fratelli, le sorelle che possiamo chiamare, vengono qui di persona e in base alla loro esperienza, attraverso una parola o un gesto che potranno fare, mi potranno tranquillizzare su questo aspetto e magari anche dare delle dritte concrete, senza per questo farmi sentire incapace. Perché parto già con l'idea che non è una passeggiata e che, se non sarà come mi aspetto, soffrirò, ovviamente, perché è normale, ma si supera. In questo senso la fiducia sta anche negli altri, intesi come le famiglie, perché queste cose abbastanza intime non è che si condividono con amici, o al massimo con un paio di amici ... Frequentare nel nostro tempo libero i nostri famigliari, i nostri amici ci permette di vedere i diversi approcci, abbiamo modo di dialogare e dirci: "ma tu come avresti fatto?", "ti sarebbe venuto in mente?" o "teniamolo in considerazione". (C1, I5 - *Lucio*)

Anche il contesto lavorativo è citato come luogo di sviluppo (o meno) della fiducia:

Roberto: Sì, poi, in ambito lavorativo ... sono responsabile di persone e quindi devo delegare, ma non ho tutta questa fiducia totale ... do da fare e poi controllo. So che magari è un "brutto vivere", perché uno potrebbe stare tranquillo e rilassarsi e vivere meglio ... ma sono fatto proprio così ... forse è proprio mancanza di fiducia. Non mi fido ciecamente ... (C1, I2 - *Sara*)

Carla: Può sembrare una cosa sciocca questa, ma da qualche anno lavoro nel bar dell'oratorio e ho la possibilità di accedere liberamente ad alcuni ambienti che non sono casa mia - perché mi sono state date le chiavi - e questa fiducia che i miei datori di lavoro mi danno per me è importante. Mi aiuta a rinnovare un po' quella fiducia in me stessa, che si alimenta abbastanza anche da come uno legge la fiducia degli altri. Poi, per come sono fatta io, diventano aspettative che ho sempre il terrore di deludere ... (C1, I4 - *Moreno*)

Il contesto (macro) sociale è perlopiù visto come una minaccia, che ispira poca fiducia:

Roberto: Io non mi fido, non solo ciecamente, ma proprio non mi fido. Sono una persona che non si fida. E gli insegnerò [a suo figlio, *ndI*] a non fidarsi ciecamente. Sarebbe bello che il mondo fosse come dice Dio, che per Lui siamo tutti uguali ... ma purtroppo non siamo tutti uguali! Bisogna sempre stare attenti a chi hai davanti. È brutto da dire, ma purtroppo è così. Ho sempre paura con lei [la moglie, *ndI*], per strada, di trovare due malintenzionati. Non sai mai chi ti trovi davanti, la gente che ti tira fuori dalla macchina ... gente violenta. Magari uno che ti chiede l'elemosina e poi ti ruba il portafogli. Magari

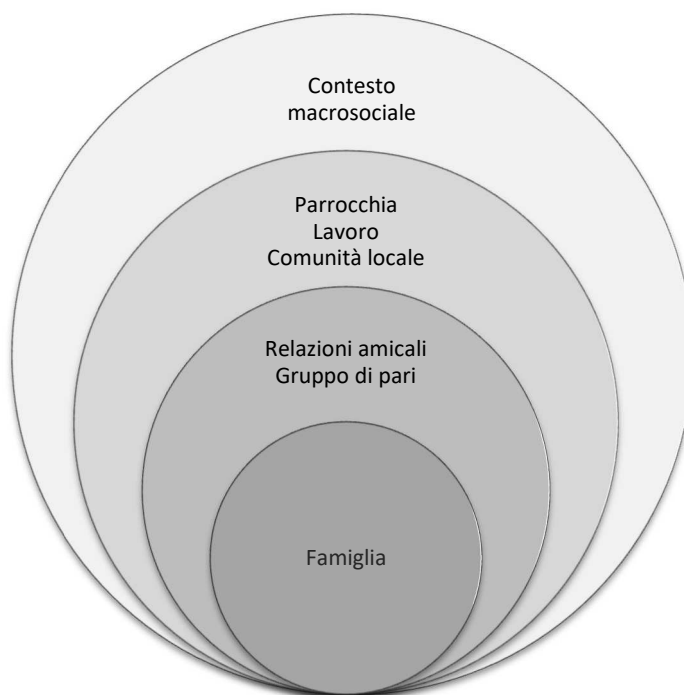
pensi di fare del bene, ma non è proprio così. Ne ho sentite di violenze: la società di adesso ti propone di metterti in tasca la fiducia, e di tirarla fuori talmente poche volte ... (C1, I2 - Sara)

Lucio: Poi sul futuro no; a me viene da pensare molto spesso in questi periodi in che mondo vivrà questa bambina; e noi come genitori cosa abbiamo fatto per rendere il mondo accogliente per lei? Ci stiamo premurando per scegliere se vaccinarla o no, che scuola farle fare ... In tutta questa serie di scelte, che implicano l'interazione con il mondo, la fiducia nel mondo *tout court* non c'è. Però non è questo che mi fa scegliere se avere un figlio o no. (C1, I5 - Erica)

Erica: Rispetto ad una società più ampia, quindi non la comunità ristretta, questa fiducia per me è abbastanza difficoltosa da dare *tout court* e facilmente, perché a mio avviso va molto di moda dire tutto e il contrario di tutto, dalla politica, piuttosto che la questione della sanità pubblica, piuttosto che la questione educativa; mi porta molte volte a mettere in discussione alcune sicurezze che derivano dalla mia educazione, piuttosto che da un sistema di valori che mi sono costruita nel corso del tempo. (C1, I5 - Lucio)

I contesti segnalati sono quindi plurimi. Non ci sono contesti che in maniera univoca sono individuati come promotori sempre e comunque di fiducia. I vissuti in famiglia, nelle amicizie, nella comunità, sono spesso positivi, ma non sempre. Di segno prevalentemente negativo è invece la percezione di fiducia nei confronti del contesto macrosociale; si veda lo schema 4:

Schema 4: *I contesti della fiducia*



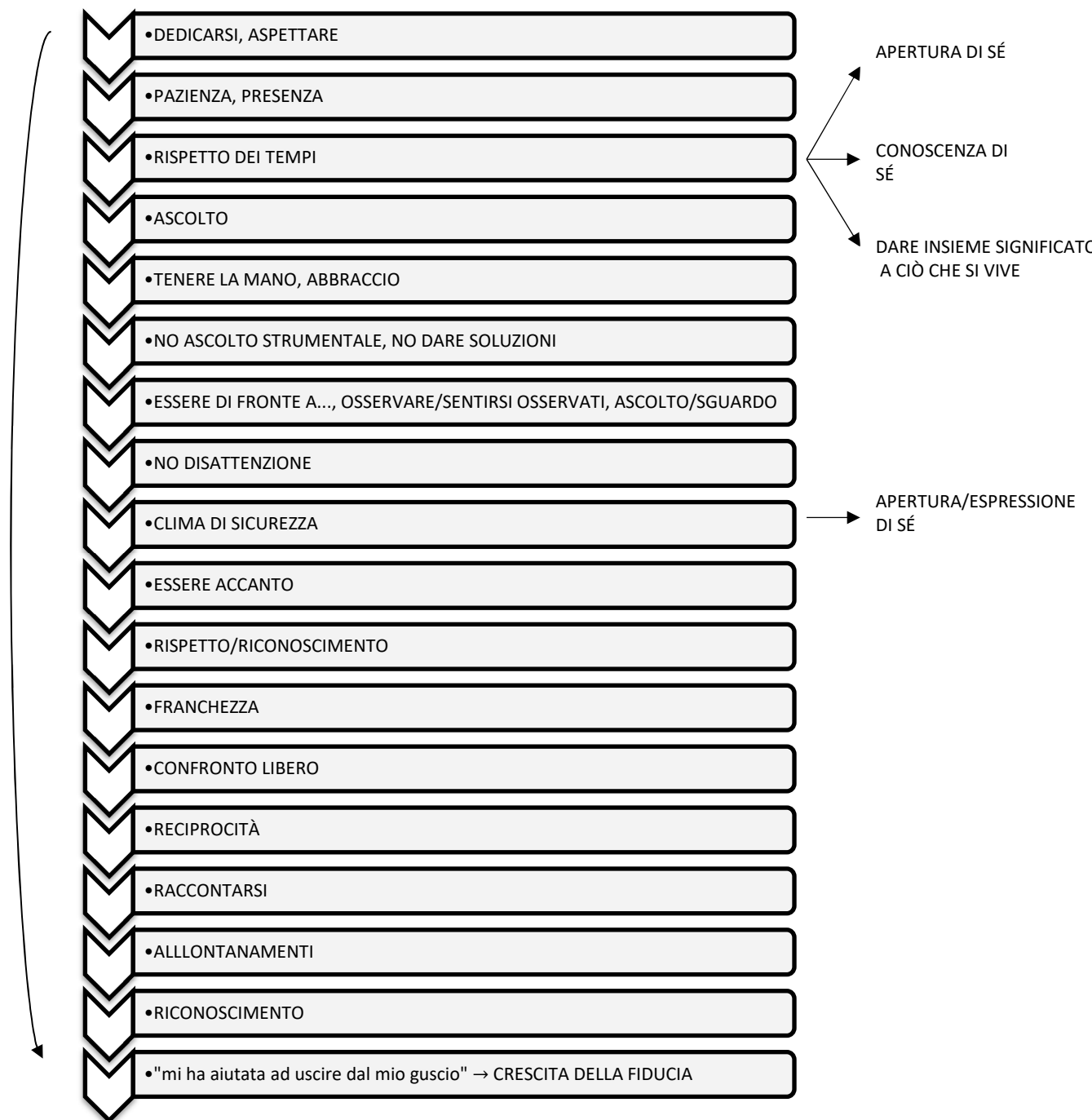
6.4.3. *La fiducia prende corpo: ritratti della fiducia*

Nelle narrazioni emergono alcuni veri e propri “ritratti” della fiducia che portano con sé le caratteristiche/dimensioni incarnate che le persone associano alla fiducia. Il primo ritratto, un racconto di Claudia particolarmente dettagliato e significativo, è quello della sua amica Cristina. Segnalo nei ritratti, in corsivo, alcune caratteristiche personali e alcune dimensioni relazionali espresse da chi racconta:

Claudia: Lo scatto che sento di aver fatto nel riporre piena fiducia nell'altro l'ho fatto con Cristina che è la nostra testimone di nozze, che mi ha aiutata ad uscire dal mio guscio [...]. Io sono una persona che tiene tanto dentro e tende ad accumulare i sentimenti, ad implodere, fino a scoppiare in pianto ... e mi ricordo che a fine giornata Cristina si dedicava a me e aspettava in silenzio, anche mezz'ora prima che io parlassi, pur di far uscire ciò che avevo dentro. Avevamo instaurato un rapporto in cui c'era pazienza ... c'era quel "io sono qui". [...] Non era lei che doveva aprire le porte e cercare di tirarmi fuori tutto quello che avevo dentro, ma stava a me trovare il momento, il modo, le parole, i gesti, per fare uscire tutto. Quindi pian piano questa fiducia è stata veramente conquistata da Cristina, perché ha rispettato i miei tempi, diversamente da una che pretende di sapere tutto e subito con spiegazioni, "altrimenti trovo qualcun'altra". E questo mi ha aiutato molto ad aprirmi e a conoscermi ... a dare significato a quello che io vivo, a trovare una parola, una frase per dire agli altri. [...] Tornando a Cristina ... ho dei ricordi nitidi, delle immagini ... non ho ricordi che lei mi rispondesse: "Devi fare, si potrebbe, potresti vederla così ...", in lei c'era l'ascolto nonostante tutto, al massimo mi teneva la mano finché non buttavo fuori tutto, e ricordo che terminava con l'abbraccio. Ma Cristina non diceva "ti ascolto perché non vedo l'ora di dirti", di darmi la soluzione, di non vedermi soffrire forse perché ero coinvolta anche sentimentalmente. Vedere una persona davanti a te, che ti osserva, che ti ascolta con gli occhi, ti basta. Non era mai disattenta, con il cellulare ... Forse mi dava anche sicurezza nel potermi esprimere ... perché se fossi stata imbarazzata, irrequieta, magari non sarei riuscita ad aprirmi, a dire, a raccontare quello che pensavo. Invece lei nella sua semplicità non ha fatto nient'altro che essermi accanto ... [...] Lei era così brava a rispettarmi ... come fosse una tomba ... mi rispettava così com'ero. La fiducia è questione di sincerità. Cioè ... se per lei una cosa non è giusta, me lo dice in modo schietto. Non mi "perdona" niente. Mi riferisco a quel cammino di cui parlavo, per cui, seppur tra alti e bassi, le dinamiche cambiano. Non si tratta più di un'amicizia di sfogo, condivisione, ma di fiducia nel conoscersi. A volte significa anche sbattere la testa, andare contro la sua opinione e continuare per la mia strada; mi sento di libera di farlo e lei non si offende, non si arrabbia. A differenza di un genitore, Cristina mi mette in guardia sulle cose permettendomi di sentirmi libera ... sbaglio o non sbaglio, per me lei c'è comunque. Dal momento in cui condividi la tua vita con qualcuno, certe dinamiche devono trovare un equilibrio e questo nostro esserci a vicenda - nonostante possa averlo percepito a volte di più, a volte di meno - con Cristina c'è sempre stato. La cosa bella è creare dei momenti per noi, anche se piccoli ... e anche se non c'è il tempo di stare insieme, dirci "ho bisogno di stare con te". Cristina è stata importante perché mi ha permesso di non aver paura di raccontare quella che sono, e questa sicurezza acquisita mi ha permesso di crescere in tutte le altre relazioni. Inoltre sento con lei una reciprocità. [...] Ci sono state tante situazioni che ci hanno anche allontanate, a volte, per questo motivo. Ma abbiamo sempre cercato un nuovo equilibrio cercando di vedere con nuovi occhi la realtà che cambia. A scuola, nei gruppi, frequentando persone diverse, con l'arrivo di Franco nella compagnia del nostro paese ... tutte dinamiche che mutano di continuo. Nonostante tutto la bellezza sta nel dire liberamente "condivido o non condivido, però ti rispetto". Perché sappiamo quanto importanti siamo state l'una per l'altra. (C1, I1 - Franco)

Possiamo visualizzare come segue (schema 5) gli elementi legati alla fiducia che emergono progressivamente dal ritratto raccontato da Claudia:

Schema 5: elementi di processo che promuovono fiducia nel racconto di Claudia



Franco traccia due brevi ritratti della fiducia: uno, positivo, di sua zia Annamaria; l'altro, negativo, di un parroco:

Franco: Una persona che mi è venuta in mente, che forse ha segnato la mia storia, è mia zia Annamaria, la sorella di mio papà. *È una persona pronta ad ascoltare*, e che se oggi dovessi descrivere o disegnare farei *con due braccia aperte pronta ad accoglierti*. Ogni

qualvolta avevo bisogno, andavo da lei e *mi diceva sempre “come stai?”*, e mi stimolava a parlare ... a raccontare. E con lei, tuttora, c'è un rapporto particolare. (C1, I1 - *Claudia*)

Franco: ... ah, mi è venuto in mente ... prima, quando si parlava di una persona in cui hai riposto una fiducia che è stata tradita, a me è venuto in mente il nostro parroco. Riassumendo: si tratta di una persona con la quale ho condiviso esperienze significative, che mi hanno portato ad aprirmi e a conoscerla – come il cammino spirituale - e, nonostante io abbia cercato di mantenere la mia presenza, e abbia dato la mia disponibilità anche con le difficoltà del periodo, da parte sua - anche se si tratta di un prete, è pur sempre una persona umana, con pro e contro - *se rimani dentro ai suoi progetti tutto va bene*. Nel momento in cui, invece, cerchi di spiegare le tue difficoltà, e intraprendi cammini diversi proprio per poter crescere anche a livello spirituale, vieni evitato. (C1, I1 - *Claudia*)

Roberto fa un ritratto di sua moglie Sara:

Roberto: Sara ha conquistato la mia fiducia non tanto per ciò che ha fatto, ma soprattutto per quello che non ha fatto ... Diciamo che si è presentata subito come *una ragazza bella tosta, non troppo avvenente*. Non lo so ... di solito le ragazze che ti colpiscono di più sono quelle che ti rifiutano, si dice. Ma non è che mi abbia rifiutato ... però aveva le sue idee ed il suo atteggiamento. [...] L'avevo già vista e avevo già inquadrato che era diversa dalle altre. Pensava meno a far festa ed era meno “tirata”. *Non pensava solo alla sua immagine*. Era diversa da tutte le altre, e sì che nella mia vita ne ho conosciute di ragazze! Però nessuna mi ha mai colpito, nessuna valeva più del suo aspetto fisico o della compagnia di un mese. Insomma ... sono scattati dei meccanismi ... *mi ha colpito soprattutto la sua sincerità*. Forse è stata l'unica che *mi ha detto la verità su ciò che pensava, guardandomi negli occhi, non raccontandomi tante storie*. Ecco, la sincerità l'ho molto apprezzata ... (C1, I2 - *Sara*)

Carlo, non vedente dalla nascita, dipinge un breve autoritratto:

Io di carattere sono sempre stato uno che si fida abbastanza delle persone, o meglio, capisco *se ci si può fidare oppure no; in genere lo capisco dal tono di voce che uno ha*, la voce tradisce in genere molto di più della vista; paradossalmente la vista, da questo punto di vista, può essere a volte un handicap. Sono sempre stato una persona a cui la fiducia non è mancata. Credo di essere stato uno anche che in più occasioni ha ispirato fiducia; *tanti hanno visto nel mio carattere, per il fatto che non ci potevo vedere, uno che non si è mai fermato di fronte alle difficoltà*, ne ho provate di tutti i colori. (C1, I3 - *Arianna*)

Carla ritrae un suo insegnante delle scuole superiori:

La mia classe era considerata “difficile” dal punto di vista comportamentale, e per questo il preside decise di mandarci un insegnante piuttosto in gamba per metterci in riga ... un insegnante di Storia che è stato con noi fino in quinta liceo. E per me quest'uomo è stato una rivelazione; lui *si è accorto che ero “diversa” dagli altri* per il semplice fatto che avevo voglia di fare, di studiare e *ha capito che mi trovavo in difficoltà*. Ed è arrivato proprio nel momento in cui stavo decidendo se cambiare classe ... *lui mi ha preso da parte, mi ha parlato e mi ha chiesto di fidarmi di lui. Mi ha proprio detto “fidati di me, che insieme ce la facciamo”*. Mi ha portata fino in quinta e devo dire che aveva ragione: è stato più facile di quello che mi immaginavo!

All'inizio in realtà ero un po' diffidente. Vedevo, sì, che era una bella persona, ma era pur sempre un insegnante e avevo paura che mi potesse mettere in difficoltà con i miei compagni di classe. Anzitutto mi ha colpito la *discrezione*: intendo il *non far capire agli altri che io e lui avevamo un rapporto “privilegiato”, che parlavamo ... anche perché*

non ha mai tratto alcun vantaggio da questo. Ma la cosa che mi ha fatto cambiare più di tutto è stato il fatto che lui *riusciva a dare un nome alle cose ... a tutto ciò che io avevo nella testa, e che non sapevo come chiamare, lui dava un nome preciso*. Mi ricordo che era dicembre, verso inizio anno, e capivo che questo professore stava iniziando ad entrare nel mio modo di ragionare ... e *quando mi sono resa conto che a lui, da tutto questo, non veniva nulla in tasca, mi sono risposta che lo faceva perché mi voleva bene. E questo è bastato!* Mi ha *accompagnata, aiutata ... quasi come un padre*. E mai messa in difficoltà con i miei compagni ... perché in un contesto di coetanei in cui non ti trovi bene è sempre difficile. Alla fine io volevo scappare da quella classe perché mi tiravano indietro, e ci tenevo a fare le cose fatte bene, a studiare. E lui *mi ha aiutata. Ho sentito tanto l'attenzione nei confronti della mia persona e del mio percorso personale* perché alla fine non c'era nessun interesse né scolastico né null'altro. L'ho sentita come *un'attenzione genuina di un padre, senza dubbi o ambiguità* - che purtroppo c'è spesso nei contesti scolastici - è stata una persona per me fondamentale. (C1, I4 - Moreno)

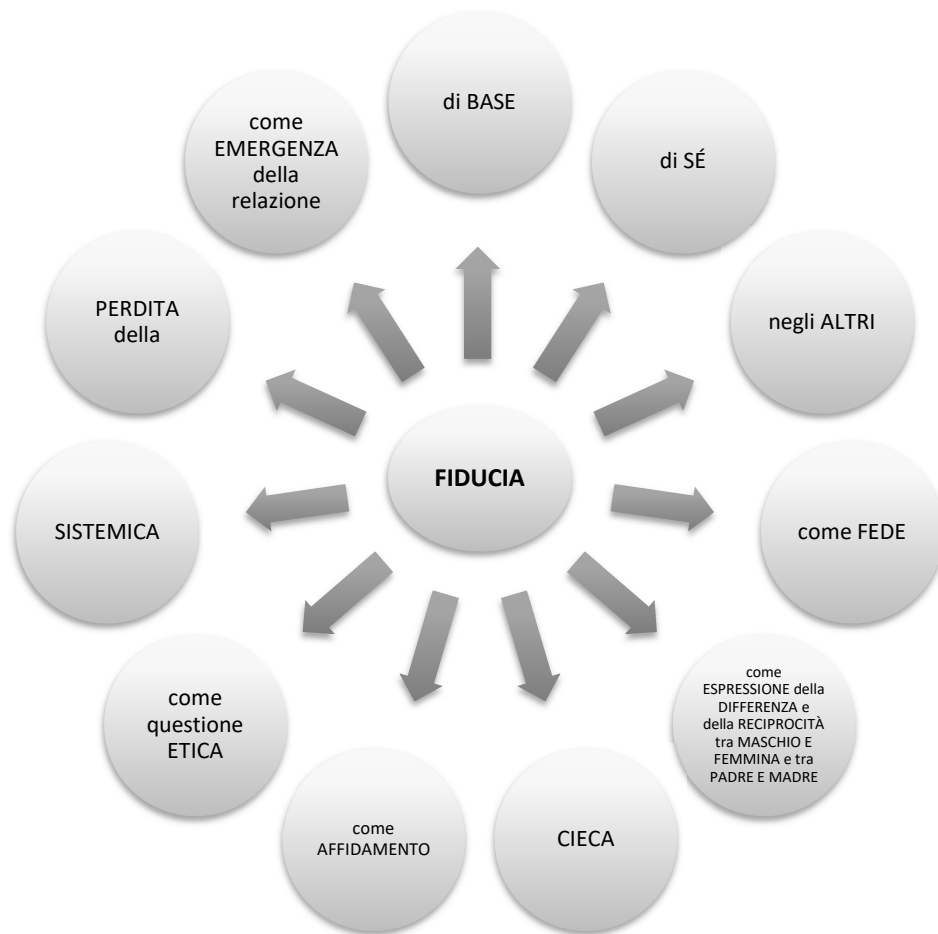
Numerosi sono i tratti legati alla fiducia che emergono in questi stralci (oltre a quelli del racconto di Claudia già visualizzati nello schema 5): ascolto, accoglienza, sincerità, tenacia, riconoscimento, discrezione, atteggiamento disinteressato, accompagnamento, aiuto, attenzione. Le prossime sezioni mirano ad analizzarli in maniera più sistematica.

6.4.4. *La fiducia e le sue tipologie*

Dai racconti delle coppie emergono diverse idee/concezioni della fiducia. Lo abbiamo già visto attraverso i brevi ritratti di persone che incarnano la fiducia. In questa sezione riporto alcuni stralci che esprimono le principali tipologie di fiducia che le persone esprimono, anche attraverso esemplificazioni di vita quotidiana.

Possiamo visualizzare le principali tipologie di fiducia che emergono dalle interviste nello schema che segue (schema 6); successivamente alcuni stralci esemplificheranno le tipologie emerse:

Schema 6: *Tipologie di fiducia emerse*



a) *Fiducia di base*

La fiducia di base (o fiducia di fondo) che prende forma nel primo anno di vita in particolare nel rapporto madre-figlio (cfr. § 2.3), viene di fatto citata esplicitamente solo da Carlo in questo passaggio (quasi un'argomentazione teorica), che mette in luce anche il rapporto tra la costruzione della fiducia di base nel bambino e la relazione della coppia genitoriale:

Carlo: Mi sono convinto che il bambino, pur non sapendolo, si fida da matti dei genitori; voglio dire: se tu vivi in una famiglia positiva, dove senti che il papà e la mamma parlano, sono tranquilli, li senti ridere, ti addormenti tra le braccia di uno piuttosto che dell'altro, prendi in giro la mamma perché canta la ninna nanna ... il bambino sente questa positività. Se cresce in una famiglia dove il primo pensiero è il lavoro, il secondo è cercare di non litigare quando arrivi a casa, il terzo è portare a casa soldi ... non c'è da stupirsi se il bambino ha qualche problema. Se non hai fiducia, affetto e dialogo tra i due, tutto diventa più difficile. (C1, I3 - Arianna)

b) Fiducia di sé

La fiducia in sé stessi e nelle proprie capacità è messa in luce da Carla come una mancanza, nel suo caso, dovuta al carico di aspettative troppo elevato da parte dei suoi genitori:

Carla: Rispetto invece alla fiducia in me stessa, diciamo che i miei genitori hanno sempre avuto delle aspettative molto alte su di me, fin da quando ero piccola; sono sempre stata impostata in modalità: “deve essere sempre tutto perfetto”, e alla prima difficoltà andavo in paranoia perché avevo sempre il timore di deludere gli altri, prima che me stessa ... in realtà le richieste di perfezione arrivavano da me, sulla scia delle aspettative dei miei genitori ... per effetto delle alte aspettative mi sentivo chiamata a non deludere ... E questo anche in ambito lavorativo ... e in tutto. Faccio un po' fatica ad accettare che le cose non possano andare sempre bene. Però sono fatta così! E questo significa anche crederci poco in quello che so essere capace di fare ... anche lui [Moreno] lo sa che per me è così. (C1, I4 - *Moreno*)

Sara, invece, sembra individuare nella fiducia di sé la caratteristica principale della fiducia, in qualche modo prioritaria e addirittura contrapposta alla fiducia nei confronti degli altri:

Sara: Se parliamo di fiducia, per me, dobbiamo parlare di noi stessi. La fiducia dobbiamo averla noi. Dobbiamo essere fiduciosi noi prima di tutto. [...] Prima di incontrare Roberto non ho mai perso fiducia in qualcuno che mi abbia lasciato qualche vuoto ... in fondo la fiducia la conosciamo, ci viene insegnata, ma quella più significativa che ci dà forza non è la fiducia negli altri, bensì il credere in noi stessi. Fiducia vuol dire fidarsi di noi stessi ... Dobbiamo imparare a vivere staccati dagli altri ... l'ho imparato ultimamente. Dobbiamo avere bisogno, cercarli per qualsiasi cosa, ma comunque vivere staccati. [...] E se siamo arrivati ad un figlio in modo naturale, è grazie alla fiducia in noi stessi. E alla forza di non aver paura e di credere che prima o poi ce l'avremmo fatta. Solo contando su di noi. Di certo non sulla medicina, né sugli altri. (C1, I2 - *Roberto*)

c) Fiducia nell'altro / negli altri

Le narrazioni che seguono esprimono alcuni aspetti della fiducia nell'ambito delle relazioni significative: in coppia, nelle persone vicine, nella comunità:

Marco: Oggi, mi ripeto, io di lei mi fido moltissimo, soprattutto perché ha un occhio diverso dal mio su molte cose; ad esempio un'esperienza di fiducia è stata quando lei mi ha detto un giorno che la sera prima, senza accorgermene, avevo offeso Rosanna, una nostra amica; e io l'ho subito chiamata chiedendole scusa, dato che mia moglie mi aveva detto così, e io non ne ero consapevole. Lei è in grado di motivarmi, per questo ho capito che di lei dovevo fidarmi, e quando io entro in certe dinamiche con lei adesso me le gusto e ci metto l'anima. (C2, I7 - *Alberta*)

Claudia: Sorrido perché il pensiero più pratico, quello immediato, di quando hai un figlio è: quando riprenderai a lavorare, a chi lo lascerai? ... e qui entra in gioco la fiducia. L'ho portato in pancia nove mesi, abbiamo fatto molta fatica nel conoscerci il primo mese -

perché ci si deve conoscere - e ora che devo andare a lavorare, dovrò lasciare la mia creatura in mano a qualcun altro. Anche se si tratterà dei nonni, di persone vicine, comunque mi viene già un groppo in gola. Quindi mi chiedo: “la mia fiducia a che livello è?”. Sento che ci siamo già legati - e ci stiamo legando tutt’ora - a lui [riferito al figlio], che ci sembra già nostro, intoccabile. (C1, I1 - *Franco*)

Claudia: ... mi ricordo la prima volta che sono andata a prendere i regali di Natale; lui era nato da poco, e avevo chiesto a mia mamma di tenermelo per il tempo di fare le ultime spese natalizie. Appena sono uscita dalla porta, sebbene si trattasse di pochissimo tempo, avevo già un nodo in gola. Può sembrare un esempio banale, ma i miei datori di lavoro mi hanno chiesto che programmi ho per il futuro, quando intendo tornare a lavorare e chi potrebbe aiutarci con lui [il figlio] in una prospettiva futura. Devo dire che in questa occasione ci siamo interrogati sulle persone di cui potenzialmente ci potremmo fidare ... penso comunque si tratti di una tappa “normale” che vivono tutti i genitori. (C1, I1 - *Franco*)

Erica: Avere il sostegno della piccola comunità, comunità intesa come persone che si conoscono, esperienze che possiamo osservare, un ambiente sociale più piccolo che permette di incontrare le persone, di scambiarsi le esperienze e quindi di sostenersi a vicenda, mi rende più tranquilla e in questo ambito più ristretto la mia fiducia è più facile da costruire, da dare probabilmente ... ad uno potrebbe venire anche il timore, rispetto alla fiducia, dei pericoli che ci sono nel mondo esterno per i figli ... allora il rischio è quello di percorrere la via del proibizionismo e tenerli chiusi in casa fino alla maggiore età. Il fatto di vivere in una piccola comunità ci consente di superare questa paura, che ci sarà sicuramente, ma sarebbe credo quadruplicata se vivessimo a Milano, in un contesto meno controllabile, una grande città, un contesto urbano diverso. (C1, I5 - *Lucio*)

d) *Fiducia come fede.*

In molte coppie intervistate spesso la fiducia è messa in relazione alla fede. Abbiamo visto come la radice di fede e fiducia sia la stessa (*fides*). Nel caso della fede emerge una fiducia legata ad una dimensione trascendente che, per le coppie in questione, è il Dio della fede cattolica (cfr. § 4.2). Nel primo stralcio, Franco con un po’ di titubanza e poi Claudia con decisione, tematizzano il legame tra fiducia e fede nella loro coppia:

Franco: Un episodio che riguarda proprio la fiducia è successo i primi di luglio del 2014. Dentro di me mi dicevo “dai, le chiedo di sposarmi” ... però c’era sempre quel qualcosa che mancava. Mancava proprio la fiducia. Ma non in lei. In me, forse ... o nella relazione. Allora sono andato da un nostro caro amico e gli ho detto: “Le cose stanno così. Penso che Claudia sia la persona che voglio avere al mio fianco, però c’è qualcosa, una piccola parte, che può essere condizionata involontariamente da una scelta dei miei genitori (che sono separati), non da un’insicurezza”. Ed è stato molto bello e molto semplice perché il mio amico mi ha risposto che “quel 10% è proprio Gesù Cristo. Perché tu non è che sposi solo Claudia. C’è anche Gesù in mezzo a voi”. E questa cosa mi ha aiutato molto nella scelta. Sono partito “in bomba” e da là è nato tutto. Magari non c’entra niente, ma ... questa è una cosa concreta che io ho vissuto.

Claudia: Forse anche quelle piccole insicurezze ...

Franco: Insicurezze ... poca fiducia, non in te [Claudia], non in me, non nella nostra relazione, ma forse in quel “per sempre”, in quella scelta. Effettivamente, provando a vivere da cristiani, mettendoci in gioco da cristiani, è stato molto bello capire che mancava un passaggio che era la presenza di Gesù Cristo in mezzo a noi.

Claudia: Anche perché l’aspetto della fiducia e della fede rientra molto nel nostro stile della quotidianità. Fa parte di noi come coppia, quindi è inevitabile parlarne ...

Franco: Come coppia percepiamo molto la presenza di Gesù Cristo tra noi. Forse è un pensiero egoistico, ma a volte, nel confronto con altre coppie che non hanno nessun

cammino cristiano, ci accorgiamo che a loro manca qualcosa. Magari è un giudizio, e non si dovrebbe giudicare, lo so. Con gli occhi di oggi, anche solo vedendo i miei genitori mi rendo conto che non avevano nessun cammino cristiano ... non è che sia per forza fondamentale l'aspetto cristiano, ma magari sarebbe bastato anche solo un cammino condiviso con altre coppie. Perché magari pensi di essere la coppia più in difficoltà per molti motivi ... e poi ti accorgi che ci sono altre più in difficoltà di te. Perché magari ci focalizziamo su una nostra difficoltà di comunicazione che sembra invalicabile, che pensiamo non riusciremo mai ad affrontare. Invece a volte basta vedere le cose con occhi diversi, o ascoltarsi in maniera diversa. (C1, I1)

Roberto, in seguito ad un evento traumatico successo in famiglia, sottolinea la sua reazione (“mi sono aggrappato a me stesso”), diversa da quella dei suoi genitori (“che hanno avuto tanta fede”):

Roberto: Invece se dobbiamo parlare di fiducia in famiglia, nella mia famiglia abbiamo avuto una perdita: mio fratello è venuto a mancare quando aveva 17 anni. Prima parlavamo di fiducia, di “a cosa ti aggrappi quando hai bisogno di ...”. Ecco, io in quel momento mi sono aggrappato a me stesso. Non ho avuto nessun bisogno di ... a differenza dei miei genitori che hanno avuto tanta fede ... nella religione. Quindi, chiesa e tutto quello che ci va dietro ... sono molto attaccati al discorso della fiducia, per quello che è successo ... (C1, I2 - Sara)

Le successive narrazioni mettono in luce, con sensibilità diverse, la relazione che ogni persona vive tra fiducia e fede:

Moreno: Penso per esempio anche alla questione della fede, di un “credo” religioso ... se fossimo su due posizioni opposte sarebbe difficile instaurare certi dialoghi, certe condivisioni, riflessioni, diventerebbe più complicata la cosa ... (C1, I4 - Carla)

Erica: La fiducia è entrata in gioco fin dall'infanzia indubbiamente attraverso i genitori e mia sorella; mi vengono più facilmente in mente, però, episodi più recenti. Soprattutto amicizie femminili; mi vengono in mente delle amicizie femminili importanti, nate sui banchi di scuola, che sono vive tuttora, in particolare con due ragazze, in cui fin da subito è entrata in gioco la fiducia perché è nato un rapporto molto profondo di confidenza, di amicizia e di lealtà. Ad esempio, nonostante l'educazione cattolica ricevuta dai miei genitori, all'età delle superiori io mi sono allontanata dalla fede; queste due ragazze, attraverso una testimonianza molto silenziosa e modesta, mi hanno permesso di riavvicinarmi alla fede, ad un rapporto con Dio che avevo abbandonato. (C1, I5 - Lucio)

Lucio: Tra questa disillusione e assenza di fiducia e l'incontro con Erica c'è stato un percorso di riscoperta della propria fede importante per me e per noi, dove effettivamente ho capito che avevo riposto questa fiducia in una mia aspettativa di compensazione. Ho quindi cambiato l'ottica, mi è ritornata la fiducia in Dio, un Dio che pensavo di conoscere, ma che non conoscevo; me l'ero fatto un po' su misura mia. La fiducia in Dio è rimaturata grazie all'incontro con persone che facevano queste catechesi, che sono riuscite a dare nome alle mie paure, alle mie aspettative, alle mie esigenze, ai miei desideri. Queste persone parlavano di me, al mio cuore, alla mia vita. Potevo fidarmi di loro perché non mi chiedevano niente in cambio, non ero obbligato ad andare. È importante la libertà. Queste persone sono state gli strumenti attraverso i quali io ho ricominciato a dare fiducia a quello che mi veniva detto; mi hanno fatto riscoprire veramente una dimensione di fede. (C1, I5 - Erica)

Giorgio: Dico un particolare che mi ha aiutato tanto, ma che ho capito dopo, perché in quei momenti [di forte crisi, *NdI*] non capisci nemmeno se tutto quello che pensi sia vero oppure no. Nella mezz'ora di strada per andare e ritornare dal lavoro mi ritrovavo a volte

a imprecare Dio, per tutto ciò che stavo vivendo, altre volte, invece, meditavo e Lo pregavo. E giorno dopo giorno sono riuscito a riporre la mia fiducia in Lui. Pregavo il Signore di aiutarmi, perché solo Lui in quel momento poteva farlo, anche se, nonostante tutto, io ancora non avevo mai pensato di chiedere la separazione. Però capivo e sentivo che eravamo molto distanti, ed è stata la fede in Dio in quel periodo che mi ha aiutato a sentirmi vivo, a non sentirmi abbandonato. Mi dicevo che se il Signore ci aveva uniti con il sacramento del matrimonio, sarà stato pur per qualcosa, per dei motivi, dei perché nello stare insieme a lei. Avevo sempre questa fiducia, e da questo lato ringrazio la mia famiglia di origine, perché sono stato aiutato in questo, e ho capito che ho acquisito la mia fiducia nella famiglia dove fin da piccolo ero considerato il figlio su cui contare. (C2, I6 - *Laura*)

Marco: Io vedo, anche nei percorsi di *Retrouvaille*, che se uno ha la fede in Dio, possiede sempre una marcia in più, e ne esce fuori. Anche nei gruppi famiglie a cui abbiamo partecipato abbiamo donato la nostra storia. Per me anche nel lavoro c'è stata una vera e propria rivoluzione, nella relazione con le persone; si ha uno stile di vita completamente diverso. (C2, I7 - *Alberta*)

e) *Fiducia come espressione della differenza e della reciprocità tra maschio e femmina, tra padre e madre*

Il tema della differenza e, in specifico, della differenza sessuale, è stato solo accennato nella prima parte del lavoro (cfr. § 3.4 e 3.5). Nei passaggi qui riportati emerge sia il fatto che ci sarebbe un modo maschile e uno femminile di vivere la fiducia, sia delle attese fiduciarie specifiche rispetto al ruolo paterno o materno del partner⁷¹:

I: ti vengono in mente degli incontri di quel periodo che in qualche modo ti hanno aiutata a riguadagnare fiducia ... in te stessa, negli altri ...

Erica: Indubbiamente le amicizie prima di tutto femminili, più o meno della mia età, del mio paese, un po' le amicizie storiche che avevo. Una vicinanza silenziosa, discreta però presente. Amicizie maschili sicuramente meno; qualche marito o ragazzo di qualche mia amica; in particolare un marito di una mia amica ha dimostrato sensibilità in alcuni dialoghi dandomi una visione prettamente maschile della faccenda, cosa che era abbastanza preziosa, perché noi donne abbiamo la nostra visione tipicamente femminile in tema comunque di rapporti amorosi; tendiamo forse a rimuginare per molto tempo sui fatti ...

I: quindi secondo te c'è una modalità tipicamente femminile di vivere la fiducia?

Erica: Credo proprio di sì; la mia sensazione è che il maschile e femminile siano due mondi effettivamente molto diversi, non separati, però molto diversi. L'approccio alle cose, anche le più banali, è diverso. Questa è la bellezza della diversità. Probabilmente anche nella questione della fiducia; ad esempio per noi donne basta una banalità per mettere in dubbio la fiducia verso qualcun altro, che sia uomo che sia donna. Magari da parte maschile, guardando dall'esterno la faccenda, direbbe: "sì vabbè, ma è una stupidaggine". In realtà per noi donne il dettaglio è molto importante; quindi abbiamo bisogno di più tempo in genere per digerire i rapporti positivi e negativi, cioè all'inizio di una relazione piuttosto che alla fine, in cui la fiducia è tutto un rapporto di coppia. È parte essenziale, ti fa decollare nel rapporto di coppia, se c'è. Se viene a mancare, e per noi donne può essere anche per un'inezia, o per una cosa veramente importante come nel mio caso, fa crollare tutto, nonostante possa esserci una storia lunga alle spalle, degli impegni presi ... (C1, I5 - *Lucio*)

⁷¹ Non è questo il contesto nel quale approfondire se queste affermazioni siano basate su una fondata differenza simbolica tra maschile e femminile o quanto siano debitorie di stereotipi di genere. Mi permetto di rimandare a Pozzobon (2020) per un possibile approccio al tema.

Franco: Nel senso che in Claudia ripongo una fiducia piena, e anche nella prospettiva di avere un figlio so che posso contare su di lei per la crescita di nostro figlio. [...] Però devo dire che se penso a questi due mesi riconosco che c'è qualcosa in più rispetto alla fiducia. In qualche modo la percepisco in maniera diversa ... ora mi risulta difficile spiegare ... sicuramente sapere che mio figlio è con mia moglie mi dà una tranquillità smisurata ... infinita! Conosco mia moglie, Claudia, so quali sono le caratteristiche sue e ho una fiducia ... che va al di là della fiducia stessa ... non so neanche come esprimerla. Non ci avrei neanche pensato se non fosse per questa intervista. Per me lei ha proprio "carta bianca"! Poi, se penso al futuro anche io come lei inizio a chiedermi "A chi lo lascio? Come faccio?" ... però riguardo la coppia percepisco una stabilità ... una fiducia che è aumentata. Il mio cuore mi dice questo. Quando vado al lavoro e so che mio figlio è con mia moglie, il mio cuore ha già preso sonno ... e sono una persona fortunata per questo, perché è una donna speciale e mi reputo fortunatissimo. (C1, I1 - *Claudia*)

Claudia: Nel confronto anche con altre coppie, trovo che il ruolo di Franco di papà sia fondamentale quanto il mio. È vero che nostro figlio ha passato più tempo con me - perché insomma, nove mesi e anche ora io sto a casa tutto il giorno, mentre mio marito lavora - ma è giusto che provi sulla sua pelle anche il ruolo di papà, perché è il suo papà. L'essere papà e mamma si cala in una relazione in cui uno dei tasselli fondamentali per noi è la fiducia dell'altro. Che per Franco è "Giovanni è a casa con la mamma", per me invece "quando torna papà sono felice che tu stia con lui"; questo non perché non vedo l'ora di stare tranquilla e sentirmi sollevata e darlo a mio marito, ma perché è giusto che se lo goda anche lui il più possibile questo figlio. Cioè: se Franco torna a casa e io devo andare a fare la spesa, il mio raccontargli cosa ha fatto Giovanni durante la giornata ha l'intenzione di essere un aiuto, in modo che sia informato del cambio di routine - ad esempio - e possa stare più tranquillo, ma non è un dargli ordini. Anche solo lasciare che si offra di cambiarlo la prima notte che eravamo arrivati a casa è stato un riporre fiducia in lui [Franco]. (C1, I1 - *Franco*)

Carla: C'è sempre stato un desiderio molto forte di avere un figlio, di cui abbiamo parlato molto, anche fantasticando sulla scelta dei nomi ... sul "come saremo da genitori"... e dopo il matrimonio questo parlare è diventato sempre più concreto e anche razionale, nel senso che la situazione lavorativa di entrambi è ben lontana dall'essere florida di quelle sicurezze che si vorrebbero avere per un figlio. Se poi ti guardi intorno, a questo si aggiunge la paura di mettere al mondo un figlio nel mondo di oggi ...

I: Cosa ti fa paura soprattutto? Rispetto all'averne un figlio ...

Carla: beh, l'idea di crescerlo in un ambiente che vorresti fosse più sereno e più facile ... vedendola in una prospettiva anche di lavoro, si ha sempre la sensazione che più avanti si va, peggio sarà ... però è anche vero che non bisogna farsi prendere troppo da questa visione pessimista, perché altrimenti non converrebbe fare nulla ... né sposarti, né prendere una casa ... solamente stare fermo e basta. Quindi, il fatto di crescere un figlio è impegnativo, ma ce lo siamo detti fin da subito che lo volevamo. E qui entra in campo la fiducia nei suoi confronti [si riferisce a Moreno], come papà, e suppongo viceversa ... cercando di fare del nostro meglio. Perché se aspettiamo che la situazione lavorativa di entrambi si sistemi, possiamo aspettare anche all'infinito ... ma non avrebbe senso. (C1, I4 - *Moreno*)

Carla: Rispetto alla fiducia nel mio ruolo di mamma ... beh, io mi sono sempre immaginata come mamma, ho sempre adorato i bambini fin da quando ero piccolissima, e ci lavoro anche volentieri. Poi, essere educatrice al lavoro e mamma a casa ... sono cose un po' diverse ecco. Però questo ruolo che ora ho, riconosco che faccia parte di una dimensione della mia vita in cui ho abbastanza stima di me stessa, perché mi rendo conto che sono capace, che so lavorare bene con i bambini, mi piace ed ho sempre ricevuto dei feedback positivi dai genitori dei bambini che ho tenuto, per cui ... sono chiaramente spaventata perché è una cosa nuova ... però penso di avere delle buone potenzialità e di meritare la fiducia che so che lui [riferito a Moreno] ha nei miei confronti.

Moreno: Beh ... chiaro che ho fiducia nei suoi confronti, e ce l'ho senza la difficoltà di doverla per forza trovare, anzi ... l'ho vista molte volte avere a che fare con i bambini e a che fare anche con me. Riguardo all'aver fiducia in me stesso ... sì, ne ho, e c'è anche la paura ... dico spesso che sono stato a contatto sempre con i ragazzi perché, uscito dal

mondo della scuola, ci sono rientrato come insegnante, per poi fare l'educatore. Questo mio essere sempre stato a contatto con i ragazzi lo considero un vantaggio. Da un lato però ho paura, perché negli anni di esperienza le situazioni dei ragazzi incontrate erano per lo più situazioni "disperate" ... che spesso coinvolgevano i genitori. E ho visto proprio il divario tra genitori umanamente eccezionali che nel rapporto con i loro figli hanno fatto disastri. Quindi mi pongo una domanda anch'io, ora che sto diventando padre ... mi chiedo come avrei fatto io al posto loro. È chiaro che si tratta di mettersi in gioco, forti dell'esperienza che si ha, consapevoli che ogni esperienza è nuova a sé stessa ... (C1, I4)

f) *Fiducia cieca*

Due espressioni mettono in luce l'ambiguità della fiducia cieca. Sara ne sottolinea l'aspetto di forza (peraltro contrapposto, come emerso sopra, alla poca fiducia negli altri che non sono all'interno delle *close-relationship*), mentre Lucio ne sottolinea l'aspetto di limite:

Sara: Io sono sicura della fiducia che do a lui. [...] Io mi sono sempre fidata di Roberto, è stato istintivo ... (C1, I2 - *Roberto*)

Lucio: Ad esempio nell'infanzia, dal mio punto di vista un tratto comune dei bambini è quello di fidarsi ciecamente dei genitori. Nel mio caso questa fiducia nei genitori, in specifico nella figura paterna, si è prolungata più che per altre persone. Nel senso che io non ho avuto tutte quelle ribellioni in adolescenza di cui ho sentito parlare, cioè il figlio ribelle che contraddice i genitori. Io in realtà mi sono sempre fidato in primis dei miei genitori. Il punto è che da un lato la riconosco come cosa positiva; dall'altro invece riconosco che mi ha inibito nel senso critico. Intendo dire che poi la cosa si è allargata anche ad altre persone; ho cominciato a dire: "il maestro ha sempre ragione", "lui ne sa molto più di me, di tutti i miei compagni", una sorta di fiducia cieca. Questo tratto fa ancora parte di me; io do una fiducia sproporzionata magari ad una persona che non conosco solo perché penso che questa persona sia competente. Ad esempio al lavoro: se il mio capo dice una cosa io do per scontato che quella sia la cosa giusta. Magari è per spirito di sopravvivenza. Effettivamente questo è un mio tratto caratteriale, ho sempre cercato di farmi piacere a tutti. Oggi leggo questo come una premessa che non ha fatto scaturire in me l'esigenza di fare del contraddittorio, di dubitare degli altri; tutto ciò si estendeva dai miei genitori al professore, al sacerdote, ecc. ... Infatti per i miei amici io ero un po' il moralizzatore, quello che dice quello che si deve fare, come si deve comportarsi [...]. C'è un'altra cosa: io, dando fiducia, non prendevo scelte, cioè prendevo delle strade perché mi fidavo; alcune volte non riuscivo a cogliere la solidità magari di una scelta o di una convenzione o di un modo di fare, però la diceva qualcuno in cui io riponevo molta fiducia. Per cui io questa cosa la facevo. Magari altre esperienze che volevo fare da giovane non le ho fatte perché non andavano bene e me l'aveva detto una persona di cui mi fidavo. Però è come se avessi pagato un prezzo per questa fiducia. Non facevo qualcosa (ad esempio fumare uno spinello, non avere rapporti con altre ragazze quando avevo già una relazione) in vista di un bene più grande (la mia salute, il matrimonio). Ma questo bene non arrivava, nonostante tutto quello che ci avevo investito. (C1, I5 - *Erica*)

g) *Fiducia come affidamento*

Questo racconto connesso tra Carlo e Arianna presenta la dimensione della fiducia come affidamento all'altro, inteso più nell'accezione di abbandono fiducioso che non di fiducia cieca:

Carlo: A causa del mio handicap, io sono non vedente dalla nascita, devi cominciare a fidarti degli altri fin da subito. [...] Lei mi ha sempre chiesto di fidarmi di lei ... dalla prima volta che mi ha portato a Eraclea; lì mi ha espressamente richiesto di fidarmi di lei: “Ti porto sugli scogli; tu fidati di me e vedrai che non ti succede nulla”. È stato bellissimo, eravamo fidanzati da pochissimo ... Mi sono fidato perché, in fondo, lei non poteva farmi del male ... lei era buona d’animo, voleva solo il mio bene.

Arianna: La mia storia giovanile aveva creato in me la sensazione di non essere più in grado di fare qualcosa, mi sentivo sempre messa alla prova dalla gente, il dover sempre dimostrare qualcosa ... ancora adesso succede, ormai fa parte del mio carattere. Però adesso, vivendo questa situazione insieme a lui, diventano sfide ... “Voglio portarti là, così viviamo questa emozione insieme” e quindi cerco la strada migliore per arrivarci, ma alla fine ti ci porto. Quindi anche il fatto di dover fare questa cosa io per lui, fa crescere la fiducia in me ... anche il fatto stesso di decidere di avere un figlio ... nel momento in cui decidiamo di fare questo percorso insieme, io riesco a dire: “Sono pronta”; finalmente so quello che voglio e so che insieme ci si può arrivare. È stato così sempre nella nostra storia e penso lo sarà anche per il figlio che stiamo per avere. (C1, I3)

h) Fiducia come questione etica

Alcuni stralci mettono in luce con particolare insistenza le dimensioni etiche legate alla fiducia (cfr. § 3.5). Nella successiva sezione 6.4.5., sui termini e le dimensioni valoriali associati alla fiducia, la questione verrà affrontata in maniera più sistematica. Nei successivi stralci emergono, a titolo esemplificativo, soprattutto le dimensioni della responsabilità, del patto, della promessa mantenuta:

Laura: Noi abbiamo iniziato a stare bene insieme da subito, perché fin dall’inizio ci siamo accorti di essere due persone molto trasparenti. Il nostro aspetto positivo è stato fin da subito la responsabilità, i nostri comportamenti responsabili. Questo ragazzo anche se molto giovane, poiché io avevo ventidue anni e lui ventuno, era molto responsabile, molto affidabile, molto leale; e quindi da lì è partito un rapporto molto alla pari, un rapporto in cui per i tre anni abbondanti in cui siamo stati fidanzati, ci siamo sempre capiti. Abbiamo dialogato, condiviso molto. Ci siamo ascoltati e confrontati e la fiducia di fondo da parte mia c’è stata fin dall’inizio. (C2, I6 - *Giorgio*)

Laura: Un episodio forte di fiducia di Giorgio verso di me è successo molti anni fa (quando eravamo già in grave crisi). Avevamo conosciuto in ferie una famiglia, con la quale siamo stati sempre assieme tutti i giorni di vacanza e a cui avevamo raccontato della crisi di coppia che stavamo attraversando. Una volta tornati, fra noi donne, ogni tanto ci telefonavamo. Un giorno ad una telefonata ha risposto Giorgio e la giovane moglie gli fece notare che non era mai riuscita a trovarlo al telefono; in modo spudorato lo invitò a passare a bere un caffè a casa sua quando suo marito fosse stato al lavoro. Giorgio rispose che lui teneva alla sua famiglia, e che non era interessato al suo approccio. Subito venne da me e mi disse sorpreso che dovevo dargli una mano, perché quella ragazza lo aveva “puntato” ... Quando le figlie sono diventate più grandi, abbiamo raccontato loro questo avvenimento, e sono rimaste senza parole; io ho ringraziato sempre e tanto Giorgio per questa manifestazione d’amore ... (C2, I6 - *Giorgio*)

Franco: ad esempio se dici alla mamma qualcosa in particolare, e le chiedi di tenerlo per sé, poi la mamma lo va a dire in giro ... là viene a mancare la fiducia, anche nel genitore stesso. (C1, I1 - *Claudia*)

Franco: ... per cui sapevi che le cose che gli raccontavi rimanevano lì e non andavano in giro [riferito all’altro degno di fiducia in parrocchia]. (C1, I1 - *Claudia*)

Claudia: tutto quello che le raccontavo - aspettative, sogni ... - sapevo che da Marta, la mia amica del cuore, non "usciva". (C1, I1 - Franco)

i) La fiducia sistemica

Sulla fiducia sistemica riporto un solo esempio, riferito alla fiducia nei confronti del contesto macrosociale, poiché altri sono collocati nella sezione 6.4.2. sui *Contesti della fiducia*:

Claudia: Riguardo invece alla fiducia nei confronti dell'esterno, se devo fare riferimento a ciò che sento in televisione, riguardo al rapporto con il mondo, a quante poche cose positive succedono in giro, parlando al livello di strutture (d'istruzione come scuole, asili, case per anziani, ecc..) mi viene l'ansia ancora prima di averne bisogno; sinceramente mi fa paura questa situazione. Faccio parte di un gruppo di mamme che mi permette di confrontarmi sulla mia situazione, ma per contro sembra che tutti sappiano tutto, addirittura siano meglio dello specialista di turno. Trovo disarmante questo tipo di fiducia ... mi sto riferendo al valutare le cose, come genitori, solo in base alle esperienze di vita degli altri ... entri in un mondo che ti spiazza! Perché non hai più nessuna sicurezza e nessuna linea guida. Nel mio caso il professionista può essere il medico/pediatra, se non lo prendo in considerazione su cosa mi baso? Consigli a destra e a manca, ma poi devi essere tu genitore ad andare in profondità, a conoscere le maestre, a fare gli incontri. Quindi, in chiave di fiducia, al di là del telegiornale - che trovo alquanto inguardabile per la lettura negativa del mondo che dà - mi accorgo che non c'è una lettura positiva del mondo ... e mi sento fortunata ad essere all'interno di contesti che mi permettono di confrontarmi con persone che vivono come me, ma che aiutano a respirare una positività nonostante il periodo difficile e tutte le difficoltà che questo può portare. Poi l'esperienza è sempre la tua, ma intanto ascolti e ti confronti, e sai che poi tutto viene condiviso e deciso nella tua coppia. (C1, I1 - Franco)

j) Esperienze che fanno perdere la fiducia

Mi sembra significativo riportare due racconti che mettono in luce come alcune esperienze particolarmente traumatiche nella relazione con gli altri possono mettere seriamente in discussione la fiducia in sé e nell'altro in genere, nel successivo percorso di vita:

Arianna: Purtroppo le mie esperienze giovanili hanno fatto sì che io mi fidassi meno delle persone. Alla scuola media i compagni di classe hanno avuto nei miei confronti atteggiamenti di bullismo ... ero io che davo troppa fiducia a chi mi stava intorno e mano a mano che arrivavano delusioni e prese in giro mi dicevo che questa gente non meritava la mia fiducia e quindi mi trovavo a ridimensionare il mio giro di amicizie. Ci sono stati fatti dolorosi che mi hanno segnato tanto ... c'erano delle vere e proprie violenze fisiche ... si usciva con la compagnia di ragazzi, gente conosciuta, ma poi poco distante da casa, nei giardinetti del paese iniziavano con offese, uso delle mani, percosse ... c'è stata una sera che mi hanno preso in quattro, mi sputavano addosso, mi tiravano i capelli, mi hanno attaccato la gomma sui capelli ... una situazione pesante ... ma io, figlia unica, continuavo a frequentarli, cercavo di nascondere le cose e inventavo scuse. Una fase dura ... da lì ho cominciato, piuttosto che uscire con questa gente, a lavorare in pizzeria (studiando) per non stare a casa il sabato sera. Per loro era un giocattolo, ma meno mi

ribellavo e più insistevano ... Mi sono sempre trovata meglio con le persone più vecchie di me; dagli adulti mi sentivo protetta; anche alla scuola alberghiera mi sono poi trovata alcuni di questi ragazzi in pullman e quindi la cosa è andata avanti anche alle superiori ... avevo perso la fiducia nella gente, in me stessa. Mi chiedevo perché le ragazze della mia età avessero il ragazzo e io mi trovassi sempre da sola e ad affrontare il gruppo comunque. Finché ad un certo punto ho detto basta ... mi sono allontanata; casa, lavoro e scuola. E a 25 anni mi sono trovata senza amici, senza un'amica con la quale confidarmi. Mi sono sempre sentita di dover dimostrare qualcosa a qualcuno, mi sentivo inadeguata nelle varie situazioni che vivevo; ho iniziato a frequentare un karaoke, ho conosciuto altra gente, ma anche lì non ho trovato le amicizie che cercavo, erano i cosiddetti "amici da bar". Quando avevo bisogno che qualcuno mi ascoltasse, di fatto non trovavo nessuno. (C1, I3 - Carlo)

Alberta: Io ho avuto molestie sessuali nell'adolescenza; è successo con una persona un po' più anziana, in montagna, che ha cercato di mettermi le mani addosso. Ma ho reagito subito dicendolo alla zia. [...] Un'altra situazione mi è successa con un gruppo di amici dell'età di Marco, di cui io mi ero fidata; invece si è dimostrato un momento in cui mi sono sentita presa in giro e ho avuto la sensazione di aver tradito i miei genitori nella fiducia che loro avevano riposto nei miei confronti; e inoltre la mia timidezza era aumentata ancora di più. Quindi per me era caduto tutto, dalla fiducia verso me stessa, verso gli altri, perché mi dicevo che non mi era bastata una prima volta, dovevo ricaderci anche la seconda, e io poi ho sempre mascherato tutto questo. E dopo la prima molestia, mi sentivo in colpa per aver mandato in crisi mia mamma a causa dell'accaduto, e ho mascherato tutto per evitare quello che già avevo vissuto. E per la prima volta, quando eravamo fidanzati, ho raccontato a Marco di questo secondo abuso. È stato un momento che ci ha fatto avvicinare tantissimo, e io mi sentivo sbloccata da tutto il mio malessere e dalla vergogna che portavo avanti da anni, poiché comunque quei ragazzi li vedevo in paese. E io, condividendolo con lui, mi sono sentita riscattata in quello che per anni aveva pesato dentro di me. (C2, I7 - Marco)

k) La fiducia come emergenza (outcome) della relazione

Il focus di questo lavoro è proprio l'idea di fiducia come emergenza della relazione. Alcuni stralci raccontano, in maniera efficace e intima al tempo stesso, come la fiducia nelle *close-relationship*, e in particolare nelle relazioni di coppia, sia l'esito di un rapporto che si costruisce nel tempo. Ci affidiamo qui ai racconti di Lucio ed Erica; approfondiremo poi le dimensioni di processo nelle successive sezioni 6.4.7. e 6.4.8.

In questo primo stralcio Lucio racconta l'esperienza di incontro con Erica in un gruppo di condivisione, sottolineando sia aspetti della sua personalità che lo attraevano sia aspetti che gli suscitavano perplessità e distanza:

Lucio: Grazie alla profondità delle condivisioni [in un gruppo di condivisione, *Ndl*], quando parlava Erica era come se vedessi le cose; mi piaceva la sua profondità; anche dal modo con il quale si esprimeva, come parlava del suo essere innamorata di Dio era molto affascinante. A me piacciono le donne che non si dimenticano di sé; lei in questo senso mi piaceva, pur non piacendomi esteticamente. Avevo il canone estetico della bambolina, ed Erica chiaramente non lo era. In più lei aveva la lingua a volte tagliente, diceva quello che pensava, ma la cosa non mi piaceva perché io non ero abituato al confronto, al conflitto. A casa mia il conflitto non sapevo cosa fosse. Poi una volta ho visto anche che non mangiava verdure (ho pensato: "è anche fissata").

La relazione tra Lucio ed Erica si approfondisce nel tempo e Lucio coglie l'occasione per una condivisione più profonda, un dialogo dei sentimenti che allo stesso tempo attrae e respinge Lucio, lo disorienta:

Lucio: È capitato però che una volta abbiamo fatto gruppo nel suo appartamento; io avevo portato una cosa per un'amica, ma mi sono dimenticato di lasciargliela e me la stavo portando a casa. Ho chiamato Erica per lasciargliela, in modo che la lasciasse poi alla sua amica; quando sono tornato mi ha offerto un the, pur essendo mezzanotte; superando le mie resistenze (orario, lavoro il giorno dopo, distanza da casa) mi sono fermato. Lei aveva già guadagnato un po' la mia fiducia nella condivisione, quindi io ho colto l'occasione per dirle quello che non avevo detto ancora in gruppo e ho trovato un'accoglienza totale da parte sua. Mi sono sentito libero, lei è stata sveglia con me fino alle 2:00; questa cosa ha cominciato ad allargarmi il cuore; abbiamo cominciato a frequentarci. In fondo io ancora non mi fidavo di me, in più avevo molti dubbi; sapevo che volevo sposarmi, vedevo cose molto belle di lei, ma mi dicevo che non era il mio tipo; avevo paura che un giorno mi sarei svegliato e mi sarebbe piaciuta. [...]

Accogliersi reciprocamente e condividere chiede necessariamente il confronto; confrontarsi significa tentare di integrare due esperienze di vita, due visioni del mondo. Ciò chiede di accogliere anche quelle situazioni di conflitto che nel suo percorso di vita Lucio ha sempre accuratamente evitato:

Lucio: Io se posso il conflitto lo evito come la peste; dal mio punto di vista, una volta evitare il conflitto era sempre la cosa giusta da fare; poi ho scoperto che non era così, però adesso anche nel mondo del lavoro, faccio l'esperienza che il conflitto, se affrontato in un certo modo, fa bene; ma per me non era un'esperienza; prima di Erica, io non credo di aver mai fatto nulla per rimanere nella fatica del conflitto e scavalcarlo in due, non l'avevo mai fatto. Io almeno non ne ho memoria. Erica invece è molto diretta, molto schietta. E mi affascinava la sua libertà nel dire le cose a prescindere, però quando arrivava addosso a me era un problema. Ricordo che una sera mi ero fermato da lei e lei mi ha detto, in riferimento ad una discussione che stavamo facendo: "No, non vai via da qua se non mi dici cosa provi, cosa pensi". Io ho pensato: "Sta scherzando!". Mi sono chiesto: "Come faccio a dirgli cosa sto provando se non riesco a chiarirlo neanche a me stesso; non capivo bene che sentimenti provavo, anche nei suoi confronti". E lei voleva che glielo dicessi subito. Non domani o fra una settimana. Adesso. Io ricordo che non sapevo come gestire il turbine di pensieri e sentimenti che vivevo; mi chiedevo: "Quale devo pescare?" Ricordo ad un certo punto di averle semplicemente detto che in quel momento ero un po' confuso, ma che avevo tutta l'intenzione di andare a fondo alla cosa, che per me la nostra relazione era importante e che quindi non avrei mollato. Per lei evidentemente questa è stata una risposta adeguata. E per me, in quel frangente, è stato utile vedere che dopo una discussione tempestosa, una risposta dal cuore, vera, sono riuscito ad uscirne e non era cascato il mondo; anzi, il dopo era un passo avanti, avevamo passato una tempesta assieme. Era un passo avanti insieme. Mi sono detto: "È difficile, ma mi fa crescere come persona; cresce la mia voglia di volerle bene".

Il racconto di Lucio esprime come una relazione di ascolto, accoglienza, confronto/scontro, contribuisce anche alla crescita della sua identità, pur nelle fatiche che questo richiede. Ciò permette uno sguardo nuovo nei confronti dell'altro che fa crescere la fiducia e consolida progressivamente la relazione:

Lucio: E progressivamente lei ha cominciato a piacermi anche fisicamente; all'inizio questo non c'era e per me non era concepibile; e invece pian piano questa dimensione emergeva; era troppo bello, meglio ancora che se mi fosse piaciuta fin dall'inizio. Mi rimaneva comunque qualche dubbio, ma una volta mi sono aperto con un amico e lui mi ha detto: "Ci vedi del bello in questa storia? Il resto è solo per farvi confusione. Devi guardare oltre le difficoltà". Questo per me è stato un passaggio importante, perché di questa persona io ho fiducia, non ciecamente, ma per il percorso fatto assieme. Era una fiducia che mi convinceva. Lo stesso vale per il matrimonio; era un salto che facevamo insieme, con fiducia, accettando anche di affrontare le difficoltà. (C1, I5 - Erica)

Anche Erica sottolinea come la fiducia sia cresciuta e si sia nutrita grazie al dialogo e all'accoglienza reciproca:

Erica: La fiducia è cresciuta sicuramente nel dialogo, nel fatto di accogliersi vicendevolmente con il nostro passato, i nostri difetti, le nostre problematiche. Quindi nel dialogo è cresciuta la fiducia; ed è cresciuta anche nella chiarezza, cioè nel dirsi esattamente che cosa desideravamo per noi stessi, prima che come coppia. (C1, I5 - Lucio)

La fiducia come *outcome* della relazione emerge anche da questo racconto di Erica sulla relazione mamma-figlia (e poi, in una sorta di retroazione del racconto, tra marito e moglie) che suggerisce anche l'aspetto relazionale della costruzione della fiducia di base:

Erica: Con Anna [la figlia neonata] all'inizio è stato un gran casino; bisogna accettare come mamme di non capire assolutamente niente, nel senso che è una conoscenza molto lenta, reciproca, tra due persone che sono state in simbiosi per nove mesi, ma effettivamente non si sono mai viste. Quindi è una conoscenza bellissima, giorno per giorno, però molto lenta, in cui bisogna avere la pazienza di scoprirsi piano piano ... ricordo quindi i primi giorni come molto confusi, con una tempesta ormonale, con i disturbi post partum ... non si ha neanche la possibilità di riflettere su come stai comunicando con tua figlia. Dopo tre settimane – un mese lo si comincia a fare, si comincia ad essere più consapevoli della personcina che si ha vicino e si tenta di capire sempre di più tramite piccole azioni, piccoli comportamenti che ha. In alcuni giorni, soprattutto nel primo periodo di allattamento, ho provato forse più sfiducia che fiducia nel rapporto mamma-figlia, perché effettivamente i primi tempi sono stati difficili, con la mia grande paura di non riuscire ad allattare mia figlia (una paura che vivevo già prima). Avevo quasi la certezza ad un certo punto di non farcela, di non riuscire. Non che la bambina non si attaccasse al seno, non avesse la forza di succhiare, ma tutta la mia sfiducia era su di me. Quando, in realtà, a posteriori penso fosse almeno un 50% e 50%, nel senso che, proprio perché ci dobbiamo conoscere, la bimba deve imparare ad attaccarsi al seno e la mamma deve imparare ad attaccarla; invece io in quel momento percepivo in primo luogo il mio non essere in grado, e siccome per me l'allattamento è sempre stata una cosa importante, credo che ciò che mi ha fatto andare avanti in questa strada sia stata solo la mia testardaggine, nient'altro. È un difetto, ma in questo caso è stato un pregio che mi ha portato a perseverare fino a riuscire.

Erica fin qui ha raccontato l'oscillazione continua, nelle prime settimane di vita della figlia, tra fiducia e sfiducia, tra riuscire e fallire, tra conoscenza e distanza. Nel tempo il rapporto si approfondisce nell'intimità, nella fiducia, nell'autostima:

Erica: E adesso abbiamo zero problemi. Questa stessa cosa, quando i problemi sono finiti, è mutata radicalmente. La stessa grande sfiducia che provavo all'inizio nell'allattarla, quando tutto il processo è cominciato ed è andato bene, ho provato una grande fiducia e tutt'ora ce l'ho. Ho pensato: "Ce l'ho fatta"; "Ci siamo riuscite insieme", anche se la

maggior parte del lavoro l'ho fatto io, lo fa la mamma; loro da soli non riescono ad imparare. Tutt'ora è un momento molto intimo che abbiamo insieme in cui nessun'altro entra e che nessun altro può minare; la sfiducia di Lucio verso di me di cui parlavo prima, che innesca un meccanismo di abbassamento dell'autostima, non intacca questo luogo privilegiato nel quale nessuno entra; qui, in quanto maschio, non può dirmi: "Io lo farei meglio". Questo luogo profondo mi induce fiducia, perché lei cresce e quindi vuol dire che la sto nutrendo, che la sto nutrendo bene. Nessuno può dirmi: "Dovresti farlo diversamente, dovresti farlo meglio". La prova oggettiva è che sta bene, che le crea benessere. Quando abbiamo invertito la rotta, Anna mi ha infuso una grande fiducia come madre.

Lucio: Durante il parto lei si è molto fidata di me ...

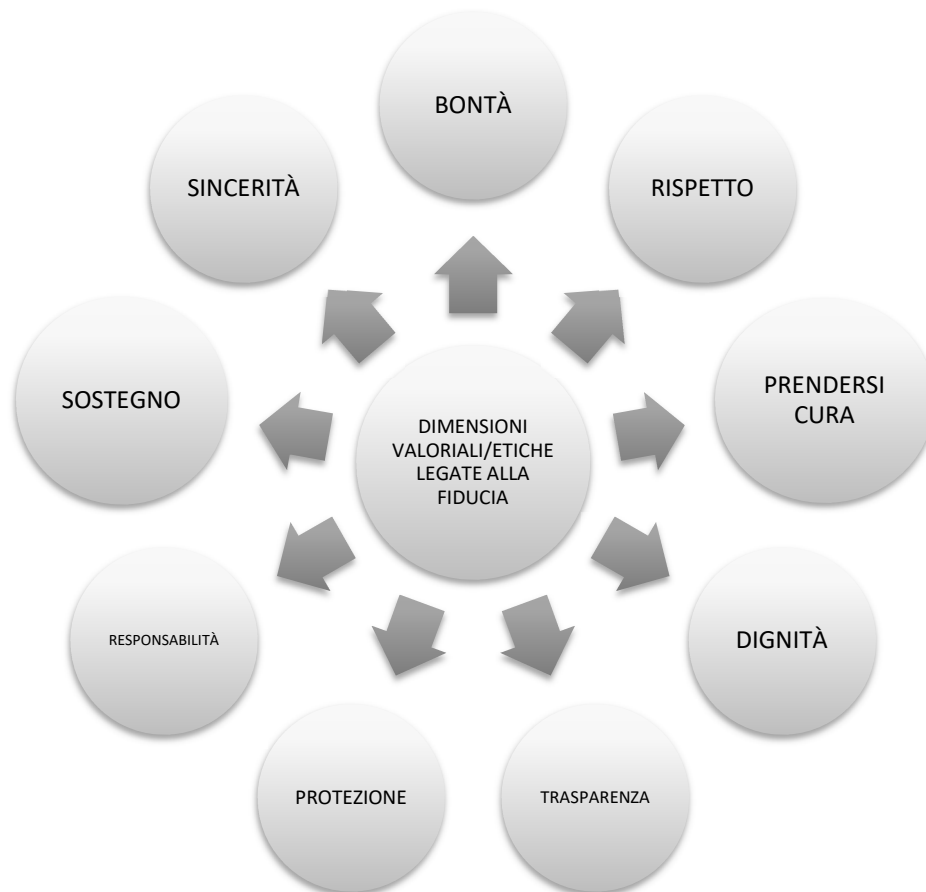
Erica: È vero, ci siamo sostenuti reciprocamente. In quel momento ho sentito piena fiducia. Pensavo mi avrebbe trasmesso molta più ansia e agitazione, invece è stato tutto il contrario. Mi ha sostenuto, mi ha dato calma, tranquillità, un porto sicuro ... tifava per me. (C1, 15)

6.4.5. *Termini e dimensioni valoriali associati alla fiducia*

Non è facile codificare gli innumerevoli termini che le persone intervistate associano alla parola fiducia. Se nella successiva sezione 6.4.6 farò un'analisi di tutti quegli elementi e fattori di processo nello sviluppo delle reazioni fiduciarie che abbiamo esplorato nella prima parte del lavoro, qui emergono molti termini riferiti alla dimensione etico-valorale della relazione fiduciaria⁷² (cfr. tab. 6 nella sezione 6.4.1. sulle principali occorrenze) e che le persone intervistate esprimono con frequenza come elementi intrecciati fortemente al processo di costruzione della fiducia. Visualizzo con uno schema (schema 7) le dimensioni principali emerse che poi assocerò ad alcuni brevi stralci.

Schema 7: *Dimensioni valoriali/etiche associate alla fiducia*

⁷² Il fatto che alcune dimensioni possano essere collocate in un'area etica (ad esempio: il rispetto, la responsabilità, la chiarezza, la sincerità, ecc.) non significa che a loro volta non possano essere un *outcome* della relazione. Un esempio concreto è quello della *sincerità*: se, da una parte, può essere considerata una caratteristica della persona ("tu sei una persona sincera"), d'altra parte io posso progressivamente aprirmi con sincerità all'altro come esito nel tempo della qualità della nostra relazione.



Un termine che troviamo frequentemente è *sincerità*:

Claudia: La fiducia è questione di sincerità. (C1, I1 - *Franco*)

Roberto: Mi ha colpito soprattutto la sua sincerità. Forse è stata l'unica che mi ha detto la verità su ciò che pensava, guardandomi negli occhi, non raccontandomi tante storie. Ecco, ho molto apprezzato la sincerità ... (C1, I2 - *Sara*)

Arianna: Pur non conoscendolo bene, vedevo in lui la sincerità, la bontà, e quindi io all'inizio già sognavo di averlo come amico; sentivo che lui, e la cerchia di amici che c'erano con lui, erano le persone che cercavo. (C1, I3 - *Carlo*)

Arianna: La fiducia si è consolidata grazie alla sincerità. [...] Anche facendo riferimento al nostro rapporto prima di avere nostro figlio, la fiducia si conquista con la sincerità. (C1, I3 - *Carlo*)

Un altro termine è *rispetto*. In questo primo stralcio peraltro associato alla stessa sincerità, al dialogo, al raccontarsi, all'aprirsi; nel secondo associato al prendersi cura reciprocamente; nel terzo come elemento che fonda il patto coniugale:

Arianna: E la sincerità fa sì che ci sia dialogo nella coppia, perché ci si racconta tutto, perché sai che l'altro non ti farebbe del male, ti apri e racconti le tue paure, le tue idee; sai che c'è rispetto da parte dell'altra persona. (C1, I3 - *Carlo*)

Erica: Altra dimensione che ritrovo è l'aver cura l'una dell'altra, sia nell'ambito della relazione amicale, sia in questa riscoperta della fede avvenuta in modo molto delicato e rispettoso. (C1, I5 - *Lucio*)

Alberta: Inoltre io sono una che ha sempre tenuto molto al rispetto, e adesso si vedono molte coppie in cui ci si allea con i figli a discapito del coniuge; io ho sempre mantenuto lo stesso rispetto. Io non ho mai svalutato mio marito di fronte alle nostre figlie. Non le abbiamo mai usate come mediatrici del nostro rapporto, abbiamo sempre tenuto una netta distinzione di ruolo. Il rispetto e la dignità della persona non sono mai state infangate. (C2, I7 - *Marco*)

Un altro termine affine per area semantica è *trasparenza*, che negli stralci seguenti è espressa come una sorta di condizione perché possa svilupparsi la fiducia:

Claudia: ... a volte provavo disagio con i suoi genitori, perché non c'erano mai situazioni vissute con sua mamma e suo papà insieme ... probabilmente questo mi ha aiutata molto a vedere quanto lui ci tenesse che le cose fossero trasparenti fin dall'inizio, indipendentemente da lui come persona e da tutto il suo mondo, senza nascondere niente. Questo l'ho percepito proprio come una fiducia che, con il senno di poi, considero molto importante. Questa trasparenza ci ha aiutato nel prendere delle scelte, assumere posizioni, nei litigi e negli scontri abituali che si hanno con i propri genitori o con i fratelli. Quindi questa è stata una cosa che ho apprezzato in questi giorni ... quando ci pensavo. (C1, I1 - *Franco*)

Moreno: Penso che la fiducia non nasca così, dal nulla ... nella nostra storia credo che sia un qualcosa che si lega ai piccoli fatti nel quotidiano. Quello che fa arrancare un po' è la mezza verità detta anche a "fin di bene". Lo stesso "sto bene" quando bene non si sta, magari detto per non far preoccupare l'altro ... e questa è una cosa che va anche un po' ad intaccare la fiducia, perché con il matrimonio ci siamo promessi di custodirci l'un l'altro ... quello che chiedo sempre a Carla è di essere molto trasparenti, su ciò che va e che non va ... perché poi ci si può lavorare insieme ... (C1, I4 - *Carla*)

Un'ultima area semantica è legata all'*aiuto*, soprattutto nei termini di *protezione*, *responsabilità*, *sostegno*, *avere cura*:

Carlo: Da quando abbiamo saputo che sarebbe nato il bimbo, io mi sento ancora più legato in termini di affetto e di fiducia ad Arianna. Arianna è una donna fantastica, con l'attesa di nostro figlio mi sono sentito di dover proteggerla ancora di più, starle vicino ancora di più. Se non hai un rapporto di fiducia questa protezione diventa soffocamento. Io sento questa responsabilità di aver creato questa bella famiglia; non la sento come responsabilità pesante, anzi mi solleva, ti dici che ce l'hai fatta, ce la sto facendo, ed è grazie ad Arianna, al nostro rapporto e alla fiducia che reciprocamente ci ispiriamo. (C1, I3 - *Arianna*)

Carlo: Abbiamo condiviso tantissimo. Io ritengo che la nostra famiglia sia basata tantissimo su fiducia e dialogo, che non è scontato. Arianna ha un modo di far capire che ha qualcosa ... comunque lo capisci, e allora sono uscite le sue paure. Io l'ho sostenuta, ma le ho sempre comunicato il desiderio di avere il bambino. Io ho tentato di non influenzarla troppo ... (C1, I3 - *Arianna*)

Erica: Altra dimensione che ritrovo è l'aver cura l'una dell'altra, sia nell'ambito della relazione amicale, sia in questa riscoperta della fede avvenuta in modo molto delicato e rispettoso. Ecco anche in questa dimensione credo sia fondamentale una dimensione di fiducia; senza imporre nulla, cosa che io invece vivevo in famiglia, queste due amiche

hanno saputo raccontare la loro dimensione di vita spirituale tanto da sviluppare un rapporto di fiducia con me attraverso il loro essere testimoni. (C1, I5 - *Lucio*)

6.4.6. *Teorie quotidiane della fiducia*

Le narrazioni sono sempre articolate a delle argomentazioni (Cardano 2011). Non è solito ritrovarsi a riflettere e a conversare sul tema della fiducia. Raccontando e conversando, le persone danno forma a ciò che pensano sulla fiducia e cercano di dare a questi pensieri una strutturazione, per quanto semplice.

I primi stralci di queste teorie quotidiane della fiducia sono due argomentazioni di Franco che collegano fiducia, conversazione e narrazione:

Franco: Vorrei fare una riflessione; secondo me il rapporto di fiducia è legato anche alla persona stessa, al modo di atteggiarsi, al modo di comportarsi. Perché una persona chiusa non è una persona che mi porta ad avere fiducia e quindi a raccontare. Una persona che tace e non ti fa domande non è una persona che ti porta ad aver fiducia. Invece, una persona che ti fa domande, vuole rilassarsi con te. Vuol dire che è incuriosita a scavare dentro di te; poi, se dall'altra parte c'è una persona che rispecchia lo stesso desiderio, si può instaurare un rapporto di fiducia. (C1, I1 - *Claudia*)

Franco: Collego la fiducia anche al raccontare qualcosa di personale, mettersi a nudo davanti a una persona. Anche raccontare la mia opinione politica è mettersi a nudo ... dire "sono di destra o di sinistra" vuol dire che ti racconto di me. (C1, I1 - *Claudia*)

Alcune teorie sottolineano la dimensione relazionale e di processo della fiducia:

Moreno: Penso che, come anche in molte altre cose, l'essere insieme significa anche sostenersi e bilanciarsi. Alla luce di ciò, se io posso avere fiducia in me stesso è anche perché dall'altra parte [si riferisce all'altra parte della coppia, *NdI*] ho chi sostiene la fiducia; se dall'altra parte ho una persona che smonta la mia fiducia sicuramente faticherei sempre più ad averne anche in me stesso, per quanto possa sentirmi sicuro. Penso che lo scegliere di condividere la vita e di legarsi ad una persona, vada di pari passo con il desiderio di fidarsi e di condividere qualcosa di profondo insieme. Sicuramente la differenza la fa ciò che la persona ti restituisce ... nella vita di coppia in primis, ma anche nella vita lavorativa ... soprattutto per noi che lavoriamo nel sociale ... (C1, I4 - *Carla*)

Marco: Ho capito che io non devo risolvere i problemi a lei, lei ha solo bisogno di essere ascoltata. Sta a lei trovare la strada per il problema, e già il fatto di comunicare il problema stesso vuol dire essere sulla buona strada per risolverlo. E se si entra in una dinamica di ascolto, di scambio di sentimenti e di emozioni, cresce di continuo la fiducia. (C2, I7 - *Alberta*)

Claudia: Ad esempio, oggi è venuta a trovarlo [il figlio] la nonna e mi ha chiesto "questo pianto è perché ha bisogno di cosa? ..." e io mi sono messa ad ipotizzare quale potesse essere il motivo ... ma non è che lo sapessi esattamente. Questo per dire che a volte ti butti giù perché ti dici che dopo due mesi non è possibile che tu non riesca a capire il motivo o a riconoscere l'esatto bisogno di tuo figlio; ma vedo anche che *nel momento in cui io provo a capire il suo bisogno, già lui si calma. E questa penso sia una fiducia che lui mi dimostra ogni giorno ...*

La cosa bella è che ora che ci sono le belle giornate vado un poco in giro con lui, usciamo, lo porto dai nonni ... e tutti mi chiedono sempre "ma come si addormenta? Posso tenerlo

così?”, e a me viene spontaneo pensare che come io ho conosciuto mio figlio, anche gli altri devono conoscerlo a modo loro. Perché con me prende sonno in un modo, e con il papà prende sonno diversamente ... e questo Giovanni lo sente. (C1, I1 - *Franco*)

Mi sembra che la sfumatura del processo relazionale sottolineata da Cristina sia molto significativa, in particolare nella prospettiva dell'educazione; Cristina infatti sostiene che non è tanto importante capire *l'esatto* bisogno di suo figlio (probabile atteggiamento di una madre che senta il bisogno di essere efficace ed efficiente), quanto mettersi nella prospettiva di accogliere (*provare a capire*) il bisogno. È tale atteggiamento che verosimilmente fa sentire accolto il figlio neonato, che a sua volta, comunica calma e fiducia alla madre; ciò attiva un circolo virtuoso di accoglienza e fiducia.

Altre teorie mettono in luce un aspetto particolare del processo relazionale di coppia, che è quello della decisione e della scelta:

Gianluca: In *Retrouvaille* dicono che la fiducia è una decisione, e la fiducia è la chiave dell'intimità, e secondo me nella nostra esperienza è stato proprio così. La sua decisione di darmi fiducia ci ha spalancato un divenire, un amore continuo e reciproco. (C2, I8 - *Miriam*)

Franco: ... la fiducia rispecchia anche la nostra scelta di sposarci, che è una scelta per sempre. E quindi tutto quanto ruota attorno alla fiducia stessa. La nostra scelta di sposarci significa riporre fiducia l'uno nell'altro, e non per scherzo. È una scelta anche di vita. Entrano in gioco anche i valori umani delle persone che secondo me c'entrano con il discorso delle relazioni. La fiducia secondo me è implicata in molti aspetti. La fiducia “va a braccetto” con il tempo. Siamo sempre persone e possiamo sempre sbagliare. Lo si dice anche: è facile perdere la fiducia, è difficilissimo recuperarla. (C1, I1 - *Claudia*)

Quest'ultimo stralcio di Franco ci introduce anche ad alcune affermazioni che sottolineano di più una teoria della fiducia soprattutto con fondamento etico:

Franco: La fiducia ha a che fare anche con il mantenere la parola data. (C1, I1 - *Claudia*)

Claudia: La fiducia è questione di sincerità. (C1, I1 - *Franco*)

Le ultime teorie di Roberto oscillano tra una ferma convinzione sulla fiducia come caratteristica della persona e, riflettendo nel quarto stralcio sulla relazione futura con il figlio, una timida apertura alla reciprocità:

Roberto: Di una persona adesso non ti puoi più fidare ... parlando di fiducia sarebbe meglio parlare della fiducia nel prossimo. [...] Per carattere non mi sono mai fidato di nessuno. Non credo troppo nella fiducia nel prossimo ... cioè, ci credo fino a lì. Anche io ho le mie persone fidate. (C1, I2 - *Sara*)

Roberto: Al lavoro le persone di cui mi fido di più sono quelle che 9 volte su 10 fanno quello che gli dico. Portano a termine un lavoro con un certo impegno e dimestichezza. Gli altri, invece, vedo come si comportano, come vengono a lavorare, e vedo che fanno cose che non vanno tanto bene. Alcuni atteggiamenti si vedono già solo quando io arrivo. Gente che quando mi vede scatta di colpo; ciò significa che non stavano facendo nulla ...

fanno solo se mi vedono ... mi vedono da distante quando arrivo a piedi ... e da lontano vedi proprio una “nuvola” di gente che sparisce. Però ce ne sono anche altri con cui anche quando arrivo da dietro le loro spalle, non si guardano in giro, continuano a fare il loro lavoro. È proprio un atteggiamento ... Questi ultimi vedo che hanno proprio una sicurezza nello svolgere il loro lavoro ... mentre gli altri sono lamentosi, hanno sempre qualcosa che non va ... Diciamo che mi sono fatto una scala di fiducia ... (C1, I2 - Sara)

Roberto: Per fidarsi in maniera forte bisogna essere sinceri, nel bene e nel male. (C1, I2 - Sara)

Roberto: La fiducia è alla base. La fiducia è a due vie. La fiducia è, da una parte, l’insegnamento che gli ho dato. Sono io che mi fido del figlio e gli dico “ok, vai”; e anche, dall’altra, la fiducia che ha il figlio nei confronti dei nostri insegnamenti ... (C1, I2 - Sara)

6.4.7. *Processi di costruzione, tradimento e ricostruzione della fiducia*

In questa sezione l’obiettivo è quello di comprendere come le persone intervistate raccontano i processi di costruzione, tradimento e ricostruzione della fiducia nel loro percorso di vita.

6.4.7.1. *La costruzione della fiducia*

Abbiamo incontrato alcuni esempi di processi di costruzione della fiducia nella sezione 6.4.4, nel punto *La fiducia come emergenza (outcome) della relazione*. Ne vedremo altri nel dettaglio nella sezione 6.4.8 sugli *Elementi e fattori di processo legati alla fiducia*.

Riprendo qui solo una parte del ritratto che Claudia ha fatto di Cristina (§ 6.4.3) mettendo in luce le dimensioni legate in particolare all’interazione tra le due amiche, cioè il coinvolgimento, la progressiva conoscenza, la condivisione, il dedicarsi all’altro, l’attesa paziente, il raccontarsi:

Claudia: Lei mi ha *coinvolto* a fare il gruppo estivo (Gr.Est) al suo paese e lì abbiamo iniziato a *conoscerci* meglio, a *frequentarci*, a *condividere* le prime esperienze significative [...] e mi ricordo che a fine giornata Cristina *si dedicava a me* e *aspettava in silenzio* anche mezz’ora prima che io parlassi, pur di far uscire ciò che avevo dentro. Avevamo instaurato un *rapporto in cui c’era pazienza ... c’era quel “io sono qui”*. [...] E quindi questa cosa con Cristina, questa sua *pazienza, costanza ...* io sapevo che quando arrivava il Gr.Est c’era quel momento “nostro” dove riuscivamo - nelle ore più assurde della notte - a *raccontarci*. Poi cresci. Lei mi ha *coinvolto* nei gruppi giovanissimi dell’Azione Cattolica del suo paese. (C1, I1 - Franco)

6.4.7.2. *Il tradimento della fiducia*

Sul tradimento della fiducia riporto alcuni stralci dai racconti delle coppie del Corpus

2. Nel racconto di Laura e Giorgio emerge il rapporto tra intimità della coppia e lealtà nei confronti della famiglia d'origine quale luogo in cui Laura si sente tradita:

Laura: Ci sono stati episodi in cui mi sono sentita non accolta e mi sono sentita tradita da Giorgio. Ad esempio quando raccontava a sua madre particolari dei nostri momenti di intimità. Questo mi ha portato a non aprirmi più totalmente a lui, a chiudermi in me stessa e a far crescere delle barriere ... (C2, I6 - *Giorgio*)

Giorgio: Io per parecchi anni ho vissuto vicino ai miei genitori e ai miei fratelli, anche dopo sposato. Io, come poco fa ha detto anche Laura, sono stato sempre molto aperto con lei e, nello stesso tempo, ho mantenuto questa grande apertura anche con la mia famiglia di origine, perché la mia famiglia d'origine, per me, era ancora la mia famiglia, anche se ora stavo con Laura. Raccontavo ai miei anche particolari personali proprio per la libertà che sentivo di avere verso di loro. Mi ci è voluto tempo per rendermi conto che era sbagliato raccontare certi particolari ... Infatti mi sono accorto che mia mamma effettivamente mi spingeva un po' a dire ... Lei mi ha fatto raccontare certe cose che solo in seguito mi sono pentito di avere detto; e questo inizialmente può aver minato un po' la fiducia. Infatti spesso succedeva che quando andavo da mia mamma alla sera, e poi ritornavo a casa, Loreta mi diceva di tornarmene a casa da mia mamma, e di andare a letto con lei, ed ecco che piano piano l'intimità andava sempre più per i fatti suoi. Su questo sono stato molto penalizzato in quegli anni ... ed era davvero persa la fiducia. Quando perdi la fiducia, me ne sono accorto proprio nel nostro rapporto, la prima cosa che ne risente è la camera da letto. La fiducia va ad incidere nell'intimità, prima di tutto. (C2, I6 - *Laura*)

Alberta e Marco raccontano i loro vissuti di tradimento nella loro vicenda segnata anche da un periodo in cui Marco è stato dipendente dall'alcool; le bugie, la mancanza di dialogo, l'aggressività amplificata, la mortificazione, l'offesa, la promessa non mantenuta, l'autoreferenzialità sono le dimensioni che minano la relazione di fiducia, che esprimono il tradimento:

Alberta: Per me era un continuo tradimento, c'erano solo bugie su bugie da parte sua. Era arrivato a "giocare" con la malattia di sua madre per giustificarsi. Inoltre io, con i miei ideali e valori dati proprio dalla mia famiglia, vedevo l'alcolista come colui che aveva completamente perso la dignità. [...] E lì mi sono accorta che non c'era proprio più dialogo, ma nemmeno semplice comunicazione. Ho dovuto ammettere a me stessa che c'era il problema dell'alcool, di cui io mi vergognavo. Quello che mi ha ucciso del suo alcolismo, oltre il fatto che mi mentiva continuamente, era la sua aggressività con le parole. E a casa mia mai si dicevano parole brutte o pesanti, e con l'andare del tempo poi sono diventata anche io come lui. Era un continuo mortificarsi e offendersi. Poi lui mi prometteva sempre che avrebbe smesso di bere e così acquisivo un po' di speranza, ma il giorno dopo alla fine si ricadeva sempre in questi forti scontri. Finché una sera ho deciso di fare le valigie e di andarmene. (C2, I7 - *Marco*)

Marco: La sera che sono tornato a casa dal dottore, mi sono sentito tradito perché lei è andata a dire al dottore del mio problema [dell'alcool], anche se mi sono reso conto che il dottore comunque lo aveva capito già da tempo, e io comunque mi sentivo già un fallito. La grazia del matrimonio è stata proprio nell'affidare a qualcun altro quello che noi due da soli non eravamo in grado di affrontare. Ho avuto un momento di rabbia istintiva, ma al tempo stesso per me è stata anche una liberazione, anche perché nell'ultimo periodo, nonostante io a livello sociale nascondessi tutto, sentivo che stavo andando sempre di più verso il peggio. E là ho cominciato ad avere di nuovo fiducia in qualcuno, nel senso che io, non essendo capace di uscirne da solo, mi sono lasciato condurre. Questo mi ha fatto

capire che io da solo nella vita ho fatto danni e, vedendo lei che ha preso la situazione in mano, le ho chiesto aiuto. E qui mi sono fidato di lei. E da allora mi sono sempre fidato di lei in maniera costante. (C2, 17 - *Alberta*)

Miriam e Gianluca raccontano cause ed effetti di un ripetuto tradimento sessuale da parte del marito:

Miriam: Io ho vissuto il tradimento in quel contesto come una conseguenza; conseguenza sicuramente tragica dovuta ad una buona dose di immaturità e di un mancato dialogo, quel dialogo profondo dato da confronti, attenzioni verso la persona. Il figlio per me è stato l'apice della realizzazione, e da parte mia c'è stato uno scarto verso di lui, poiché ora ero madre; c'era da correre oltre la mia ansia ... mi sentivo appunto inadeguata come madre; la suocera, e il fatto che non ricevevo l'aiuto di cui avevo bisogno, peggioravano ancora di più la situazione. Il tutto accompagnato da una sorta di disprezzo verso di lui. [...] Venivamo da queste fatiche, e tra la gravidanza e la "malattia" del bambino io ero davvero ricoperta di paure. E quindi sicuramente in quel periodo c'è stata una disattenzione mia nei suoi confronti, perché la centratura della relazione era impostata solo su quelle fatiche e paure che stavamo vivendo. Da parte mia c'era una totale fiducia nei suoi confronti, per cui mai mi sarei aspettata che alle nostre spalle (e dico nostre perché è stata nei confronti di tutta la famiglia) ci fosse questa relazione che solo successivamente poi ci ha rivelato. Io ho vissuto questi due tradimenti in maniera completamente diversa. Del primo me ne assumo buona parte della responsabilità, ma questo [il secondo] è stato davvero duro; dopo questo secondo tradimento non mi era rimasto nemmeno un briciolo di fiducia. È stato proprio devastante. Sono andata avanti perché poi ho partorito, anche se io questo lo sospettavo già durante la gravidanza; poi avevo riallacciato i rapporti con mia suocera e lei mi continuava a dire di stare attenta perché c'era qualcosa che non quadrava; allora ho iniziato a sospettare che lui avesse un tumore al fegato, perché aveva fatto delle analisi e mi aveva detto che aveva valori molto sballati; poi dopo due mesi che avevo partorito, lui mi ha detto che da tempo aveva una relazione con una donna divorziata che aveva una figlia, e che aveva già trovato un appartamento per andare via di casa, e con un disprezzo totale aveva aggiunto che aveva trovato la donna della sua vita. E lì ho capito cosa vuol dire essere uccisi. Questo è stato uno shock e sono andata avanti proprio con l'amaro in bocca. A me era stato fatto del male allo stato puro in un momento particolare sia da lui che da lei, che poi mi aveva anche chiamato. E l'unica cosa che riuscivo a pensare era "ma chi sei tu?". Qui c'è stata proprio una ricostruzione mattone per mattone per quella che è la fiducia, e all'inizio avevo solo risentimento, ma l'amore proprio non c'era più. (C2, 18 - *Gianluca*)

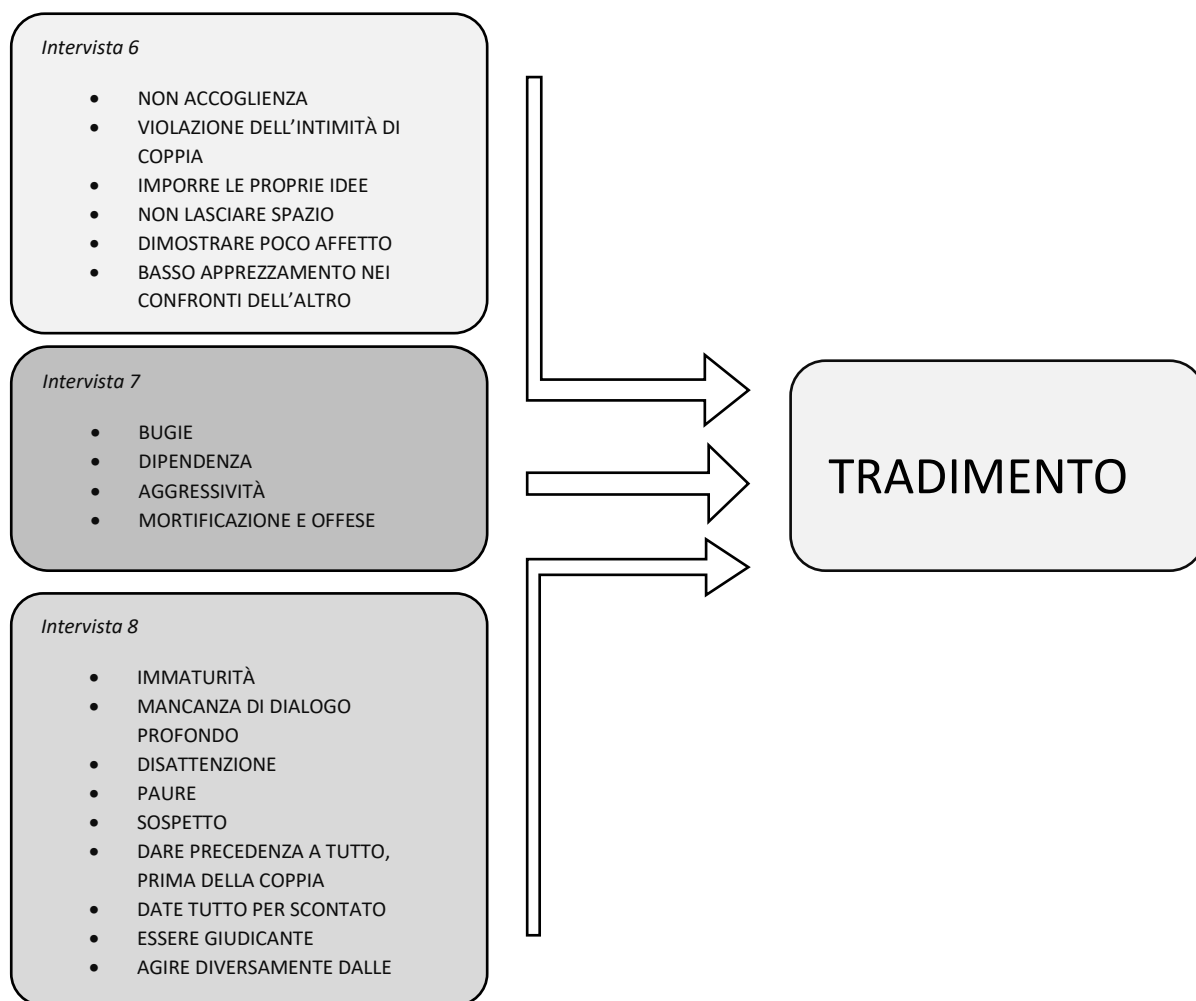
Gianluca: La fiducia non crolla da un giorno all'altro, segue un po' il percorso dell'amore. Io mi sono accorto di come quotidianamente, giorno dopo giorno mese dopo mese, senza che te ne accorga, si sgretola un po' tutto. In genere si usa l'espressione "scapolo sposato" che sta a significare che, prima del rapporto con la moglie, viene tutto il resto: dal lavoro, ai figli, ad altri impegni. Si dà tutto per scontato, non c'è più comunicazione, e in questo ambito ci metto anche la fiducia, perché la fiducia dopo anni di fidanzamento un po' alla volta è venuta meno. Non vedevo più in lei, come all'inizio, il mio ideale di donna, di madre, di sposa. Faccio un esempio banale: seppure mia moglie sia brava nella quotidianità e nella gestione della casa, un po' alla volta tutto era diventato un casino. Qualsiasi cosa era fuori posto. Questo ovviamente è un esempio. La fiducia è venuta meno anche su altre cose, tipo l'educazione dei figli per quanto riguarda la scelta della scuola dei bambini. Avevamo idee diverse, ma spesso succedeva che, dopo aver parlato, riflettuto e presa una decisione, lei faceva tutto l'opposto. Ma come? Dopo aver discusso e deciso insieme, tu poi fai così?

Miriam: Questo, secondo me, è un aspetto di fiducia, o meglio di sfiducia mia nei tuoi confronti. Ero presa dal panico, ma devi spiegare anche il perché ...

Gianluca: Quindi è stato un lento e progressivo decadimento. Un decadimento del quale non te ne accorgi, finché non siamo arrivati al punto in cui non si trattava nemmeno più di fiducia, ma proprio di una sopravvivenza del matrimonio che era compromesso; e quello che è cambiato da allora ad oggi, è che l'esperienza di *Retrouvaille* ci ha fatto ripartire da zero. (C2, 18 - *Miriam*)

Potremmo visualizzare come segue quelle che, in ognuna delle tre interviste del Corpus 2, vengono percepite come le principali cause del tradimento della fiducia (schema 8):

Schema 8: *Principali cause percepite del tradimento della fiducia*



6.4.7.3. *La sfiducia*

Nei successivi stralci emergono le molte sfaccettature della sfiducia, in parte vissuta come “l'altra faccia” della fiducia, in parte associata a un preciso atto di tradimento, in parte vissuto come un processo che ha caratteristiche proprie. Nel primo estratto Roberto e Sara riflettono sulla loro sfiducia nei confronti degli altri, in un certo senso una sfiducia appresa, non necessariamente legata ad un evento preciso di tradimento:

Roberto: Io non mi fido più. E forse questo è un male perché gli trasmetto [al nascituro] questo senso di insicurezza. È un'insicurezza la mia. Non mi fido proprio, non mi faccio avvicinare tanto facilmente ... non è che ne vado fiero, non è che dico "sono il più figo di tutti". E tante volte mi dico che potrei fidarmi di più ... però poi non ci riesco. Sono diffidente. Forse è per mia mamma che mi diceva "attento a questi, ad andare in giro di notte ..."; e mia nonna era uguale.

Sara: Beh, comunque diamo poca confidenza, non siamo due persone che parlano col mondo ...

Roberto: Non siamo due che attaccano bottone ...

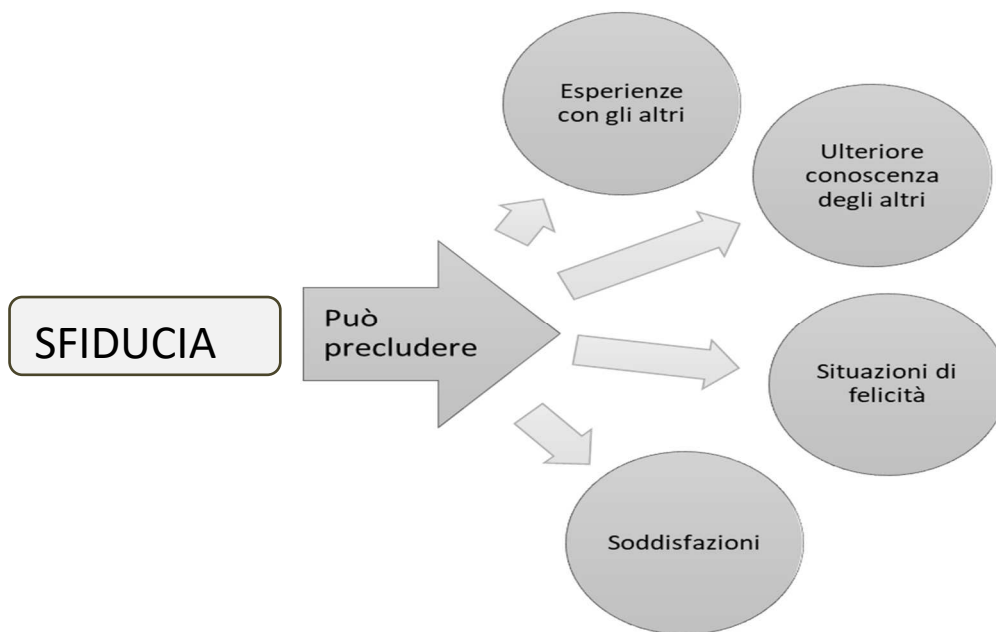
Sara: Confidenza: pian piano. Prima ci conosciamo e poi ...

Roberto: Che poi magari non è un difetto, perché nella vita sarebbe bene essere un po' più aperti ... magari facendo così ti precludi delle esperienze con persone che, conoscendole, potevano portarti a conoscere qualcos'altro ... a delle soddisfazioni, o situazioni di felicità. Ma si tratta proprio di una cosa "a pelle", mi viene d'istinto.

Sara: E allora va bene così ... (C1, I2)

Roberto fa riferimento ad alcuni possibili effetti della sfiducia (schema 9):

Schema 9: *Effetti della sfiducia che emergono dall'intervista 2*



La sfiducia può insinuarsi nella relazione di coppia a causa di dubbi, timori, paure ...:

Arianna: Dopo alcuni mesi che stavamo assieme c'è stato un momento in cui la fiducia nei suoi confronti è calata ... temevo che lui tutto sommato preferisse stare con i suoi amici piuttosto che con me ... avevo paura che lui non mi includesse nella sua vita, infatti alla zia [che abitava con lui, *Ndl*] non aveva ancora detto della nostra relazione e si usciva sempre con questi amici; mi pareva che stessi nascondendo la nostra relazione. Questa situazione ha cominciato a pesarmi perché pensavo di non essere importante per lui ... ero combattuta perché da una parte non volevo strapparli dalla sua compagnia, dall'altra volevo che lui mi inserisse dentro al gruppo ... non è stato facile in quel periodo, tanto

che c'è stato un momento in cui pensavo che la nostra relazione non sarebbe proseguita.
(C1, I3 - Carlo)

Possiamo visualizzare nello schema 10 i timori/paure che secondo Arianna hanno provocato la diminuzione della sua fiducia:

Schema 10: *Timori/paure che provocano una diminuzione della fiducia (sfiducia) nell'intervista 3*



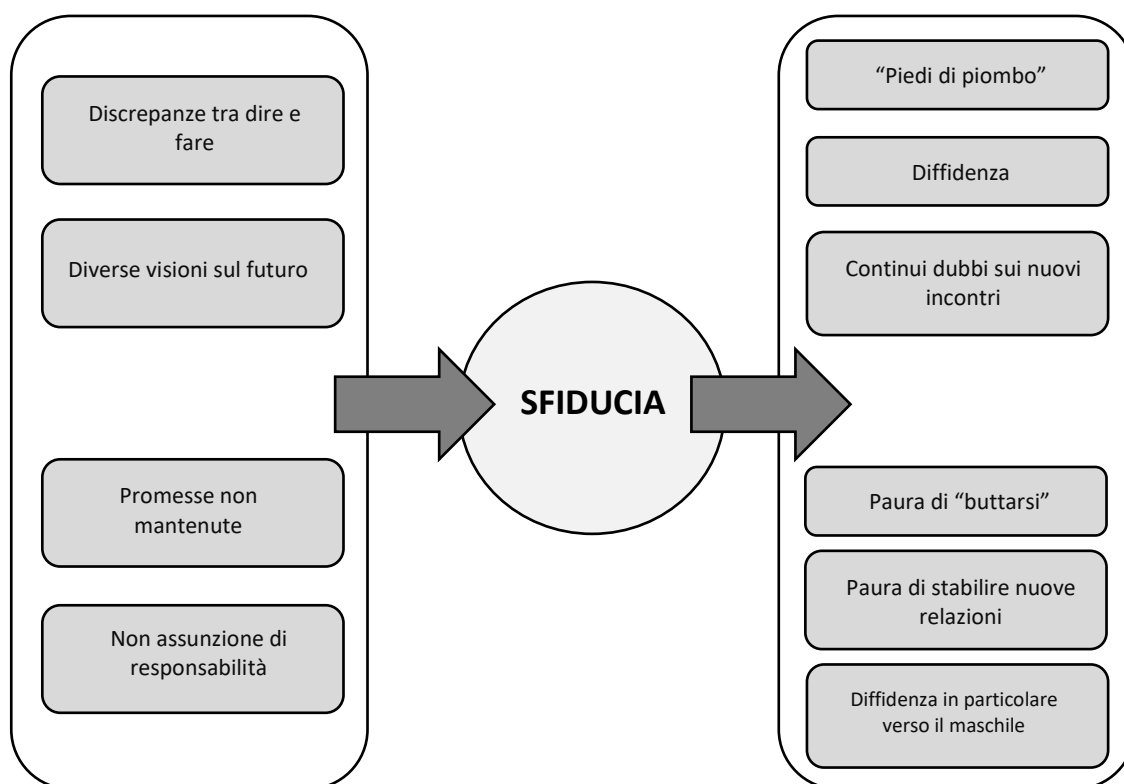
Erica racconta di come progressivamente la sfiducia abbia preso il sopravvento in una storia affettiva finita:

Erica: La fiducia è entrata poi nella mia vita in modo più negativo che positivo nell'esperienza di relazione con un ragazzo con il quale abbiamo avuto una relazione per 11 anni; quindi un periodo di tempo molto lungo. Ci siamo conosciuti molto giovani (avevo 17 anni). All'inizio, pur in un rapporto immaturo, la fiducia si è sviluppata in modo positivo perché le esigenze e gli interessi erano comuni. Con il passare degli anni invece la dimensione della fiducia ha mostrato la sua faccia negativa; infatti nel momento in cui io cercavo di costruire una famiglia, un futuro con questa persona, lui a parole era d'accordo con me, incentivava questi miei sogni, queste mie aspirazioni, ma poi non faceva nessun passo concreto, per mille motivi, fra cui timori e paure. Lì decisamente è venuta meno la fiducia perché c'era una discrepanza tra ciò che lui diceva e ciò che invece faceva. Mi sono resa conto piano piano che avevamo due visioni del futuro molto diverse e quindi ho perso fiducia nelle parole che lui mi diceva, nelle promesse che spesso mi faceva. La promessa non mantenuta è stata sicuramente la dimensione che più mi ha fatto perdere fiducia in questa persona. Anche la non assunzione di responsabilità, espressa nella classica sindrome di Peter Pan, quella di non voler mai crescere, non voler mai cambiare, non voler dare una svolta alla propria vita, nonostante questa persona avesse oramai 30 anni. Avevamo entrambi un buon lavoro e io ero nel tempo in cui una donna, fisiologicamente, dopo dieci anni di relazione, comincia a pensare ad una possibile maternità ... Ho quindi preso la decisione di interrompere questa relazione nonostante i sentimenti fossero vivi e importanti, anche con il coinvolgimento delle rispettive famiglie. Dal punto di vista della fiducia sicuramente questo è stato il tratto di crisi della mia vita; poi ho vissuto tutto quello che mi sono trovata a vivere successivamente con i piedi di piombo, con una grande diffidenza, che per me è il contrario della fiducia. Ho iniziato a diffidare veramente di chiunque, avevo sempre così continui dubbi sui nuovi incontri, avevo paura di buttarmi, di stabilire nuove relazioni, non necessariamente di coppia, ma anche proprio di amicizia. In particolare anche una diffidenza verso il maschile per la

paura di ritrovarsi nella stessa situazione, di vedere i propri desideri di nuovo infranti.
(C1, I5 - Lucio)

Di seguito una visualizzazione di come Erica descrive cause ed effetti della sfiducia
(schema 11):

Schema 11: Cause ed effetti della sfiducia secondo Elena



La prossima conversazione tra Lucio ed Erica mette a tema la sfiducia nelle reciproche capacità materne e paterne:

Lucio: Poi sulla nostra coppia mi chiedevo se avrei avuto fiducia in Erica quando sarebbe nata nostra figlia ... in effetti Erica è molto più concreta, attenta al vissuto ... a volte temevo che, essendo io quello che “sa” come si fanno le cose, avrei avuto sfiducia nel suo modo di fare ... l’esperienza mi sta dicendo che Erica sa quello che fa, all’inizio era un po’ più titubante, ma ora la cosa è tranquilla ... i primi giorni dopo il parto c’erano tutta una serie di piccoli problemini (allattamento, osso sacro che le faceva male, alcuni momenti un po’ densi), non sapevo se preoccuparmi o no, quando andavo a lavorare ero un po’ preoccupato ... quindi chiamavo mia cognata e le chiedevo se passava a fare un giro, però passato il primo momento, poi è andato tutto bene.

Erica: [...] Nel primissimo periodo, che è effettivamente critico, dove anch’io avevo bisogno di un sostegno soprattutto a livello emotivo, soprattutto visto lo sbalzo ormonale, non mi è pesata questa “sfiducia” che lui aveva nei miei confronti; mi sentivo protetta, il fatto che lui chiamasse mia cognata per passare di qui a darmi una mano è stata un’idea spesso vincente, perché c’erano dei giorni in cui avevo bisogno del sostegno di un’altra mamma che c’era già passata. Passato il periodo critico, a volte è stata un po’ negativa

questa sfiducia e ancora adesso lo è. Io a volte glielo faccio notare con una battuta, del tipo: “Quindi hai tu il mio istinto materno?”, in realtà non lo puoi avere. La mamma sente il figlio in maniera diversa dal papà; però vuole mettere bocca anche lì, praticamente su tutto ... allora in quel caso, forse per il mio carattere, ne va un po’ della mia autostima. Siccome io già non sono molto sicura, perché non sono mai stata mamma – alcune cose le faccio per istinto, non perché so che si fanno; si prova, si impara ... – questo suo modo di fare mina la mia autostima perché sembra sempre che lui le cose le faccia meglio o che io non sia in grado. È una sfiducia che io sento da parte sua che per me è negativa. [...] Lui di base parte sempre dall’assunto che farebbe meglio le cose, però in aggiunta lui di carattere va in ansia molto presto, soprattutto se abbiamo il dubbio che Anna stia male, sul fatto della salute. E quindi andando in ansia subito, si allarma e subito percepisco che non sto facendo le cose correttamente, fino a sentirmi inadeguata come madre, amplificando già il mio sentirmi inadeguata come madre. (C1, I5)

Laura, col senno di poi, ricostruisce quelli che definisce “i modi sbagliati” nella relazione che hanno minato la fiducia:

Laura: Ho incominciato a provare di nuovo interesse per Giorgio quando, grazie al programma *Retrouvaille*, ho iniziato a lavorare sul mio passato. Ho guardato ai miei *modi sbagliati* che avevo appreso dalla mia famiglia d’origine, come mi avvicinavo a lui, come gli parlavo. Ora posso dire che per la maggioranza delle volte imponevo le mie idee e non lasciavo spazio per le sue. Ho preso consapevolezza del poco affetto che gli dimostravo, il quasi nullo apprezzamento che avevo verso di lui. Ho iniziato a vedere le mie responsabilità senza attribuirle tutte a Giorgio come facevo all’inizio. (C2, I6 - Giorgio)

6.4.7.4. *La ricostruzione della fiducia*

Le esperienze delle tre coppie del Corpus 2 narrano i percorsi di ricostruzione della fiducia dopo una fase di forte crisi coniugale:

Intervista 6 (Giorgio e Laura):

Giorgio: Secondo me, a proposito di fiducia, bisogna credere al percorso che stai facendo. Il programma di *Retrouvaille* è molto profondo e ricco di spunti e metodi che ci portano ad acquisire tanta consapevolezza dei nostri sbagli e, se decidi, puoi iniziare insieme una nuova strada in cui poter vivere meglio in coppia.

Laura: è un lavoro di autocritica e da lì siamo partiti. A me è tornato Giorgio di quando eravamo fidanzati.

Giorgio: Il percorso comincia con un week-end e successivamente dodici incontri post week-end. Noi andavamo a Trento, dove trovavamo le altre coppie con cui condividevamo il percorso. Durante il tragitto mi ricordo che lei dormiva e io guidavo, altrimenti c’era il rischio che si litigasse per tutto il tratto. Al tempo stesso, sentivo dentro di me che questo andare là era una decisione nostra per tentare di migliorare la nostra relazione ferita. Già lì avevo capito che anche Laura ci teneva a noi due.

Laura: Mi ricordo poi che per stare insieme mi prendevo qualche mezza giornata di ferie dal lavoro. Non avevo mai fatto questo prima ed è stato un segnale che mi ha fatto capire che stavo ricominciando a stare bene e a stare bene anche con lui. Avevamo ricominciato a parlare e a condividere.

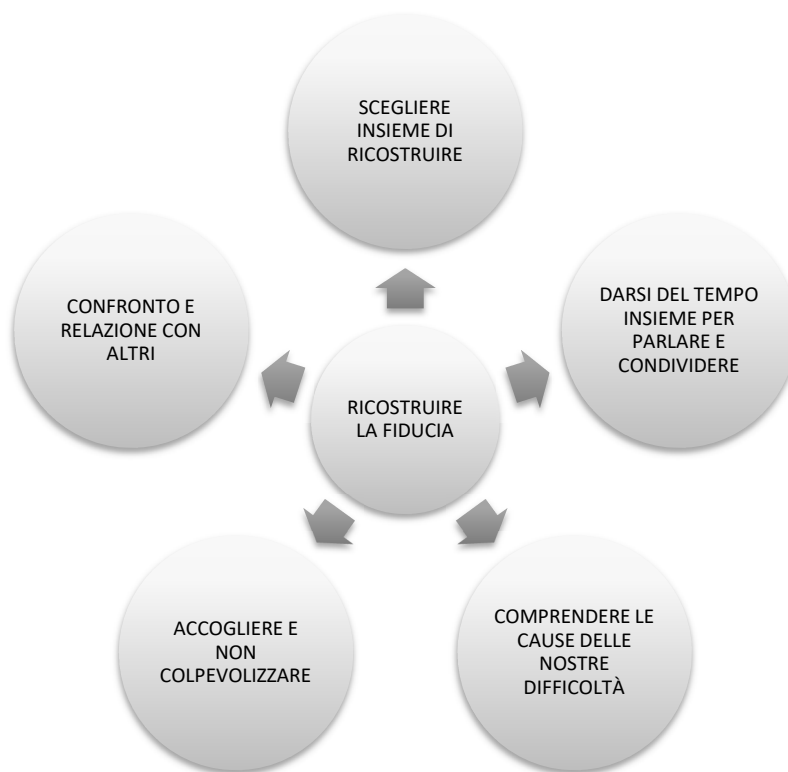
Giorgio: Un'altra cosa che dal mio punto di vista ha agito in positivo sulla fiducia è quando ho capito, in questo percorso, che l'80% delle nostre discussioni era legato alla famiglia d'origine. Quando capisci questo, la fiducia aumenta perché inizi a capire l'altro e cominci a comprendere e conoscere realmente il suo vissuto. Si colpevolizza molto meno l'altro, e lo si accoglie molto di più.

Laura: E questo è stato un passaggio forte di Giorgio, una crescita grande. Mi ascoltava con più pazienza e contrariandomi di meno. Inoltre dopo aver cominciato il percorso, abbiamo iniziato ad andare via più volte da soli e a volte anche con le nostre figlie. Abbiamo iniziato anche a cercare il confronto e la relazione con altre coppie di amici; cosa che prima non facevamo ...

Giorgio: Il rapporto con le nostre figlie migliorava mano a mano che la nostra relazione andava risanandosi. Dal nostro vissuto posso dire che anche se i figli sono grandi soffrono tantissimo quando i loro genitori sono in continuo disaccordo. E credo che probabilmente si ritroveranno a loro volta delle lacune nel gestire il loro mondo affettivo. (C2, I6)

Nello schema 12 riporto la visualizzazione delle dimensioni che nell'intervista 6 sono state individuate importanti nel processo di ricostruzione della fiducia:

Schema 12: *Dimensioni importanti nel processo di ricostruzione della fiducia nell'intervista 6*



Intervista 7 (Marco e Alberta)

Marco: Ricostruire la fiducia dopo tutto ciò che è successo devo dire che è stata proprio un'arte in cui tutti e due abbiamo messo il nostro. Io inoltre non avevo assolutamente più fiducia in me, perché l'alcool era molto più forte. [...] Quando ho smesso di bere sapevo che riconquistare la fiducia di Alberta sarebbe stato difficile, perché dovevo dimostrarle che io non ero più quello di prima.

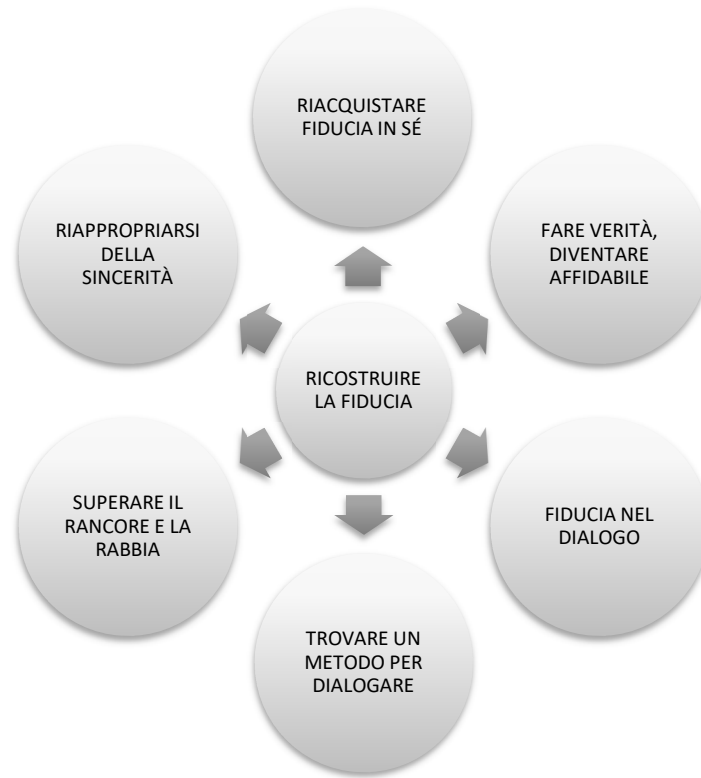
Alberta: Nel percorso degli alcolisti anonimi c'è il percorso parallelo con i famigliari degli alcolisti, dove il programma è lo stesso, ma viene fatto separatamente; abbiamo partecipato anche io e la figlia più grande. Io ho fatto più fatica a ricostruire la fiducia, più che altro perché questi piccoli tradimenti suoi di ogni giorno ormai si erano radicati in me. Io mi sentivo sempre come sopra ad una corda, sospesa, in cui non sapevo mai cosa potesse succedere. Il programma aiuta certamente, ma bisogna essere in grado di andare anche oltre, e per prima cosa devi credere in te stesso. E anche per me è stato utile perché la dimensione "me stessa" l'avevo completamente persa, perché ero sempre proiettata su di lui a causa del suo alcolismo. Avevo completamente perso anche la mia di credibilità, oltre che la sua, a causa di tutte le bugie che mi diceva. La mia testa era sempre sul problema alcool.

Marco: io avevo iniziato a cambiare completamente atteggiamento, dicevo sempre dove andavo, a che ora tornavo, stavo diventando affidabile. Una sera, dopo due anni che non bevevo, mi sono fermato dai miei genitori, e non l'ho detto ad Alberta; rispetto all'orario avevo tardato di 40 minuti. E quando sono arrivato a casa l'ho vista tutta sconvolta. E lì ho capito come, nonostante fossero passati due anni, lei ancora non credeva del tutto che io avessi smesso di bere. E questo alla fine non lo vivi bene, né tu né lei. E infatti il percorso degli alcolisti ci aveva nutrito entrambi a livello personale, ma tra di noi ormai si era formata una corazza; comunque tra me e lei c'era ancora molta distanza, non permettendoci quindi un minimo di empatia. L'alcolismo ha provocato dei danni all'interno della nostra relazione; ha portato a galla, come detto all'inizio, problematiche che con lei pensavo di non avere.

Alberta: Lui ha smesso di bere nel 2001 e noi siamo andati a fare il percorso di *Retrouvaille* nel 2004, proprio perché ci mancava un passaggio fondamentale per mettere di nuovo in piedi la nostra relazione. Prendo ad esempio la fiducia stessa nel dialogo: io da lui mi sono sentita tanto presa in giro, lui mi manipolava e spesso mi sentivo offesa, ma non ho mai avuto il coraggio di dirglielo. Oltre al rapporto ci mancava proprio anche un metodo per dirci le cose. Noi stavamo anche un mese intero senza parlarci. Eravamo guidati solo da rancore e rabbia, una rabbia atroce che, finché non si supera, non ti porta all'intimità, al confidarsi, ad aver fiducia nel condividere le emozioni. *Retrouvaille* mi ha dato la possibilità di riappropriarmi della sincerità, il poter dire certe cose all'altro perché ci si fida. (C2, I7)

Nello schema 13 la visualizzazione delle dimensioni che nell'intervista 7 sono state individuate importanti nel processo di ricostruzione della fiducia:

Schema 13: *Dimensioni importanti nel processo di ricostruzione della fiducia nell'intervista 7*



Intervista 8 (Miriam e Gianluca)

I: Una coppia in crisi e una relazione extraconiugale: cosa ti ha fatto reinvestire sulla relazione e non abbandonare tutto? Cosa ha fatto sì che riusciste a ricostruire la relazione?

Miriam: A me hanno mosso i valori, i valori rispetto alla famiglia, e il figlio, il suo futuro. E allora mi sono chiesta se davvero tutto questo era quello che volevo, se ero mai arrivata ad ipotizzare dentro di me certe cose, come ad esempio un futuro diviso per mio figlio. E in quel momento questo è stato. Perché in quel momento si è distrutti e sentivo solo disprezzo nei confronti di mio marito. Poi però c'erano sicuramente radici d'amore nei suoi confronti; e la compassione verso questa sua fragilità nell'andare a cercare rifugio altrove, perché qua c'era la guerra. Questo è stato il mio impegno e la mia dedizione a riprovare.

Gianluca: Per me penso sia stata la ricerca di una rivalsa, più che il bisogno di avere un'altra donna. Perché io per troppi anni ho fatto di questo suo disprezzo una ragione di vita. E me ne sono accorto dopo che ho lottato per anni per questo suo mancato riconoscimento nei miei confronti. E solo la prima sera a Torino con *Retrouvaille* ho

capito quanta energia ho speso, di quanto ho buttato, anche di noi, per cercare questa cosa. Però, guardando in faccia la realtà, mi sono reso conto di aver sbagliato e lei mi ha dato l'opportunità di ricominciare; e quindi anche per me questo percorso di ricostruzione poteva avere un senso perché era quello che volevo. Certo è che richiede tanto tempo e tante energie. [...] Ci siamo resi conto di aver trovato un percorso che per la prima volta parlava di ciò di cui noi già da tanti anni avevamo bisogno: dal rapporto con la famiglia d'origine, alla fiducia, al perdono; il dialogo, l'ascolto, il sentimento, ecc ... accompagnate da testimonianze che ci hanno aiutato a loro volta. Dopo molti anni penso che, se non fosse successo il secondo tradimento, noi avremmo avuto un matrimonio che sarebbe andato avanti, ma in maniera insipida. Con questo accadimento, io ho dovuto riprendere in mano la mia vita e mi sono trovato, grazie a lei, in questo percorso. È stata un'esperienza molto forte, in cui o si fa il salto di qualità perché puoi e vuoi farlo, o si torna a casa e ci si lascia. Io, messo spalle a muro, non avevo molte alternative e ho deciso di riprendere in mano il matrimonio. Lei mi ha dato fiducia, perché io quest'altra persona avrei potuto incontrarla sul posto di lavoro sempre (era una mia collega), ma lei non mi ha messo mai nessun tipo di pressione. Io non ho mai più nascosto il telefono e anche questo l'ho considerato un atto di fiducia. Ci è stata data un'opportunità per tirarci fuori, e questa volta, lavorando ed impegnandoci, ne siamo usciti.

I: Chiedo a te Miriam: cos'è che ha fatto sì che facessi un altro atto di fiducia nonostante i due tradimenti precedenti?

Miriam: È stato un atto di libertà per me e per lui. Mi sentivo con le spalle coperte da *Retrouvaille* e dalle altre coppie con il sostegno che ci siamo dati. Ho fatto l'esperienza del male gratuito. È stato un atto di libertà nel togliermi l'angoscia di tutte le paranoie che ti fai, perché il tradimento è diabolico per chi lo fa e anche per chi lo subisce, e io ho preso la scelta razionale di dargli fiducia per togliermi tutto questo e riprendere fiato. È stato un atto di libertà anche nei suoi confronti, che però, da un certo punto di vista, lo inchioda perché di nuovo ha in mano la scelta di dove vuole o meno andare, prendendosi responsabilità senza che io lo aspettassi al varco con minacce legate agli avvocati.

Gianluca: Sicuramente è stato così. Io posso proprio dire di averlo vissuto come un dono. E questa volta posso dire anche di averlo vissuto come una grazia di Dio, un dono che adesso ci penserei davvero prima di calpestarlo. Io, al mio matrimonio, ci sono rimasto aggrappato con le unghie, per quanti errori possa aver fatto, con grinta e volontà. [...]

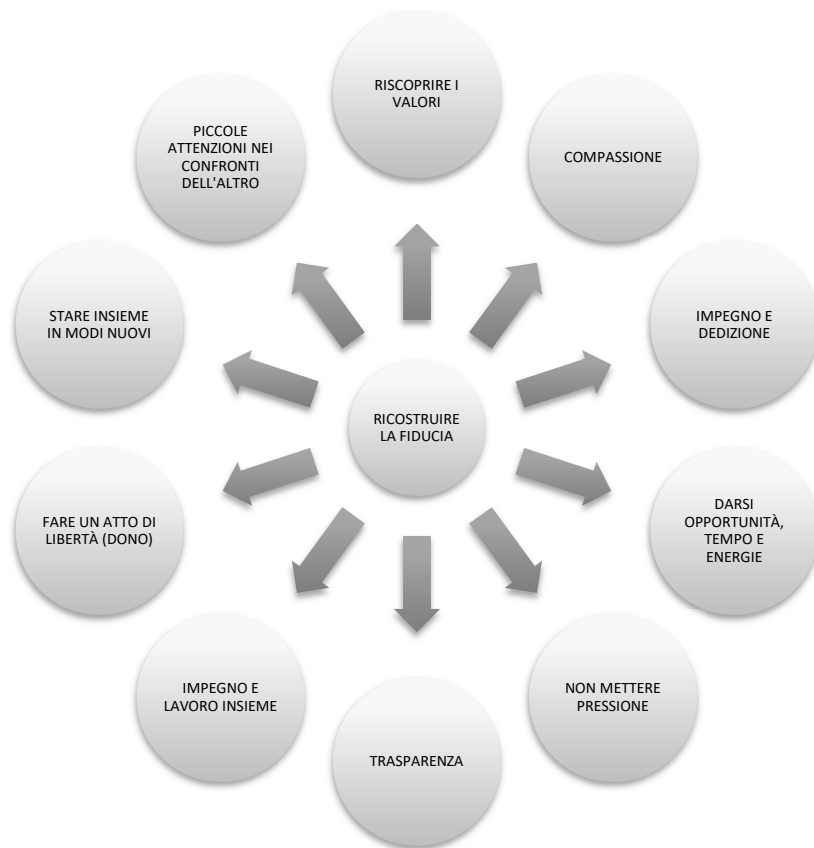
Miriam: È molto semplice ricadere sulle cattive abitudini quotidiane. E parlando di buone abitudini quotidiane invece, ad esempio, c'è stato un periodo dove ogni mattina ci mandavamo un messaggio o una telefonata inaspettata; abbiamo preso decisioni di passare delle sere o weekend solo per noi. Si è ricostruito un modo di stare insieme completamente diverso.

I: In che cosa si sostanzia questo nuovo modo di stare insieme?

Miriam: C'è un'attenzione diversa all'altro, ad esempio quando Gianluca arriva stanco dal lavoro so che a lui fa piacere se lo accolgo alla porta con un abbraccio; sembrano delle banalità lo so, ma non lo sono. Queste piccole cose prese nel quotidiano aiutano a mantenere l'attenzione alla centralità della coppia e dà beneficio anche ai figli. (C2, I8)

Nello schema 14 la visualizzazione delle dimensioni che nell'intervista 8 sono state individuate importanti nel processo di ricostruzione della fiducia

Schema 14: *Dimensioni importanti nel processo di ricostruzione della fiducia nell'intervista 8*



6.4.7.5. *La fiducia nel passaggio dalla diade alla triade*

In una famiglia il passaggio dalla diade (la relazione di coppia) alla triade (relazione di coppia e genitoriale con il figlio) è un evento critico, nel senso di un passaggio che chiede una ridefinizione degli obiettivi personali e di coppia alla luce del nuovo ruolo genitoriale. Questo passaggio può essere letto anche attraverso la lente della fiducia; di seguito alcuni stralci che narrano questo passaggio:

Arianna: Anche per me l'arrivo di nostro figlio ha aumentato ancora di più quello che c'era prima: l'amore, la fiducia, il rispetto reciproco. L'arrivo di nostro figlio non ha sconvolto l'equilibrio; d'accordo, ha bisogno di essere accudito; ma non è che si

intromesso fra noi, non è che ci ha allontanato, ma ci ha unito ancora di più, è il frutto del nostro amore. A volte ci troviamo a riflettere sul fatto che alcune coppie ci dicono che l'arrivo di un figlio ti allontana dalla tua intimità, invece per noi non è così; ci lega ancora di più. Ogni giorno si aggiunge qualcosa di nuovo, qualcosa di più ... stiamo godendo di questi piccoli primi passi ... Durante la maternità avevo tantissime paure, ogni periodo ne sparivano e ne sorgevano di nuove ... all'inizio temevo di non riuscire a portare avanti la gravidanza; poi c'è stata la questione se fare o meno alcuni esami per alcune malattie; abbiamo deciso di non farle; poi però, con le mie paure, mi sono quasi pentita di non averli fatti ... Finché il bambino non nasce, non sai cosa succede ... Temevo di aver sottovalutato le cose ... invece è andato tutto bene. Ci siamo un po' affidati ... Con Carlo la fiducia c'è sempre stata; quando mi ha detto che voleva venire con me in sala parto io mi sono detta che avevo bisogno del suo sostegno; non è stato invadente, ma è stato presente. (C1, I3 - Carlo)

I due racconti successivi di Erica esprimono il passaggio della sua riflessione prima e dopo il parto:

Erica (prima del parto): In riferimento a come mi immagino Lucio in quanto padre, si sa che noi donne abbiamo un'immaginazione molto fervida e alle volte partiamo per i nostri viaggi mentali, almeno a me succede e cominciamo molto presto ad immaginare come sarà il nostro compagno da padre. E forse io sono partita già da subito, in questo senso, quasi con un'aspettativa, quasi pretendendo che mio marito si sentisse padre fin da subito. Con l'andare dei mesi (noi al momento siamo quasi al settimo mese di gravidanza) ho capito che è un'aspettativa tipicamente femminile e che la percezione della genitorialità è molto diversa in gravidanza tra uomo e donna. Io mi sono sentita mamma fin da subito, è una creatura che noi abbiamo dentro, quindi ogni volta che si muove ce lo ricorda. Lucio invece no; per vari mesi a lui sembrava quasi che non fosse successo qualcosa di sensazionale nella nostra vita di coppia, ma che fosse tutto più o meno come prima; quando invece per me era tutto molto diverso. Ma condividendo, parlando insieme e anche un po' confrontandomi con amiche e conoscenti, abbiamo condiviso la stessa cosa e cioè che effettivamente per lui diventare padre non è adesso, ma probabilmente sarà nel momento in cui vedrà questa creatura fisicamente.

Erica quindi parte dall'aspettativa che anche Lucio viva la gravidanza in maniera simile alla sua, in particolare riguardo ai vissuti e ai sentimenti. Progressivamente acquisisce la consapevolezza che l'essere madre, e il suo essere antropologicamente portatrice di vita – come direbbe Edith Stein – e l'essere padre sono due percorsi diversi. Dalle aspettative passa quindi alla fiducia nelle capacità e nelle attenzioni di Lucio che lo aiuteranno probabilmente ad esprimere un po' alla volta la sua paternità:

Erica: Ho delle immagini belle nelle quali sono sicura che Lucio potrà esprimere la sua paternità; anche vedendolo con i nipoti, salta subito all'occhio che è una persona che ci tiene, che si prodiga nel passare del tempo con i bimbi nel giocare, nello scherzare; è con loro e dedica tempo a loro. Non si mette a fare le sue cose, a guardare il telefono o cominciare ad innervosirsi perché ha degli impegni personali.

Allo stesso tempo emergono dei timori in riferimento al passaggio dalla coppia coniugale alla coppia genitoriale, in particolare in riferimento all'aspetto educativo:

Erica: I timori sono invece legati al fatto che avremo degli approcci educativi diversi su alcune questioni. [...] I miei timori sono legati al fatto che lui sia troppo apprensivo; è un

tratto del suo carattere che sicuramente deriva dai suoi genitori, in particolare dalla madre, come anch'io ho ereditato altri tratti. Per come sono fatta io, che già mi faccio un sacco di paranoie su alcune questioni, avere accanto qualcuno che le intensifica mi metterebbe molto in difficoltà. Quindi magari nell'apprezzare questo neonato, di cui non sappiamo niente e obiettivamente non sappiamo far nulla, il mio timore è quello che lui si approcci come genitore molto ansioso, molto agitato, possessivo e che quindi oltre a mettere agitazione a me come madre, che devo passare la maggior parte del tempo con questa bambina, metta in dubbio le mie poche sicurezze; che ad un minimo problema, che magari non è nemmeno un problema, se ne faccia una questione di Stato; quando magari il mio istinto di madre dice: "no, non è niente, stiamo tranquilli, non succede nulla". Però l'istinto di mamma credo che si faccia con il tempo e avere vicino una persona che lo mette in dubbio, ti mette alla prova. Ti fai venire un sacco di dubbi, oltre a quelli che hai, e magari rischi di vivere male i primi mesi o magari mettere agitazione alla creatura che, di per sé, dipende da te e sente tutto quello che provi; quindi obiettivamente se un neonato sente l'agitazione della madre, si agita; questo è fuori da ogni dubbio. Quindi questo forse è il mio timore principale. La fiducia non so come ci potrebbe stare, nel senso che forse in quei casi specifici viene meno, si indebolisce ... Questo chiaramente in un quadro di positività di fondo. È una paura, un po' come tante; è una proiezione; nessuno sa come sarà il nostro parto e il dopo e quindi può essere che invece i ruoli siano invertiti, cioè che questa ansia, questa agitazione sia più mia che sua. Magari è dovuta alla difficoltà nel parto o a dei problemi che possono sopraggiungere subito dopo.

La riflessione sui timori e sulle paure passa poi alla necessaria accettazione e fiducia sul processo di crescita (reciproca) come futuri genitori:

Erica: Poi aggiungo un'altra cosa: è una questione di crescere come genitori; è chiaro che con il primo figlio si è decisamente impreparati, paurosi, quindi al minimo colpo di tosse si allertano tutte le spie del cruscotto. Dopo qualche mese o al secondo, terzo, quarto, quinto figlio uno impara, cresce e credo che mio marito non sia diverso da tutti gli altri padri che all'inizio probabilmente si faranno prendere dall'agitazione, o più che altro dalle tante cose da fare; lui ha un grande occhio rivolto alla concretezza, a differenza mia, quindi ad esempio alla messa in sicurezza della casa, di tutto quello che può nuocere, che è un grande pregio, perché effettivamente c'è da fare anche quello. Una preoccupazione che dopo un po' si allenta, credo che sia fisiologico ... indubbiamente è un timore ... (C1, 15 - *Lucio*)

Erica, dopo il parto, riprende la riflessione iniziata nell'intervista precedente, in particolare sottolineando il sentimento di insicurezza che nasce nel prendersi cura di un'altra vita:

Erica: Mi viene in mente una prima cosa, in termini di fiducia, che forse non mi aspettavo tanto di vivere. Accogliendo una nuova persona e quindi dandole la vita, ci si scopre anche tanto insicuri, perché sappiamo di non essere perfetti, sappiamo che in ogni caso combineremo un sacco di casini (perché in ogni caso la conflittualità genitori-figli c'è in tutte le famiglie), cioè, in qualche modo, faremo necessariamente del male a nostra figlia ... Questa insicurezza si esplica anche pensando alla società in cui viviamo, in termini negativi, in termini di sfiducia ... ci poniamo un sacco di interrogativi come genitori: "In che mondo facciamo vivere Anna? In che società Anna vivrà? E, nel nostro piccolo, in che famiglia cresce Anna?". Sia in termini di valori, seppure questi siano chiari; però di fatto il mondo non finisce qui in questa nostra casa, Anna va fuori; e quindi emerge la sfiducia rispetto a quello che c'è fuori, in termini di pericolosità, di inquinamento, di alimentazione, cioè tutti quei temi che noi sentiamo più vicini, però sempre in termini di sfiducia [...] sul lavoro, sulle politiche sociali, familiari, sono tutte cose che ora ci toccano da vicino e che fanno emergere la nostra sfiducia che noi abbiamo nei confronti della società attuale ...

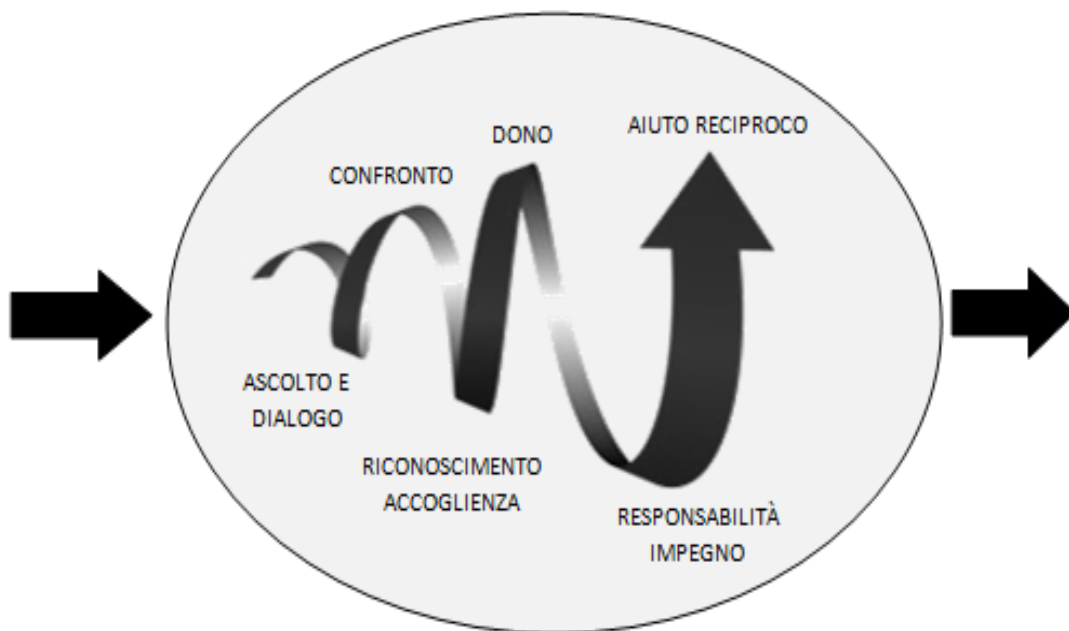
Lucio sottolinea la sua percezione che, nel passaggio dalla diade alla triade, si siano amplificate sia la fiducia sia la sfiducia:

Lucio: Sentendo Erica, mi pare che sia emerso una dimensione più di sfiducia ... si è come un po' amplificata, sia la sfiducia che la fiducia. Già prima della nascita di Anna avevamo un po' di pensieri; con la sua nascita, quando piange, cresce, c'è una presa di coscienza, di responsabilità e ciò ha mosso il fatto che alcune risposte non mi bastano più. È come se stessi cercando di lavorare su quello che non mi dà fiducia. Delle risposte che prima mi erano sempre andate bene, adesso non mi bastano più. Un domani dovrò giustificarle ad Anna, e questo mi fa mettere in moto ... sento che sto facendo qualcosa e, il fatto che mi sembra di lavorare per portare un contributo di miglioramento al mondo, mi infonde fiducia. Un esempio: i miei risparmi ... posso scegliere dove portare i miei risparmi ... io sono a favore di investimenti sull'industria degli armamenti? No. Perché sono contro la guerra. Finora ero sensibile a queste cose, ma non come ora ... a me non va più bene, perché un domani voglio dire ad Anna che ho fatto questa cosa ... e quindi mi sto informando su dove posso mettere i miei risparmi con la garanzia che vengano investiti su qualcosa in cui credo o almeno in qualcosa che condivido. La cosa vale ad esempio anche per dove facciamo la spesa ... anche questa cosa tocca il portafoglio ... però sapere che io pago un pomodoro un euro e questo basso costo ricade sull'ambiente, sui lavoratori sfruttati e sul contadino a cui non è riconosciuto il giusto compenso, questa cosa non mi va bene. Tutto questo mi infonde fiducia ... magari non è con il mio consumo che cambio il mondo, ma c'è un cambiamento nella mia vita e in chi ci sta attorno ... Questa nuova vita mi ha messo in discussione, mi fa camminare. (C1, I5 - Erica)

6.4.8. *Elementi e fattori di processo legati alla fiducia*

Nella prima parte del lavoro ho provato ad individuare alcuni fattori di processo che contribuiscono allo sviluppo della fiducia e altri che sono effetto delle relazioni di fiducia. Alcuni di questi sono già emersi con evidenza negli stralci fin qui presentati. Di seguito, dopo lo schema 15 di sintesi che riprende il diagramma di flusso della prima parte, per ognuno di questi fattori riporto alcune espressioni significative delle interviste.

Schema 15: *Diagramma di flusso che riprende i fattori di processo tematizzati nelle interviste*



6.4.8.1. Ascolto e dialogo

La dimensione dell'ascolto reciproco⁷³ emerge frequentemente come dimensione fondamentale nel processo di costruzione delle relazioni di fiducia. Già nei ritratti della fiducia (§ 6.4.3) l'ascolto è emerso come una dimensione centrale dell'interazione, ma anche in molti degli stralci che mettono in luce le dimensioni di processo della fiducia. Di seguito alcune espressioni significative sul ruolo dell'ascolto nella promozione della fiducia:

Franco: Eravamo davanti allo stadio comunale, parcheggiati in macchina con Fabio e Cristina; tu [Claudia] che guidavi e io. Quello secondo me è stato il primo approccio di fiducia. Dove abbiamo chiacchierato ...

Claudia: Non di fiducia ... di ascolto.

Franco: Di ascolto ...

Claudia: Dove ci siamo raccontati. E da lì ...

Franco: Dove ci siamo ascoltati e quindi da lì c'è stata la base per costruire fiducia, perché abbiamo visto che entrambi condividevamo le stesse esperienze. La nostra vita o il nostro percorso sono stati simili. Abbiamo parlato molto di servizio, anche con i disabili, e da lì c'è stato tutto il modo di raccontarsi, di aprirsi, di ascoltarci, di parlare, di iniziare a vedere anche l'aspetto comunicativo ... come si pone una persona ... (C1, I1)

⁷³ L'ascolto è qui inteso non come qualità della persona, ma come dimensione di processo, cioè nell'unità minima di espressione - ascolto - feedback; in questo senso associo qui l'ascolto al dialogo che può essere considerato come una serie ripetuta dell'unità minima di ascolto.

Marco: Noi con *Retrouvaille* abbiamo compreso il dialogo vero; ad esempio solo dopo questo percorso io mi sono reso conto che lei quella volta mi ha solo comunicato le molestie che ha subito da giovane, ma non c'era il sentimento, e questo non è dialogo. Nel dialogo dei sentimenti bisogna essere onesti, e qui ti giochi tutta la fiducia di entrambi perché ci si toglie la corazza e al tempo stesso l'altro deve saper accoglierti per quello che sei, senza giudizio. (C2, I7 - *Alberta*)

Laura: il nostro malessere stava nel non sentirsi più coppia, pur vivendo ancora assieme. [...] Non ci ascoltavamo più, e senza ascoltarsi non si vive più l'unione di coppia. Per anni noi abbiamo fallito in questo. (C2, I6 - *Giorgio*)

Giorgio: Quando abbiamo cominciato a fare questo percorso [*Retrouvaille*] la fiducia è aumentata da subito anche da parte mia, perché avevo capito che anche lei si era resa conto che non aveva tutte le ragioni, come sosteneva all'inizio. Ho sentito la sua disponibilità nel mettersi in discussione, e quindi la possibilità di riaprirsi al dialogo e all'ascolto. (C2, I6 - *Laura*)

Miriam: Tra noi non c'era proprio dialogo. Abbiamo imparato ad esprimere i nostri sentimenti con *Retrouvaille*, seguendo un metodo proprio, dato che *Retrouvaille* alla fine è un percorso dotato di tanti strumenti che all'apparenza possono sembrare banali, ma alla fine ti portano alla crisi definitiva o alla ricostruzione. Ho vissuto il tradimento in quel contesto come una conseguenza; conseguenza sicuramente tragica dovuta ad una buona dose di immaturità e di un mancato dialogo, quel dialogo profondo dato da confronti, attenzioni verso la persona. (C2, I8 - *Gianluca*)

Erica: Gli elementi che stanno facendo crescere il nostro matrimonio e la fiducia all'interno di esso sono sicuramente la condivisione di una vita insieme, che vuol dire dialogo, ma anche condivisione degli spazi, dei momenti dei tempi, delle aspirazioni più profonde, come ad esempio, avere un figlio. Questi elementi fanno crescere la fiducia; la fa crescere anche l'umiltà, cioè il riconoscere, quando ce n'è bisogno, anche se con fatica, gli errori e le cadute che abbiamo entrambi. (C1, I5 - *Lucio*)

6.4.8.2. *Riconoscimento/accoglienza*

Il riconoscimento reciproco (e, viceversa, il mancato riconoscimento) e il sentirsi accolti come persona dall'altro (come, d'altra parte, il sentirsi denigrati o svalutati) trova molteplici modalità di espressione nelle interviste. Eccone alcuni esempi:

Arianna: [...] E da lì è iniziata la relazione, ci siamo conosciuti meglio, ci siamo raccontati ed è cresciuta una fiducia in lui perché sentivo che a lui potevo confidare anche la mia sofferenza. Nel giro di una settimana ci siamo messi insieme.

Caarlo: Quello che continuo a chiedermi ... la cosa bella del nostro rapporto è che parliamo moltissimo e ancora io mi chiedo cosa le è scattato ... io ho sentito subito che lei era una persona che "almeno almeno" meritava di essere amica di qualcuno che non la tradisse, perché nel tono di voce che aveva nel raccontare le cose avevo capito che lei aveva bisogno di confidarsi ... e lei quella sera si è confidata ... ma di cose che io non avrei detto alla prima persona che capita ... probabilmente lei si è sentita tranquilla ...

Arianna: da parte mia sentivo che lui era diverso dalle altre persone che avevo incontrato fino a quel momento e che non avrebbe giocato con le cose che gli dicevo ... non le avrebbe usate ... la sua sensibilità l'avevo già conosciuta ... mi sono aperta come un fiume ... mi sono sentita accolta, ascoltata. (C1, I3)

Carla: Quando Paolo doveva nascere abbiamo avuto una discussione su: al momento del parto verrai [riferito a Moreno] dentro con me? Resterai fuori? ... lui alla fine è rimasto dentro con me, e per me la sua presenza è stata fondamentale. Quello del parto è un momento molto bello, ma anche difficile, e gli avevo detto che era l'unica persona che

avrei voluto ci fosse stata, e così è stato. Se non fosse entrato mi sarebbe pesato, nel senso che mi ha aiutato tanto ad affrontare tutto, è stato bello come momento condiviso. Questo è un aspetto della fiducia che per me conta molto ... è stato molto importante!

I: In che senso è un "aspetto di fiducia"? Nel senso che tu avevi fiducia in lui e lui questa fiducia l'ha confermata?

Carla: Sapevo dentro di me che avrei avuto tantissimo bisogno di lui, e così è stato. Mi sono resa conto che in certi momenti di "sclero" totale avere la sua presenza è stato fondamentale e importante! ... lo sapevo! ... (C1, I4 - *Moreno*)

Carla: E quando è nato Paolo, nei momenti di difficoltà, in particolare parlando con lui [marito] mi sono sentita liberissima di potermi simbolicamente spogliare di tutto, di potergli dire "guarda Moreno, sono a disagio", oppure "non ce la faccio più, è da questa mattina che ho la maglia sporca e non sono riuscita a cambiarmi, e mi faccio schifo". Può sembrare una cosa stupida, ma non lo è, perché sei lì con un piccolo che piange in continuazione e non ti va di lasciarlo lì che urla e non ti concedi neanche quei quindici minuti di doccia. E questo mi fa dire che c'è fiducia tra noi, perché se fosse stato tempo fa, avrei fatto finta di nulla, dato Paolo al papà e sarei andata a cambiarmi, e invece mi sono sentita di consegnargli queste cose, sapendo di trovare tanta accoglienza dall'altra parte. Questo per me significa potersi fidare. (C1, I4 - *Moreno*)

Erica: Reciprocamente possiamo crescere, lo stiamo già facendo; a volte mi dice ad esempio: "Che brava che sei con Anna quando fai questa cosa ..."; questo basta per dare fiducia ad una mamma alle prime armi. Come per me dare valore alle sue azioni come papà, dargli un feedback positivo, ad esempio alla sera dirgli: "Grazie che prendendoti cura di Anna mi permetti di farmi una doccia con calma ...". Ci diciamo spesso come sia più facile darci dei feedback negativi che non di sostegno; e in questa situazione ancora di più; ma i nostri difetti sono gli stessi di tre mesi fa. Però si amplificano nelle situazioni di stress, momenti di stanchezza, di fatica. Effettivamente è molto difficile valorizzare i momenti di ascolto e di fiducia, mentre è molto facile criticarci. (C1, I5 - *Lucio*)

Laura: Un episodio nel quale ho perso ulteriormente fiducia verso Giorgio è stato quando, prima della nascita della seconda bambina, Giorgio si è trovato in cassa integrazione. Mi ricordo che in quel periodo lo svalutavo, lo sminuivo perché, oltre a tutti i nostri problemi, gli dicevo che i suoi datori di lavoro avevano scelto di far restare a casa lui, tra tutti, perché era incapace, non era adeguato a quel lavoro, e probabilmente era il tecnico più scadente tra i suoi colleghi. E questa è stata la goccia che ha fatto traboccare il vaso, facendo andare completamente in confusione Giorgio come persona. Successivamente ricordo che lui è andato dal suo responsabile di lavoro a raccontare la mia reazione, e questi gli spiegò che la scelta era stata fatta solo perché lui era il più giovane, al contrario di come l'avevo vissuta e vista io. Quindi anche in quella situazione ho dato un colpo alla fiducia. La mia reazione era stata data da tutta la rabbia che avevo dentro, avevo trovato un canale per buttargli addosso tutto quello che avevo accumulato. L'averlo messo in discussione come lavoratore è stata una cosa grave, e solo dopo un po' di tempo mi sono resa conto di questo. [...]

A rinforzare quei momenti di tensione in cui io purtroppo addossavo a lui tante colpe, c'è stato un altro episodio. È stato quando ho partorito la seconda bambina e Giorgio è venuto a prendermi all'ospedale con suo fratello invece di venire da solo a prendere sua moglie, sua figlia, magari portando anche la sorellina che aveva già sei anni. Per me, quel rientro a casa con la nostra nuova creatura doveva essere un momento intimo, bellissimo, solo nostro; ed io ero molto seccata per avermi privato di quel momento tutto nostro. Ricordo ancora quante volte gli ho rimarcato quel fatto, quasi canzonandolo e deridendolo per non essere stato in grado di essere autonomo in quella occasione. [...] Ho iniziato a fargli pesare anche il fatto che se da giovane avesse continuato a frequentare il quarto e quinto anno delle superiori, questi problemi non ci sarebbero stati. In questo modo continuavo a colpire la sua autostima che fortunatamente non ho demolito. Ecco, questo mi ricordo come conseguenza di questa distanza tra di noi. Pressandolo in questo modo, mi sono resa conto di quanta poca fiducia gli davvo come uomo. (C2, I6 - *Giorgio*)

Marco: A me aveva scombuscolato molto la nascita delle bambine. Lei era molto attaccata alle bambine per tutta la crescita, ne aveva fatto proprio uno scopo di vita, e io mi sono sentito completamente messo da parte. E i buchi che si provano all'interno della relazione

alla fine si ha bisogno di andare fuori per riempirli. Poi in quel periodo avevo un sacco di pensieri tra la casa nuova, il lavoro, la mamma ammalata, e inizialmente pensavo fossero queste le cause scatenanti del mio malessere, e l'alcool era il mio anestetico e io non mi fermavo mai, a volte mi capitava persino di alzarmi di notte per andare a bere. Quando si è presi dall'alcool non c'è più niente, non ci sono nemmeno gli affetti, ma solo quello. E qui si può solo immaginare che fine abbia fatto la fiducia. Avevo completamente delegato tutto a lei le incombenze della famiglia, anche a livello economico. (C2, I7 - Alberta)

Miriam: Di quella situazione [difficile tra di noi] mi assumo la mia parte di responsabilità poiché, nonostante io non lavorassi in quel periodo, frequentavo costantemente l'ambito universitario, per la mia cultura e per il fatto che ero convinta di sapere più di lui. E queste mie armi ho iniziato ad utilizzarle con disprezzo contro di lui. Inoltre, sempre in quel periodo, presentavo una sfiducia profonda nei suoi confronti per quanto riguarda la gestione di mia suocera. Mi aspettavo da parte sua un atteggiamento di forza per sostenere la nostra coppia, mentre io ho sentito un mettermi da parte. Tutto questo ha provocato in me una grande delusione nei suoi confronti e nei confronti del nostro matrimonio. L'ho vissuto come un gesto di slealtà nei confronti del rapporto coniugale al quale non dava un'adeguata importanza. Eravamo in guerra. L'apice lo si è toccato con la sua relazione extraconiugale, dove c'era questa terza persona.

Gianluca: Tutto questo mi ha fatto molto male e continua a farmene ancora. Io non sentivo una donna [riferito alla moglie] accanto, sentivo solo ostacoli per ogni cosa. Inoltre io non sentivo nulla di quello che lei diceva e pensava su di me, io non sono assolutamente un mammone, e tutto ha portato al crollo di fiducia; era un po' come se ognuno proseguisse la propria strada separata dall'altro. Adesso, a distanza di tempo, mi dà ancora un leggero fastidio perché lei non l'ha ancora capita del tutto; però ora la viviamo in modo completamente diverso, ci vivo sopra e prima e poi con il tempo capiremo; anche se, con il senno di poi, sono stati momenti davvero brutti, sono ricordi pesanti, soprattutto perché il bambino ne ha subito le conseguenze. E quindi questa incapacità di gestire la cosa poi ha determinato molto della nostra storia e della nostra reciproca fiducia, poiché è andata avanti per tanti anni. Ammetto che anche adesso continuano ad esserci degli esiti, poiché il tutto è messo lì, nascosto sottocenero ... vado a tirare fuori cose che non c'entrano, ma sono proprio le dinamiche che hanno distrutto tutto quello che insieme avevamo costruito. (C2, I8 - Miriam)

6.4.8.3. *Il confronto in coppia e con altre famiglie*

Nelle narrazioni spesso le dimensioni di ascolto, dialogo, riconoscimento, confronto sono intrecciate tra loro. Il confronto in coppia e con altre persone e famiglie è però fatto emergere talvolta come dimensione esplicita che contribuisce a sviluppare fiducia:

Moreno: Sì, credo che ciò che abbia reso sereno questo periodo - seppur nelle difficoltà - sia stato il confrontarsi tra noi. Anche nelle cose più banali, sia nel prendere scelte per Paolo, sia nel prenderle tra noi. (C1, I4 - Carla)

Carla: Abbiamo avuto nostro figlio quasi in contemporanea ad una sua [di Moreno] cugina, e quando sei giovane e spaesata, per me vuol dire tanto ... è tanto utile ... ad esempio anche solo per confrontarsi, per una visita da fare, cose da pensare, ad esempio ... cose che ti dicono. Perché a quanto pare quando arriva un bambino sembra che tu debba avere un magazzino da quante cose servono, e invece confrontandomi con mia cognata o con chi c'è già passato è utile per non trovarsi allo sbaraglio. Sembra semplice, ma è utile. Avere un figlio è bellissimo e immenso, ma è una cosa proprio grande! Io non mi sento sola, perché quando parlo del bambino parlo sempre al plurale, perché lui [il bambino] è sia mio che suo [di Moreno], allo stesso livello. E le cose le abbiamo sempre fatte insieme, qualsiasi scelta è condivisa. Però è bello anche fare il percorso della gravidanza con qualcuno ... (C1, I4 - Moreno)

Erica: Ti faccio un esempio, che mi aiuta a spiegarmi meglio: l'allattamento, che effettivamente non è una cosa facile, o almeno non mi risulta che lo sia; per molte mamme è una rinuncia in partenza, e noi abbiamo la fortuna di esserci confrontati con due esperienze molto diverse, e soprattutto abbiamo la fortuna di avere delle persone su cui contare; cioè ho proprio le mamme, le cognate, i fratelli, le sorelle che possiamo chiamare, vengono qui di persona e in base alla loro esperienza, attraverso una parola o un gesto che potranno fare, mi potranno tranquillizzare su questo aspetto e magari anche dare delle dritte concrete, senza per questo farmi sentire incapace. (C1, I4 - *Lucio*)

Laur: Parlando sempre riguardo al nostro cambiamento grazie al percorso [*Retrouvaille*] ... ti diciamo che abbiamo provato ad usare un metodo diverso per non trasformare il confronto in discussione. Uno dei due si fermava quando non si riusciva più a tenere a bada il parlare, questo soprattutto all'inizio; magari anche spostandosi di stanza. Era un metodo deciso insieme per darsi dei limiti al fine di evitare lo scontro.

Giorgio: Soprattutto quando si è in preda alla rabbia, si dicono e si fanno cose che poi a freddo senti il pentimento che ti sovrasta, per questo abbiamo deciso di fare così. (C2; I6)

6.4.8.4. *Dono*

Anche la dimensione del dono appare talvolta in maniera esplicita. In realtà, essendo il dono un atto fiduciario, molte altre narrazioni possono essere lette in maniera implicita come relazioni di dono. Mi limito qui ad alcune citazioni esplicite:

Claudia: ... Però nella serenità e nelle scelte che abbiamo fatto il pensiero non è stato "oddio è arrivato questo figlio, e adesso? è arrivato un problema in più" ...

Franco: Anzi. È stato un dono! ... qualcosa che ci ha stimolato, qualcosa di diverso dalle solite prospettive ... ci ha spinto a non vederci più solo come marito e moglie, ma a vederci anche come papà e mamma, per cui sicuramente poni una fiducia che non è più solo nella relazione nostra, ma anche nei confronti di questa creatura che sta arrivando. (C1, I1)

Moreno: Facendo un passo indietro rispetto all'appoggiarsi a qualcuno anche nella rete familiare, riconosco sempre che abbiamo avuto un grande dono, sia nell'organizzare il nostro matrimonio, sia nel giorno stesso del matrimonio ... abbiamo avuto veramente molta gente che ci ha aiutati e sostenuti. Nelle reti di amici, familiari, parrocchiani ... tutti hanno fatto davvero molto, concretamente, nell'organizzazione e anche nel supportarci e starci vicino. Per cui siamo stati talmente fortunati che se dovessimo avere bisogno di confrontarci o di parlare con qualcuno so che l'aiuto di qualcuno c'è. (C1, I4 - *Carla*)

6.4.8.5. *Aiuto reciproco*

L'aiuto reciproco emerge sia nella forma dell'aiuto in coppia, sia nel reciproco aiuto tra famiglie e nella comunità:

I: *Quindi potremmo dire che fare esperienza di una rete di aiuto, di qualcuno che è disponibile e che c'è, può fare la differenza nell'affrontare l'incertezza in maniera fiduciosa ...*

Carla: Assolutamente sì! ... può sembrare sciocco, ma una ragazza che abita qui vicino, che ha avuto quattro bimbe in poco tempo, vedi che è molto sola, il marito è sempre via per lavoro ... e questa cosa fa un po' paura. Io so che se dovesse succedere qualcosa non sono sola, che Moreno c'è sempre, che ho mia mamma disponibile ... e fa la differenza. Si ha bisogno di una rete di sostegno ... anche nei momenti più semplici in cui si pensa di non riuscire a farcela a gestire tutto. Mi è capitato con mia cognata: sono andata a trovarla dopo che ha avuto Giulia, e la bimba piangeva, così l'ho cullata un poco io e si è

calmata ... ed era solo un “cullare” diverso da quello della madre. E penso che come tutti avrò bisogno anch’io ... sembrano cose piccole e stupide, ma non lo sono. (C1, I4 - *Moreno*)

Erica: Fortunatamente ci viene molto naturale chiedere aiuto, ma perché fin da subito si sono fatte vicine le famiglie, sia nella relazione, che nella gravidanza. Quindi non serve tante volte che chiediamo aiuto, molto spesso ci vengono a chiedere se abbiamo bisogno di aiuto, come stiamo, che paure abbiamo sulla gravidanza, sul parto. (C1, I5 - *Lucio*)

I: Se questa espressione e ascolto [nel gruppo di condivisione] hanno prodotto un clima di fiducia, questa fiducia cosa ha prodotto dopo?

Lucio: Ad esempio, oltre alle due coppie già presenti, due coppie (tra cui noi) si sono formate. Un effetto è stato sicuramente la creazione di legami.

Erica: Altri effetti, grazie all’ascolto e alla fiducia, hanno costruito relazioni amicali molto profonde, di mutuo aiuto concreto, di dialogo, di occasioni di divertimento. (C1, I5)

6.4.8.6. *Responsabilità / Impegno*

Come già accennato, le dimensioni della responsabilità e dell’impegno richiamano la dimensione etica della relazione. Ciò non toglie che siano percepite anche come fattori di processo che emergono dalle relazioni di fiducia:

Claudia: Quando ci si sposa, la fiducia che ci diamo sembra sia quasi un impegno più che una promessa. Cioè, io mi impegno a riporre la mia fiducia in te, nella gioia e nel dolore, nella salute e nella malattia, però non è che l’ho firmato come fosse un contratto per cui “se non è così, succede che ...”. Ma è più un ricordarsi che ci siamo impegnati e che il nostro è un “sì” ogni giorno, e non solo di due anni fa. Anche se poi è difficile nel quotidiano. Perché se ad esempio mi dici che torni ad un’ora e poi non è quella ... se non me la dimostri così la fiducia ... non è che si tratta solo di non tradirmi con qualcun altro. La fiducia non è intoccabile perché si manifesta nelle piccole correttezze, piccoli accorgimenti. (C1, I1 - *Franco*)

Carlo: Da quando abbiamo saputo che sarebbe nato il bimbo, io mi sento ancora più legato in termini di affetto e di fiducia ad Arianna. Arianna è una donna fantastica, con l’attesa di Giacomo mi sono sentito di dover proteggerla ancora di più, starle vicino ancora di più. Se non hai un rapporto di fiducia questa protezione diventa soffocamento. Io sento questa responsabilità di aver creato questa bella famiglia; non la sento come responsabilità pesante, anzi mi solleva, ti dici che ce l’hai fatta, ce la sto facendo, ed è grazie ad Arianna, al nostro rapporto e alla fiducia che reciprocamente ci ispiriamo. (C1, I3 - *Arianna*)

6.4.9. *Le relazioni nell’intervista narrativa*

Nella vita quotidiana e nelle situazioni di ricerca le storie personali possono essere narrate con modalità e in contesti molto diversi tra loro. Nel nostro caso le interviste narrative sono state svolte in coppia. In ognuno dei 17 step ho quindi incontrato una coppia (tre volte le coppie del Corpus 1, una sola volta le coppie del Corpus 2). Ogni racconto personale è stato quindi pensato, elaborato ed espresso nella propria casa, con davanti a sé il proprio coniuge e l’intervistatore. Le narrazioni non sono state perciò una lunga e unica espressione di sé, ma

una lunga conversazione; in primo luogo con il proprio coniuge, in secondo luogo con me come intervistatore. Più volte nel corso delle interviste i soggetti fanno riferimento alla possibilità dell'intervista come inedita possibilità di riflessività sul tema fiducia e alle riflessioni che nascono tra un'intervista e un'altra. Inoltre frequentemente si rivolgono al ricercatore per sviluppare collegamenti, cercare feedback, tentare migliori espressioni del proprio pensiero. In particolare con le coppie del Corpus 1, i tre step dell'intervista hanno permesso in tutte le cinque situazioni di far crescere progressivamente un clima di rilassamento, di apertura e di fiducia. Di seguito riporto alcune conversazioni che esemplificano queste interazioni:

Sara: Io sono sicura della fiducia che do a lui. È una cosa reciproca ... però per stare bene in una coppia prima devo stare bene io, a 360 gradi. Io mi sono sempre fidata di Roberto, è stato istintivo ...

Roberto: Ma cos'è stato a farti fidare ciecamente di me, o a farti dire quando la fiducia è nata?

Sara: Quello che è nato anno dopo anno. Non ci sono mai stati problemi tra me e te. Fortunatamente.

Roberto: Sì, ma è stata la mia correttezza, o la mia persona ...?

Sara: Ma perché forse due persone che dovevano incontrarsi si sono incontrate. E queste siamo io e te. Secondo me il destino è il destino. È una cosa che doveva succedere tra me e lui. Come quando due si incontrano e poi succede un "patatrac", è una cosa che doveva succedere. E nulla avviene per caso. Quindi secondo me ... quello che abbiamo costruito, da allora fino ad oggi ... ci sono stati dei cambiamenti positivi, una maturità e la fiducia, alla base, che è cresciuta con noi. Siamo stati noi due insieme che abbiamo fatto crescere la fiducia ... il confrontarsi tra di noi ... perché comunque viviamo anche fuori, lavoriamo fuori dalla casa ... (C1, I2)

Lucio: Allo stesso tempo, e per me ha a che fare con la fiducia, lasciamo Anna in braccio a chiunque, diamo fiducia a tutti gli amici, forse Erica un po' di più; io la do volentieri, ma ho sempre l'occhio attento.

I: ... sembra quasi che il prendersi cura di questa nuova vita abbia intensificato alcuni tratti personali di debolezza di entrambi ...

Erica: Per me si è intensificata l'insicurezza, l'inadeguatezza ... adesso a maggior ragione perché il compito di genitore è il compito più difficile della vita. Magari le nostre modalità sono solo diverse ... ci auguriamo che Anna cresca pensando che le cose si possano fare non solo secondo una modalità; sua madre e suo padre avranno modalità diverse di fare le cose, di rapportarsi agli altri; quale la più giusta? Probabilmente ci sono solo modalità diverse ... forse io come donna e mamma lo sento un po' di più perché dopo un parto si vive una tempesta di emozioni, alcuni giorni si è molto cariche, fiduciose di essere delle brave mamme; altri giorni sono terribili, perché Anna ha dormito male, perché piange sempre, perché non si trova una soluzione ... quindi se in quel determinato giorno mi si mette in discussione, io mi chiedo: "Ma sono in grado di fare la mamma?". Questo per essere stemperato ha bisogno di qualcuno che ti dica: "Sì, sei la migliore mamma che Anna potesse avere, perché è tua figlia". Queste parole io non le ho ricevute da mio marito, le ho ricevute da altri, soprattutto da altre donne già mamme; ma questo è anche normale, perché essendo maschio ha un'altra sensibilità e non vive quello che vivo io come mamma. È impossibile che lui possa essere empatico come lo possono essere altre mamme. (C1, I5)

Laura: Ho piacere di farti capire [rivolta all'intervistatore] da dove veniva la mia pesante lacuna nell'apprezzare Giorgio: io sono la terza di sei figli, cinque femmine e un unico maschio, più grande di me di due anni. Vivevamo anche con la nonna paterna, vedova da molti anni. Quando è nato mio fratello, ha voluto che si chiamasse come mio nonno. Vedeva in lui il seguito della sua famiglia e ha riposto in lui tutte le attese e le sue aspettative di famiglia. Da subito lei, e anche poi i miei genitori, hanno avuto una

preferenza sfacciata per quel mio fratello, una preferenza molto evidente ed esagerata. Io, che sono forte di carattere e che mi piace essere e dimostrarmi una persona valida, ho sempre dovuto lottare per rendermi visibile ai miei genitori. Puntavo sempre “alto”, volevo essere “sopra” facendo le cose al meglio, al fine di ottenere un gratificante “brava Laura”, un “brava” che non è mai arrivato per me. Sentivo invece sempre e solo il “bravo Giuseppe” per mio fratello. Mi ricordo che in quarta elementare ho fatto un maglione a ferri che mia nonna mi aveva insegnato a fare, e sono andata dalla mamma per farle vedere quanto ero stata brava. Le dissi: “Mamma hai visto che brava sono stata?”. Ricordo che anche in quella occasione una lode per me non è arrivata. Purtroppo io ho portato tutta quella frustrazione su Giorgio. Nel nostro rapporto infatti io volevo predominare inconsciamente, e l’ho capito solo dopo, perché non avevo mai fatto un percorso serio come quello che avevamo intrapreso con *Retrouvaille*. (C2, I6 - Giorgio)

Claudia: Quindi già il fatto di esercitarsi insieme, di continuare a portare un po’ di ossigeno e di allenamento a provocare un po’ la coppia ... perché per il ritmo che noi abbiamo - sia lavorativo che in parrocchia - si tende comunque a fare molto e a non riuscire poi a condividere tutto questo fare; così ti rimane il ricordo delle esperienze belle condivise insieme con altri o solo mia e sua, ma non ci si abitua a raccontarsi ... Ad esempio anche questo stesso tuo invito [si rivolge all’intervistatore] a raccontarci e raccontare delle cose nostre, personali, dove non si sa bene cosa dire perché non è un test a domande, ma è libero ... è diventato spazio da sfruttare come un tempo nostro e di ascolto. Anche se il nostro pensiero è “mah, effettivamente mi sono dimenticata di dire questa cosa ... perché pensandoci mi è venuto in mente che si collega a questo ...”, che è bello, ma che nella quotidianità non succede. Perché non è che ci si mette a parlare di fiducia; si vivono delle situazioni ... perché nella quotidianità magari gli dico frasi come “ecco vedi, non mi posso fidare di te perché sei tornato a casa tardi anche oggi”, che spesso vengono viste più come delle provocazioni che occasioni per riflettere su cosa o come possiamo cambiare insieme. (C1, II - Franco)

Franco: ... però devo dire che se penso a questi due mesi riconosco che c’è qualcosa in più rispetto alla fiducia. In qualche modo la percepisco in maniera diversa ... ora mi risulta difficile spiegare ... sicuramente sapere che mio figlio è con mia moglie mi dà una tranquillità smisurata ... infinita! Conosco mia moglie, Cristina, so quali sono le caratteristiche sue e ho una fiducia ... che va al di là della fiducia stessa ... non so neanche come esprimerla. Non ci avrei neanche pensato se non ci fosse stata questa intervista. Per me lei ha proprio “carta bianca”! Poi, se penso al futuro anche io come lei [*Claudia*] inizio a chiedermi “A chi lo lascio? Come faccio?” ... però riguardo la coppia percepisco una stabilità ... una fiducia che è aumentata. (C1, II - *Claudia*)

Carlo: Abbiamo anche riflettuto dopo la prima intervista ...

Arianna: Non c’è stato il vincolo di domande e risposte ... di fatto ti abbiamo raccontato la nostra vita, senza una traccia concordata ...

Carlo: Per noi raccontarci è normale, quindi è stato semplice ... (C1, I3)

Carla: Mi viene in mente una situazione recente con un’amica con cui sono cresciuta, che sta passando un momento non proprio facile, perché sta mettendo in discussione un bel po’ di cose importanti della sua vita. Noi ci siamo sempre dette tutto e siamo cresciute insieme. E il dolore grande per me è stato venire a sapere certe cose da altre persone, perché a me non ha avuto il coraggio di dirlle per la paura di un mio giudizio nei suoi confronti; e questo mi ha fatto malissimo. L’ho sentito proprio un tradimento della fiducia che c’è sempre stata tra noi due [...] Poi ci siamo già un po’ parlate ... ma sicuramente questa cosa lascia una cicatrice che difficilmente si rimarginerà, perché mi ha instillato un po’ un punto di domanda ... e magari le prossime volte avrò sempre il dubbio sulla sua sincerità. [...] È il classico esempio del vaso rotto e poi riparato che può riprendere la sua forma, ma mai perfettamente. Poi magari chissà ... perché è recente questa cosa ... e magari con il tempo si sistema ... però non è facile. Alla fine aiuta anche a crescere ... ho avuto un rapporto sempre così perfetto che ci sta anche un po’ di destabilizzazione ...
I: *Quest’immagine del vaso rotto riguardo alla fiducia è interessante ... il vaso rotto non potrà mai tornare quello di prima se la fiducia è stata tradita. Però c’è da chiedersi se sia necessario che torni come prima ... perché potrebbe rompersi, essere aggiustato e tornare pure più bello ... Penso a quei vasi giapponesi, alla tecnica del kintsugi ...*

Carla: ... in cui sono valorizzate le crepe ...

I: ... può essere un'immagine interessante! Ciò forse sta a significare che una fiducia tradita può essere ricostruita, ma che probabilmente sarà necessario ricostruirla su nuove basi, facendo altre esperienze ...

Carla: Ragionandoci anche un po' su, mi rendo conto che forse quello che c'era prima era un rapporto idilliaco, ed un rapporto senza nessuna difficoltà ha qualcosa che non va. Probabilmente questo è stato un po' un bagno di realtà nei confronti dei limiti che ognuna delle persone ha. Perché non vuol dire che se io tradisco la tua fiducia finisce tutto ... dipende sempre da cosa succede. Sicuramente il rapporto cambia, ma non è detto che debba essere per forza peggiore ... può essere anche migliore.

Moreno: Riprendendo il discorso del vaso: ripararlo con l'oro può cambiarlo in meglio, anche. (C1, I4)

7. Conclusioni e aperture sul futuro

Per provare a delineare alcune considerazioni conclusive è necessario in primo luogo riprendere l'articolata domanda di ricerca: *Cosa dicono le persone sulla fiducia? Quali sono i complessi di azioni che producono fiducia? Che cosa fanno le persone perché si sviluppi fiducia? A sua volta la fiducia cosa promuove nelle persone, nelle relazioni, nei contesti?*

Nella sezione 5 ho espresso una sintesi della prima parte del lavoro. In questa ultima sezione mi propongo di fare una sintesi conclusiva a partire dall'analisi tematica delle interviste narrative al fine di far emergere quali connessioni le coppie individuano tra la fiducia, i loro percorsi di vita e la costruzione delle loro identità personali, coniugali e familiari. In particolare ho cercato di comprendere come, nelle loro narrazioni, vengano messi a tema i principali fattori di processo che nella prima parte ho individuato come necessari per la costruzione di relazioni di fiducia.

Da un'analisi attenta delle 17 interviste alle 8 coppie coinvolte mi sembra di poter affermare che:

- In linea con l'approccio narrativo assunto, i contesti nei quali prendono forma i percorsi di vita si rivelano fondamentali per lo sviluppo della fiducia e la costruzione delle identità (§ 6.4.2.). Nei racconti raccolti i riferimenti ai contesti di vita sono plurimi e articolati; i contesti di vita risultano in questo senso determinanti per la costruzione della fiducia secondo una traiettoria o un'altra. Il contesto centrale è sicuramente quello familiare, ma, in relazione alle fasi di vita, anche le relazioni amicali, il contesto comunitario (parrocchia, lavoro) sono importanti. Emerge una visione unanimemente negativa, pur con diverse sfumature, sul processo di costruzione della fiducia in riferimento al contesto macrosociale. Ciò consolida quanto sostenuto nella prima parte in riferimento al fatto che la fiducia è propriamente legata all'incontro interpersonale; fuori da tale contesto, il termine fiducia è in un certo senso utilizzato in maniera impropria; fa riferimento cioè ad altre dinamiche sociali (e, in specifico, macrosociali).
- Nella raccolta dei ritratti della fiducia (§ 6.4.3.) emerge con forza quanto, nei racconti di "incarnazioni" della fiducia, le attenzioni al processo relazionale siano fondanti per lo sviluppo della fiducia: il dedicarsi all'altro, l'attesa, il rispetto dell'altro e dei suoi tempi, l'ascolto, l'attenzione, l'essere accanto, l'accompagnare, il riconoscimento, il raccontarsi. Quasi a dire che, anche quando la fiducia assume dei tratti personali, è comunque riferita ad una persona in relazione. L'attività riflessiva sulla fiducia svolta dalle coppie attraverso le interviste, fa emergere in tal senso una sottesa antropologia relazionale; la persona

cioè emerge sempre come essere-in-relazione, è sempre una persona “rivolta a” (come suggerisce una possibile significato etimologico del termine persona in greco: *pros-opon*).

- Per quanto riguarda le tipologie della fiducia emerge dalle interviste la pluralità, in termini di ricchezza, che troviamo anche nella letteratura: dalla fiducia di sé, alla fiducia negli altri; dalla declinazione della fiducia come fede (molto presente, verosimilmente per il tipo di orientamento religioso che caratterizza quasi tutte le coppie) alla fiducia come affidamento e come fiducia cieca; dalla dimensione etica della fiducia alla declinazione di genere della fiducia; dalla fiducia di base alla fiducia sistemica passando per la dimensione relazionale della fiducia. Ciò conferma l’ampia connotazione del termine fiducia; se da una parte questo rende problematica una sua definizione univoca e chiara una volta per tutte, dall’altra ne segnala la sua pervasività significativa nei contesti di relazione interpersonale, familiare e comunitaria.
- Le dimensioni etiche della fiducia, profondamente connesse alla logica di processo relazionale che si sviluppa nel tempo, sono molto presenti nei racconti: in primo luogo la sincerità, ma anche la chiarezza, la trasparenza, il rispetto, la responsabilità, la protezione, il sostegno, il reciproco prendersi cura. La relazione vissuta in coppia emerge come articolazione delle dimensioni etica e affettiva. La fiducia, in fondo, prende forma sempre come patto fiduciario; dimensione affettiva (fiducia) e dimensione etica (patto) assumono nei racconti una sorta di opposizione polare (cf. Guardini, 1925): si escludono e si implicano a vicenda, una non è dicibile senza l’altra; e nella relazione si esprime inesausta tale tensione. Inoltre la dimensione del dono come atto fiduciario emerge dalle interviste anche attraverso il paradosso dell’obbligo del dono (cf. Mauss, 1950): il dono, in quanto atto fiduciario, impegna, poiché suscita il desiderio di restituzione in un continuo processo di dono, accoglienza e restituzione che consolida e rende vitale il legame nel tempo.
- Nel progressivo approfondimento dell’analisi tematica ho collegato tra loro delle vere e proprie argomentazioni/teorie quotidiane sulla fiducia; è interessante notare come le principali argomentazioni esprimano teorie che connettono fiducia, conversazione e narrazione e che fanno emergere la dimensione relazionale ed etica della fiducia. La lettura connessa tra esperienze e argomentazioni delle coppie intervistate rivela tutta la ricchezza di un processo di riflessività sulla fiducia. Alcune coppie lo hanno espresso anche in maniera esplicita: raramente (o mai) c’è l’occasione di riflettere in famiglia (e, aggiungo, nella comunità) su come viviamo la fiducia; allo stesso tempo la fiducia impregna le nostre relazioni tanto da non

riuscire nemmeno ad immaginare dei legami (ma, in fondo, anche delle semplici connessioni) senza fiducia.

- Il passaggio dalla diade alla triade si conferma come momento critico in cui la relazione deve essere regolata in seguito ai forti cambiamenti; di conseguenza il prendersi cura di una nuova vita rimette in gioco alcune dimensioni relazionali (in particolare del riconoscimento reciproco delle identità e della capacità materne, in primo luogo, e paterne) nel nuovo contesto familiare. Le narrazioni delle coppie tengono sempre molto unite le identità personali (uomo-donna), coniugali (sposo-sposa) e genitoriali (padre-madre). Ciò rafforza l'importanza, anche nella prospettiva della pedagogia familiare, di considerare sempre in forte connessione le dimensioni coniugale (*essere con*) e genitoriale (*essere per*); ciò che relazionalmente la coppia coniugale costruisce nel tempo in termini fiduciari, alimenta la relazione di fiducia tra generazioni. Nel tempo la riflessività sulla fiducia tra genitori e figli (lo si nota già nelle ultime interviste alle coppie con il figlio solo di alcuni mesi) alimenta la crescita delle identità personali e coniugali.
- Il filo rosso di tutto il lavoro è la dimensione della fiducia come emergenza della relazione. La fiducia cresce e si sviluppa nel tempo (o decresce e viene inibita) in precisi contesti coniugali, famigliari, comunitari e sociali. Nelle sezioni della parte empirica che analizzano i processi di costruzione, tradimento e ricostruzione della fiducia, appare con forza la centralità dei fattori di processo esplorati nella prima parte del lavoro; sia come processi determinanti per la costruzione della fiducia, sia, nel caso siano negati, nei processi di tradimento. Anche il processo di ricostruzione della fiducia risulta caratterizzato dall'importanza della rivitalizzazione delle stesse dimensioni relazionali (in particolare l'ascolto, il dialogo dei sentimenti, il riconoscimento dell'altro attraverso particolari attenzioni) che chiedono pazienza e tempo per ri-consolidarsi.

Tutti i fattori di processo individuati nella prima parte del lavoro emergono con frequenza e rilevanza nelle narrazioni delle coppie. In particolare l'ascolto/dialogo e il riconoscimento, pur espressi con termini e locuzioni varie, risultano centrali; emergono con chiarezza anche i fattori del confronto e del dono. Risultano rilevanti le dimensioni dell'impegno, della responsabilità e dell'aiuto reciproco (insieme alle molte declinazioni delle dimensioni etiche). La cooperazione come fattore di processo (verso l'uscita nel diagramma di flusso - cf. Schema 4 – Prima parte) non emerge nelle interviste delle famiglie. Di fatto la cooperazione è un fattore associato normalmente più a dimensioni di gruppo, organizzative e comunitarie, che non familiari. La dimensione della cooperazione emergerebbe probabilmente,

come dirò tra poco, in una ricerca sulla fiducia più rivolta ad esplorarne i risvolti partecipativi e comunitari.

- Una breve analisi delle conversazioni tra i coniugi e tra essi e l'intervistatore rende l'idea di come le narrazioni siano sempre frutto di conversazioni plurime all'interno di contesti situati. Ho affrontato seppur brevemente nelle sezioni 4.1.2. e 6.4.9 la relazione tra intervistatore ed intervistati. La forza dell'intervista narrativa è emersa soprattutto nella relazione di fiducia che con le coppie (in particolare del Corpus 1) si è consolidata nel tempo. Il racconto di particolari intimi, a volte di veri e propri drammi coniugali e familiari, e la mancanza di reticenze a raccontarsi è allo stesso indicatore di tale fiducia e monito ad accostarsi alle coppie con un atteggiamento di ascolto profondo, di riconoscimento della specificità della loro storia, di non giudizio. Non è irrilevante, in questo senso, il feedback che alcune coppie hanno espresso sulla valenza autoformativa che l'esperienza di raccontarsi ha avuto per loro.

Come ho già affermato più volte, il tipo di ricerca teorica ed empirica non mira né a spiegare né a dimostrare nulla. L'obiettivo era una comprensione della questione fiducia nella relazione tra letteratura ed esperienza. Il percorso di ricerca conferma, in fondo, uno statuto fragile della fiducia, ma, contemporaneamente, ne rileva la centralità per le relazioni familiari e sociali in un tempo in cui la percezione della fiducia come mancanza si fa sempre più evidente.

Nell'analisi della letteratura se, da una parte, la fiducia è considerata da molti come una proprietà delle relazioni, dall'altra pochi autori cercano di comprendere quali dimensioni/fattori relazionali la promuovano. Sebbene, come ho rilevato nella prima parte del lavoro, più di qualche autore (cf. Mutti, 1987 e 1994; Donati, 2003; Origgi, 2008) si chieda quali fattori contribuiscano a sviluppare fiducia, non ho trovato approcci che in maniera sistematica si occupino di questo. Il mio tentativo è andato in questa direzione. Mi pare dunque che ciò che emerge dalle interviste confermi che *la fiducia si presenta come emergenza della relazione* o, altrimenti detto, *come fattore di processo* o *come outcome della relazione* che, assieme ad altri fattori centrali nelle relazioni che promuovono interdipendenza, risulta decisivo per la costruzione di legami significativi, in termini di amore/con-unione o di alleanza nelle relazioni familiari. Allo stesso tempo mi sembra che l'individuazione dei processi di *ascolto*, *riconoscimento reciproco*, *confronto* e *dono* da una parte, e di *aiuto reciproco*, *assunzione di responsabilità* e *cooperazione* dall'altra, possa essere una prima articolazione di base dei processi di nascita e sviluppo della fiducia. Le narrazioni delle coppie (come anche gli stralci narrativi nella prima parte – cf. §§ 4.2.1 e 4.2.2.) arricchiscono decisamente in termini argomentativi l'importanza di quanto già emerso nell'analisi precedente, mettendo in luce come le *close-relationship* e la relazione tra queste e il contesto comunitario abbiano un

ruolo centrale per la costruzione del sé (e per i processi di crescita in genere) nella logica dell'interdipendenza. In queste relazioni la fiducia risulta un fattore fondamentale.

Nella sintesi conclusiva della prima parte facevo riferimento al fatto che, per esplorare la fiducia, è importante fare chiarezza, per quanto possibile, sull'articolazione della prospettiva antropologica, etica e pedagogica che fonda questa esplorazione: per costruire identità sane e interdipendenti, orientate al bene – *dimensione etica* –, è importante costruire relazioni che, nel tempo, si configurino come legami d'amore (in ambito affettivo) e di partecipazione (in ambito grupale, organizzativo e comunitario). Ciò è possibile dalla presa d'atto che sia ogni persona in quanto tale, sia ogni relazione, sono segnate dalla dimensione del limite, dell'incertezza, dell'insicurezza; nessuno, da solo, né nessuna relazione in quanto tale, può essere tutto, può soddisfare tutto, può conoscere tutto – *dimensione antropologica* –. Queste due dimensioni articolate tra loro, suscitano la domanda – *di ordine pedagogico* – su quali percorsi relazionali permettano di costruire tali legami e di guidare percorsi di crescita. Le relazioni fiduciarie, anche nella loro articolazione tra promessa, legge e alleanza, sono una risposta possibile (sicuramente necessaria anche se certamente non sufficiente) che, a partire da un livello accettabile di incertezza, aiuta la costruzione di legami che diano ai soggetti (individuali e collettivi) la possibilità di dare senso alla propria vita e di definire progressivamente ciò *che importa*.

La messa in luce della fiducia come qualità emergente della relazione chiede necessariamente l'approfondimento di ulteriori dimensioni connesse (una teoria narrativa dell'identità, l'approfondimento ad un tempo antropologico, etico, psicologico, pedagogico e sociologico delle numerose questioni in gioco); resta il rammarico per la constatazione di dover chiudere il lavoro con la sensazione che molte questioni affrontate richiederebbero ben altro approfondimento e ben altre competenze. Ma probabilmente il destino di ogni narrazione è di fare luce e al tempo stesso lasciare in ombra, di chiudere su alcune questioni e di aprirne altre.

7.1. Possibili traiettorie di ricerca futura

In questo senso ci sono almeno tre traiettorie di ricerca che la conclusione di questo lavoro lascia quasi del tutto inesplorate: innanzitutto l'esplorazione della *relazione tra fiducia e fede*. Il tema è ampissimo proprio perché dalla radice comune *fides* si sono sviluppati percorsi che, in ogni cultura e nel tempo, hanno fatto in modo che i due termini abbiano assunto nel tempo significati differenti, pur in relazione tra loro. Nelle scienze umane forse il primo tentativo di distinguere fede e fiducia è stato quello di Simmel (1922) più di un secolo fa; ma ancora oggi questa articolazione è affrontata in superficie, senza il necessario approfondimento (si veda ad

esempio l'equivalenza scontata che Marzano (2010) e Hart (1988) fanno tra fede e fiducia cieca).

Ritengo inoltre che possa essere molto fecondo continuare ad interrogarsi su ulteriori due questioni alle quali dedico qui di seguito uno spazio specifico.

La prima (da cui il presente lavoro era partito e che, per esigenze di ricerca, ho deciso di aprire per poi chiudere precocemente) è legata all'importanza della fiducia nei processi partecipativi volti allo sviluppo delle comunità; e specificamente il legame tra fiducia e partecipazione e tra fiducia e democrazia sostanziale.

La seconda è di ambito eminentemente pedagogico; a partire dalla fiducia come dimensione emergente dalla relazione, e vista la sua importanza nella costruzione dei legami, è doveroso chiedersi: *è possibile educare alla fiducia?*

7.1.1. *Fiducia e partecipazione, fiducia e democrazia*

Affrontando la questione della fiducia come fattore di processo, abbiamo collocato come dato in uscita del diagramma di flusso, tra le altre, anche la partecipazione. Considerare la partecipazione come l'esito della qualità dell'interazione tra i soggetti, significa porre particolare attenzione a tutti quei fattori di processo (e probabilmente anche ad altri) che fin qui abbiamo visto in connessione all'esplorazione della fiducia.

Nella riflessione politico-sociale e nelle pratiche del lavoro sociale ed educativo la partecipazione dei cittadini alla vita della comunità è sempre più considerata una dimensione-chiave in riferimento ai percorsi di vita individuali, al tessuto relazionale, alla costruzione del bene comune, alla vita dei gruppi, delle organizzazioni, delle istituzioni e della comunità locale.

Sebbene il tema della partecipazione sia da anni oggetto di studio (Rogoff, 2003 e 1990; Lave & Wenger, 1991; Wenger, 2006; Martini & Torti, 2003; Branca, 2003 a,b,c; Mannarini, 2004), non sembra emergere, pur nella molteplicità di modelli offerti dalla letteratura, un sistematico approccio, pur plurale, al tema (in particolare nell'ambito della psicopedagogia sociale e di comunità). A sua volta il legame tra fiducia e partecipazione, a prima vista, sembra per nulla esplorato.

Lo specifico aspetto della partecipazione nella/della comunità locale sembra non destare particolare interesse nella ricerca scientifica (ad eccezione forse dell'ambito psicologico di comunità). Al contrario, nella pratica del lavoro sociale emerge sempre più il gap tra le forme della partecipazione attesa (da parte dei cittadini, dei gruppi, delle istituzioni) e le forme della partecipazione realmente agita; il desiderio e l'attesa di partecipazione porta con sé un'insoddisfazione appresa dovuta a esperienze poco soddisfacenti nelle relazioni con gli altri,

nei processi di confronto e di decisione in gruppo, nella costruzione collettiva del bene comune.

Questa distanza nella pratica sociale tra partecipazione attesa e partecipazione agita non sembra però attivare una riflessione approfondita su quali approcci, metodi e strumenti possano realmente promuovere partecipazione; le domande aperte, in questo senso, sono molteplici: *quali pratiche sviluppano realmente partecipazione e quali la inibiscono? Come attivare processi gruppali, organizzativi e comunitari che sviluppino senso di comunità, attivino responsabilità individuali e collettive (leadership), consolidino coesione sociale? Quanto e come i cittadini (singoli e organizzati) possono incidere nelle politiche della comunità locale? Quali processi possibili per una costruzione “dal basso” delle politiche (in particolare educative e sociali) nella comunità locale? Quali processi facilitano la costruzione e le risposte ai bisogni, ai valori, ai problemi nella relazione io-gruppo-comunità? Cosa significa educare “democraticamente” in famiglia, a scuola, nella comunità? Cosa significa perseguire nella vita comunitaria una democrazia sostanziale? La disaffezione all’idea democratica è causata da pratiche che, pur perseguendola, inibiscono la partecipazione?*

Pur emergendo delle evidenze nella letteratura psicosociale, tanto che:

a livello individuale [...] la partecipazione [...] contribuisce a sviluppare forme di *empowerment* (intesa, più specificatamente, come percezione di una propria auto-efficacia, aumento della stima di sé, acquisizione di competenze), contribuisce a modificare atteggiamenti e credenze stereotipate, a formare una identità sociale e a incrementare il senso psicologico di comunità a livello dei singoli. A livello sociale, lo sviluppo di forme di azione sociale e collettive contribuisce a modificare norme e valori, a ridurre l’alienazione e l’assenza di potere e a sviluppare il senso psicologico di comunità a livello sociale e collettivo” (De Piccoli-Colombo-Mosso, 2003, p. 14),

permane la necessità di: (a) indagare il concetto di partecipazione presente negli attori di una specifica comunità locale; (b) comprendere su quali esperienze e credenze sia fondato tale concetto; (c) ipotizzare quali pratiche possano ridurre il gap tra partecipazione attesa e agita, e, di conseguenza; (d) esplorare in che misura il concetto di *fiducia* possa giocare un ruolo nella costruzione dei processi partecipativi; (d) delineare prospettive e pratiche per uno sviluppo di comunità (*community development*) volto a promuovere comunità di partecipazione (*community participation*).

(a) *Il concetto di partecipazione*

Il concetto di partecipazione ha un’estesa ampiezza semantica e, pur non esistendo una vera e propria psicologia della partecipazione (intesa come ambito scientifico e sistematico di studio e ricerca) (cf. Mannarini, 2004), la psicologia culturale e la psicologia sociale e di comunità hanno sviluppato negli ultimi anni importanti studi, ricerche ed interventi.

L'ampiezza semantica emerge non appena si impatti con i concetti di partecipazione politica, partecipazione sociale, partecipazione civica, partecipazione provocata, partecipazione spontanea (Mannarini, 2004), partecipazione periferica legittima (Lave & Wenger, 1991), partecipazione guidata (Rogoff, 1990). Ciò non toglie che si possano tracciare, o semplicemente precisare, alcune traiettorie di riflessione che focalizzino maggiormente l'importanza dei processi partecipativi nello sviluppo identitario dei singoli, dei gruppi e delle comunità.

Se Dewey (1916) afferma che dalla nascita alla morte ogni essere umano è un partecipante, ciò suggerisce che la dimensione della partecipazione non può essere marginale per una vita pienamente umana; in questo senso la partecipazione ai contesti di vita è da intendersi come "luogo" di realizzazione esistenziale dell'uomo, opportunità di costruzione di legami, di dialogo e di azione con gli altri per ri-significare insieme il mondo (Pozzobon, 2011). In particolare la relazione tra contesti socioculturali e traiettorie di sviluppo si è fatta strada in psicologia negli ultimi decenni. Iannaccone e Marsico (2009) affermano che:

all'interno del quadro di ricerca dedicato allo sviluppo psicosociale si è andata progressivamente affermando una prospettiva multidimensionale che considera essenziali, nella determinazione degli esiti evolutivi, non solo le caratteristiche dell'individuo e quelle ambientali che ne condizionano lo sviluppo, ma le modalità di partecipazione alle reti di relazioni nei diversi contesti di vita. In altre parole, oggi, più che in passato, si riconosce una chiara interazione fra fattori di tipo "individuale" e condizioni "socio-ambientali" nella spiegazione dello sviluppo umano. (p. 11)

In questo senso alcuni tra i principali approcci di riferimento di tale prospettiva possono considerarsi (i) l'approccio psicosociale di Lewin, (ii) l'approccio ecologico di Bronfenbrenner e (iii) l'approccio storico-culturale di Vygotskij.

(i) Lewin, nel già citato saggio *Il conflitto fra concezione aristotelica e concezione galileiana nella psicologia contemporanea* (1951) pone una prima distinzione epistemologica fondamentale: quella tra "sostanza" e "relazione" che prende forma nella sua spiegazione del comportamento dei soggetti, in quanto funzione dell'interazione tra la Persona e l'Ambiente - $C = f(P, A)$.

In riferimento alla partecipazione comunitaria ciò suggerisce che l'essenziale non sono gli elementi in sé, ma le interazioni tra gli elementi (cioè tra gli individui, tra i gruppi e tra i gruppi e le istituzioni). In questo senso "la psicologia sociale acquista perciò "un punto di vista "sovversivo", come l'ha definito Serge Moscovici, perché "contesta" la separazione tra l'individuale e il collettivo, tra lo psichico e il sociale, mostrando come molti fenomeni della nostra esistenza siano "simultaneamente psicologici e sociali", e come, affrontando i problemi che vi si collegano, si abbia "sempre a che fare con l'individuale ed il collettivo insieme, inseparabili" (Amerio, 2007, p. 13).

Non è raro, nella pratica operativa, constatare come persone che agiscono in contesti diversi (diversità di ambiente, di soggetti, di problemi da affrontare, di modalità scelte per affrontarli, di interlocutori sociali e istituzionali, ...) abbiano comportamenti a volte estremamente diversi (con i relativi esiti di prodotto e di clima relazionale). Per non cadere però nel rischio determinista che vede il sociale che produce/determina l'individuo, è importante introdurre almeno altre due dimensioni, strettamente interrelate, care a Lewin: la prima è l'idea di un ragionamento psicosociale che procede per problemi e non per oggetti (cf. anche Rogoff, 1990); la seconda è la valorizzazione delle competenze attive del soggetto, valorizzando quindi la dimensione dell'azione. L'intreccio tra queste dimensioni rende evidente il fatto che la persona è il principale attore del proprio spazio di vita; la sua percezione soggettiva della realtà (e quindi la percezione delle micro e macro realtà di vita come più o meno problematiche) è determinante sulle sue convinzioni e sui suoi comportamenti; ma tale percezione, e di conseguenza il comportamento, si strutturano nell'influenzamento costante con gli altri, con la comunità/società e con la cultura di riferimento. Ogni problema ha quindi la sua genesi e prende la sua forma nella relazione individuale-sociale-culturale, e in tale relazione va affrontato e risolto. Da qui l'approccio lewiniano di uno strettissimo legame tra la ricerca volta a scoprire le cause sociali e cognitive del comportamento e la ricerca volta a risolvere i problemi e indirizzata al cambiamento sociale (cf. Smith – Macie, 2004). L'approccio lewiniano risulta, fin da ora, punto di riferimento irrinunciabile per una riflessione sulla partecipazione volta all'apprendimento e al cambiamento sociale.

(ii) In linea con l'approccio psicosociale lewiniano (e in specifico con la sua *teoria di campo*), l'approccio ecologico di Bronfenbrenner (1979) si fonda sul concetto di interdipendenza tra processi di costruzione identitaria e contesti di vita sia nell'intero ciclo di vita, sia nella dimensione diacronica più ampia storico-culturale (cf. Iannaccone & Marsico, 2007). Bronfenbrenner riprende l'idea lewiniana di *ambiente psicologico*, in cui "l'ambiente non coinciderebbe con tutto ciò che sta all'esterno della persona, ma esso costituirebbe una dimensione specificamente *psicologica* facendo riferimento a quanto percepito e vissuto dall'individuo" (p. 20); riprendendo l'equazione $[C = f(P,A)]$, sostituendo al termine comportamento (C) il termine sviluppo (S) e ottenendo la formula $[S = f(P,A)]$ egli valorizza la dimensione temporale dello sviluppo. L'altro elemento dell'approccio di Bronfenbrenner di interesse per una teoria della partecipazione è il suo modello *person-process-context* che richiama la necessità di uno studio bidirezionale della relazione persona-ambiente.

Un terzo aspetto, fondamentale in specifico per la partecipazione nella comunità locale, è la sua nozione di *ambiente ecologico* articolata in quattro livelli di strutture concentriche: *microsistemi*, *mesosistemi* (che implicano la partecipazione diretta della persona), *ecosistema* (che influenza "indirettamente" il comportamento e lo sviluppo), *macrosistema* (definibile come la "cornice" contestuale che contiene tutti gli altri sistemi). Tale concezione stimola uno

studio integrato non solo delle relazioni tra i soggetti e i loro contesti “prossimi” di vita (microsistemi), ma anche tra i soggetti e i contesti di ordine superiore (meso, eso e macrosistemi), e tra i contesti di diverso livello (sistemi di multi-luogo) (Mannarini, 2004).

Gli approcci di Lewin e di Bronfenbrenner richiamano l’attenzione sull’importanza di uno studio delle relazioni, dei processi e dello sviluppo che non sia astratto, ma legato strettamente al campo/contesto specifico in cui le persone e i gruppi crescono.

(iii) L’approccio storico-culturale di Vygotskij aiuta a chiarire soprattutto i concetti di intersoggettività o di interdipendenza così importanti per un discorso fondato sulla partecipazione. La sua teoria offre una visione d’insieme dell’individuo e dei processi sociali, storici e culturali:

In base alla prospettiva storico-sociale, l’unità elementare di analisi non è più l’individuo (con le sue proprietà) ma l’attività socioculturale (e i suoi processi), che prevede la partecipazione attiva delle persone alle pratiche socialmente costituite. [...] Nella teoria di Vygotskij è centrale l’idea che la partecipazione alle attività culturali sotto la guida di compagni più esperti permetta ai bambini di interiorizzare gli strumenti per pensare e per affrontare in modo più maturo il *problem solving* che hanno sperimentato nel contesto sociale. (Rogoff, 1990, pp. 14-15)

Anche il concetto di “zona di sviluppo prossimale” (intesa come regione dinamica composta da un insieme di attività, un po’ al di sopra delle capacità dei bambini, al quale essi partecipano con il sostegno di adulti o di bambini più esperti) chiede di essere maggiormente esplorato in riferimento all’importanza della partecipazione (in particolare nei processi di *collaborative problem solving*) per lo sviluppo degli individui, dei gruppi e delle comunità.

L’approfondimento del pensiero di Vygotskij in prospettiva partecipativa può aiutare a superare la visione delle antinomie individuo-comunità, dipendenza-indipendenza, privato-comune in termini di separazione, verso un approccio di interrelazione nutritiva tra i diversi aspetti (opposizione polare; cf. Pozzobon 2020). Individuo e contesto sociale e culturale non possono in questo senso essere analizzati in modo indipendente, poiché le azioni dell’uno hanno significato solo in relazione a quelle dell’altro. Anche i processi cognitivi sono perciò condivisi. Ciò conferisce un forte valore ai processi collaborativi di gruppo e comunitari; attraverso la qualità della partecipazione sociale (in particolare nei processi di *problem solving*) si influisce necessariamente nella costruzione delle identità individuali e collettive.

Se tali approcci possono costituire la base di riferimento per un percorso di approfondimento sull’idea di partecipazione e sulle pratiche partecipative, gli approcci contemporanei che, quantomeno a prima vista, sembrano essere particolarmente generativi in proposito sono quelli di (i) Lave e Wenger (Lave & Wenger, 1991 e Wenger, 2006), (ii) Rogoff (2003, 1990), (iii) l’area della psicologia di comunità italiana (Branca, Martini, Amerio, Francescato, Santinello, Marta, Mannarini).

(i) Il legame tra apprendimento e cambiamento sembra essere un nodo fondamentale da indagare in riferimento al concetto di partecipazione. Tale legame risulta centrale:

(a) sia nell'approccio della ricerca-azione, centrale nella psicologia sociale e di comunità, in cui i principali obiettivi e funzioni "sono la *conoscenza* (si scoprono cose nuove), l'*apprendimento* (i soggetti imparano), e il *cambiamento* (si modificano delle situazioni). Questi tre aspetti sono interdipendenti e, in questa prospettiva, non può darsi l'uno indipendentemente dall'altro" (Martini & Torti, 2003, p. 108);

(b) sia nel concetto di *partecipazione periferica legittima (ppl)* di Lave e Wenger (1991). Per *partecipazione periferica legittima* Lave e Wenger non intendono semplicemente un processo di apprendimento, ma "una relazione reciproca fra le persone e una pratica. [...] Poiché l'attività e la partecipazione delle persone coinvolte in essa, le loro conoscenze e le loro prospettive si costituiscono a vicenda, il cambiamento è una proprietà fondamentale delle comunità di pratica e delle loro attività." (1991, p. 24; cf. anche Wenger, 2006). Non ridurre l'apprendimento a semplice processo di trasferimento o di assimilazione (come vedremo anche in Rogoff), significa che le dimensioni di apprendimento, di trasformazione e di cambiamento sono fortemente implicate tra loro, richiamando la pratica partecipativa come centrale nella costruzione delle identità e nel processo di sviluppo personale e comunitario.

Tale approccio aiuta a superare separazioni inutili nella comprensione dello sviluppo umano e comunitario. Come nel suo senso più ampio la ricerca-azione è caratterizzata da una relazione circolare tra *apprendimento* e *cambiamento* (Lewin, 1951), tra *riflessione* e *azione* (Amerio, 2000), tra *ricercatori-operatori* e *soggetti-destinatari* (Branca & Colombo 2003a), tra *processo* e *prodotto*, tra *passato*, *presente* e *futuro* (Pozzobon & Michelon 2007; cf. anche Santinello *et al.*, 2009), superando la separazione epistemologica tra ciò che è indirizzato alla scientificità, alla teoria, alla ricerca e ciò che è indirizzato alla situazione concreta, alla pratica, all'azione, passando da modelli di causalità lineare ad un approccio circolare a spirale (Amerio, 2000; Branca, 1996), così Lave e Wenger sottolineano come "la partecipazione si basa sempre sulla negoziazione e rinegoziazione situata del significato nel mondo. Ciò significa che la comprensione e l'esperienza sono in costante interazione – anzi, si costituiscono a vicenda. Il concetto di partecipazione dissolve quindi le dicotomie tra attività cerebrale e concreta, fra contemplazione e coinvolgimento, fra astrazione ed esperienza: le persone, le azioni e il mondo sono sempre implicate nel pensiero, nel discorso, nel sapere e nell'apprendimento." (1991, p. 34)

(ii) Coerentemente a tale approccio, Barbara Rogoff (1990) sviluppa il concetto di *partecipazione guidata* a partire dal fatto che "le abitudini e l'orientamento specifici che i bambini sviluppano sono radicati nelle attività storiche e culturali proprie delle comunità in cui essi interagiscono" (p. XI; cf. anche Taylor, 1989). Secondo Rogoff (1990):

il *problemsolving* condiviso, evento in cui i bambini possono partecipare a processi di pensiero collaborativi, sembra essere centrale rispetto al ruolo dell'interazione sociale nello sviluppo. I pari, pur essendo partner meno esperti degli adulti in alcune attività, possono offrire possibilità uniche di discussione e collaborazione quando riescono a considerare i rispettivi punti di vista in modo equilibrato. Inoltre, sono guide molto disponibili e attive, e possono fornirsi reciprocamente motivazione, immaginazione e opportunità per elaborare creativamente le attività della comunità (p. XIII).

Per l'approfondimento del concetto di partecipazione risulta molto feconda l'introduzione, da parte di Rogoff, del processo di *problem solving* che aiuta a superare la distinzione tradizionale tra processi cognitivi, affettivi e sociali. Esso è un processo partecipativo, affettivo e cognitivo al tempo stesso, in cui le persone esplorano, si legittimano, si confrontano, negoziano, prendono decisioni, costruendo così azioni interpersonali e pratiche intelligenti importanti per sé e per la comunità.

(iii) La partecipazione nella/della comunità locale è da alcuni decenni al centro della ricerca dell'ambito psicologico di comunità. Secondo Francescato (1988) la psicologia di comunità non ha mai cercato di elaborare una concezione teorica propria, ponendosi piuttosto come psicologia sociale applicata. L'interesse non è tanto conoscitivo quanto rivolto alla "rilevanza emancipatoria" ovvero alla capacità di una certa disciplina di incidere nella realtà attivando significativi processi di trasformazione sociale. La specificità della psicologia di comunità deriva, in questo senso, dall'inedita commistione fra l'orientamento al cambiamento sociale, la spinta alla partecipazione e la metodologia scientifica di taglio psicologico-sociale e sistemico-ecologico.

Lo sviluppo della comunità locale o, in altri termini, la crescita di *comunità competenti* sembra perciò essere lo specifico della psicologia di comunità; una crescita che avviene attraverso lo sviluppo del potere dei singoli, dei gruppi e della comunità di generare opportunità, alternative al "già dato"; attraverso lo sviluppo di conoscenze e competenze per ri-conoscere e/o ottenere risorse e superare gli ostacoli burocratici e la distanza/indifferenza dalle/alle istituzioni; attraverso la partecipazione dei cittadini (siano essi giovani, famiglie, imprenditori, leader territoriali, persone in situazione di forte disagio, ...) nell'espressione, nel confronto e soprattutto nella presa di decisione su ciò che li riguarda e, più estesamente, sul bene comune; attraverso una modalità dialettica/dialogica dell'influenzamento sociale che superi l'arida dinamica della persuasione morale e/o razionale; attraverso la costruzione di reti solidali e di senso di appartenenza (interdipendenza o intersoggettività); attraverso la crescita di sentimenti di fiducia e di speranza verso quello che Freire (1992) chiama "l'inedito possibile", che nel nostro caso è la comunità che desideriamo, la qualità delle relazioni che vogliamo, la qualità di una vita cercata e "intera" e non subita e frammentata. È soprattutto in questo senso, come vedremo fra poco, che dal nostro punto di vista è da intendere il legame tra fiducia, partecipazione e democrazia.

Una comunità competente è quindi una *comunità di relazioni* o una *comunità della partecipazione*, intese come il risultato di articolati e faticosi processi relazionali e di lavoro che non consentono di considerare la comunità come condizione di partenza, ma semplicemente come esito di continui processi di apprendimento e di trasformazione (di *problemsolving*, direbbe Rogoff); una *comunità di partecipazione* indica una direzione politica (verso quale comunità vogliamo andare?) e una prassi pedagogica (fatta di *azioni* che producono *apprendimento e trasformazione*). In questo senso il concetto di comunità è un “concetto negoziato continuamente, nelle interazioni fra i singoli residenti, e fra essi e le istituzioni e le agenzie esterne. Le connotazioni di una comunità come luogo debole o forte, sano o malato, ricco o povero, è il risultato di tali interazioni” (Branca & Colombo 2000, p. 25).

Tutto ciò possiamo chiamarlo *empowerment*, processo e finalità sintetica della psicologia di comunità, nel senso di *acquisizione di potere, capacitazione, possibilità di controllare attivamente la propria vita* a livello individuale, gruppale e di comunità.

La finalità della ricerca-azione comunitaria, in questo senso, è il cambiamento sociale in primo luogo attraverso la *partecipazione* dei soggetti coinvolti. Le dimensioni di cambiamento, apprendimento e partecipazione possono contribuire in maniera decisiva alla costruzione di identità (individuali e collettive) che non temono di costruire legami fondati su relazioni fiduciarie libere e, per questo, incerte; identità e legami che non temono di assumere anche le incertezze e i dubbi che le relazioni interpersonali e comunitarie portano sempre con sé. Ciò risulta decisivo per la costruzione di reali contesti democratici che sostengano i cittadini nell’assumere insieme le domande e le possibili risposte da costruire insieme. In fondo, come sostiene Sztompka (1995), “*la democrazia rimarrà una facciata fino a quando non ci saranno cittadini attivi*” (p. 93). Ricollegandoci alla parte iniziale di questo lavoro, Manicardi (2014) ci ricorda come:

la ricerca sempre più ossessiva della sicurezza, visibile nella nostra società, tende a eliminare sia la fiducia che il dubbio: rendere tutto visibile, trasparente, significa eliminare le zone d’ombra, i dubbi possibili, ma anche gli spazi della fiducia. [...] La trasparenza assoluta, la volontà di vedere tutto, di sapere tutto, di ascoltare tutto, sono esigenze tipiche dei regimi totalitari che, perseguendo il controllo sistematico dei cittadini, ne annichiscono la capacità di fiducia ed eliminano gli spazi per il dubbio e la domanda”. (pp. 12-13)

(b) *Fiducia e democrazia*

Luisa Santelli Beccegato (2001) sostiene che la finalità della pedagogia sociale sia da individuare nel perseguimento di una democrazia sostanziale. Pur restando in un contesto di riflessione psico-pedagogica, è importante chiedersi come si possano intendere dei processi

relazionali, sociali e culturali volti alla promozione, al sostegno e all'accompagnamento di una democrazia sostanziale, e come tutto ciò sia collegato alle relazioni fiduciarie.

Pur attraverso una riflessione sulla democrazia che va ben oltre alla dimensione comunitaria, Piotr Sztompka, nel suo *La fiducia nelle società post-comuniste* (1995), ha analizzato magistralmente la relazione tra fiducia e democrazia. Sztompka ritiene che:

la chiave per ricostruire una robusta società civile in senso culturale sia il ripristino della fiducia. La fiducia è una risorsa culturale potente, una precondizione per una piena e appropriata utilizzazione delle altre risorse, come l'imprenditorialità, la cittadinanza, la legalità, e per un pieno sfruttamento delle opportunità istituzionali offerte dal mercato emergente, dallo stato democratico, e dal pensiero pluralistico. (1995, p. 23)

L'analisi di Sztompka dà per implicito che esista un collegamento diretto tra fiducia interpersonale e fiducia sistemica; in particolare egli ritiene che ci siano delle condizioni sociali che generano fiducia (o che, se non ci sono, generano sfiducia). In sintesi egli le individua: (i) nella *familiarità* e nella *visibilità* – opposte alla distanza e alla segretezza; (ii) nella *stabilità della vita sociale*; (iii) nel *pluralismo di opzioni*; (iv) nella *sicurezza personale*; (v) nella *certezza e regolarità della vita sociale*; (vi) nell'*integrità e condotta esemplare del personale che opera nei "punti d'accesso"* (Giddens, 1990). Secondo Sztompka queste sei condizioni sociali alla fiducia sono allo stesso tempo alcune componenti di base della democrazia. "La democrazia è intimamente legata alla fiducia. Senza democrazia la fiducia non ha alcuna possibilità di svilupparsi" (p. 53). Allo stesso tempo, però, è vero che la fiducia è una precondizione dello sviluppo della democrazia: "Una società minimamente solidale (...) è uno dei presupposti per qualsiasi processo di democratizzazione" (Rueschemeyer, 1992, in Sztompka, 1995, p. 54). Probabilmente quindi fiducia e democrazia sono elementi di un circolo nutritivo in cui è difficile stabilire cosa venga prima e cosa dopo. Lo stesso si può dire del circolo vizioso tra sfiducia e decadimento della democrazia.

La disamina degli effetti (espressi in alcuni *indicatori comportamentali*) di un clima di sfiducia protratto nel tempo nelle società post-comuniste (emigrazione, ritiro dalla partecipazione pubblica, protesta collettiva diffusa, orientamento di breve temporalità, propensione all'azzardo, sfiducia nelle istituzioni, propensione all'autodifesa) ci aiuta a comprendere come il legame tra fiducia e democrazia sia fondamentale.

Ritornando alla dimensione pedagogico-sociale, è quindi importante chiedersi quali processi si possano attivare (o sostenere) per promuovere il legame tra fiducia, partecipazione e democrazia. Riflettere su questa relazione a partire dalla valorizzazione dei fattori di processo (come fatto in questo contesto per la fiducia), mi sembra una prospettiva feconda. In particolare penso sia poco probabile che il perseguimento di una democrazia sostanziale sia realizzabile senza dare la necessaria attenzione a fattori di processo nodali quali l'ascolto, il

riconoscimento, il confronto, la fiducia, la responsabilità, la decisione e la valutazione partecipate di ciò che insieme si sceglie.

7.1.2. *È possibile educare alla fiducia? Possiamo parlare di pratiche che promuovono fiducia?*

Sztompka (1995), da una prospettiva sociologica, non ha dubbi nel suggerire tre possibili percorsi per una “rieducazione alla fiducia”:

Primo, enfatizzare la fiducia nella fase della prima socializzazione e nell’esperienza scolastica. L’insegnamento implicito della fiducia all’interno di una famiglia sana e accogliente è il primo fattore cruciale per la formazione di un sentimento di fiducia. [...] Secondo, bisogna tentare di collegare la fiducia con le altre risorse morali disponibili nell’immaginazione della gente. [...] Terzo, si deve dimostrare il valore strumentale della fiducia, quale modo di comportarsi fondamentalmente vantaggioso. (p. 91)

Sztompka sembra dirci che si *deve* educare alla fiducia. Ma, riprendendo e parafrasando un titolo di Giuseppe Angelini⁷⁴, si *può* educare alla fiducia?

La domanda non è retorica. Da una parte infatti è improbabile immaginare un percorso di umanizzazione non centrato su relazioni di fiducia. Enzo Bianchi ci ricorda, in questo senso, che:

è veramente fragile la situazione di chi non ha mai potuto credere in qualcuno o non ha ricevuto da altri fiducia: come potrà costui giungere a sua volta a credere agli altri? In questo senso, ma solo in questo senso, si può parlare di trasmissione necessaria della fiducia-fede, sapendo che nella reciprocità del fare fiducia si percorre il cammino di umanizzazione e si evitano il ripiegamento su se stessi, l’isolamento, l’autismo. [...] Nella nostra vicenda umana non è possibile crescere senza dare e ricevere fiducia. (2013, pp. 14-15)

Dall’altra la fiducia, abbiamo visto, è un’emergenza della relazione strettamente connessa ad altri fattori di processo. Se è più facile (forse) immaginare quali dimensioni possano meglio sostenere un’educazione alla fiducia di base, la questione si fa più complicata se parliamo della fiducia interpersonale che, più che essere una competenza individuale, è, appunto, un’emergenza della relazione. Facendoci aiutare dal diagramma di flusso, potremmo dire che dopo innumerevoli cicli nei quali si è promossa adeguatamente fiducia, la fiducia necessariamente diventerà fattore di entrata di ulteriori interazioni. Ma ciò significa quindi affermare che fare esperienza di relazioni fiduciarie va ad alimentare competenze individuali fiduciarie che poi “determinano” ulteriori interazioni in termini fiduciarie? O forse fare esperienza di relazioni fiduciarie permette perlopiù di porre particolare attenzione ai processi

⁷⁴Angelini, G. (2002), *Educare si deve, ma si può?*, Milano, Vita e Pensiero.

di interazione (ascolto, riconoscimento, confronto) che possono poi permettere lo sviluppo di fiducia?⁷⁵

Inoltre, rifacendoci all'affermazione di Sztompka, come educare, posto che sia possibile, alla fiducia implicita in famiglia? Quali potrebbero essere dei percorsi di educazione alla fiducia?

Allo stesso tempo si potrebbe chiedersi, ad esempio, se un educatore possa realmente educare senza promuovere relazioni di fiducia.

Solo in termini di una prima esplorazione, queste domande sono state al centro di un *focus group* realizzato insieme ad un gruppo di educatori e psicologi della cooperativa Laesse di Treviso (cfr. in Appendice 3 il focus integrale). Riporto di seguito alcuni stralci del gruppo focus come stimoli per un possibile approfondimento sul tema:

Laura: È all'interno delle relazioni, che sia con un singolo individuo o con più persone, che educi alla fiducia e la accresci. Nel momento in cui fai un'esperienza di fiducia diversa dalle esperienze precedenti, questa, se ne noti la differenza, va a revisionare il tuo modo di costruire la fiducia. Quindi [...] andrò ad attivare un processo di apprendimento nel momento in cui ci sarà una revisione di quella costruzione di fiducia che aveva e che era in qualche modo diversa prima perché veniva da esperienze negative. [...] Io vado ad apprendere nel momento in cui riesco a cambiare il mio modo di entrare in relazione rispetto a quella cosa.

Andrea: Secondo me questo apre un'ulteriore questione: è possibile educare alla fiducia se non attraverso esperienze di fiducia e di riflessività su quel tipo di esperienza? Stai dicendo che non basta fare esperienza di fiducia, ma devo anche attivare un processo di riflessività che porta a una modifica dei miei comportamenti rispetto alla dimensione della fiducia.

Laura: Può anche non essere consapevole ...

Questo primo scambio dice che una chiave potrebbe stare nel fare esperienze di fiducia grazie alle quali attivare processi di riflessività che aiutino l'emersione di nuovi significati volti alla modificazione dei comportamenti. Questa prospettiva sarebbe in linea, ad esempio, con la prospettiva di Bruner (1990) che vede il compito dell'educazione soprattutto nel sostenere le persone nella loro produzione di significato, cioè nel loro lavoro di costruzione di un mondo fisico e sociale dotati di senso (cf. anche Mantovani, 2005).

Il successivo dialogo centra, in termini educativi, la questione tra fiducia individuale e relazionale:

Chiara: Dov'è il confine tra dire "sto educando alla fiducia" e "sto sviluppando fiducia all'interno di questo specifico processo educativo nella relazione tra le persone e tra educatore e educando?" La fiducia è un fattore di processo specifico che riguarda quelle persone in quel momento storico o è un elemento su cui si può far acquisire delle competenze che sono replicabili e utilizzabili in altre situazioni? Dov'è il confine tra lo sviluppo della fiducia nella relazione specifica tra quelle persone e gli elementi dove si può sviluppare una formazione specifica alla questione della fiducia, che può essere il patrimonio della persona al di fuori di quella relazione specifica? [...]

⁷⁵ Ringrazio Massimo Santinello e Elena Marta per il confronto disponibile su queste questioni.

Ci stiamo dicendo che all'interno dello schema di processo si sviluppa o non si sviluppa la fiducia a seconda di come procede l'interazione tra le persone. Se pensiamo a questo come processo educativo, possiamo dire che al suo interno, per come viene gestito il processo dalle parti, si sviluppa la fiducia? Questo significa educare alla fiducia o semplicemente fare un buon processo educativo?

Andrea: la domanda contraria è se può esserci un processo educativo senza che questo educi alla fiducia. La questione è anche: è possibile educare alla fiducia se non attraverso l'attivazione di processi di fiducia?

Chiara: il nodo è capire se ci sono degli elementi che restano alla persona al di là di quella specifica relazione in quel contesto, che può utilizzare in un altro momento.

Rimando al focus group riportato interamente in appendice dove emergono ulteriori e articolate questioni che potrebbero essere la base per una ricerca in questo senso. Allo stesso tempo però chiederci se sia possibile educare alla fiducia chiede anche se educare alla fiducia può essere una pratica o, come la definiscono Lave e Wenger (1991), una pratica sociale.

La questione delle pratiche educative e sociali da qualche tempo è al centro della riflessione della comunità docente del dipartimento di Pedagogia dello IUSVE⁷⁶. Riporto, in termini di stimolo per una possibile ulteriore ricerca, un primo approfondimento sulla questione delle pratiche educative che può orientare alcuni percorsi possibili sulla questione dell'educare alla fiducia. Il termine *pratica* viene infatti utilizzato ampiamente negli studi e nei lavori socioeducativi, ma non è chiaro se il suo utilizzo sia di ordine generico (in questo caso ogni "fare" sociale ed educativo è una pratica) o se ci siano dei criteri che distinguano cosa è una pratica e cosa non lo è.

La questione, in modo più specifico, può riguardare anche le relazioni di fiducia: possiamo considerarle delle pratiche? In altre parole: le diverse interazioni tra i fattori descritti che si concretizzano nelle relazioni interpersonali, in famiglia, nei gruppi e nelle comunità e che, in quanto processi dialogici, contribuiscono alla costruzione di identità, sono delle pratiche? Se sì, quali criteri/indicatori possono identificarle come pratiche?

La riflessione può essere interessante soprattutto per i possibili risvolti in ambito educativo/formativo: se infatti promuovere relazioni fiduciarie può migliorare i percorsi di vita individuali, familiari e collettivi e questo può in qualche modo essere riconosciuto come pratica, allora come comunità educanti si possono pensare percorsi, attivare strategie e azioni concrete in maniera condivisa per promuovere pratiche fiduciarie.

A conclusione di questo contributo ho quindi svolto una prima esplorazione a partire da alcune definizioni di pratica. Affronto per prima la definizione che di pratica dà Alasdair McIntyre (2007) in *Dopo la virtù*, la più rigorosa e, in un certo senso, la più restrittiva:

Per "pratica" intenderò qualsiasi forma coerente e complessa di attività umana e cooperativa socialmente stabilita, mediante la quale valori insiti in tale forma di attività

⁷⁶Lo IUSVE è l'Istituto Universitario Salesiano di Venezia. Questa parte riprende e sviluppa quanto, nella prima parte della ricerca dottorale, ho sviluppato nell'articolo "Lo sviluppo delle relazioni di fiducia come pratiche per la costruzione di identità individuali, familiari e collettive" (Pozzobon, 2017).

vengono realizzati nel corso del tentativo di raggiungere quei modelli che pertengono ad essa e parzialmente la definiscono. (p. 232)

McIntyre indica, ad esempio, il gioco del football come pratica, ma non il tirare abilmente un pallone. Allo stesso modo è una pratica l'architettura, ma non il lavoro del muratore. L'attività definibile come pratica deve essere, secondo McIntyre, coerente e complessa (potremmo dire un insieme di attività articolate e coerenti) e volta alla realizzazione di quei valori propri della pratica (e di nessun'altra) – *valori interni* – che al tempo stesso la definiscono, in particolare attraverso prodotti di eccellenza. L'eccellenza va intesa storicamente, come una successione di sviluppi che progressivamente danno forma a dei modelli. Quindi:

una pratica comporta sia modelli di eccellenza e obbedienza a regole sia il conseguimento di valore. Partecipare ad una pratica significa accettare l'autorità di questi modelli e l'inadeguatezza della propria prestazione personale se giudicata in base ad essi. [...] Naturalmente [...] le pratiche hanno una storia [...]. Perciò gli stessi modelli non sono immuni dalla critica, ma nondimeno non possiamo venire iniziati a una pratica senza accettare l'autorità dei migliori modelli finora realizzati. [...] Ogni pratica richiede un certo genere di rapporto tra coloro che vi partecipano. [...] Proprio come, finché condividiamo i modelli e gli intenti caratteristici di una data pratica, determiniamo i nostri rapporti reciproci, che ce ne rendiamo conto o no, in base a criteri di reciprocità e fiducia, così li determiniamo anche in base a criteri di giustizia e di coraggio. (2007, pp. 234-236)

La riflessione che McIntyre articola è molto più complessa dei pochi aspetti che qui possiamo affrontare. Ci basti considerare alcuni elementi che possono sostenere un discorso sulle pratiche che sviluppano fiducia e, d'altra parte, che possono renderlo problematico.

Decisiva è la *storicità* delle pratiche che le caratterizza come processi in cui i singoli *io* devono necessariamente fare riferimento ad un *noi* che li precede. Attraverso *percorsi partecipativi*, fondati su reciprocità, fiducia, confronto su valori/virtù, ciò permette di distanziarsi e/o confermare i *noi* di partenza in vista di costruire altri prodotti e quindi altri *noi* (nel senso di produzione culturale, sociale, identitaria).

La dimensione a causa della quale McIntyre difficilmente considererebbe tali le pratiche fiduciarie, è la questione dei prodotti concreti che la pratica mira a realizzare in termini di modelli di eccellenza. In questo senso McIntyre considera pratiche il gioco degli scacchi, del football, l'architettura, l'agricoltura, la pittura, la musica ..., ma difficilmente considererebbe pratiche l'educazione, lo sviluppo della partecipazione, la promozione della fiducia. Sono consapevole che questa è solo poco più di supposizione e quindi facilmente criticabile; ma per il momento mi interessa condividere degli spunti che possono aprire ulteriori percorsi di confronto e di approfondimento.

Molto più ampia, ma non generica e quindi più funzionale alla riflessione in questione, è la definizione di pratica che propone Charles Taylor (1989) nel suo *Radici dell'io*:

Per pratica io intendo qualcosa di estremamente vago e generale: nell'accezione in cui io uso il termine, qualsiasi configurazione più o meno stabile di un'attività condivisa, suscettibile di venir definita come qualcosa che si deve o non si deve fare, può essere una pratica. Il modo in cui educiamo i nostri figli, ci salutiamo per la strada, determiniamo le decisioni di gruppo mediante il voto in occasione delle elezioni o scambiamo le cose al mercato, sono altrettante pratiche. Esistono pratiche a tutti i livelli della vita sociale umana: famiglia, villaggio, politica nazionale, rituali delle comunità religiose, e così via. Il rapporto fondamentale è che le idee foggiano le pratiche sotto forma di modelli di quello che si deve e non si deve fare. (p. 258)

Taylor amplia significativamente il concetto di pratica limitando i criteri escludenti. Sottolinea, coerentemente con McIntyre, le dimensioni di *stabilità*, di *condivisione* e di *modelli vincolanti* che chiedono di superare il soggettivismo e l'emotivismo che, in particolare secondo McIntyre, rischiano di non permettere il consolidamento delle pratiche. Secondo questa definizione, l'educazione è una pratica e, coerentemente, è una pratica qualsiasi processo che miri a qualificare le interazioni sociali (e quindi anche lo sviluppo delle relazioni di fiducia).

Più funzionali e vicine alle dimensioni della fiducia, dell'educazione e della partecipazione sono le riflessioni che Etienne Wenger (2006) in *Comunità di pratica* e ancor prima con la sua collega Jean Lave, in *Apprendimento situato*, svolgono sul concetto di pratica. Secondo Wenger la pratica rappresenta "il fare in un contesto storico e sociale che dà struttura e significato alla nostra attività" (p. 59). "La pratica è una storia condivisa di apprendimento che richiede un certo sforzo di partecipazione [...], è un processo continuativo, sociale, internazionale" (p. 120).

Per Wenger la pratica è un processo sociale di apprendimento, nel corso del quale, attraverso la partecipazione, si dà insieme significato al nostro fare. Non solo si apprende nella comunità, ma in fondo è la comunità stessa che apprende. Per Lave e Wenger (1991) l'apprendimento (e quindi anche l'apprendimento della fiducia, nel nostro caso) è un tipo particolare di pratica sociale, è "un modo di essere nel mondo sociale, non un modo di conoscerlo" (p. 17). E per apprendere è necessario partecipare ad una comunità di praticanti (*practitioner*) negoziando e rinegoziando nel proprio contesto di appartenenza i significati del proprio fare.

Ciò significa che la comprensione e l'esperienza sono in costante interazione – anzi, si costituiscono a vicenda. Il concetto di partecipazione dissolve quindi le dicotomie fra attività celebrale e concreta, fra contemplazione e coinvolgimento, fra astrazione ed esperienza: le persone, le azioni e il mondo sono sempre implicate nel pensiero, nel discorso, nel sapere e nell'apprendimento. [...] Riconoscere la centralità della partecipazione e porre al centro dell'analisi il mondo sociale solo in apparenza porta a mettere in secondo piano la persona. In realtà il concetto di partecipazione ad una pratica sociale – soggettiva e oggettiva – induce a considerare in modo esplicito la persona. E questa attenzione promuove una concezione del sapere inteso come attività di persone specifiche in circostanze specifiche. [...] Le attività, i compiti, le funzioni e le cognizioni non esistono isolatamente, ma sono parte di sistemi di relazioni più ampi in cui hanno significato. Questi sistemi di relazioni si producono, riproducono e sviluppano all'interno di comunità sociali, che in parte sono sistemi di relazioni tra persone. La persona è definita

da queste relazioni e al contempo le definisce. L'apprendere implica quindi il divenire una persona diversa in relazione alle possibilità aperte da questi sistemi di relazioni. Ignorare questo aspetto dell'apprendimento significa trascurare il fatto che l'apprendimento comporta la costruzione di identità. (pp. 34-35)

Il contributo di Lave e Wenger ci aiuta a comprendere che, per considerare una pratica lo sviluppo di relazioni di fiducia, dobbiamo situarci nella prospettiva che la costruzione di identità personali, familiari e collettive (*io e noi*) avviene nella necessaria e progressiva interazione tra persone, e tra persone e contesto, in un continuo processo di apprendimento e cambiamento. La partecipazione non è da intendere, in questo senso, in maniera generica o romantica, ma come esito di interazioni fiduciarie fondate sull'ascolto, il riconoscimento reciproco e il confronto. Tali interazioni potranno promuovere il senso di responsabilità, l'aiuto reciproco e la cooperazione che permettono la costruzione comune di identità.

Queste traiettorie di ricerca sono, in un certo senso, sia le fonti, sia le compagne di viaggio, sia le questioni principali che restano aperte dopo questo lavoro.

Riferimenti Bibliografici

- Alici, L. (2012), *Fidarsi. All'origine del legame sociale*, Trieste, Edizioni Meudon.
- Angelini, G. (2002), *Educare si deve, ma si può?*, Milano, Vita e Pensiero.
- Atkinson, A. (1998), *The life story interview*, (tr. it. *L'intervista narrativa*, Milano, Raffaello Cortina, 2002).
- Amerio, P. (2000), *Psicologia di comunità*, Bologna, Il Mulino.
- Amerio, P. (2007), *Fondamenti di psicologia sociale*, Bologna, Il Mulino.
- Balduzzi, E. (2016), *Narrazione educativa e generatività del perdono*, Milano – Udine, Mimesis.
- Balduzzi, E. (2015), *La pedagogia alla prova della virtù. Emozioni, empatia e perdono nella pratica educativa*, Milano, Vita e Pensiero.
- Balzano, M. (2019), *Le parole sono importanti. Dove nascono e cosa raccontano*, Torino, Einaudi.
- Bastaire, J. (2011), *Éloge de la fidélité au temps de l'éphémère*, (tr. it. *La fedeltà*, Magnano (BI), Qiqajon, 2012).
- Bauman, Z. (2017), *Retrotopia*, (tr. it. *Retrotopia*, Roma-Bari, Laterza, 2017).
- Bauman, Z. (2005), *Trust and fear in the cities and Seeking shelter in Pandora's box*, (tr. it. *Fiducia e sicurezza nella città*, Milano, Bruno Mondadori, 2005).
- Bauman, Z. (2003), *Liquid love*, (tr. it. *Amore liquido*, Roma-Bari, Laterza, 2004).
- Benasayag, M. – Schmit, G. (2003), *Les passions tristes. Souffrance psychique et crise sociale*, (tr. it. *L'epoca delle passioni tristi*, Milano, Feltrinelli, 2005).
- Benedetti, F. (2018), *La speranza è un farmaco*, Milano, Mondadori.
- Biagi, L. – Salerno, V. (a cura di) (2014), *Dal riconoscimento individuale alla costruzione sociale*, Padova, Libreriauniversitaria.it.
- Bianchi, E. (2014), *Dono e perdono*, Torino, Einaudi.
- Bianchi, E. (2013), *Fede e fiducia*, Torino, Einaudi.
- Bongiovanni, S. (2012), “La ragione della fiducia. La ricerca dello spirituale nell'uomo”, in *Rivista di teologia morale* 174 (2) aprile-giugno 2012, Bologna, EDB, pp. 563-581.
- Bowlby, J. (1988), *A secure base*, (tr. it. *Una base sicura. Applicazioni cliniche della teoria dell'attaccamento*, Milano, Raffaello Cortina, 1989).
- Bronfenbrenner, U. (1979), *The ecology of human development*, (tr. it. *Ecologia dello sviluppo umano*, Bologna, Il Mulino, 1986).
- Branca, P. (1996), “Il potere nella comunità locale tra coinvolgimento e partecipazione”, in *Animazione Sociale*, 9, pp. 50-62.

- Branca, P.– Colombo, F. (2003a), “La ricerca-azione come promozione delle comunità locali”, in *Animazione Sociale*, 1, pp. 29-61.
- Branca, P.– Colombo, F. (2003b), “La ricerca-azione: strumenti per la fase di promozione”, in *Animazione Sociale*, 2, pp. 75-84.
- Branca, P.– Colombo, F. (2003c), “La ricerca-azione come attivazione delle comunità locali”, in *Animazione Sociale*, 4, pp. 27-64.
- Branca, P. – Colombo, F. (2000), “Verso una pedagogia di comunità”, in AA.VV. *Territorio e lavoro di comunità*, Padova, Cleup.
- Braun, V. - Clarke, V. (2006), “Using thematic analysis in psychology”, in *Qualitative Research in Psychology*, 3 (2), pp. 77-101.
- Bruner, J. (2006), *La fabbrica delle storie. Diritto, letteratura, vita*, Roma-Bari, Laterza.
- Bruner, J. (1986), *Actual minds, possible worlds*, (tr. it. *La mente a più dimensioni*, Roma-Bari, Laterza, 2003).
- Bruner, J. (1996), *The culture of education*, (tr. it. *La cultura dell’educazione*, Milano, Feltrinelli, 1997)
- Bruner, J. (1990), *Acts of meaning*, (tr. it. *La ricerca del significato*, Torino, Bollati Boringhieri, 1992).
- Bruscaglioni M. – Gheno, S. (2000), *Il gusto del potere*, Milano, Franco Angeli.
- Cardano, M. (2011), *La ricerca qualitativa*, Bologna, Il Mulino.
- Caillé, A. (2007), *Anthropologie du don: le tiers paradigme*, Paris, La Découverte.
- Caillé, A. (1996), “A qui fare confiance?”, in *Education & Management*, settembre, pp. 76-80, (tr. it. “Di chi fidarsi? Dono, fiducia e indebitamento reciproco positivo”, in Godbout, J. T., *Il linguaggio del dono*, Torino, Bollati Boringhieri, pp. 97-108, 1998)
- Casetti, F. (2011), *Qualche considerazione sulla fiducia. 1. Il campo fiduciario*, www.francescocasetti.net.
- Casetti, F. (2011), *Qualche considerazione sulla fiducia. 2. La sintassi della fiducia*, www.francescocasetti.net.
- Chiodi, M. (2018), *Coscienza e discernimento*, Cinisello Balsamo, San Paolo.
- Colucci, F. (a cura di) (2005), *Kurt Lewin. La teoria, la ricerca, l’intervento*, Bologna, Il Mulino.
- Cometa, M. (2017), *Perché le storie ci aiutano a vivere. La letteratura necessaria*, Milano, Raffaello Cortina.
- Cortese, C. (2002), “Il potere delle storie”, in Atkinson, *L’intervista narrativa*, Milano, Raffaello Cortina, pp. VII-XLI.
- Costa, P. (2001), *Verso un’ontologia dell’umano. Antropologia filosofica e filosofia politica in Charles Taylor*, Milano, Unicopli.

- De Benedetti, P. – Giuliani, M. (2015), *Fidarsi. L'amen della fedeltà*, Brescia, Morcelliana.
- De Leo, D. (2010), “Fiducia e valore: relazione intenzionale”, in Giani, A. (a cura di), *Quale fiducia? Riflessioni su un costrutto complesso*, Roma, Armando.
- De Lillo, A. (a cura di) (2010), *Il mondo della ricerca qualitativa*, Torino, Utet.
- Demetrio, D. (2016), “Desiderare ancora di essere “noi”. Il desiderio come forza di legame”, in *Animazione Sociale*, 305, pp. 12-18.
- De Piccoli N. - Colombo M. - Mosso C. (2003), “Comunità locale e processi di partecipazione”, in *Animazione sociale*, 11, pp. 10-17.
- Dewey, J. (1916), *Democracy and education*, (tr. it. *Democrazia e educazione*, Firenze, La Nuova Italia, 2000).
- Donati, P. (a cura di) (2003), *Famiglia e capitale sociale nella società italiana. Ottavo rapporto CISF sulla famiglia in Italia*, Cinisello Balsamo, San Paolo.
- Donati, P. – Solci, R. (2011), *I beni relazionali. Che cosa sono e quali effetti producono*, Torino, Bollati Boringhieri.
- Emde, R. N. (1991), “Apprendere dall’infanzia: una moralità nuova per un sano sviluppo in un mondo che cambia”, in *Adolescenza*, 1, pp. 28-47.
- Emerson, R.W. (2003), *Self reliance /La fiducia in se stessi*, Como-Pavia, Ibis.
- Erikson, E. H. (1982), *The life cycle completed. A review*, (tr. it. *I cicli della vita*, Roma, Armando, 1984).
- Erikson, E. H. (1969), *Identity, youth and crisis*, (tr. it. *Gioventù e crisi di identità*, Armando, 1974).
- Erikson, E. H. (1963), *Childhood and society*, (tr. it. *Infanzia e società*, Roma, Armando, 1966).
- Esposito, R. (2006), *Communitas*, Torino, Einaudi.
- Fanciullacci, R. (2012), “Il circolo della fiducia e la struttura dell’affidarsi”, in *Etica & Politica / Ethics & Politics*, XIV, 1, pp. 277-303.
- Francescato, D. – Ghirelli, G. (1988), *Fondamenti di psicologia di comunità*, Roma, La Nuova Italia Scientifica.
- Freire, P. (1992), *Pedagogia da esperança*, (tr. it. *Pedagogia della speranza*, Torino, EGA, 2014).
- Hargot, T. (2016), *Une jeunesse sexuellement libérée (on preque)*, (tr. it. *Una gioventù sessualmente liberata (o quasi)*, Venezia, Sonzogno, 2017).
- Hart, K. (1988), “Parentela, contratto e fiducia: l’organizzazione economica degli immigrati nei bassifondi di una città africana”, in Gambetta, D. (a cura di), *Trust. Making and breaking cooperative relations*, (tr. it. *Le strategie della fiducia. Indagini sulla razionalità della cooperazione*, Torino, Einaudi, 1989, pp. 227 - 249).

- Hillman, J. (1964), “Betrayal”, in Id., *Puer aeternus*, Milano, Adelphi, 1999 (tr. it. “Il tradimento”, pp. 11 – 49).
- Honneth, A. (2018), *Anerkennung. Eine europäische ideengeschichte*, (tr. it. *Riconoscimento. Storia di un’idea europea*, Milano, Feltrinelli 2019).
- Hustvedt, S. (2016), *The delusions of certainty*, (tr. it. *Le illusioni della certezza*, Torino, Einaudi 2018).
- Gambetta, D. (a cura di) (1988a), *Trust. Making and breaking cooperative relations*, (tr. it. *Le strategie della fiducia. Indagini sulla razionalità della cooperazione*, Torino, Einaudi, 1989).
- Gambetta, D. (1988b), “Possiamo fidarci della fiducia?”, in Gambetta, D. (a cura di) (1988), *Trust. Making and breaking cooperative relations*, (tr. it. *Le strategie della fiducia. Indagini sulla razionalità della cooperazione*, Torino, Einaudi, 1989, 275 - 309).
- Gasparini, G. (1996), “Il tempo della comunità tra norma e dono”, in *Animazione Sociale*, 4, pp. 9-16.
- Giani, A. (a cura di) (2010), *Quale fiducia? Riflessioni su un costrutto complesso*, Roma, Armando.
- Giddens, A. (1992), *The transformation of intimacy. Sexuality, love and eroticism in modern societies*, (tr. it. *La trasformazione dell’intimità. Sessualità, amore ed erotismo nelle società moderne*, Il Mulino, Bologna, 1995).
- Giddens, A. (1991), *Modernity and self-identity*, (tr. it. *Identità e società moderna*, Ipermedium, Napoli, 1999).
- Giddens, A. (1990), *The consequences of modernity*, (tr. it. *Le conseguenze della modernità. Fiducia e rischio, sicurezza e pericolo*, Il Mulino, Bologna, 1994).
- Gilbert, M. (2015), *Il noi collettivo. Impegno congiunto e mondo sociale*, Milano, Raffaello Cortina.
- Gilbert, P. – Petrosino, S. (2003), *Le don. Amitié et paternité*, Bruxelles, Editions Lessius.
- Godbout, J. T. (2000), *L’esprit du don*, (tr. it. *Lo spirito del dono*, Torino, Bollati Boringhieri, 2002).
- Godbout, J. T. (1998), *Le langage du don*, (tr. it. *Il linguaggio del dono*, Torino, Bollati Boringhieri, 1998).
- Goffman, E. (1959), *The presentation of self in everyday life*, (tr. it. *La vita quotidiana come rappresentazione*, Bologna, Il Mulino, 1969).
- Grossen, M. – Salazar Orvig, A. (2013), “Form of trust/distrust and dialogicality in focus-group discussions about medical confidentiality”. In P. Linell & I. Markova (Eds.), *Dialogical Approaches to trust in communication*, Charlotte, N.C.: Information Age Publishing, pp. 3-27.

- Guardini, R. (1925), *Der Gegensatz. Versuche zu einer philosophie des lebendigkonkreten*, (tr. it. *L'opposizione polare. Saggio per una filosofia del concreto vivente*, Brescia, Morcelliana, 1997).
- Iannaccone, A. (2009), "Soggettività, psicologia e mondo contemporaneo", in Vincenzo Cesareo – Italo Vaccarini (a cura di), *La libertà responsabile. Una discussione*, Milano, Vita & Pensiero, pp. 115-125.
- Iannaccone, A. – Marsico, G. (2009), *Adatti e quasi adatti a scuola. La valutazione del rischio psicosociale nei contesti educativi*, Santarcangelo di Romagna (RN), Maggioli.
- Iannaccone, A. – Marsico, G. (2007), *La famiglia va a scuola. Discorsi e rituali di un incontro*, Roma, Carocci.
- Jedlowski, P. (2017), *Memorie del futuro. Un percorso tra sociologia e studi culturali*, Roma, Carocci.
- Lacroix, X. (2007), *De chair et de parole. Fonder la famille*, (tr. it. *Di carne e di parola*, Milano, Vita e Pensiero, 2008).
- Lave, J.- Wenger, E. (1991), *Situated learning. Legitimate peripheral participation*, (tr. it. *Apprendimento situato. Dall'osservazione alla partecipazione attiva nei contesti sociali*, Trento, Erickson, 2006).
- Leone, G. (2003), *Fare ricerca in psicologia sociale*, Roma-Bari, Laterza.
- Lewin, K. (1951), *Field theory in social science*, (tr. it. *Teoria e sperimentazione in psicologia sociale*, Bologna, Il Mulino, 1972).
- Lewin, K. (1935), *A dynamic theory of personality*, (tr. it. *Teoria dinamica della personalità*, Firenze, Editrice Universitaria, 1965).
- Lewis, J. D. – Weigert, A. (1985), "Trust as Social Reality", in *Social Forces*, 63:4, pp. 967-985.
- Linell, P., & Marková, I. (2013), "Trust and distrust in interaction: Some theoretical and methodological points". In P. Linell & I. Markova (Eds.), *Dialogical Approaches to trust in communication*, Charlotte, N.C.: Information Age Publishing, pp. 213-235.
- Luhmann, N. (2000), *Vertrauen. Ein mechanismus der reduction sozialer komplexität*, (tr. it. *La fiducia*, Bologna, Il Mulino, 2002).
- Luhmann, N. (1988), "Familiarità, confidare e fiducia: problemi e alternative", in Gambetta, D. (a cura di), *Trust. Making and breaking cooperative relations*, (tr. it. *Le strategie della fiducia. Indagini sulla razionalità della cooperazione*, Torino, Einaudi, 1989, pp. 123 - 140).
- MacIntyre, A. (1981), *After virtue. A study in moral theory*, (tr. it. *Dopo la virtù. Saggio di teoria morale*, Roma, Armando, 2007).
- Manicardi, L. (2014), *Il vangelo della fiducia*, Magnano (BI), Qiqajon.

- Mannarini, T. (2016), *Senso di comunità. Come e perché i legami contano*, Milano, McGraw-Hill Education.
- Mannarini, T. (2004), *Comunità e partecipazione. Prospettive psicosociali*, Milano, Franco Angeli.
- Mantovani, G. (2005), *L'elefante invisibile*, Firenze, Giunti.
- Mari, G. (2013), *Educazione come sfida della libertà*, La Scuola, Milano.
- Marta, E. – Alfieri, S. (2018), “Guardare agli adolescenti con fiducia e speranza. Il Positive Youth Development”, in Bignardi, P. – Marta, E. – Alfieri, S. (Ed.), *Generazione Z. Guardare il mondo con fiducia e speranza*, Vita e Pensiero, Milano, pp. 17-41.
- Marta, E. – Scabini, E. (2007), “Famiglia e comunità: promuovere e rigenerare legami, reti, generatività sociale”, in *Psicologia di Comunità*, I-2007, pp. 9-27.
- Martini, E.F., Torti, A. (2003), *Fare lavoro di comunità. Riferimenti teorici e strumenti operativi*, Roma, Carocci.
- Marzano, M. (2010), *Le contrat de défiance*, (tr. it. *Avere fiducia. Perché è necessario credere negli altri*, Milano, Mondadori, 2012).
- Marková, I. - Linell, P. - Gillespie, A. (2008), “Trust and distrust in society”, in Marková I. & Gillespie, A. (Eds.), *Trust and distrust: Sociocultural perspectives*, Charlotte, N.C.: Information Age, pp. 3-27.
- Mauss, M. (1950), *Essai sur le don*, (tr. it. *Saggio sul dono*, Torino, Einaudi, 2002).
- Mazzara, B.M. (a cura di) (2011), *Metodi qualitativi in psicologia sociale*, Roma, Carocci.
- McGoldrick, M. – Heiman, M. – Carter, B. (1993), “I mutamenti nel ciclo di vita della famiglia: una prospettiva sulla normalità”, in Walsh, F., *Normal family processes*, (tr. it. *Ciclo vitale e dinamiche familiari*, Milano, Franco Angeli, 1995, pp. 237-286).
- McIntyre, A. (2007), *After virtue. A study in moral theory*, (tr. it. *Dopo la virtù. Saggio di teoria morale*, Roma, Armando, 2007).
- McMillan, D.W. (1996), “Sense of community”, in *Journal of Community Psychology*, 24 (4), pp. 315-325.
- McMillan, D. W.- Chavis, D. M. (1986), “Sense of community: A definition and theory”, in *Journal of Community Psychology*, 14 (1), pp. 6-23.
- Miller, K. E. (2004), “Beyond the frontstage: trust, access, and the relational context in research with refugee communities”, in *American Journal of Community Psychology*, Vol. 33, Nos. 3/4, June, pp. 217-227.
- Mori, M. (2006), “Ma l'obiettivo è che ognuno possa realizzarsi”, in *Reset*, 96, p. 25.
- Mutti, A. (2006), “Sfiducia”, in *Rassegna Italiana di Sociologia*, XLVII/2, pp. 199-223.
- Mutti, A. (1994), “Fiducia”, in *Enciclopedia delle Scienze Sociali*, Roma, Treccani, pp. 79-87.

- Mutti, A. (1987), “La fiducia. Un concetto fragile, una solida realtà”, in *Rassegna Italiana di Sociologia*, XXVIII/2, pp. 223-247.
- Natoli, S. (2016), *Il rischio di fidarsi*, Bologna, Il Mulino.
- Ogien, A. (2006), “Éléments pour une grammaire de la confiance”, in Ogien, A. – Quéré, L. (sous la direction de), *Les moments de la confiance*, Paris, Economica.
- Origgi, G. (2008), *Qu'est-ce que la confiance?*, Paris, URIN.
- Paolicchi, P. (2011), “L'intervista narrativa in psicologia sociale”, in Mazzara, B.M. (a cura di), *Metodi qualitativi in psicologia sociale*, Roma, Carocci, pp. 193-207.
- Petit, A. (2004), “La confiance racontée”, in Krasteva, A. – Todorov, A. (Sous la direction de), *Conflicts, confiance, démocratie*, Sofia, Nouvelle Université Bulgare.
- Pittaluga, M. (2000), *L'estraneo di fiducia*, Roma, Carocci.
- Pizzorno, A. (2007), *Il velo della diversità. Studi su razionalità e riconoscimento*, Milano, Feltrinelli.
- Pontecorvo, C.- Arcidiacono, F. (2007), *Famiglie all'italiana. Parlare a tavola*, Milano, Cortina.
- Pozzobon, A. (2020), “Uomini e donne, padri e madri in prospettiva educativa. Intuizioni e riflessioni a partire da *L'opposizione polare* di Romano Guardini”, in Balduzzi, E. (a cura di), *L'impegno educativo nella costruzione della vita buona. Scritti in onore di Giuseppe Mari*, Studium, Roma, pp. 91-110.
- Pozzobon, A. (2017), “Lo sviluppo delle relazioni di fiducia come pratiche per la costruzione di identità individuali, familiari e collettive”, in Salerno, V. (a cura di), *Non di solo io. Pratiche, educazione e vita buona tra Charles Taylor e Alasdair MacIntyre*, Padova, Libreriauniversitaria.it, pp. 177-201.
- Pozzobon, A. (2014), “Costruzione dell'io e costruzione del noi nel nuovo welfare: possibili spunti per la pedagogia sociale dalla lettura di Charles Taylor”, in Biagi, L. – Salerno, V. (a cura di), *Dal riconoscimento individuale alla costruzione sociale*, Padova, Libreriauniversitaria.it, pp. 155-169.
- Pozzobon, A. (2011), “L'educatore sociale tra riflessione e azione. Il punto di vista della Pedagogia Sociale e di Comunità”, in Salerno V. – Visentin M. (a cura di), *La rigenerazione del legame sociale*, Padova, Libreriauniversitaria.it, pp. 99-106.
- Pozzobon, A. – Michelon, M. (2007), “Una ricerca-azione per la promozione della soggettività sociale della famiglia”, in *Psicologia di Comunità*, I – 2007, pp. 45-63.
- Prandini, R. (1998), *Le radici fiduciarie del legame sociale*, Milano, Franco Angeli.
- Recalcati, M. (2015), *Le mani della madre*, Milano, Feltrinelli.
- Recalcati, M. (2014a), *La forza del desiderio*, Magnano (MI), Qiqajon.
- Recalcati, M. (2014b), *Non è più come prima. Elogio del perdono nella vita amorosa*, Milano, Cortina.

- Retrouvaille (2016), *Scelgo ancora te. Ritrovarsi dopo la crisi di coppia*, Cinisello Balsamo (MI), San Paolo.
- Ricoeur, P. (2004), *Parcours de la reconnaissance*, (tr. it. *Percorsi del riconoscimento*, Milano, Cortina, 2005).
- Ricoeur, P. (1991), “L’identité narrative”, in *Revue des Sciences humaines*” LXXXXV, 221, janvier-mars, pp. 35-47.
- Ricoeur, P. (1990), *Soi-même comme un autre*, (tr. it. *Sé come un altro*, Milano, Jaca Book, 1993).
- Rogoff, B. (2003), *The cultural nature of human development*, (tr. it. *La natura culturale dello sviluppo*, Milano, Cortina, 2004).
- Rogoff, B. (1990), *Apprenticeship in thinking. Cognitive development in social context*, (tr. it. *Imparando a pensare. L’apprendimento guidato nei contesti culturali*, Milano, Cortina, 2006).
- Sagne, J. (1995), *L’homme et la femme dans le champ de la parole*, Paris, Desclée de Brouwer.
- Salerno, V. (a cura di) (2017), *Non di solo io. Pratiche, educazione e vita buona tra Charles Taylor e Alasdair MacIntyre*, Padova, Libreriauniversitaria.it.
- Salerno, V. (2011), *Identità, azione, racconto. Il dramma della vita buona in Paul Ricoeur*, Milano, Vita e Pensiero.
- Santelli Beccegato, L. (2001), *Pedagogia sociale*, Brescia, La Scuola.
- Santinello, M. – Dallago, L. – Vieno, A., *Fondamenti di psicologia di comunità*, Bologna, Il Mulino.
- Scabini, E. – Ranieri, S. (2010), “Fiducia e close-relationships: i nuovi volti della fiducia”, in Cavanna, D. – Salvini, A. (a cura di), *Per una psicologia dell’agire umano*, Milano, Franco Angeli, pp. 690-700.
- Scabini, E. – Cigoli, V. (2000a), *Il familiare. Legami, simboli e transizioni*, Milano, Raffaello Cortina.
- Scabini, E. – Cigoli, V. (2000b), “Costruzione dell’ideale di coppia e processi di riconciliazione”, in Scabini, E. – Rossi, G. (a cura di), *Dono e perdono nelle relazioni familiari*, Milano, Vita & Pensiero, pp. 161-185.
- Scabini, E. – Iafrate, R. (2003), *Psicologia dei legami familiari*, Bologna, Il Mulino.
- Scabini, E. – Marta, E. (2003), “Quando e come le famiglie generano comportamenti prosociali nei figli”, in Donati, P. (a cura di), *Famiglia e capitale sociale nella società italiana. Ottavo rapporto CISF sulla famiglia in Italia*, Cinisello Balsamo, San Paolo, pp. 156-194.
- Scabini, E. – Rossi, G. (2007), “Generatività e fiducia”, in Id. (a cura di), *Promuovere famiglia nella comunità*, Milano, Vita & Pensiero, pp. 7-20.

- Scabini, E. – Rossi, G. (a cura di) (2000), *Dono e perdono nelle relazioni familiari*, Milano, Vita & Pensiero.
- Simmel, G. (1922), *Soziologie*, (tr. it. *Sociologia*, Torino, Edizioni di Comunità, 1989).
- Smith Eliot R. – Mackie Diane M. (2000), *Social psychology*, (tr. it. *Psicologia sociale*, Bologna, Zanichelli, 2004).
- Smorti, A. (2018), *Raccontare per capire*, Bologna, Il Mulino.
- Smorti, A. (2007), *Narrazioni. Cultura, memorie e formazione del sé*, Firenze, Giunti.
- Smorti, A. (2003), *La psicologia culturale*, Roma, Carocci.
- Smorti, A. (1994), *Il pensiero narrativo. Costruzione di storie e sviluppo della conoscenza sociale*, Firenze, Giunti.
- Spaltro, E. (1969), *Gruppi e cambiamento*, Milano, Etas Kompass.
- Sztompka, P. (1995), *Trust: the missing resource of post-communist society*, (tr. it. *La fiducia nelle società post-comuniste. Una risorsa scomparsa*, Soveria Mannelli – Messina, Rubbettino, 1996).
- Taylor, C. (2004), *Etica e Umanità*, Milano, Vita e Pensiero.
- Taylor, C. (1991), *The malaise of modernity*, (tr. it. *Il disagio della modernità*, Roma-Bari, Laterza, 1999).
- Taylor, C. (1989), *Sources of the self. The making of modern identity*, (tr. it. *Radici dell'io. La costruzione dell'identità moderna*, Milano, Feltrinelli, 1993).
- Taylor, C. (1988), *The moral topography of the self*, (tr. it. *La topografia morale del sé*, Pisa, ETS, 2004).
- Venuleo, C. (2010), “La fiducia come esito non scontato di un rapporto di scambio con l'estraneo”, in Giani, A. (a cura di), *Quale fiducia? Riflessioni su un costrutto complesso*, Roma, Armando.
- Vygotsky, L. (1939), *Thought and speech*, (tr. it. *Pensiero e linguaggio*, Firenze, Giunti – Barbera, 1954).
- Wenger, E. (1998), *Communities of practice. Learning, meaning and identity*, (tr. it. *Comunità di pratica. Apprendimento, significato e identità*, Milano, Cortina, 2006).
- Wilkinson, R. – Pickett, K. (2009), *The spirit level. Why more equal societies almost always do better*, (tr. it. *La misura dell'anima. Perché le disuguaglianze rendono le società più infelici*, Milano, Feltrinelli, 2009).
- Williams, B. (1988), “Strutture formali e realtà sociale”, in Gambetta, D. (a cura di), *Trust. Making and breaking cooperative relations*, (tr. it. *Le strategie della fiducia. Indagini sulla razionalità della cooperazione*, Torino, Einaudi, 1989, pp. 5 - 18).
- Winnicott, D. W. (1993), “Costruire la fiducia”, in Id., *Talking to parents*, (tr. it. *Colloqui con i genitori*, Milano, Raffaello Cortina, pp. 113-124, 1993).

- Yehoshua, A. B. (2000), *Il potere terribile di una piccola colpa. Etica e letteratura*, Torino, Einaudi).
- Zamperini, A. (1998), *Psicologia sociale della responsabilità. Giustizia, politica, etica e altri scenari*, Torino, Utet.
- Zani, B. (2005), “Quali possibili basi per “comunità possibili”? Occupiamoci di identità, reciprocità e fiducia”, in *Psicologia di Comunità*, 1, pp. 31-40.
- Zani, B. – Cicognani, E. (1999), “La gestione del conflitto nelle famiglie con adolescenti: le prospettive di genitori e figli”, in *Giornale Italiano di Psicologia*, 4/1999, pp. 791-815.
- Zhao, K. – Biesta, G. (2012), “The moral dimension of lifelong learning: Giddens, Taylor, and the ‘reflexive project of the self’ ”, in *Adult Education Quarterly*, 62 (4), pp. 332-350.

Opere narrative citate

- Carrère, E. (2014), *Le royaume*, (tr. it. *Il regno*, Milano, Adelphi, 2015).
- Carrère, E. (2000), *L'Adversaire* (tr. it. *L'avversario*, Torino, Einaudi, 2000).
- Franzen, J. (2015), *Purity*, (tr. it. *Purity*, Torino, Einaudi, 2016).
- Haruf, K. (2015), *Our souls at night*, (tr. it. *Le nostre anime di notte*, Milano, NN, 2017).
- Humphreis, H. (2005), *Wild dogs*, (tr. it. *Cani selvaggi*, Roma, Fandango, 2015).
- Shakespeare, W. (1990), “Otello”, in Id., *Tutto il teatro*, Roma, Newton Compton, vol. 5, pp. 217-290.
- Vinci, S. (2017), *Parla, mia paura*, Torino, Einaudi.
- Westover, T. (2018), *Educated*, (tr. it. *L'educazione*, Milano, Feltrinelli, 2018).